Se trouve aussi :

CHEZ { DELAUNAY, PONTHIEU, } Libraires, au Palais-Royal.

A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE MONSIEUR LE DAUPHIN, DE LA COUR DE CASSATION, ET DE L'ASSOCIATION PATERNELLE DES CHEVALIERS DE SAINT-LOUIS,
RUE DES NOYERS, N° 37.

VIE D'ALEXANDRE I[er].



ALEXANDRE Iᴱᴿ.

Empereur de Russie.

Né à Sᵗ. Pétersbourg le 23 Decembre 1777. mort à Taganrog le 1ᵉʳ. Decembre 182

à Paris chez Basset rue Sᵗ. Jacques Nº 64. Déposé au Bureau des Estampes.

VIE
D'ALEXANDRE Ier,
EMPEREUR DE RUSSIE,

SUIVIE

DE NOTICES SUR LES GRANDS-DUCS

CONSTANTIN, NICOLAS ET MICHEL;

ET DE

FRAGMENS HISTORIQUES, POLITIQUES, LITTÉRAIRES ET GÉOGRAPHIQUES PROPRES A FAIRE CONNAÎTRE L'EMPIRE RUSSE, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU 19e SIÈCLE JUSQU'A CE JOUR.

Par A. E.

La vie d'un bon prince est une leçon pour les rois et pour les peuples.



A PARIS,
CHEZ F. DENN, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 21.

1826.

VIE

D'ALEXANDRE IER,

EMPEREUR DE RUSSIE.

Si le long règne de Catherine II eut, sur le sort de la Russie, une influence remarquable; si la civilisation fit, sous cette princesse, des progrès aussi étonnans que glorieux, le règne de son petit-fils, Alexandre, non moins fécond en événemens politiques, aura, sur les destinées de ce vaste empire, une influence encore plus décisive : mais le temps seul apprendra si elle sera plus ou moins salutaire. On peut douter pourtant qu'Alexandre, avec des qualités plus précieuses et plus aimables que Catherine, mais aussi avec un génie moins pénétrant, et doué d'un caractère moins ferme que son aïeule, ait plus fait pour le bonheur et pour la gloire des Russes que Catherine II. L'exposé impartial que nous allons présenter, mettra le lecteur à même d'assigner la différence qu'il y a entre les deux époques, et les causes qui doivent amener, par la suite, des résultats différens.

Alexandre Paulowitz, fils aîné de Paul Ier et de sa seconde femme, Sophie-Dorothée-Marie de Wurtemberg-Stuttgard, naquit le 22 décembre 1777. Son père n'eut aucune part à son éducation;

il se contentait de l'assujettir, ainsi que ses frères, à toute la rigueur du service militaire. On voyait souvent les grands-ducs défiler la parade, devant le farouche Paulowitz, comme de simples soldats. Sa grand'mère, Catherine II, dirigea elle seule son enfance. Elle lui donna pour gouverneur le colonel Laharpe, du pays de Vaud. Celui-ci ne négligea rien pour communiquer à son auguste élève les principes philosophiques dont il était imbu. Quoiqu'on ait le droit de lui en faire des reproches, il faut pourtant avouer que c'est en partie à ses leçons qu'Alexandre a dû cette douceur et cette modération, caractère distinctif de son gouvernement; il eut d'ailleurs le bon esprit, en adoptant les lumières nouvelles et en faisant jouir ses peuples des bienfaits de la vraie philosophie, d'écarter de ses vastes empires les doctrines dangereuses, et les hommes, non moins dangereux, qui les professaient. En cela il fut plus sage que Catherine.

Ce prince fut marié, le 9 octobre 1793, à Louise-Marie-Auguste de Baden (Élisabeth Alexiowna), et devint empereur le 24 mars 1801. S'il faut en croire une relation manuscrite que nous avons lue, et qui fut rédigée par une personne de marque, qui était alors sur les lieux, Alexandre fut prévenu de la conjuration qui fit tomber son père, Paul Ier, sous les coups de quelques assassins. Selon cette relation, Alexandre pria instamment les conjurés d'épargner les jours de son père. Il ne consentit, qu'à cette condition, à la cruelle nécessité de s'emparer du sceptre paternel. Sa mère et les deux archiducs étaient exilés en Sibérie; une correspondance de l'empereur, qui avait été interceptée, faisait connaître ce nou-

vel acte de violence et de folie de Paul..... Il fallut opter entre l'exil et le trône.... Il faut dire encore, pour affaiblir, s'il est possible, le reflet odieux de ce malheureux événement sur toute la vie d'Alexandre, que les caprices, les fureurs, les injustices de Paul étaient poussés à un tel point, qu'ils eussent amené promptement une crise, une révolution sanglante. Lorsque, le lendemain de l'horrible catastrophe, toute la cour et les grands eurent été convoqués pour reconnaître le nouvel empereur, le ministre Palhen, auteur et chef de la conjuration, fut obligé de dire à Alexandre, au moment où la reine-mère se disposait à recevoir les hommages de la cour : *Montez donc sur le trône où vos droits vous appellent;* et il le poussa, pour ainsi dire, sur ce même trône d'où il venait de précipiter avec tant de perfidie et d'inhumanité son souverain et son maître. Ce qui est certain, c'est que les conjurés assassins n'éprouvèrent d'autre châtiment que l'exil, et que le ministre Palhen, pour toute punition, fut relégué dans un gouvernement de l'empire russe, avec le titre et l'autorité de gouverneur. . . .

Alexandre fut couronné, à Moscow, le 27 novembre suivant, par l'archevêque Platow, qui, plus tard, seconda si puissamment son souverain. Dans la proclamation qu'il adressa à ses sujets, pour leur annoncer son avénement au trône, le nouvel empereur fit le serment de suivre les traces de Catherine la Grande. Le système politique de cette princesse avait été interrompu par le despotisme capricieux de Paul Ier; Alexandre se hâta de le reprendre, comme le seul capable d'étendre de plus en plus les progrès de la civilisation dans les pro-

vinces les plus reculées de ses Etats, et d'établir sur des bases fixes la prépondérance ou plutôt la domination de la Russie sur l'Europe et sur l'Asie. La force des événemens a, plus d'une fois, modifié ce système; mais le gouvernement russe y est toujours revenu avec ardeur, lorsque l'occasion s'en est présentée, et qu'il a pu maîtriser la politique si forte et si astucieuse de son puissant rival : on aura souvent lieu de le remarquer dans cette Notice.

Le jour même de son couronnement, Alexandre Ier publia un ukase portant exemption de recrutement pour l'armée, diminution d'impôts, défense de faire aucune poursuite pour le paiement des amendes, ordre de mettre en liberté les individus détenus pour dettes, et amnistie pour les déserteurs. Il nomma ensuite une commission pour examiner les motifs d'exil et adoucir le sort des exilés. Déja, pendant la dernière année du règne de Paul Ier, Alexandre, que des conseillers adroits, animés des meilleures intentions, avaient amené à se mettre à la tête de l'administration de la haute-police, avait adouci d'une manière sensible la rigueur des mesures employées par son père. La censure fut abolie, toutes les imprimeries furent déclarées libres, l'introduction des livres français fut autorisée : ces mesures étaient, sans doute, fort libérales, mais elles étaient aussi peu prudentes, et, plus tard, on se vit obligé de les modifier. C'est une grande faute en politique, que de s'exposer à revenir sur ses pas, pour arrêter des maux qu'on n'a pas su prévoir; souvent il n'est plus temps, et l'on se fait des ennemis irréconciliables de ceux qu'on a voulu gagner. Alexandre ordonna aussi que

les poids et mesures seraient uniformes dans tout son empire; pour favoriser le commerce, il accorda à la noblesse le droit de l'exercer en gros, sans déroger; pour mettre un frein à la chicane, il décerna des punitions pécuniaires contre les juges qui prononceraient des sentences iniques et contre les particuliers qui soutiendraient des procès injustes; il décida encore, qu'en matière criminelle, l'unanimité des juges serait nécessaire pour une condamnation à mort. Toutes ces améliorations étaient une imitation des changemens apportés par les diverses législations françaises : faible compensation des maux enfantés par la révolution! Alexandre regardant comme un titre usurpé, celui de grand-maître de l'Ordre de Malte que Paul Ier s'était donné, y renonça avec solennité. Nous verrons que, plus tard, il ne considéra pas comme illégitime le titre de roi de Pologne, dont il mit la couronne sur sa tête.

Au mois de juin 1802, Alexandre se rendit à Memel, où il eut une entrevue avec le roi de Prusse. C'est à cette époque que commença la liaison si intime qui exista depuis entre ces deux souverains. Pendant ce voyage, l'empereur donna plusieurs preuves de cette affabilité et de cet esprit de tolérance qui le caractérisaient. Il dépensa, dans la même année, seize mille roubles pour l'impression d'ouvrages utiles; il acheta la collection minéralogique de Forster, et le beau cabinet de la princesse Jablonowska. Les arts, les sciences et les lettres trouvèrent en lui un protecteur généreux. Il entretint, à grands frais, beaucoup de savans voyageurs. Delille lui ayant offert la dédicace de sa traduction de l'*Enéide*, ce prince l'accepta, en lui envoyant un

présent magnifique (1). Au mois de septembre, il alla au camp de Krasnoï-Selo, et, avant son départ, il publia un ukase qui dispensait toutes les villes et tous les villages par où il devait passer, des dépenses usitées en pareilles occasions. Au milieu du faste asiatique que déploient les seigneurs russes, il faut admirer cette simplicité d'Alexandre, qui voyagea, presque toujours sans suite, dans une voiture découverte, au milieu de ses Etats.

De retour à Pétersbourg, Alexandre donna en quelque sorte une nouvelle constitution à la Russie. L'organisation du sénat dirigeant et celle du ministère, furent changées : le sénat devint un corps intermédiaire entre le prince et la noblesse. Alexandre crut que les révolutions du palais seraient moins à craindre avec une institution qui attirerait les regards et distrairait l'attention de la classe supérieure, fière de ses titres et de ses priviléges. Mais cette mesure qui paraît au premier abord un calcul de haute politique et un moyen de conservation, aurait dû être précédée d'une autre plus efficace encore, c'est-à-dire de l'abaissement de cette classe supérieure, dont le crédit et la puissance menaceront sans cesse et le prince et le sénat, tant qu'elle ne sera pas réduite à des titres et à des priviléges purement honorifiques. Alexandre voulut prévenir les abus dont le peuple avait à se plaindre dans les provinces, en circonscrivant le pouvoir des gouverneurs-généraux. Au mois de décembre de la même année, un

(1) Cette dédicace et la lettre du comte de Strogonoff se trouvent, dans cet ouvrage, à l'article intitulé : *Encouragemens donnés, par Alexandre, aux sciences et aux lettres.*

nouvel ukase accorda à tous les Russes, sans distinction, la faveur dont les nobles jouissaient déja, l'abolition de la confiscation des biens héréditaires, quel que fût le crime pour lequel le coupable serait condamné.

En 1804, l'Empereur établit une école d'enseignement public à Téflis, capitale de la Géorgie; il ouvrit l'université de Wilna et celle de Cherson; fonda un séminaire pour les clercs catholiques; des écoles de médecine, de chimie et de chirurgie, et créa dans la capitale une école de marine. Il affecta des fonds considérables à tous ces établissemens. En 1805, les dépenses annuelles de l'enseignement public s'élevaient à plus de deux millions de roubles, ce qui revient à près de dix millions de notre monnaie.

Depuis son avénement au trône de Russie, Alexandre avait maintenu la paix qu'il avait trouvée établie entre la France et ce pays. Après la rupture du traité d'Amiens, il offrit sa médiation entre la France et l'Angleterre. Buonaparte se plaignit dans cette circonstance de la marche politique du cabinet de Saint-Pétersbourg; il eut des explications très vives avec M. le comte de Markoff (1), ambassadeur de Russie, et donna dans ces conférences un libre cours à la violence de son caractère. La rupture fut déci-

(1) Diplomate, employé par Catherine II, dans plusieurs missions politiques; rappelé de l'exil par Alexandre, et qui, dans la campagne de 1812, fit des prodiges de valeur au combat de Probubna. (Nous donnerons, autant qu'il nous paraîtra nécessaire, des notices abrégées sur les personnages célèbres cités dans cette Vie abrégée d'Alexandre; mais surtout sur les grands hommes qui appartiennent à la Russie.)

dée; M. de Markoff quitta Paris en 1804, et M. le comte d'Hédouville, ambassadeur de France en Russie, demanda des passeports à la même époque.

En 1805, Alexandre signa avec la cour de Londres un traité d'alliance offensive et défensive; il y fit accéder l'Autriche et la Suède. Le principal but de ce traité était de s'opposer à l'agrandissement de la France; cependant Alexandre voulant encore tenter la voie des négociations, envoya à Berlin M. de Novozilzow (1), qui devait aller jusqu'à Paris, conférer avec Buonaparte. Mais celui-ci, sans égard pour les plaintes de l'Europe, y ajoutait en ce moment de nouveaux motifs, en se faisant couronner Roi d'Italie. Tout accommodement devenant impossible, l'envoyé russe retourna à Saint-Pétersbourg. En quittant Berlin, il publia, contre l'ambition de la France, une note très énergique, et dès lors la guerre devint inévitable.

L'Autriche, qui en devait supporter le poids, toujours constante dans sa politique, se mit aussitôt en campagne. Le général Mack (2) occupait sur le

---

(1) Le baron de Novozilzow, honoré de la confiance de son souverain, fut nommé membre du gouvernement provisoire de Pologne, en 1814. A ce titre, il fit plusieurs rapports sur la situation de cet Etat, qui justifièrent la bonne opinion de ses talens. En 1818, à l'ouverture de la diète de Pologne, il présenta, avec beaucoup de succès, l'exposé de la situation du royaume. Il est président de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, et c'est à cet homme d'Etat qu'est due la rédaction d'un code russe.

(2) Général autrichien, connu dans l'histoire moderne, par des fautes capitales, et surtout par la capitulation hon-

Danube une position incertaine, lorsqu'il y fut assailli par toute l'armée française, commandée par Buonaparte lui-même. Alexandre, qui était parti de Pétersbourg dès le mois d'août, perdit un temps précieux à Pulawy, en négociations avec la Prusse qui refusait passage aux troupes russes. Il n'arriva en Autriche que lorsque les Français étaient déja maîtres de Vienne, et que le premier corps de l'armée russe avait été obligé de se retirer avec l'armée autrichienne. Forcé de recourir à d'autres alliés, il se rendit alors à Berlin, où il fut reçu avec une grande solennité et toutes les démonstrations de la meilleure intelligence. Le roi de Prusse le conduisit lui-même sur la tombe du grand Frédéric, et là, les deux souverains jurèrent de rester unis contre les attaques de la France. Mais le ministre Haugwitz (1) fit bientôt changer les dispositions du petit-neveu d'un grand roi; et la défaite d'Austerlitz, que l'ar-

---

teuse d'Ulm, qu'il signa, et dont il fut puni par un long séjour dans la forteresse de Thérésienstadt.

(1) Ce diplomate prussien livré, dès sa jeunesse, à des travers de tout genre, et dont Lavater, célèbre physionomiste, disait qu'il n'avait jamais vu d'homme cacher plus d'immoralité sous une figure aussi séduisante, fut d'abord envoyé en ambassade à Vienne, et ensuite chargé du portefeuille des affaires étrangères; rappelé, en 1805, de sa terre de Krappitz, en Silésie, il vint négocier à Vienne auprès de Napoléon, et compromit les intérêts de la Prusse. Envoyé à Paris, en 1806, avec une mission importante pour la pacification générale, il revint à Berlin; il fut rétabli dans le ministère, se prononça fortement pour la guerre contre la France, et suivit son souverain dans cette nouvelle campagne si malheureuse pour la

mée austro-russe essuya aussitôt après, augmenta encore les incertitudes de la cour de Berlin.

Alexandre, la veille de la bataille d'Austerlitz, avait fait proposer un accommodement que Buonaparte avait rejeté avec une hauteur excessive. Le lendemain de la défaite, l'empereur de Russie refusa avec une noble fierté de prendre part aux négociations de l'empereur d'Autriche, et retourna à Pétersbourg, laissant la plus grande partie de ses troupes sur les frontières d'Allemagne. Il prévoyait sans doute que l'ambition de Buonaparte le pousserait à se remettre bientôt en campagne. En effet, dès l'année suivante, 1806, la cour de Berlin, menacée à son tour jusque dans son existence, lui envoya le duc de Brunswick (1) pour réclamer son secours. Alexandre, n'écoutant que les conseils de sa générosité, se prépara à reprendre les armes. Il publia un ukase, pour faire connaître les motifs qui l'y portaient. Mais ses troupes n'arrivèrent encore que lorsque le triomphe de Buonaparte sur les Prussiens fut complet. Obligées de se retirer derrière la Vistule, elles s'y maintinrent tout l'hiver avec beaucoup de fermeté, et soutinrent des attaques meurtrières à Pultusk et à Preussich-Eylau. Au printemps suivant (1807) Alexandre se rendit à son

---

Prusse. Il fut nommé, en 1811, curateur de l'Université de Berlin.

(1) Prince devenu célèbre par la campagne de 1792, d'abord si brillante, et dont la fin fut une négociation qui amena l'évacuation du territoire français, dont la postérité ne connaîtra peut-être jamais les véritables causes; il mourut, en 1805, des suites d'une blessure, à Altona.

armée qui ne tarda pas à être attaquée par toutes les forces françaises. Après une résistance opiniâtre, les armées russe et prussienne perdirent la bataille de Friedland, et furent contraintes à se retirer derrière le Niémen. Alexandre se crut encore une fois obligé de négocier, et dans une entrevue qu'il eut sur le fleuve avec Buonaparte, il consentit aux préliminaires de la paix qui fut signée à Tilsit, le 8 juillet de cette année. Il retourna aussitôt à Pétersbourg. Il y eut, dit-on, des articles secrets dans ce traité, par lesquels il fut convenu entre les deux empereurs : 1° que la Russie prendrait possession de la Turquie d'Europe, et pourrait étendre ses conquêtes en Asie aussi loin qu'elle le voudrait ; 2° que la dynastie des Bourbons en Espagne, et celle de Bragance en Portugal cesseraient de régner ; qu'un prince de la famille de Napoléon serait investi de la couronne de ces royaumes ; 3° que l'autorité temporelle du pape cesserait ; que Rome et ses dépendances seraient réunies au royaume d'Italie ; 4° que la Russie s'engageait à fournir sa marine à la France pour l'aider à prendre Gibraltar ; 5° que les villes d'Afrique, telles que Tunis et Alger, seraient occupées par les Français, et qu'à la paix générale, toutes les conquêtes qu'ils auraient faites en Afrique seraient données en indemnité aux rois de Sicile et de Sardaigne ; 6° que les Français occuperaient Malte, et qu'on ne ferait la paix avec l'Angleterre qu'à ce prix ; 7° qu'ils occuperaient l'Egypte ; 8° que les seuls vaisseaux français, russes, espagnols et italiens pourraient naviguer sur la Méditerranée ; 9° que le Danemarck remettrait sa flotte à la France, et recevrait les villes anséatiques en indemnité ;

10° enfin, que l'empereur Alexandre s'engageait, si le gouvernement britannique ne consentait pas à conclure la paix, en reconnaissant que les pavillons de toutes les puissances doivent jouir d'une égale et parfaite indépendance sur les mers, à faire cause commune avec la France, à sommer, de concert avec elle, les trois cours de Copenhague, Stockholm et Lisbonne, de fermer leurs ports aux Anglais, et de leur déclarer la guerre.

A cette même époque, le bombardement de Copenhague et l'incendie de la flotte danoise, suites violentes du refus hautement énoncé par le Danemarck de livrer à l'Angleterre ses vaisseaux jusqu'à la paix, comme le Portugal avait eu la faiblesse de le faire, réveillèrent l'attention du cabinet de Saint-Pétersbourg. Alexandre annonça que toute relation entre l'Angleterre et la Russie serait rompue jusqu'à ce que l'injustice commise envers le gouvernement danois eût été réparée. En même temps, il déclara la guerre à la Suède qui ne voulut pas se séparer de l'Angleterre. Une armée russe envahit la Finlande, province depuis long-temps convoitée par la Russie, et qui est restée sous sa domination. On peut croire, sans se tromper, que cette déclaration et ces hostilités de la Russie étaient une conséquence des engagemens pris à Tilsit. L'entrevue qui eut lieu à Erfurt, vers la fin de septembre 1808, entre Alexandre et Buonaparte, en est une nouvelle preuve. Pendant le séjour qu'ils firent dans cette ville, ils eurent de fréquentes conférences qui se prolongeaient quelquefois fort avant dans la nuit. Il paraît qu'il fut convenu que la France ne s'opposerait pas à ce que la Moldavie et la Valachie fus-

sent réunies à l'empire russe, et qu'Alexandre n'empêcherait pas Napoléon d'exécuter ses projets sur l'Espagne. Ils arrêtèrent aussi d'adresser l'un et l'autre au roi d'Angleterre une lettre pour le presser de consentir à la paix générale : l'ambition des deux souverains s'échauffait ainsi par le contact.

Dans cette lettre, où ils ne dissimulaient ni les changemens survenus en Europe, ni ceux qu'ils se proposaient d'y faire encore, on voit avec peine un monarque qui, jusque-là, s'était montré si peu disposé à favoriser les envahissemens de Buonaparte, faire ouvertement cause commune avec lui pour l'asservissement du monde. Aussi, M. Canning (1), dans

---

(1) Ministre d'Etat anglais, membre du parlement, épousa les intérêts du parti de Pitt, et fut nommé sous-secrétaire au département des affaires étrangères. Il seconda de tout son talent M. Wilberforce dans l'importante question de l'abolition de la traite des nègres. En 1801, Pitt ayant quitté le timon des affaires, M. Canning se retira aussi, en déclarant qu'il regardait la paix avec la France comme *un suicide de l'Angleterre*. A la mort de lord Grenville, M. Canning devint ministre des affaires étrangères, et débuta, dans cette carrière, par l'expédition de Copenhague, dont le souvenir effraie encore aujourd'hui ceux qui ne croient pas que la politique puisse commander un crime, même heureux. Ses débats et son duel avec lord Castelreagh, la haine du peuple anglais, qui faillit lui coûter la vie, et le triomphe qu'il en obtint peu de temps après, les places importantes qu'il occupa depuis, et son mariage avec une fille du général Scott, qui lui a apporté une fortune considérable, lui donnent, en Angleterre, une grande considération. Dans tous les temps, les maximes révolutionnaires ont trouvé en lui un antagoniste franc et courageux. Il est encore, à présent, ministre des affaires étrangères, et sert sa patrie avec beaucoup de zèle et de talent.

livra, à Smolensk et à la Moskowa, au mois de septembre 1812, des batailles sanglantes, dont le succès fut long-temps incertain. Mais enfin, pour attirer leur ennemi, qui se laissait éblouir par le prestige de ses victoires, les Russes firent leur retraite sur Moscou : ils abandonnèrent ensuite cette capitale, après avoir livré aux flammes toutes les ressources que les Français avaient cru y trouver. Cet acte de désespoir, sans exemple dans l'histoire, devint, pour eux, un moyen de salut : on prétend qu'il fut une combinaison de la politique, dont les élémens et l'imprudence de Buonaparte ne tardèrent pas à justifier la justesse (1). A peine l'armée française se fut-elle établie sur les ruines de Moscou, que Buonaparte vit qu'il lui serait impossible de l'y faire subsister pendant tout l'hiver; mais au lieu de songer à une retraite prompte, devenue indispensable, il attendit que les frimas la rendissent impraticable. Son armée, presque toute entière, fut ensevelie dans les glaces de la Lithuanie; et les Russes, après divers combats où ils eurent l'avantage, à Smolensk et au passage de la Bérézina surtout, s'emparèrent bientôt de toute la Pologne : ce fut alors qu'Alexandre publia, à Varsovie, le 22

---

(1) Ce qui ferait croire que ce grand sacrifice était le résultat d'une détermination dont les suites avaient été plus ou moins calculées dans un moment d'enthousiasme porté au plus haut degré, c'est qu'Alexandre répondit à un des chefs de l'armée française, qui se présentait, de la part de Napoléon, pour faire quelques propositions qui furent rejetées : « Allez « dire à votre maître que la campagne est terminée pour lui, « et qu'elle va commencer pour moi. »

oisiveté, notre ennemi a cru pouvoir nous dicter des lois, il a rassemblé des troupes innombrables et il les a dirigées sur nos frontières. Le Russe a volé aux armes. Tout homme voulait être soldat pour défendre sa religion et ses foyers.

« Nous avons arrêté cet élan généreux, et sans s'étonner de l'immense supériorité numérique de l'ennemi, nos braves, par des manœuvres habiles, l'ont attiré au centre de l'empire qu'il voulait anéantir. Sa marche a été signalée par des actes de la plus atroce férocité; il s'est vengé, en brûlant nos villes, de ce que leurs habitans avaient livré aux flammes les magasins qui auraient pu leur être utiles. Nos phalanges se sont réunies et ont montré aux yeux de l'univers étonné les soldats de la Trébia et d'Eylau.

« Profitant de la victoire, nous tendons une main secourable aux peuples opprimés; le moment est venu, jamais occasion si belle ne se présenta à la malheureuse Allemagne; l'ennemi fuit sans courage et sans espoir; il étonne, par son effroi, les nations accoutumées à n'être témoins que de son orgueil et de sa barbarie. C'est avec la franchise qui convient à la force que nous parlons aujourd'hui. La Russie et la Prusse, son intrépide alliée, qui depuis vingt ans ébranle le colosse armé qui menace sa ruine, ne pense point à s'agrandir; ce sont nos bienfaits, et non les limites de notre empire que nous voulons étendre chez les nations les plus reculées. Les destinées du Vésuve et de la Guadiana ont été décidées sur les bords du Borysthène; c'est de là que l'Espagne trouvera la liberté qu'elle défend avec autant d'héroïsme et d'énergie dans un siècle de faiblesse et de lâcheté.

« Nous adressons au peuple, par ce manifeste, ce que nous avons chargé nos envoyés de dire aux rois; et si ceux-ci, par un reste de pusillanimité, persistent encore dans leur funeste système de soumission, il faut que la voix de leurs sujets se fasse entendre, et que les princes qui plongeront leurs sujets dans l'opprobre et le malheur, soient traînés par eux à la vengeance et à la gloire, et que la Germanie rappelle son antique courage, et que son tyran n'existe plus.

« Autrichiens, qu'espérez-vous de l'alliance des Français? Vous payez de vos plus belles provinces la perspective d'aller quelque jour perdre la vie sous le fer des Espagnols, comme tant d'autres, pour une cause injuste et sacrilége. Votre commerce détruit, votre honneur souillé, vos drapeaux, jadis décorés par la victoire, s'abaissent devant l'aigle française! Voilà les trophées de cette alliance à jamais honteuse. L'adulation et l'intrigue sont les crimes de la faiblesse; aussi dédaignons-nous de les employer. C'est en rappelant aux souverains leurs fautes, aux sujets leur pusillanimité, que nous voulons ramener les uns et les autres à un système qui rende à l'Europe la gloire et la tranquillité.

« Rappellerons-nous à la Prusse les horribles infortunes qui l'ont accablée? Ce souvenir pourrait accroître sa fureur, mais non son courage. De toute part on vole aux armes; les villes et les campagnes de la monarchie de Frédéric II semblent ranimées par son génie, et promettre des succès dignes de son dévouement.

« Hessois, vous vous rappelez encore le prince

qui fut votre père; la campagne de 1809, où l'entreprise du duc de Brunswick suffit pour vous arracher à vos familles, et vous entraîner à la suite de ce nouvel Arménien, prouve avec quelle impatience vous portez vos fers.

« Saxons, Hollandais, Belges, Bavarois, nous vous adressons les mêmes paroles. Réfléchissez, et bientôt vos phalanges vont s'accroître de tous ceux qui, au milieu de la corruption qui vous dégrade, ont conservé quelque ombre d'honneur et de vertu. La crainte peut encore enchaîner vos souverains; qu'une funeste obéissance ne vous retienne pas; aussi malheureux que vous êtes, abhorrant la puissance qu'ils redoutent, ils applaudiront ensuite aux généreux efforts qui doivent couronner votre bonheur et leur liberté. Nos troupes victorieuses vont poursuivre leur marche jusque sur les frontières de l'ennemi; là, si vous vous montrez dignes de marcher à côté des héros de la Russie; si les malheurs de votre patrie vous touchent; si le Nord imite le sublime exemple qu'offrent les fiers Castillans, le deuil du monde est fini.

« Nos généreux bataillons pénètrent dans cet empire, dout une seule victoire a écrasé la puissance et l'orgueil; si même cette nation dégénérée puisant dans des événemens aussi extraordinaires quelques sentimens généreux, jetait des yeux baignés de larmes et de regrets vers le bonheur et la gloire dont elle jouissait sous ses rois, nous lui tendrions une main secourable; et cette Europe, sur le point de devenir la proie d'un monstre, recouvrerait à la fin son indépendance et sa tranquillité, et de ce colosse sanglant, qui menace le continent de sa crimi-

cœur de la Saxe, sans éprouver de résistance. Les alliés voulurent l'arrêter à Lutzen; il leur livra une sanglante bataille, qui lui ouvrit les portes de Dresde. A quelques lieues de cette ville il les vainquit encore à Wurtschen. Alexandre assista à ces deux batailles et y déploya un courage qui l'exposa aux plus grands dangers : il fut même près de tomber dans les mains des Français. Ceux-ci poursuivirent leurs succès jusqu'à Breslaw. Dans leur retraite sagement combinée, les deux monarques alliés ne laissèrent en arrière ni un blessé, ni un caisson, et ils attirèrent dans un pays ruiné Buonaparte, qui, selon son imprévoyance et son orgueil ordinaires, n'avait pas songé à se pourvoir de magasins.

Cependant l'empereur d'Autriche ne paraissait pas éloigné d'entrer dans la coalition; la Bavière et d'autres princes de la confédération n'attendaient que le moment favorable pour se déclarer. Les alliés jugèrent qu'un armistice leur était nécessaire pour laisser aux troupes qui avaient tenu la campagne le temps de se reposer; pour donner à celles qui n'étaient pas encore sur le théâtre de la guerre, celui d'arriver; et pour se procurer aussi le calme dont ils avaient besoin, afin de consolider les bases de la réunion des peuples de l'Europe contre la France. Buonaparte qui, de son côté, avait besoin de se reconnaître, de compter ses forces, de les augmenter, et surtout d'asseoir son armée dans des positions difficiles et chez des peuples dont l'alliance était douteuse; Buonaparte qui peut-être ne sut pas deviner le but secret de cette suspension d'armes, y consentit. Pendant les quarante jours qu'elle dura, Alexandre secondé par le roi de Prusse, ne perdit

pas un moment; ces deux monarques eurent à Prague une entrevue avec l'empereur d'Autriche, dont la position était si difficile, et parvinrent enfin à le déterminer à les seconder de tous ses moyens.

Le 16 août 1813, la veille de la rupture de l'armistice, le général Moreau, dont la conduite sera jugée si diversement, selon les opinions des historiens, arriva à Prague. Cet illustre guerrier venait seconder l'empereur de Russie, dans le généreux dessein qu'il avait formé de renverser l'ennemi de l'Europe. Alexandre le reçut comme un ami et presque comme son égal; il avait envoyé avant son arrivée, un aide-de-camp pour le complimenter, et le lendemain matin il prévint la visite que Moreau voulait lui faire. Il se présenta chez lui au moment où il sortait de son appartement; l'empereur embrassa le général et l'entretint pendant deux heures: « Vous serez mon ami, mon conseil, » lui dit-il à la fin de la conversation, et il le nomma major-général de son armée, le chargeant de faire tout le plan de la campagne. Moreau fut si sensible à ces nobles procédés qu'il ne parlait plus d'Alexandre qu'avec enthousiasme. Un général russe appelant un jour ce monarque le meilleur des princes, Moreau reprit vivement: « dites le meilleur des hommes. » Cependant les empereurs d'Autriche et de Russie et le roi de Prusse faisaient marcher leurs forces combinées sur Dresde, que Buonaparte occupait avec soixante mille hommes. Le 27 et le 28 août se donna une bataille mémorable où les alliés n'eurent pas l'avantage. Le 27, vers midi, le général Moreau communiquait quelques observations militaires à l'empereur de Russie, lorsqu'un boulet parti

d'une batterie française fracassa les deux jambes de ce général. A la vue de ce coup affreux, Alexandre fut touché jusqu'aux larmes; il se hâta de prodiguer lui-même au héros tous les secours et toutes les consolations : « Je suis perdu, dit Moreau aux amis qui « l'entouraient; mais il m'est doux de mourir pour « une aussi belle cause et sous les yeux d'un aussi « grand prince. » Le 2 septembre, Moreau avait cessé de vivre. Alexandre s'empressa d'écrire à sa veuve la lettre suivante, pleine de noblesse et des sentimens le plus généreux.

Lettre de l'empereur Alexandre à Mme Moreau.

MADAME,

« Lorsque l'affreux malheur qui atteignit à mes « côtés le général Moreau, me priva des lumières « et de l'expérience de ce grand homme, je nour- « rissais l'espoir qu'à force de soins on parviendrait « à le conserver à sa famille et à mon amitié. La « Providence en a disposé autrement. Il est mort, « comme il a vécu, dans la pleine énergie d'une « âme forte et constante. Il n'est qu'un remède aux « grandes peines de la vie, celui de les voir parta- « ger. En Russie, madame, vous trouverez partout « ces sentimens; et, s'il vous convient de vous y « fixer, je rechercherai tous les moyens d'embellir « l'existence d'une personne dont je me fais un de- « voir sacré d'être le consolateur et l'appui. Je vous « prie, madame, d'y compter irrévocablement, de « ne me laisser ignorer aucune circonstance où je « pourrai vous être de quelque utilité, et de m'é-

« crire toujours directement : prévenir vos désirs, « sera une jouissance pour moi. L'amitié que j'avais « vouée à votre époux va au-delà du tombeau, et je « n'ai d'autre moyen de m'acquitter, du moins en « partie, envers lui, que par ce que je serai à même « de faire pour assurer le bien-être de sa famille. « Recevez, madame, dans ces tristes et cruelles cir- « constances, ces témoignages d'amitié, et l'assu- « rance de tous mes sentimens. »

Tœplitz, 6 septembre 1813.

Buonaparte, après la bataille de Dresde, se maintint quelque temps dans cette capitale. Mais, obligé de se porter du côté de Leipsick, il fut attaqué par les alliés, et, pendant trois jours d'une bataille opiniâtre qui décida la délivrance de l'Allemagne, il éprouva, pour la seconde fois, la perte des trois quarts de son armée et de tout son matériel : il se vit contraint de se retirer derrière le Rhin, et refusa encore des conditions de paix fort raisonnables. Son entêtement força les ennemis à pénétrer sur le territoire français. L'invasion eut lieu au mois de décembre, par la Suisse et par l'Allemagne. Au mois de janvier 1814, par une de ces grandes vicissitudes dont l'histoire conservera le souvenir, mais qui servent rarement pour l'instruction des princes, le théâtre de la guerre fut transporté, du fond de la Russie, au sein de la France. L'empereur Alexandre devenu, en quelque sorte, le chef de la coalition, parut toujours à la tête de ses troupes, et leur donna souvent l'exemple du courage. Voyant que les succès des armées alliées le dispenseraient de faire peser sur son peuple de nouvelles levées, il adres

sa, le 3 février, à son sénat, deux ukases, datés de Vandœuvre, pour ordonner le licenciement des landwehrs de Pétersbourg, Novogorod, Jareslaw, Kalouga, Twer et Wladimir. Le 24 du même mois il donna, à Chaumont, une déclaration par laquelle il s'engageait, conjointement avec l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, à garantir l'indépendance des cantons suisses, et à mettre un terme à l'influence tyrannique du gouvernement français sur ce pays. Le 1er mars suivant, il signa, avec les mêmes souverains, un traité par lequel les parties contractantes s'obligeaient à tenir constamment en campagne 150,000 hommes, au complet, et à consacrer toutes les ressources de leurs états respectifs à la poursuite vigoureuse de la guerre contre la France, jusqu'à la conclusion d'une paix générale, sous la protection de laquelle les droits et la liberté de toutes les nations pussent être établis et assurés. Dans les villes françaises où il entra, l'empereur de Russie fit admirer sa magnanimité et la grâce touchante de ses manières. Il entretint la plus sévère discipline dans son armée, reçut avec bonté tous ceux qui avaient des réclamations à lui adresser, et rendit une prompte justice. Plusieurs Français, qui n'avaient jamais perdu l'espoir de revoir leurs souverains légitimes, eurent avec ce prince des conférences relatives au rappel des Bourbons. Des commissaires de Louis XVIII furent admis et tacitement reconnus au quartier-général d'Alexandre. Le 16 février, une députation composée des neuf principaux habitans de Troyes, lui remit une adresse par laquelle les bons citoyens de cette ville demandaient aux souverains alliés

« poléon est mon seul ennemi. Je promets ma pro-
« tection spéciale à la ville de Paris; je protégerai, « je conserverai tous les établissemens publics. Je « n'y ferai séjourner que des troupes d'élite; je con- « serverai votre garde nationale qui est composée « de l'élite de vos citoyens. C'est à vous à assurer « votre bonheur à venir. Il faut vous donner un « gouvernement qui vous procure le repos et qui « le procure à l'Europe. C'est à vous à émettre votre « voeu. Vous me trouverez toujours prêt à seconder « vos efforts. »

Le 31, à neuf heures du matin, les armées alliées firent leur entrée dans la capitale (1). D'ardens royalistes, ayant pris la cocarde blanche, parcouraient déja les rues en criant *vive le roi!* et répandaient des proclamations royales. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse, entourés de leurs nombreux et brillans états-majors, se placèrent sur le côté droit de l'avenue des Champs-Elysées, pour faire défiler les troupes sous leurs yeux, commander la discipline par leur présence, et empêcher qu'aucun désordre ne se commît. Cette attention généreuse détermina le mouvement de la partie la plus éclairée du peuple. Au milieu des acclamations dont les souverains alliés étaient l'objet, et des cris répétés *vive le roi! vivent les Bourbons!* on se pressait autour d'Alexandre, comme autour d'un libérateur. La bonté avec laquelle ce monarque accueil-

(1) Comme l'entrée dans Paris est l'événement le plus remarquable de la vie d'Alexandre, nous lui avons consacré un article particulier.

lait ces témoignages de reconnaissance et de respect augmentait la surprise et l'enthousiasme.

A son entrée au faubourg Saint-Martin, Alexandre, à la vue de la foule immense qui se pressait pour le voir, s'arrêta, et, d'une voix émue, dit aux Parisiens : « Je ne viens point en ennemi dans vos « murs ; je vous apporte la paix et le commerce ; « la paix, la paix, l'amitié ; le bonheur des Français, « voilà mon triomphe à moi. Français, disait-il à « ceux qui lui demandaient les Bourbons, déclarez-« vous d'une manière positive, d'une manière lé-« gale, et nous vous répondons du reste. » Un jeune royaliste s'étant approché de sa majesté, osa lui témoigner son admiration sur l'affabilité avec laquelle il accueillait les moindres citoyens. *Est-ce que les souverains ne sont pas faits pour cela ?* lui répondit le monarque.

Après qu'ils eurent passé en revue leur nombreuse et superbe armée, les princes alliés se rendirent chez M. de Talleyrand, prince de Bénévent, dont l'empereur Alexandre avait choisi l'hôtel pour son logement. Il s'y tint, à l'instant même, un conseil où assistèrent le prince de Schwartzemberg, MM. de Nesselrode (1), de Pozzo di

---

(1) Né en Livonie, vers 1770. Il fit d'excellentes études, cultiva tout à-la-fois les belles-lettres et l'économie politique ; fut attaché au département des affaires étrangères, et remplit avec succès diverses missions diplomatiques. Le 15 juin 1813, il conclut et signa, à Reichembach, avec le ministre d'Angleterre, une convention relative aux subsides et secours que fourniraient les deux puissances pendant la guerre ; ce fut encore lui qui stipula les clauses du traité signé à Tœplitz,

Borgo (1), le prince de Bénévent, le duc de Lichtenstein, le duc d'Alberg et le baron Louis. L'em-

---

le 9 septembre suivant, entre l'Autriche et la Russie. En 1814, il accompagna l'empereur Alexandre en France, et signa, le 1er mars, à Chaumont, le traité de la quadruple alliance. Envoyé à Paris, le 30 du même mois, pour demander la reddition de cette ville, il adressa aussitôt au préfet de police une note pour l'inviter à rendre la liberté aux individus emprisonnés par suite de leur attachement aux Bourbons. Après un court séjour en France, il se rendit à Vienne, où il assista aux conférences relatives à la future constitution de l'Allemagne. Lorsque le congrès de Vienne s'occupa de l'abolition de la traite des nègres, il fit partie du comité formé à cette occasion, et souscrivit, le 13 mars 1815, la célèbre déclaration des Puissances contre Napoléon. Il suivit depuis l'empereur Alexandre dans la plupart de ses voyages. Après la mort d'Alexandre, M. de Nesselrode, ministre des affaires étrangères, a conservé toute la confiance de l'empereur Nicolas : c'est lui qui porte en ce moment le fardeau des affaires les plus importantes.

(1) Né en 1769, au village d'Alala, en Corse, d'une famille pauvre, mais noble. Quelques personnes prétendent que son père exerçait la profession de notaire. Il dut une partie de son éducation à un moine nommé le P. Antonio Grossetto; et lorsqu'il embrassa la carrière du barreau, après avoir achevé ses études, il se fit tout à-la-fois avocat et procureur. Nommé, en septembre 1790, membre du directoire du département, par la protection du général Paoli, qu'il était allé chercher avec Joseph et Napoléon Buonaparte, il fut, dès l'année suivante, député à l'Assemblé nationale législative, où il prononça un long discours, le 16 juillet 1792, au nom du comité diplomatique, pour déterminer l'Assemblée à déclarer la guerre au corps germanique. Cependant, après le 10 août, il fut obligé de s'éloigner pour éviter les suites de la dénonciation dont le menaçait Arena, son compatriote, aussi député, qui, ayant été nommé pour examiner les papiers de l'infortuné

pereur de Russie posa les trois questions suivantes :

1° Faire la paix avec Napoléon, en prenant toutes ses sûretés contre lui.

2° Placer la couronne sur la tête du fils de Napoléon, en conférant la régence à Marie-Louise.

3° Rappeler les princes de la maison de Bourbon (1).

Louis XVI, y avait trouvé le nom de son collègue. Arrivé en Corse, il se concerta de nouveau avec Paoli, dont il ne se sépara plus qu'à l'époque de son élévation à la place de président du conseil d'Etat, et fut nommé, en décembre, procureur-général-syndic du département. Quatre mois après, la Convention le traduisit à sa barre pour rendre compte de sa conduite : au lieu d'acquiescer à cet ordre, qui était commun à Paoli, ils tentèrent tous deux d'appeler les Anglais dans l'île. Il fut alors nommé président du conseil, et ensuite secrétaire-d'Etat; mais l'exercice de ses fonctions lui ayant attiré beaucoup d'ennemis, il se retira en Angleterre. Plus tard il passa au service de Russie, où il parvint aux premières dignités diplomatiques; il fut aussi employé, par Alexandre, dans la dernière campagne, en qualité de général-major. Il accompagnait, à la bataille de Leipsick, le prince royal de Suède, et s'y vit exposé au feu le plus vif. Il revint ensuite auprès de son souverain, et fit la campagne de 1814. Devenu ministre plénipotentiaire russe auprès de Louis XVIII, il quitta Paris au 20 mars 1815, et reprit ses fonctions au retour du roi : il exerça, depuis cette époque, les mêmes fonctions; en cette qualité, on l'a vu assister à plusieurs congrès, et représenter son maître, en Espagne, après la glorieuse campagne de Monsieur le Dauphin. Il est encore aujourd'hui investi de la confiance de l'empereur Nicolas. C'est un homme fin et délié; on le croit favorable à l'Angleterre.

(1) Les Puissances alliées, à la tête desquelles était l'empereur Alexandre, n'ont mis qu'en troisième ligne le rappel des Bourbons. On peut donc hardiment avancer que le retou

M. de Talleyrand fit sentir les inconvéniens des deux premières propositions, et démontra que la troisième était la seule admissible. Alexandre demanda alors quels moyens on pourrait employer pour parvenir à un si heureux résultat. M. de Talleyrand répondit qu'on aurait recours aux autorités constituées, et même au sénat sur lequel, dit-il, on pouvait compter. L'empereur Alexandre signa alors une déclaration portant que les souverains alliés ne traiteraient plus avec Napoléon Buonaparte ni avec aucun membre de sa famille ; qu'ils respectaient l'intégrité de l'ancienne France, telle qu'elle existait sous ses rois légitimes ; qu'ils *pouvaient même faire plus, parce qu'ils professaient toujours le principe que, pour le bonheur de l'Europe, il fallait que la France fût grande et forte*. Cette dernière partie de la phrase fut ajoutée, dit-on, par Alexandre lui-même, au moment où la déclaration allait être mise sous presse.

Le 2 avril, une députation du sénat vint présenter à l'empereur de Russie l'acte de déchéance de Napoléon Buonaparte. Alexandre, après avoir accueilli les hommages de ce corps, dit aux députés : « Un homme, qui se disait mon allié, est arrivé « dans mes Etats en injuste aggresseur ; c'est à lui « que j'ai fait la guerre et non à la France. Je suis « l'ami du peuple Français ; ce que vous venez de

---

de la légitimité est dû aux vœux des Français, dont les habitans de Paris furent les interprètes dans cette grande circonstance, et c'est à tort que les républicains et les partisans de Buonaparte ont osé l'avancer, que les étrangers nous avaient *imposé* un roi. Ils ne firent qu'obéir à l'impulsion générale.

« faire redouble encore ce sentiment. Il est juste, il « est sage de donner à la France des institutions « fortes et libérales qui soient en rapport avec les « lumières actuelles. Mes alliés et moi nous ne ve- « nons que pour protéger la liberté de vos déci- « sions. » L'empereur s'arrêta un moment, puis, reprenant avec la plus touchante émotion : « Pour « preuve de cette alliance durable que je veux con- « tracter avec votre nation, je lui rends tous les « prisonniers français qui sont en Russie; le gou- « vernement provisoire me l'avait déja demandé, « je l'accorde au sénat, d'après les résolutions qu'il « a prises aujourd'hui. » L'empereur étendit cette généreuse disposition à tous ceux que le sort des armes avait fait tomber en son pouvoir. Il rendit aussitôt la liberté à quinze cents prisonniers qu'il avait faits dans les environs de Paris.

Cependant, Buonaparte, instruit de ce qui se passait dans la capitale, chargea les maréchaux Ney et Macdonald, d'aller, conjointement avec M. de Caulincourt, porter, aux monarques alliés, une sorte de résignation en faveur de son fils, signée à Fontainebleau dans la soirée du 3 avril. Les dépu- tés obtinrent, le 5, une audience de l'empereur Alexandre que, suivant quelques rapports, ils trou- vèrent assez favorablement disposé, mais qui, ce- pendant, voulut consulter les princes ses alliés. La nuit suivante, qu'on a appelée la *nuit politique*, il se tint un conseil où les membres du gouvernement provisoire assistèrent. On y discuta de nouveau la déclaration du 31 mars, c'est-à-dire qu'on remit en question ce qui était décidé. L'empereur Alexandre annonça à la fin, au nom des souverains alliés, qu'ils

l'effroi que Buonaparte et ses adhérens avaient cherché à inspirer aux Parisiens, à l'approche des troupes russes. Au milieu des soins importans que réclamait sa puissante coopération à la paix générale, Alexandre trouva le temps d'examiner avec une attention particulière nos établissemens publics. Il reconnut avec soin tout ce qu'ils offrent d'honorable pour la nation, et annonça la résolution où il était de transporter dans son empire ce qu'il remarquait de plus utile à cet égard. Il traita avec distinction tous les hommes de talent qui l'approchèrent. Il en admit plusieurs à sa table, et donna à d'autres des marques signalées de sa munificence. Près d'un siècle après que Pierre-le-Grand avait honoré de sa présence l'académie des sciences dont il voulut bien être membre, Alexandre vint avec le roi de Prusse assister, le 21 avril, à la séance publique de l'académie française, où le prix d'éloquence fut décerné à M. Villemain, devenu depuis l'un des membres les plus distingués de cette société savante. Il ne manqua pas non plus, le lendemain de son arrivée, de rendre visite à la femme de son ancien gouverneur.

Lorsque Louis XVIII débarqua en France, l'empereur de Russie partit de Paris pour aller au-devant de ce monarque. Il le joignit à Compiègne, le 1er mai. Les deux souverains s'embrassèrent avec une effusion de joie tout-à-fait touchante. Ils eurent ensemble un long entretien où présida l'abandon le plus sincère. Quand Louis XVIII fit son entrée dans la capitale, l'empereur Alexandre, vêtu comme un simple particulier, se plaça à une croisée pour jouir de ce beau spectacle, sans être remarqué; mais il ne put échapper aux regards d'un peuple recon-

naissant. Enfin, le 30 mai 1814, fut signé à Paris, entre toutes les puissances, le traité qui semblait devoir assurer pour long-temps la tranquillité de l'Europe. Le lendemain, l'empereur de Russie dîna avec le roi de France au château des Tuileries. Un peuple immense était rassemblé dans le jardin. Au moment où l'on entendit le premier coup de canon qui annonçait l'heureuse nouvelle de la paix générale, l'empereur se tourna subitement vers le roi, et les deux monarques manifestèrent simultanément la vive satisfaction que leur causait ce bruit qui semblait cette fois le signal du repos et du bonheur du monde. Le sentiment des deux augustes alliés se communiqua aux spectateurs, et les cris long-temps répétés de *vive Alexandre ! vive le pacificateur de l'Europe !* se mêlèrent à ceux de *vive le roi ! vive Louis-le-Désiré !*

Alexandre quitta Paris dans la nuit du 1er juin. Ce héros de la coalition emportait tous les sentimens d'estime, de respect et de reconnaissance des Français.

Il s'embarqua avec le roi de Prusse à Calais. Tous deux débarquèrent à Douvres, le 6 juin, et le lendemain firent leur entrée à Londres, où ils furent reçus par le prince régent avec tous les honneurs dus aux souverains libérateurs de l'Europe. L'enthousiasme que le peuple anglais fit éclater à leur aspect, ne peut s'exprimer ; mais l'empereur de Russie eut toujours, comme en France, la part la plus flatteuse des hommages : des fêtes magnifiques eurent lieu. Le 14 juin, les deux monarques allèrent visiter l'université d'Oxford, où, suivant l'an-

tique usage des souverains qui ont visité ce célèbre gymnase, ils prirent le grade de docteur. Le 18, ils assistèrent au grand banquet auquel ils avaient été invités par la cité : la magnificence de cette fête attesta l'opulence des habitans de Londres. Le surlendemain, les deux illustres voyageurs se rendirent au parlement, et furent témoins des débats relatifs au mariage de la princesse Charlotte de Galles. Le 23, ils allèrent à Portsmouth visiter l'arsenal, les chantiers et les magasins de ce port. Ils s'embarquèrent le même jour avec le duc de Clarence, à bord du yacht le *Royal Souverain*, et assistèrent à une revue navale, qui eut lieu dans la fameuse rade de Spithead. Ils y virent manœuvrer cent bâtimens de guerre, parmi lesquels on comptait trente vaisseaux de ligne. Les deux souverains firent voile bientôt après pour la France. Alexandre arriva le 28 à Calais; en partit le 29; traversa rapidement la Belgique et l'Allemagne, et s'arrêta quelques jours à Carlsrhue, où il eut le bonheur de revoir l'impératrice, son épouse, dont il était séparé depuis si long-temps. Il partit ensuite pour Saint-Pétersbourg, où il arriva le 25 juillet.



On y avait fait de grands préparatifs pour sa réception, malgré le rescrit qu'avait envoyé l'empereur au commandant de cette capitale, pour défendre toute espèce d'apprêt : « C'est au Tout-« Puissant, lui disait le modeste prince, que nous « sommes redevables de l'heureuse issue qu'a eue la « sanglante guerre de l'Europe : nous devons nous « humilier devant lui. » Ce fut avec le même sentiment de religion et de modestie qu'il refusa le sur-

nom de *Béni*, que le sénat russe avait voulu lui décerner. L'ukase qu'il adressa à cette occasion au synode, au conseil d'Etat et au sénat, est dicté par un esprit de sagesse et de modération, qui honore l'empereur plus que ses victoires.

Le désir d'assister au congrès de Vienne qui allait s'ouvrir, contraignit Alexandre de s'arracher au bout de quelques jours à l'amour de ses sujets. Il traversa avec célérité tous les pays qui s'étendent depuis Pétersbourg jusqu'à Vienne; il fit avec le roi de Prusse une entrée solennelle dans cette capitale, le 25 septembre 1814. Trois jours après, l'impératrice de Russie vint y joindre son époux. Les rois de Prusse, de Danemarck et de Wurtemberg se trouvaient alors à la cour de Vienne. Rien n'égale l'harmonie dans laquelle ces souverains vécurent pendant leur séjour dans cette ville : une cérémonie les réunit, le 18 octobre, au Prater. François II voulant descendre de cheval, cherchait en vain quelqu'un de sa suite; Alexandre qui devina son dessein, sauta lestement à bas de son cheval et vint offrir la main à son ami : les spectateurs émus applaudirent avec acclamation. Lorsque l'empereur d'Autriche donna des régimens aux souverains qui étaient à Vienne, Alexandre reçut celui de Hiller, et donna à son tour, à François II, l'un des régimens de sa garde. Il fit présent au général Hiller d'une somme de 10,000 florins, comme dédommagement de la perte qu'il faisait, et 1,000 florins à chaque officier, se chargeant en outre de payer leurs dettes. L'impératrice d'Autriche broda elle-même pour ce régiment un drapeau dont elle fit présent à l'empereur Alexandre, et sur lequel on

lisait cette légende : *Union indissoluble entre Alexandre et François* (1).

Vers la fin d'octobre, les deux empereurs et le roi de Prusse firent un voyage de quelques jours en Hongrie. Après leur retour, le congrès s'ouvrit au mois de novembre. Alexandre s'occupa très assidûment des travaux de cette diète européenne : le 11, il fit publier une note par laquelle il donnait son adhésion au projet d'établir une constitution fédérative de l'Allemagne. Il s'attacha toujours dans ce congrès à proposer des moyens conciliatoires, propres à accorder les grands intérêts publics qui se trouvaient en opposition ; et il parvint, par ce moyen, à rétablir le calme dans les discussions. Alexandre s'intéressa vivement aux affaires de la Suisse, aux prétentions de l'illustre maison de La Tour et Taxis, et au projet de marier le prince héréditaire d'Oldenbourg avec la princesse Caroline, fille unique du roi de Danemarck. Mais ce qui l'occupa avant tout, ce fut la réunion de la Pologne à l'empire de Russie, avec le titre de royaume. C'est ici que la modération d'Alexandre perd quelques-uns de ses droits à notre hommage, et que le système de domination de la Russie reparaît dans tout son jour. Quoique le roi de Prusse, toujours intimement lié avec l'empereur de Russie, consentît à

(1) A la mort de ce souverain, l'empereur d'Autriche a payé d'abord à son illustre ami le sentiment personnel d'une douleur bien légitime ; ensuite il a pris plusieurs mesures pour que le souvenir d'Alexandre se perpétuât dans son armée, en ordonnant qu'un des premiers régimens de sa garde porterait le nom d'*Alexandre*.

tout ce qu'il demandait, Alexandre eut cependant beaucoup de peine à obtenir l'assentiment du congrès à cet égard; il fut même obligé de déclarer qu'il soutiendrait ses prétentions les armes à la main. Une proclamation belliqueuse adressée, par le grand-duc Constantin, à l'armée polonaise, produisit la plus vive sensation au congrès, et fit croire un moment à la guerre. Cette démonstration politique eut de prompts résultats, et, au mois de janvier 1815, Alexandre fut reconnu roi constitutionnel de Pologne, et obtint que Thorn, ville libre, serait sous la protection de la Prusse et de la Russie, et Cracovie, aussi déclarée libre, sous la protection de l'Autriche et de la Russie. Dès le mois de novembre précédent, l'empereur avait travaillé lui-même à la constitution qu'il se proposait de donner à ses nouveaux états de Pologne, et à l'organisation civile et militaire de ce pays. L'amélioration du sort des paysans avait surtout fixé son attention. Au mois de décembre, il avait ordonné la formation de l'armée russe en deux corps, dont l'un était commandé par le feld-maréchal Barclay de Tolly (1), et l'au-

---

(1) Fils d'un pasteur livonien, qui lui donna une éducation distinguée, il prit le parti des armes, obtint un avancement rapide, et se trouvait général-major en 1806. Il se signala au combat de Gurka; il eut ensuite une part glorieuse à Pultusk et à Prussich-Eylau, et ce fut là que commença sa réputation militaire. En 1809, il fut nommé général d'infanterie et ministre de la guerre. A la fin de 1812, il remplaça Kutusow dans le commandement en chef de l'armée, et dirigea, en 1813, les troupes qui combattirent à la bataille de Leipsick : l'issue de cette sanglante journée témoigna assez son

tre était sous les ordres du général Bennigsen (1).

L'année 1814, si glorieusement remplie par

---

habileté. Il s'avança ensuite vers les frontières de France, et dirigea l'armée russe pendant toute la pénible campagne d'hiver, en Champagne; il la commanda aussi dans sa marche sur Paris, et enfin sous les murs de Paris, le 30 mars 1814. Alexandre le récompensa de sa belle conduite, pendant cette journée, par le grade de feld-maréchal. La bataille de Waterloo ayant décidé, sans le secours des Russes, le sort de la seconde coalition, Barclay de Tolly n'eut qu'à se rendre auprès de son souverain, qui, dans la plaine des Vertus, en Champagne, lui conféra, dans une revue générale, le titre de prince. Louis XVIII, en reconnaissance de l'ordre et de la discipline qu'il avait maintenus parmi les troupes russes, le nomma commandeur de l'Ordre de Saint-Louis. Il est mort en 1818. Cet officier-général avait seul, en Russie, le titre de maréchal.

(1) Né, en 1745, dans le Hanovre, il passa de bonne heure au service de Russie, et fut successivement brigadier des armées, commandant du régiment de cavalerie légère d'Isumi, général de cavalerie, et enfin gouverneur de la Lithuanie. Congédié par Paul I[er], il se préparait à quitter Pétersbourg en 1801, lorsque la mort de ce souverain le décida à rentrer au service. Rappelé à son gouvernement par Alexandre, il se rendit à Wilna, où il resta jusqu'en 1805, époque de la guerre contre les Français. Il commanda, dans cette campagne, un corps d'armée; mais, arrivé trop tard pour prendre part à la bataille d'Austerlitz, il retourna en Russie; fut envoyé de nouveau en Pologne en 1806; fit d'abord d'inutiles efforts pour couvrir Varsovie, et fut obligé de l'abandonner. Le rappel de Kamensky lui fit obtenir le commandement en chef de l'armée. Il se distingua aux brillantes affaires de Pultusk et de Prussich-Eylau. Après la bataille de Friedland, où il commandait en chef, et la paix de Tilsitt, il se retira du service; reparut de nouveau sur le théâtre de la guerre, en 1813, et commanda l'armée russe, dite de Pologne. Il fut ensuite chargé

Alexandre, avait encore été marquée par la conclusion d'un traité avec le roi de Perse, Tath-Aly-Chah. La Russie acquit, par ce traité, les gouvernemens de Karabag, Gannshin, Sehekin, Schirwan, Derbent, Kubin, Bakou, Talischin et tout le Daghistan. La Perse renonça en outre à ses prétentions sur la Géorgie et la province de Schuragel, sur l'Imiretta, Guria, Mingrelie et Abelaise : par ce moyen, le pavillon russe domina dès-lors sur la mer Caspienne. Le roi de Perse envoya, à l'occasion de ce traité, un ambassadeur extraordinaire près la cour de Russie. Les gouverneurs des provinces qui se trouvaient sur le passage de l'envoyé, reçurent ordre de lui donner des fêtes. Il arriva à Pétersboug le 25 novembre. La ratification des actes du congrès fut signée le 9 février 1815, et rien ne semblait devoir troubler la paix générale, lorsque Buonaparte, échappé de l'île d'Elbe, débarqua au port de Cannes. A cette nouvelle, l'empereur de Russie, qui était sur le point de retourner dans ses Etats, signa, avec les autres souverains, une

---

de diriger la droite des armées alliées destinées à manœuvrer vers les Bouches de l'Elbe et du Weser; s'approcha bientôt de Hambourg, dont il forma le blocus et dont il s'empara par capitulation, après la chute de Napoléon, en 1814. Il reçut, à cette occasion, de l'empereur Alexandre, l'Ordre de Saint-Georges de première classe, et le commandement en chef d'une armée de 120,000 hommes sur les frontières de la Turquie. En 1816, il reçut aussi du roi de France la grand-croix de la Légion-d'Honneur. Le général Bennigsen donna sa démission de tous ses emplois militaires, en 1818, à cause de son grand âge, et se retira dans son pays natal.

déclaration, datée du 13 mars, et dans laquelle il était dit que « Napoléon Buonaparte s'était placé « hors des relations civiles et sociales, et que, « comme ennemi et perturbateur du repos public, « il s'était livré à la vindicte publique. » Cette première déclaration fut suivie d'une seconde non moins énergique, et d'un traité, signé le 25 du même mois, par lequel Alexandre et ses alliés s'engageaient « à réunir toutes les forces de leurs Etats « pour faire respecter et exécuter les articles et « dispositions du traité de Paris, du 30 mai 1814, « et à maintenir dans toute leur intégrité les dis- « positions prises par le congrès de Vienne, et à les « défendre contre toute attaque, et surtout contre « les plans de Napoléon Buonaparte. » En vertu de ce traité, chacune des grandes puissances s'obligeait à tenir sur pied 150,000 hommes pendant toute la campagne. Alexandre ne s'occupa dès-lors que des préparatifs de cette guerre; il passa en revue tous les régimens qui venaient à Vienne, pour se rendre sur le théâtre de la guerre; il assista, presque tous les jours, avec le roi de Prusse, au conseil qui se tenait, dans le palais de l'empereur d'Autriche, pour l'exécution du plan de campagne. Le 30 avril, il écrivit au comte Oshowski, pour lui annoncer que le sort de la Pologne venait d'être fixé par le congrès. « En prenant le titre de roi de Pologne, lui « disait-il, j'ai désiré satisfaire aux vœux de la na- « tion. Le royaume de Pologne sera uni à la Russie « par les lois de sa propre constitution, sur laquelle « je veux fonder le bonheur de ce pays. Si le grand « intérêt de la tranquillité générale n'a pas permis « de réunir tous les Polonais sous le même sceptre,

« j'ai du moins essayé d'alléger, autant que possi-
« ble, la peine de cette séparation, et d'obtenir
« pour eux partout la jouissance paisible de leurs
« droits nationaux. »

L'empereur Alexandre avait eu le projet d'aller à Prague vers le 15 de mai; mais des dépêches de lord Wellington, qui engageaient les souverains à accélérer leur départ, le firent renoncer à ce voyage. Il donna l'ordre à ses troupes de hâter leur marche. L'armée, sous le commandement du maréchal Barclay de Tolly, s'avança vers le Rhin; elle était forte de 200,000 combattans. Le général Witgenstein la suivit, à la tête de 100,000 hommes; le général Bennigsen reçut ordre de se tenir prêt avec 60,000 hommes. Les Gardes et une réserve de grenadiers, formant un corps de 70,000 hommes d'élite, commençaient à s'ébranler, lorsque la bataille de Waterloo rendit inutile une partie de ces immenses préparatifs. Les troupes qui n'avaient pas encore quitté la Russie, eurent ordre de s'arrêter. L'armée du comte de Witgenstein rétrograda aussitôt : le maréchal Barclay fut le seul qui pénétra en France avec la sienne. Alexandre se rendit lui-même à Paris, où il arriva le 11 juillet, trois jours après l'entrée du roi Louis XVIII. Il fit cesser les actes de violence commencés par les autres troupes alliées. Le soir même de son arrivée, Louis XVIII eut avec ce prince une conférence de trois quarts d'heure, à la suite de laquelle il lui conféra l'Ordre du Saint-Esprit. L'empereur vint, le lendemain, lui rendre sa visite, décoré du cordon bleu : S. M. le roi de France lui témoigna combien il était sensible à ce procédé. « C'est un lien de plus, répondit

« Alexandre, qui m'attache à votre personne et à « la France. » Au milieu des maux dont le royaume fut accablé, cette année, par les armées alliées, on n'eut pas la moindre plainte à faire des soldats d'Alexandre; ce prince aima mieux leur faire distribuer les approvisionnemens de ses magasins, que de les réduire à la nécessité de consommer les dernières ressources des habitans.

Dans le courant du mois d'août, l'empereur envoya, au sénat de Pétersbourg, un ukase portant que le titre impérial serait désormais ainsi conçu : *Czar de Casan, d'Astrakan, de Pologne, de Sibérie, de la Chersonèse taurique, etc.* Le 10 septembre, il donna aux souverains alliés le spectacle d'une revue de son armée. Toutes les troupes du maréchal Barclay de Tolly se réunirent, en Champagne, dans la plaine des Vertus, et s'y firent admirer par leur tenue et par la précision de leurs manœuvres. Le lendemain, Alexandre leur en témoigna sa satisfaction par un ordre du jour où il félicite les Russes du zèle et de l'ardeur qu'ils avaient montrés, pour la défense commune, contre le perturbateur du repos de l'Europe; il revint ensuite à Paris, pour terminer les arrangemens définitifs de la pacification. Vers la fin de septembre, il se rendit à Bruxelles, pour y assister au mariage de sa sœur, la duchesse de Mecklembourg, avec le prince royal des Pays-Bas. Alexandre fut reçu, dans cette ville, par la cour et par la population toute entière, avec la même joie et le même empressement qu'on lui avait montrés partout. Le 1er octobre il alla, avec le roi des Pays-Bas et le prince son fils, visiter le champ de bataille de Waterloo. Arrivé à l'auberge

tyrannie : cette pièce fut traduite dans toutes les langues, et répétée dans tous les journaux.

Après la guerre de France, l'empereur de Russie sentit qu'il lui était impossible d'entretenir un million de soldats sous les armes; il sollicita donc de tous les généraux expérimentés dans l'art de la guerre, un plan qui pût lui permettre de conserver son influence militaire sur l'Europe, sans accabler l'empire par des contributions immenses. Le général Araktchijef, prenant pour exemple les colonies moraves de l'Allemagne, et les colonies plus anciennes des vétérans de l'empire romain, suggéra l'idée de faire construire des villages militaires, d'après un plan régulier, en attachant une portion de terre à chaque maison, et en établissant un régime particulier et un code de lois spéciales pour le gouvernement de ces colonies (1). Celles qui furent d'abord établies, sont aux environs de Moscou, sur les frontières de la Turquie, de la Perse et de la Pologne. Des soldats russes, quelquefois enlevés dans les familles de paysans qui habitent les environs de Pétersbourg, sont envoyés, avec leurs femmes, au pied du Caucase et dans la Géorgie, et peuplent, d'une génération de soldats, ces contrées lointaines.

Le premier essai de ces colonies militaires fut fait dans le voisinage de Novogorod. Les paysans opposèrent d'abord de la résistance à une loi qui les forçait, pour ainsi dire, à recevoir un soldat dans

(1) Voir l'article *Colonisation militaire, etc.*, à la fin de cet ouvrage.

leur ménage, et qui les assujettissaient, jeunes et vieux, au service militaire. On cite même la ville de Tchugief, qui fut presque détruite pour avoir refusé d'obéir immédiatement aux ordres de l'empereur.

Lorsque Alexandre voulait coloniser militairement un pays, il rendait d'abord son ukase qui désignait les villages qui allaient être soumis à ce nouveau régime. Les paysans, esclaves de la couronne, sont immédiatement inscrits sur un registre, avec leur famille et leur propriété. Chaque serf âgé de cinquante ans est déclaré *chef colon*. A la place de sa cabane il reçoit une maison régulière, et un champ qu'il doit cultiver. Il nourrit sa famille et un soldat de l'armée régulière, qui doit, à son tour, l'aider dans la culture de son champ, et prend le nom de *soldat cultivateur;* le *chef colon* devient soldat lui-même, endosse l'uniforme, et est exercé aux manœuvres militaires. Dans le gouvernement de Novogorod, il ne fait que l'exercice de l'infanterie; dans les colonies du midi, il est à la discrétion des officiers disséminés dans les colonies, et soumis à un commandant en chef. Ces colonies du midi de la Russie sont les mieux organisées; elles occupent trois cent quatre-vingt villages dans les gouvernemens de Kharkoff et d'Yetarinisoff; elles comprennent plus de trois cent mille paysans, et renferment plus de soixante régimens, qui forment au-delà de cent vingt mille soldats : elles obéissent à un seul commandant militaire. La discipline y est sévère et régulièrement observée. Quand un officier paraît au milieu des paysans, chacun colle ses mains à ses cuisses et donne à son corps toute l'attitude mili-

taire. Ces paysans obéissent à des lois rédigées spécialement pour eux, et qui forment quatorze volumes. Une sorte de hiérarchie de tribunaux applique les peines en première instance et en appel : ces peines s'étendent jusqu'à l'exil en Sibérie, dernier terme des lois pénales russes. Un inspecteur de police militaire visite chaque jour les maisons coloniales, et fait son rapport au général en chef de la colonie.

Il n'est pas difficile de prévoir qu'une pareille institution doit puissamment influer sur les destinées futures de la Russie, et peut-être sur celles de l'Europe; ne pourrait-on pas l'appeler déja, avec raison, la nouvelle *officina gentium* qui doit un jour retremper les peuples du Midi?

Depuis la guerre de la coalition, l'empereur Alexandre marqua toutes les années de son règne par des projets utiles et par des actes de bienfaisance. En 1816, il fit présent à la *Société russe de la Bible,* de 15,000 roubles et d'un grand bâtiment situé dans un des plus beaux quartiers de Pétersbourg, près du jardin impérial d'été. Le 8 juin de cette même année, il publia un ukase qui abolissait la servitude personnelle des paysans de l'Esthonie; le 20 juillet, il appela les Dominicains de Lithuanie pour desservir l'église catholique de Pétersbourg, et les invita à se rendre en Russie pour l'enseignement de cette religion. Alexandre voulant s'assurer de l'état des provinces qui avaient le plus souffert par le séjour des Français, et presser, par sa présence, l'exécution des mesures qui avaient été prises pour effacer les traces de ces maux, se détermina à entreprendre un voyage dans l'intérieur de

l'empire. Il se rendit, en conséquence, à Moscou, où il arriva le 27 août; il visita ensuite les gouvernemens voisins, et revint à Varsovie pour y assurer la marche d'une administration nouvellement organisée par ses soins, et donner les développemens nécessaires aux projets qu'il avait conçus pour établir sur les fondemens les plus durables, à l'abri de la paix et des conventions prises à Vienne, le bonheur à venir de ses nouveaux sujets. Pendant son séjour à Moscou, l'empereur se rendit, avec le grand-duc Nicolas, à la *Société de la Noblesse* de cette ville, où se trouvaient plus de quinze cents personnes, et fit remise, à cette société, des cent soixante mille roubles que la couronne lui avait prêtés pour la reconstruction de son établissement. Le 11 de septembre, il adressa à la ville de Moscou un manifeste dans lequel, rappelant les malheurs de 1812, il lui exprimait la profonde douleur dont son cœur avait été pénétré pour les maux et les pertes qu'elle avait éprouvés par suite de l'incendie qui avait dévoré cette cité fidèle. « Nous nous som-
« mes hâté, dit l'empereur dans ce manifeste, de
« remplir le vœu de notre cœur, de visiter notre
« capitale révérée par ses hauts faits et son antiquité,
« de reconnaître par nous-même sa situation et ses
« besoins, et de signaler aux yeux du monde ses
« services mémorables, consacrés par la bénédic-
« tion divine, respectés par les puissances étrangè-
« res, et qui réclament de nous et de la patrie tout
« notre amour et notre reconnaissance. »

Le 3 octobre, Alexandre arriva à Varsovie, où le vice-roi et la ville lui donnèrent à l'envi des fêtes brillantes; il y passa la revue des troupes polonaises,

« désire ramener dans son sein ces frères égarés,
« peut-elle approuver des mesures de persécution
« qui contrastent d'une manière si étrange avec
« l'esprit de son chef, le Christ, Sauveur du
« monde? »

Par suite de ces principes de tolérance chrétienne, l'empereur Alexandre rendit, au mois d'avril de la même année, une ordonnance qui assurait de très grands avantages aux Juifs qui embrasseraient le christianisme. Ces Juifs convertis devaient former une communauté soumise à la direction d'un comité spécial, et jouir, entr'autres droits, de la faculté d'exercer, dans les établissemens qu'on leur cédait comme héréditaires, toute espèce de profession, de bâtir de petites villes, des villages, ou des maisons isolées, et de suivre avec une entière liberté le culte de la religion chrétienne qu'ils auront embrassé.

Les soins d'Alexandre s'étendaient sur toutes les branches de l'administration. Le commerce fixait particulièrement son attention. Convaincu des avantages qu'offrait le port d'Odessa pour l'exportation de tous les produits superflus des provinces méridionales de la Russie, et voulant faciliter le commerce avec l'étranger, augmenter la richesse nationale et encourager l'industrie de ses sujets, il conçut le projet d'ouvrir des ports francs sur la mer Noire, et, par un ukase du mois de juin, il commença par celui d'Odessa (1). Toutes les marchandises étrangères,

(1) Nous avons consacré, dans cet ouvrage, un article particulier à cette ville qui a pris un accroissement si considéra-

celles même qui étaient prohibées par le tarif, purent y entrer librement sans payer aucun droit. Les priviléges de port libre furent accordés à la ville d'Odessa pour trente ans. On sait que le dernier duc de Richelieu s'est immortalisé par les services qu'il a rendus à cette colonie. Depuis son gouvernement, la prospérité d'Odessa s'est accrue de jour en jour. Au mois de mai 1818, l'empereur se rendit dans cette ville, et, pendant trois jours qu'il y passa, il en visita tous les établissemens publics. Le port, le lazareth, les hôpitaux, les casernes, le jardin public, attirèrent successivement son attention. L'insuffisance de quelques-uns de ces établissemens, produite par l'augmentation rapide de la population et du commerce, ne put échapper à l'œil bienfaisant du monarque. Il donna des ordres pour l'agrandissement du port, pour l'entière reconstruction du lazareth sur un nouveau plan, pour l'augmentation des casernes, pour le pavage de la ville et pour la conduite dans ses murs d'une source d'eau abondante qui en était à trois verstes.

L'empereur de Russie, jaloux de réparer tous les malheurs de la guerre de 1812, accorda 4000 roubles pendant vingt ans, pour aider à la reconstruction des faubourgs de Riga. Il fit aussi payer, à titre de prêt, une somme d'un million et demi de roubles, à répartir entre ceux qui entreprendraient des reconstructions. Le bâtiment de l'Amirauté, dont les travaux avaient été suspendus pendant la guerre,

---

ble, ainsi qu'à celle de Taganrog, dans laquelle est mort Alexandre.

fut repris à la paix et achevé dans cette année. La façade de l'église d'Isaac fut également achevée. Mais l'embellissement le plus essentiel fut la construction d'un pont permanent entre les deux parties principales de la ville, entre le quartier de l'Amirauté et Wasiliostrow. Il n'y avait eu, jusque-là, qu'un pont de bateaux qu'on était obligé de démonter en printemps et en automne. D'autres opérations bienfaisantes, qui ne devaient porter leurs fruits qu'avec le temps, furent encore commencées à cette époque. Telles sont un grand nombre d'écoles et de maisons d'éducation. Une des plus importantes est l'établissement d'un institut pédagogique destiné à former des instituteurs et précepteurs, et fondé par le comte de Nowosilzow. Il faut encore compter le lycée impérial à Sanskoje-Selo; c'est une création de l'empereur lui-même, qui voulut qu'on y formât des administrateurs habiles pour ses vastes Etats et qui le protégea d'une manière éclatante. On n'y reçoit que des fils de nobles. Alexandre s'y rendait souvent pour le visiter.

Le 6 octobre 1817, l'empereur adressa au sénat dirigeant un ukase qui contenait de nouveaux réglemens propres à faire prospérer, dans toute l'étendue de la Russie, l'agriculture et l'industrie, sources inépuisables de richesses, en facilitant aux étrangers qui voudraient s'y établir, les moyens de hâter la colonisation et le défrichement des terres incultes. Dans un autre voyage qu'il fit cette année à Moscou, ce monarque assista en grande cérémonie à la dédicace d'une église qu'il avait lui-même vouée, l'année précédente, à Jésus-Sauveur. Il adressa, le 27 novembre, au saint synode, un ukase dans lequel

il se plaignait des discours que divers membres du clergé lui avaient tenus pendant son voyage, et des éloges peu convenables qu'ils lui avaient adressés. « Je suis convaincu, disait-il au synode, que toutes les « bénédictions nous viennent de notre Seigneur et « Sauveur Jésus-Christ, et que, sans Jésus-Christ, « tout homme, quel qu'il soit, est plein de péchés. « Donc, attribuer à moi la gloire des événemens « dans lesquels la main de Dieu se manifesta si vi« siblement, c'est donner aux hommes la gloire qui « appartient au Tout-Puissant seul. » Alexandre recommanda au saint synode d'adresser aux évêques diocésains des instructions pour qu'eux et tous les membres du clergé s'abstinssent, dans de semblables occasions, de prononcer de semblables éloges.

Au mois de mai 1818, Alexandre fit l'ouverture de la diète de la Pologne par un discours français. Cette assemblée discuta et adopta un code pénal uniforme pour tout le royaume. L'empereur ferma la diète, en annonçant qu'un code de procédure criminelle lui serait présenté à la session prochaine. On remarqua dans ce discours de clôture cette phrase du religieux monarque : « Persuadez-vous donc, « disait-il aux Polonais, que vos institutions ne peu« vent prospérer qu'autant que vous les placerez « sous la garantie des principes puisés à la source « de la morale chrétienne, qu'autant qu'on trouvera « dans votre vie publique et privée l'application de « ses divins préceptes. »

Toujours plein de sollicitude pour le bonheur de ses sujets, Alexandre adressa dans la même année, au sénat dirigeant, un ukase qui contenait diffé-

rentes dispositions pour améliorer la situation des paysans attachés aux terres nobles dans le gouvernement de Minks, les soulager de la pénurie dont ils avaient souffert l'année précédente, et empêcher les vexations exercées contre eux par les seigneurs et les fermiers de ces terres. Un autre ukase du 22 juin ordonna le renouvellement de la souscription d'un emprunt ouvert en 1817 à la commission d'amortissement ; emprunt qui avait procuré des sommes considérables dont la commission s'était servie pour diminuer la masse des papiers en circulation. Les nouvelles sommes qui devaient rentrer par le moyen de cet emprunt furent également employées au même objet, conjointement avec les trente millions que la trésorerie donnait sur les revenus de la couronne pour éteindre cette masse d'assignats.

Ce fut dans cette même année que la noblesse de la province de Livonie, allant au-devant des désirs de S. M. I., et suivant l'exemple que lui avait donné la noblesse de l'Esthonie et de la Courlande, manifesta le vœu de rendre la liberté aux paysans de ses domaines. Ce que n'avaient pu ni Etienne Bathori, ni Gustave-Adolphe, ni même Catherine-la-Grande, ce qui paraissait ne devoir s'accomplir que dans un siècle, fut réalisé en un instant sous le règne d'Alexandre Ier.

Ce prince, à qui rien ne coûtait pour augmenter la prospérité de son empire, fit venir d'Angleterre un quaker nommé Daniel Whecler, aussi distingué par ses moeurs pures que par ses connaissances dans l'économie rurale. Il le chargea de dessécher et de défricher les marais aux environs de

devant la cathédrale de Notre-Dame de Casan.

Au mois de septembre de cette année, l'empereur de Russie se rendit au congrès d'Aix-la-Chapelle, où les souverains réunis arrêtèrent la convention qui fit cesser l'occupation militaire du territoire français. Cette convention fut signée et sanctionnée le 9 octobre. Le 9 janvier 1819, Alexandre prouva avec quelle sollicitude il s'occupait d'encourager l'industrie parmi toutes les classes de ses sujets, et cherchait, par là, à augmenter leur bien-être, par un ukase adressé au sénat dirigeant. Il accorda à tous les paysans de l'empire le droit d'établir des fabriques et manufactures : ce droit avait été, jusque-là, réservé à la noblesse et aux négocians des deux premières classes. Le 2 juin suivant, l'empereur de Russie écrivit au comte de Romanzoff, chancelier de l'empire, la lettre suivante, à l'occasion du deuxième volume des *Documens de l'empire*, ouvrage que le comte faisait imprimer à ses frais.

« C'est avec un plaisir particulier que j'ai reçu « le deuxième volume des *Documens de l'empire*, « que vous m'avez envoyé. En rendant complétement justice aux collaborateurs de cette publication, je regarde comme un devoir agréable de « vous témoigner ma reconnaissance pour les soins « infatigables que vous donnez à cette affaire : j'espère que cet ouvrage utile se terminera, sous « votre direction et votre participation, avec le « même succès qu'il a eu jusqu'ici. Je vous assure « d'ailleurs de la continuation de ma bienveillance. »

Le 16 juillet il visita la colonie militaire du village de Grusino, dans le voisinage de Pétersbourg.

L'empereur fut si satisfait de l'organisation de cet établissement, et le trouva si parfaitement conforme au but utile de coloniser ses troupes, qu'il laissa à tous les colons des preuves signalées de sa munificence.

Au mois de juillet il visita l'école d'enseignement mutuel, établie, depuis le mois de janvier précédent, à l'état-major de ses gardes. Il examina avec la plus grande attention la méthode d'instruction employée dans ce nouvel institut; il se fit présenter des modèles d'écriture, et lut lui-même différentes lettres dans lesquelles les soldats, dont quelques-uns âgés de quarante ans, et qui, six mois auparavant, ne connaissaient pas même l'alphabet, exprimaient leur reconnaissance envers leur maître. L'empereur témoigna ensuite sa satisfaction au conseiller Gratsch, pour la part active qu'il avait prise à la fondation de cet établissement, et ordonna au commandant des gardes de prendre des mesures nécessaires pour établir auprès de chaque régiment de semblables écoles, dans lesquelles des bas-officiers et soldats, formés à l'école normale de l'état-major, rempliraient les fonctions de maîtres et de moniteurs.

A côté de ces soins, pris par Alexandre pour répandre l'instruction dans son vaste empire, il est bon de remarquer l'arrêté rendu par ce prince, le 20 septembre de la même année, pour soumettre à la censure du gouvernement toutes les gazettes et écrits périodiques, et même tous les écrits et ouvrages de tout genre qui pourraient être imprimés dans le royaume de Pologne.

On peut remarquer aussi, dans une ordonnance

du 20 de juillet précédent, portant établissement d'un *Consistoire général évangélique*, ces expressions de l'empereur : « Les deux communions évan-« géliques (les luthériens et les calvinistes) ne sont « protégées et maintenues dans le libre exercice de « leur culte, qu'à condition de rester fidèles à leurs « *symboles et confessions*, par lesquelles ils recon-« naissent la Sainte Ecriture comme la parole de « Dieu. L'empereur croit remplir un devoir sacré « envers Dieu et envers les églises évangéliques, « en prenant des mesures pour mettre ces églises à « l'abri des innovations dangereuses et contraires « aux principes du christianisme. »

Au mois d'octobre, l'empereur fit un voyage dans la Finlande. Il avait un si vif désir de visiter la ville de Caïana, ancienne capitale des Caïaniens, peuple connu au neuvième siècle, qu'il ne voulut faire aucune attention au vent violent qui s'éleva au moment où il entrait dans la chaloupe sur le lac d'Uléo. La tempête devint si menaçante, que les vagues passaient à chaque instant par dessus le monarque et les personnes de sa suite. Plein de confiance dans la Providence, Alexandre conserva tout son calme et même sa gaîté. Arrivé à Caïana, il se rendit aussitôt à l'église principale, où il resta quelque temps à prier avec une extrême ferveur. Après avoir visité les établissemens publics, S. M. s'informa du chemin qu'elle avait à suivre pour regagner la grande route où l'attendaient ses équipages : on lui dit qu'il n'y en avait point d'autre qu'un sentier étroit qui, dans un espace de douze lieues, traversait des déserts, des rochers, des forêts, et même des marais regardés comme presque impraticables.

L'empereur résolut aussitôt d'entreprendre cette course à pied ; aucune instance ne put le déterminer à passer la nuit dans la ville où tout était préparé pour le recevoir : il se mit donc en route, tandis que tous les habitans imploraient le Tout-Puissant pour la conservation de ses jours. Dans ce long et difficile trajet, Alexandre se montra aussi serein et aussi gai qu'il l'avait été, le matin, au milieu de la tempête. Arrivé à un endroit où un torrent rapide exigeait l'établissement d'un pont provisoire, il voulut mettre lui-même la main à l'ouvrage. Le premier jour il ne put faire que le tiers du chemin : il passa la nuit dans une chaumière de paysan, et, le lendemain au soir, il parvint enfin au village de Sœresmaecht ; ce fut là seulement qu'il put se procurer un chariot qui le conduisit jusqu'à la poste de Missila, où sa suite l'attendait. L'empereur ayant décidé que la ville d'Helsingford serait la capitale de la Finlande, on y a fait, d'après ses ordres, des constructions et des établissemens considérables. Un des plus remarquables est le pont volant. On y a bâti un grand nombre de maisons : les plus belles entourent la place du marché et se présentent en amphithéâtre. De l'autre côté est un excellent port où se jettent plusieurs canaux propres à la navigation des petits bâtimens. Sur l'un des côtés de ce port s'élève la fameuse forteresse de Sweaborg qui est, avec Gibraltar, une des plus fortes places de l'Europe.

Au mois de décembre, Alexandre signala l'anniversaire de sa naissance par un ukase qui abolissait l'impôt établi en 1812, comme taxe de guerre, sur les revenus de toutes les propriétés foncières provenant de redevances, coupes de bois, fermages,

loyers de maisons, bénéfices sur les fabriques, manufactures ou autres établissemens d'industrie. Ce prince voulut, qu'à dater du 1er janvier 1820, les propriétaires ne fussent plus obligés de déclarer leur revenu dans la forme qui avait été prescrite : S. M., en abolissant cet impôt direct, désirait que ce soulagement contribuât à l'accroissement de la richesse publique, et par conséquent à la prospérité de l'Etat.

Au mois de mars 1820, il publia un manifeste impérial qui devoit avoir, un jour, des suites de la plus haute importance. En voici les principales dispositions :

« Le grand-duc Constantin, notre frère chéri, y « est-il dit, ayant, par une demande adressée à « l'impératrice Marie, notre mère chérie, et à « Nous, appelé notre attention sur ses rapports do- « mestiques relativement à la longue absence de la « grande-duchesse son épouse (née princesse de « Saxe-Cobourg Saalfeld), laquelle, dès l'année « 1801, se rendit à l'étranger pour tenter de rétablir « sa santé entièrement délabrée, non seulement « n'est pas, jusqu'ici, revenue auprès de lui, mais, « d'après sa déclaration personnelle, ne peut, à l'a- « venir, rentrer en Russie ; en conséquence, le « grand-duc ayant exprimé le désir que son mariage « avec elle fût dissous, eu égard à cette demande, « et du consentement de notre mère chérie, nous « avons soumis cette affaire à l'examen du saint « synode, lequel ayant examiné les motifs de la « requête et les lois ecclésiastiques, et d'après le « principe établi par le 35e article des statuts de « Basile-le-Grand, a décidé que le mariage du grand-

« duc Constantin avec la grande-duchesse Anne « devait être dissous, et qu'il pouvait être permis « au grand-duc d'en contracter un nouveau, s'il le « désire. Nous avons vu, par toutes les circonstan- « ces précédentes, que toute autorité serait vaine « pour conserver l'existence de ce mariage dans « notre famille impériale, après une séparation de « dix-neuf ans, et sans aucun espoir de réunion des « époux; en conséquence, d'après le principe des « lois ecclésiastiques, nous donnons notre consen- « tement à l'exécution de la décision du saint sy- « node, etc.

« Portant, à cette occasion, notre attention sur « les cas différens qui pourraient survenir par rap- « port au mariage des membres de la famille impé- « riale et sur les suites qui en résulteraient, et qui, « à moins d'être prévues et réglées par une loi gé- « nérale, pourraient faire naître de graves difficul- « tés, en conséquence, pour la conservation iné- « branlable de la dignité et du repos de la famille « impériale, et de l'empire même, nous avons jugé « nécessaire d'ajouter aux dispositions existantes, « relativement à la famille impériale, l'ordonnance « complémentaire ci-dessous :

« Lorsqu'un membre de la famille impériale con- « tracte une union avec une personne dont le rang « n'est point égal au sien, c'est-à-dire qui n'appar- « tient pas à quelque maison souveraine ou ré- « gnante, le membre de la famille impériale ne « peut transmettre à ces personnes les droits appar- « tenant aux membres de cette famille, et les en- « fans issus de ce mariage n'ont aucun droit de suc- « cession à la couronne, etc., etc. »

Cette dernière ordonnance, dont le but était connu d'avance, reçut son application le 22 juin suivant, par un rescrit d'Alexandre, qui portait, qu'en considération des services que son frère, le grand-duc Constantin, avait rendus, soit en formant l'armée polonaise, soit dans l'exercice du commandement en chef de cette armée, il donnait à S. A. I., comme propriété indépendante et à titre gratuit, la terre de Lorwick, située dans la vaivodie de Masovie; par un autre décret du 20 juillet, il accorda à l'épouse actuelle du grand-duc, Jeanne Grudzunska, le titre de princesse de Lorwick, ce titre devant aussi passer aux enfans qu'elle aurait du grand-duc.

Au mois de septembre, S. M. fit l'ouverture de la diète de Pologne. On sait, qu'à cette époque, l'Espagne, le royaume de Naples et le Piémont étaient vivement travaillés par les principes révolutionnaires. Alexandre manifesta dans son discours les nobles sentimens dont son ame était remplie.

« Représentans du royaume de Pologne, leur dit-« il, montrez à votre patrie que, forts de votre « expérience, de vos principes, de vos sentimens, « vous savez conserver, sous les auspices de vos « lois, une indépendance tranquille et une liberté « pure; montrez à vos contemporains que cette li-« berté est amie de l'ordre et de ses bienfaits, et que « vous en recueillez les avantages, parceque vous « avez su, parceque vous saurez toujours résister « aux suggestions de la malveillance et aux dangers « de l'exemple.

« Ailleurs, l'usage et l'abus ont été placés sur la « même ligne; ailleurs, en excitant le besoin fac-« tice d'une servile imitation, le génie du mal s'es-

« saye à reprendre son funeste empire, et déjà il « plane sur une partie de l'Europe, déja il y accu-« mule les forfaits et les catastrophes. . . . . .

« Au milieu de ces calamités, mon système de « gouvernement sera inviolable; j'en ai puisé les « principes dans le sentiment intime de mes de-« voirs. »

Ce langage convenait parfaitement au chef de la Sainte-Alliance : sa conduite y fut conforme. La diète de Pologne, qui s'ouvrait la seconde fois depuis qu'Alexandre avait donné une constitution à ce royaume, fut orageuse; plusieurs projets de loi proposés par le gouvernement furent rejetés : mais la fermeté de l'empereur sut maintenir l'ordre, et la tranquillité publique ne fut pas troublée un seul instant. Alexandre, après avoir fermé la diète, se rendit à Troppau, où l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse se trouvèrent aussi pour aviser aux moyens de faire triompher en Europe les principes de la Sainte-Alliance, et de rendre aux trônes légitimes la stabilité nécessaire au repos des peuples et à l'autorité des souverains. La première déclaration que l'empereur de Russie fit remettre aux monarques et aux ministres assemblés à Laybach, fut l'assurance formelle que S. M. était prête à contribuer de la manière la plus énergique à toutes les mesures que l'on jugerait nécessaires pour maintenir ou rétablir la tranquillité générale, pourvu qu'auparavant on posât solennellement le principe qu'il ne serait pas fait le moindre changement à l'état territorial de l'Europe, tel qu'il avait été réglé dans l'année 1815 et les suivantes, et garanti réciproquement par toutes les puissances.

L'attention que donnait l'empereur aux différens mouvemens qui pouvaient encore agiter l'Europe, ne l'empêchait point de veiller à tout ce qui tendait à contribuer à la gloire de son empire. Pour témoigner aux élèves de l'Université de Saint-Pétersbourg, qui se vouent à l'étude des langues orientales, la satisfaction qu'il avait éprouvée de la manière dons ils venaient de subir leur examen, il déclara, par un rescrit, que si ces élèves réalisaient de justes espérances; si, pénétrés d'une noble émulation, ils étaient, dans un an, ce qu'ils annonçaient devoir être; si enfin, aux études qu'ils faisaient, ils associaient, avec le même succès, celle de la littérature ancienne, de l'histoire, et de toutes les sciences nécessaires à quiconque veut se rendre digne de servir sa patrie, ils seraient immédiatement agrégés au collége des affaires étrangères, recevraient un grade convenable, et seraient envoyés en Orient pour y acquérir, par la pratique, ce que laissent toujours à désirer les plus complètes théories.

Lors de l'incendie qui consuma, au mois de mai de cette année, la moitié du palais impérial de Saarkoje-Selo, les élèves du lycée, rassemblés autour de leur directeur, contemplaient avec une profonde tristesse les colonnes de flamme et de fumée qui avaient dévoré leurs livres, leurs cahiers et leur petit pécule; l'empereur, qui était présent, leur dit avec une douce affabilité : « Apprenez par là com-« bien la force humaine est peu de chose; je suis « le souverain d'un grand empire, et je ne puis « rien contre la force des élémens, je dois m'hu-« milier et me résigner; du reste soyez sans inquié-« tude, mes enfans, votre perte est la mienne, et je

« veillerai à ce qu'elle soit promptement réparée. »

Ce qui fit le plus de peine dans cet incendie à Alexandre, c'est qu'on ne put sauver la chapelle du château, sous laquelle ce feu avait pris par la négligence d'un soldat. « J'aurais consenti, s'écria « plusieurs fois le pieux monarque, que tout le « château eût été brûlé, si l'on avait pu sauver « seulement cette église, où mes ancêtres ont déja « prié. »

Au mois de mars de l'année 1821, le prince Alexandre Ypsilanti, fils de l'ancien hospodar de la Moldavie, général-major au service de la Russie, et qui était sans emploi depuis un an, s'étant rendu de la Bessarabie à Jassy avec une suite nombreuse d'Arnautes, annonça vouloir délivrer les Grecs de la domination des Turcs; il fit publier une foule de proclamations adressées non-seulement aux habitans de la Valachie et de la Moldavie, mais aussi à la nation grecque dans toutes les autres provinces de l'empire ottoman; il adressa en même temps une requête à l'empereur Alexandre pour prier ce monarque de ne pas refuser son assistance toute-puissante à la nation grecque, et principalement aux deux principautés de Valachie et de Moldavie qui étaient les plus exposées à un danger imminent. L'empereur, à ces nouvelles, déclara aussitôt qu'il ne pouvait regarder l'entreprise du prince Ypsilanti que comme un effet de l'esprit turbulent qui caractérisait l'époque présente, ainsi que l'inexpérience et la légèreté de ce jeune prince; il ordonna donc qu'Alexandre Ypsilanti fût exclus du service de Russie, qu'on lui signifiât que S. M. I. désapprouvait sa conduite, et qu'il ne pourrait jamais

compter sur aucune espèce de secours de sa part; il ordonna en outre au comte de Witgenstein, commandant les troupes russes sur le Pruth et dans la Bessarabie, d'une manière positive, de garder la neutralité la plus stricte à l'égard des troubles nés dans la Valachie et la Moldavie, et de n'y prendre part ni directement ni indirectement sous quelque prétexte que ce fût.

Les ministres de l'empereur de Russie, au moment où le congrès de Laybach se sépara, signèrent, le 12 mai, avec les ministres des autres cours, une déclaration qui contenait l'exposé des motifs qui avaient réuni les souverains, et des moyens qu'ils avaient employés pour rétablir la tranquillité en Europe et y étouffer les germes des révolutions.

Alexandre donnait chaque jour des preuves de son amour constant pour la paix, soit en s'opposant aux entreprises des révolutionnaires, soit en récompensant ceux qui contribuaient au maintien de l'ordre et au rétablissement de la tranquillité. Au mois de février de cette année, il envoya de Laybach l'Ordre de Saint-Wladimir de première classe au général Yermoloff, pour le récompenser d'avoir su défendre le flanc gauche du Caucase des invasions des montagnards, et avoir reculé la ligne de frontière depuis le Terek jusqu'à Somja, et rétabli la tranquillité dans les provinces de Daghestan, Imeretie, Mingrélie et Gurie.

Dans le même temps qu'il veillait ainsi au repos général de l'Europe, l'empereur ordonnait de construire un nouvel observatoire astronomique à Abo, et confiait au professeur Balbeck la direction de cet

observatoire, le plus septentrional de tous ceux qui existent en Europe.

Mais la révolte des Grecs dans l'empire ottoman fut sur le point d'amener une rupture entre la Russie et la Turquie. La conduite de l'empereur Alexandre dans cette grande crise politique, qui n'est pas encore finie aujourd'hui, prouva que son unique désir était de maintenir la paix entre les deux puissances; la fermeté qu'il montra dans les négociations, l'accueil gracieux qu'il fit au baron de Strogonoff, son ambassadeur à Constantinople, les éloges qu'il donna à sa courageuse fermeté dans les dangers où il s'était vu exposé; le refuge qu'il accorda dans son empire aux Grecs fugitifs, les honneurs qu'il fit rendre aux restes du patriarche grec de Constantinople, puni de mort par les ordres de la Porte, tout démontra la résolution où était l'empereur d'obtenir de Sa Hautesse une satisfaction entière. D'un autre côté, l'attitude fière du grand-seigneur et le caractère connu de ce prince, semblaient devoir amener une rupture éclatante, elle aurait eu lieu sans doute, si une invasion subite des Perses dans les provinces de la Turquie n'eût opéré une diversion capable d'ébranler l'empire ottoman jusque dans ses fondemens. La médiation des ambassadeurs d'Autriche et d'Angleterre contribua beaucoup aussi à tempérer l'humeur impétueuse du divan. On ne peut disconvenir pourtant que la conduite de la Russie dans cette rébellion des Grecs contre les Turcs manqua de cette franchise et de cette loyauté qu'on avait droit d'attendre du chef de la Sainte-Alliance; puisqu'Alexandre approuvait la conduite de son ambassadeur à Constantinople,

« ainsi qu'à leurs veuves et leurs orphelins. » La même dame ayant fait un nouveau don de pareille somme pour les invalides de la flotte de la mer Noire, l'empereur lui en témoigna de nouveau sa reconnaissance dans des termes aussi honorables.

Ce prince venait de donner lui-même un nouvel exemple de sa générosité, en ordonnant que la dépense de sa cour, à Varsovie, fût réduite, de deux millions trois cents vingt-quatre mille sept cent cinq florins, à un million cinq cent dix mille florins. Le 2 octobre de cette année 1821, Alexandre fit publier un ukase important pour interdire tout commerce aux nations étrangères avec les îles Aleutiennes. Il détermina, d'une manière fixe, les limites maritimes de l'immense territoire désigné jusqu'alors sous le nom d'Amérique russe : dans ces limites était comprise une grande partie des découvertes de Cook, de Vancouver, etc.; mais il restreignait considérablement l'extension des établissemens russes, qui, d'après les derniers voyageurs, touchaient déja à la Nouvelle Californie.

Par un ukase du mois d'octobre, l'empereur accorda divers priviléges à tout négociant russe ou étranger qui, dans l'espace de dix ans, à compter du 1er juillet 1822, établirait une maison de commerce en Géorgie, et dans les provinces russes situées sur le Caucase. Le but de cet ukase était de donner aux entreprises commerciales toute l'activité et le développement dont elles étaient susceptibles dans ces contrées. Le gouvernement de Sibérie attira aussi l'attention d'Alexandre. Il fit rédiger, au mois d'août, des instructions qui introduisirent dans l'administration de ce pays une réforme analogue

aux besoins du temps. « Tous les soins du gouver-
« nement, est-il dit dans l'ukase de Sa Majesté,
« doivent se porter vers les moyens les plus prompts
« de répandre les bienfaits de la culture et de la ci-
« vilisation dans les parties qui sont encore occu-
« pées par des peuples nomades; en conséquence,
« et afin de ne point ôter à ces pays les bras qui
« peuvent leur être utiles, les Russes qui habitent
« les cercles d'Irkoustk, d'Ochotz, de Kamtschatka,
« de Beresoff, etc., seront exempts de la conscrip-
« tion militaire. »

L'acte le plus remarquable de l'empereur de Russie, dans cette année 1822, fut celui par lequel il ordonna la dissolution de toutes les sociétés secrètes dans l'empire de Russie et dans le royaume de Pologne. Les membres de ces sociétés furent obligés de s'engager, par écrit, de n'ouvrir, à l'avenir, aucune association semblable, ou loge de francs-maçons, sous quelque prétexte que ce pût être; tout employé de l'Etat fut sommé de déclarer formellement s'il appartenait à quelque société secrète, au dedans ou au dehors de l'empire, et de signer une promesse de rompre tout lien ou communication avec celles auxquelles il aurait pu appartenir (1).

---

(1) Quoique la conduite d'Alexandre, à ce sujet, ait été blâmée amèrement par les révolutionnaires, et n'ait pas trouvé grace devant quelques politiques qui ne voudraient laisser mettre aucune entrave aux libertés publiques et particulières, la malheureuse insurrection qui s'est manifestée à Saint-Pétersbourg, après la mort d'Alexandre, prouverait que ce souverain agissait sagement lorsqu'il s'opposait à toutes ces

Parmi les dispositions bienfaisantes qu'Alexandre régla pendant son séjour à Varsovie et son voyage dans les provinces de ce royaume, les adoucissemens et les facilités qu'il accorda aux propriétaires fonciers pour fournir leurs contributions en nature, offrent la preuve la plus frappante de la bonté de ce monarque. Ce fut le même sentiment de bienveillance qui le porta à supprimer les douanes qui existaient entre les frontières de la Russie et de la Pologne : ces deux Etats étant soumis au même souverain, devaient, selon l'empereur, jouir d'une sorte d'égalité, et ne plus être considérés comme étrangers l'un à l'autre.

Après avoir pris des mesures contre les sourdes machinations des révolutionnaires qui essayaient encore de troubler l'Europe, Alexandre se rendit à Vérone, où les souverains devaient arrêter de nouvelles résolutions pour comprimer la rébellion de la péninsule et régler les affaires d'Orient. La veille de son entrée dans Vérone, Sa Majesté suspendit sa marche pour changer de vêtemens ; mais au lieu de descendre dans la maison qui lui était destinée, sa voiture s'arrêta devant l'hôtel de madame Buttarini, qui était absente en ce moment, et où l'on était loin de s'attendre à recevoir l'auguste voyageur ; toutefois les soins les plus empressés furent prodigués à Sa Majesté, qui s'aperçut bien cependant de l'embarras que causait sa présence inattendue. A son arrivée, il envoya un de ses

---

réunions politiques secrètes, dans lesquelles des gens aveugles sont souvent conduits, à bouleverser l'Etat, par quelques chefs intrigans et ambitieux.

chambellans à madame Buttarini, et lui fit présent d'un bracelet magnifiquement orné; et, avant de quitter l'hôtel, il laissa aux domestiques des témoignages de sa munificence.

Les trois monarques, réunis à Vérone, signèrent, le 14 décembre, une déclaration qui fut adressée à toutes les cours de l'Europe, et dans laquelle il s'exprimait ainsi, sur l'insurrection des Grecs : « A l'é« poque même où les révoltes militaires de Naples « et de Turin cédèrent à l'approche d'une force ré« gulière, le brandon de l'insurrection fut lancé au « milieu de l'empire ottoman. La coïncidence des « événemens ne pouvait laisser aucun doute sur « l'identité de leur origine. Le même mal se repro« duisant sur tant de points divers, et toujours avec « des formes et un langage analogues, quoique sous « des prétextes différens, trahissait trop évidem« ment le foyer commun d'où il était sorti. Des « hommes qui avaient dirigé ce mouvement, s'é« taient flattés d'en tirer parti pour semer la division « dans les conseils des puissances, et pour neutra« liser les forces que de nouveaux dangers pou« vaient appeler sur d'autres points de l'Europe : « cet espoir fut trompé; les monarques, décidés à « repousser le principe de la révolte, en quelque « lieu et sous quelque forme qu'il se montrât, se « hâtèrent de la frapper d'une égale et unanime ré« probation. Invariablement occupés du grand ob« jet de leurs sollicitudes communes, il surent ré« sister à toute considération qui aurait pu les dé« tourner de leur route; mais, écoutant en même « temps la voix de leur conscience et d'un devoir « sacré, ils plaidèrent la cause de l'humanité, en

« faveur des victimes d'une entreprise aussi irré-
« fléchie que coupable. »

Cependant le gouvernement russe adopta, au mois d'avril 1823, des mesures très sévères pour empêcher la circulation de livres étrangers qui traiteraient de la politique dans un sens contraire aux principes professés par les cabinets depuis l'établissement de la Sainte-Alliance.

L'empereur Alexandre, qui ne perdait point de vue tout ce qui pouvait contribuer à répandre le goût des sciences et des arts dans son empire, autorisa, au mois de juin de cette année 1823, l'académie des sciences de Pétersbourg à faire l'acquisition du magnifique cabinet de médailles anciennes du général comte de Schutelen. Ce prince, en 1819, avait donné à la même académie la collection des manuscrits orientaux qui avait appartenu à M. Rousseau, consul de France à Alep.

Alexandre, voyant avec la peine la plus vive que les provinces de la Russie-Blanche étaient en proie depuis plusieurs années à une disette causée par le manque de récolte, malgré les mesures qui avaient été prises pour prévenir cette calamité, assigna de nouveaux secours très considérables pour le soulagement de ces provinces; il permit, en outre, d'inviter à des dons volontaires tous ceux qui, trouvant un plaisir dans la bienfaisance, s'empresseraient d'adoucir le sort de leurs semblables. Au mois de juin de cette année, ce monarque pendant son voyage à Varsovie courut le plus grand danger. Son usage était de voyager d'une manière rapide. En passant un pont qui se trouve dans le voisinage de la ville de Porchows, le pont s'écroula,

et la voiture de S. M. fut précipitée dans la rivière; les chevaux effrayés, cherchant à se détacher, la renversèrent, et l'empereur, assis dans sa calèche ouverte, reçut un si grand coup dans la partie postérieure de la tête, qu'il en sortit beaucoup de sang, et que le prince tomba sans connaissance; par bonheur la ville n'était pas éloignée, on y transporta l'empereur qui fut aussitôt visité par les chirurgiens les plus habiles, ceux-ci déclarèrent que la blessure n'aurait pas de suites fâcheuses. Alexandre fit venir auprès de lui les deux inspecteurs-généraux des routes, et, après leur avoir reproché leur incurie, les exila en Sibérie (1). Dans un autre voyage

---

(1) Bien des lecteurs crieront à l'injustice, et déclameront contre le pouvoir absolu. Il fallait, dira-t-on, une enquête, des défenseurs aux accusés, un jugement. Sans doute, ces formes légales, sont désirables, et peut-être la Russie les obtiendra-t-elle un jour. Mais croit-on que la destitution d'un préfet ou d'un procureur impérial, notifiée par le *Moniteur*, et sans autre explication, fût, dans nos mœurs, une punition moins dure que l'envoi à Tobolsk? Le Russe, condamné à quelques mois d'exil, subit sa peine avec une résignation qui en diminue de beaucoup la gravité; tandis que le Français, si chatouilleux, s'irrite de la moindre rigueur. Cette petite anecdote, si légère en apparence, doit nous faire bénir de plus en plus le gouvernement sous lequel nous vivons. Qui pourrait regretter ces temps où celui qui se disait le *protecteur* de nos libertés, faisait périr arbitrairement dans l'exil une jeune duchesse douée d'une beauté rare et de l'esprit le plus cultivé; promenait, au gré de ses caprices soupçonneux, l'auteur de *Corinne*, des rives de la Loire aux montagnes de la Suisse, et commandait à un préfet d'être l'espion d'une femme? J'ai cité de préférence ces deux traits, parceque si Buonaparte tourmentait ainsi un sexe faible, il ménageait encore moins les hommes.

qu'il fit au mois de septembre dans la Bessarabie, il essaya d'intéresser les fonctionnaires publics au bien-être de ce nouveau gouvernement, il y assigna des terres à ceux qu'il voulut récompenser; le directeur-général des postes reçut de sa munificence impériale un terrain considérable. Au mois de février 1824, l'empereur avait déja donné à perpétuité à plusieurs officiers d'un mérite distingué 21,000 *dessiastin's* de terres appartenant à la couronne, dans les gouvernemens de Sarratow, de Bessarabie, de Crimée, etc.

Pour diminuer l'importation et la consommation des marchandises qui servent principalement au luxe, comme de celles qui entraînaient la ruine de l'industrie, l'empereur rendit un ukase pour l'augmentation des droits de douanes. Il ordonna la réparation de la route de Riga et l'achèvement de la grande route qui devait joindre les deux capitales de l'empire, route qui, en 1824, était déja terminée jusqu'à Novogorod, à deux cents verstes de Pétersbourg. De nouvelles archives furent distribuées dans tout l'empire, afin d'y établir l'uniformité des mesures; 500,000 roubles furent accordés pour l'entretien d'un opéra italien; une compagnie d'actionnaires qui se proposait d'établir des communications entre la mer Noire et la Baltique par des canaux dérivés du Dniéper et du Niémen fut autorisée par l'empereur. Le projet de cette compagnie était de perfectionner, autant que possible, le système de navigation intérieure des rivières et des fleuves qui conduisent à ces deux mers; des sénateurs, des conseillers d'État, des officiers supérieurs étaient au nombre des actionnaires.

Alexandre, prenant aussi part à la gloire de nos troupes dont il connaissait la bravoure, donna des preuves de sa bienveillance particulière aux officiers supérieurs des armées de S. M. le roi de France qui s'étaient le plus distingués dans la dernière guerre d'Espagne, guerre dont les glorieux résultats répondirent si complétement aux vœux de l'alliance européenne et aux intérêts qu'elle soutenait dans les intentions les plus équitables et les plus pacifiques. Il leur envoya différens ordres de Russie; il écrivit aussi au conseiller d'État Borel, son chargé d'affaires à la cour de Lisbonne, pour lui témoigner sa satisfaction de la conduite qu'il avait tenue pendant les derniers troubles qui avaient eu lieu dans cette ville, et le créa chevalier de l'Ordre de Saint-Wladimir de la deuxième classe.

Après avoir visité pendant six jours les arrondissemens des colonies militaires de la 1re division des grenadiers, les troupes colonisées des 5es bataillons des 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e et 12e divisions d'infanterie, leur artillerie et leurs travaux d'agriculture, S. M., par un ordre du jour daté de Saarkoje-Selo, le 24 juillet, fit connaître combien elle était satisfaite de cette inspection; elle attribua l'organisation et l'ordre qui régnaient dans ces établissemens aux infatigables et aux sages dispositions du général comte Aracktschejef (1), chef des colonies militaires, et

---

(1) Aracktschejef avait été élevé au corps des Cadets, et s'était rendu recommandable par ses progrès, et surtout par l'ardeur et le zèle passionné qu'il avait montrés pour les détails de la discipline. Il fut donné au grand-duc Paul, depuis

lui témoigna sa reconnaissance pour les avantages qui en résultaient en faveur de l'État.

Par un ukase du 30 juillet, il fut ordonné aux chefs des postes établis sur les frontières de veiller à ce qu'il ne fût délivré aucun permis de voyager dans l'intérieur de l'empire aux Juifs qui arriveraient de l'étranger ou qui voudraient rentrer en Russie après s'en être volontairement éloignés. Cette mesure fut provoquée par la certitude que le gouvernement avait acquise que presque tous ces voyages et toutes les courses des Juifs étaient liés à un grand système de contrebande organisée qui faisait beaucoup de tort aux douanes russes.

Au mois d'octobre, l'empereur Alexandre fit un

---

empereur, pour former une compagnie d'artillerie. Malgré son zèle infatigable, sa dureté et son exactitude dans le service, il fut long-temps à pouvoir s'établir dans l'esprit du grand-duc. Plusieurs jolis feux d'artifice qu'il composa pour les fêtes de Pawlowsky, et surtout cette fureur qui le tourmentait pour l'exercice et l'engageait à vexer le soldat jour et nuit, méritèrent enfin les bonnes graces de Paul. A l'avénement de ce prince au trône, Araktschejef fut fait major aux gardes, avec le rang de général, et nommé gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. Il reçut l'Ordre de Sainte-Anne avec quelques milliers de paysans, et devint le bras droit de l'empereur. Ce général est vraiment recommandable par ses talens, ses connaissances et son zèle; mais il est, dit-on, d'une sévérité révoltante. Il fut disgracié, puis rappelé par Paul Ier, et fait baron. Lorsque le grand-duc Alexandre fut nommé gouverneur militaire de Pétersbourg, Araktschejef lui fut donné pour adjoint ou gardien : depuis ce moment, il sut mériter l'estime et la confiance de ce jeune prince, et il les a conservées jusqu'à la fin. L'empereur régnant l'a maintenu d'abord dans son poste, par une lettre fort honorable; mais par suite

voyage dans le pays des Kirgises; après avoir traversé les landes de l'Ural, autrefois désertes et maintenant enrichies de moissons par la culture, le travail et la bonne conduite des habitans, en campagnes fertiles et bien peuplées, il arriva à la ville frontière d'Orenbourg et s'y arrêta quelques jours; les chefs de la grande et indépendante tribu des Kirgises (1) qui habitent un territoire libre au-delà des monts Ural, vinrent présenter leurs respectueux hommages au monarque dont le nom avait retenti aussi dans leurs vallées et leurs habitations; des milliers de famille demandèrent spontanément à se soumettre à sa protection et à suivre l'exemple de leurs frères qui, un siècle auparavant, avaient aussi prêté serment de fidélité dans cette même ville d'Orenbourg; ils invitèrent l'empereur à visiter leur patrie; et ce monarque, animé d'un esprit chevaleresque, trouvant dans le sentiment de sa véritable grandeur un motif de confiance en ces peuples, répondit à leurs voeux, et fit une marche solennelle accompagné d'une magnificence telle que l'Europe civilisée n'en offre pas de plus brillante; seul, sans escorte, entouré de plus de 15,000 Kirgises à cheval, l'empereur sortit des limites de son empire, et suivit ses nouveaux protégés à une distance de plus de 50 verstes dans leur pays.

Ce fut pendant ce voyage qu'Alexandre visita dans tous leurs détails les mines et usines de Zlatooust; il fit donner une gratification de 400 roubles

---

de l'insurrection de Saint-Pétersbourg, Araktschejef a perdu ses emplois et a été envoyé à Naples.

(1) *Voyez* l'article intitulé : *Des Kalmoucks, etc.*

à un ouvrier de la mine d'Isarevo-Alexandrowski qui avait découvert un morceau d'or de huit livres; tous les autres ouvriers des mines d'or reçurent également des marques de son inépuisable munificence. On garde précieusement à la direction des mines de Zlatooust le sable aurifère que l'empereur tira lui-même de la mine d'Isarevo-Alexandrowski, ainsi que les instrumens dont il se servit dans cette circonstance.

L'aide-de-camp général, gouverneur-général Balacheff ayant proposé de fonder un établissement qui servirait de retraite à un certain nombre de militaires blessés, près d'un monument qui serait élevé à la mémoire du grand-duc Dmitri-Douskoi, dans la plaine de Koulikoff, l'empereur, qui saisissait toutes les occasions de relever et d'augmenter la gloire de la nation russe, approuva ce généreux projet, et permit au général Balacheff d'ouvrir une souscription dans tout l'empire pour cet établissement national.

Alexandre était à peine de retour de son voyage au pays des Kirgises qu'il fut témoin des désastres causés à Saint-Pétersbourg par l'inondation extraordinaire du 19 novembre. S. M. fut touchée d'une profonde douleur à la vue de si grands malheurs; mais sa sollicitude et sa bienfaisance furent aussi grandes. Le 1er décembre, elle adressa au conseiller privé prince Kourakin un rescrit impérial par lequel elle instituait un comité de secours pour les infortunés ruinés, et assignait une somme d'un million de roubles sur les économies de l'administration des colonies militaires. Dans les instructions dont l'empereur accompagna ce rescrit, il était ordonné

au comité de prendre des informations sur le nombre des morts et des maisons emportées par les eaux, détruites ou rendues inhabitables, sur les propriétaires et locataires de ces maisons; de faire donner à ceux qui se trouveraient sans abri des logemens en ville sur le pied de logemens militaires; de fournir du pain, du sel, du bois et des vêtemens aux indigens; de placer les malades dans des salles particulières des hôpitaux militaires; d'établir des médecins, tant pour visiter à domicile les malades pauvres que pour les soigner dans les hôpitaux (1).

Alexandre rendit en 1825 deux ukases importans, l'un sur la mendicité, pour empêcher que les grands chemins fussent couverts de mendians sains et valides qui tourmentaient les voyageurs; il ordonna qu'on arrêtât et qu'on remît aux seigneurs ceux qui dépendaient de leurs domaines, afin qu'ils leur donnassent du travail et pourvussent à leurs besoins, et qu'on arrêtât également ceux qui dépendaient des domaines de la couronne, et qu'il fût pris des mesures pour les occuper utilement; l'autre ukase portait l'établissement d'un musée à Odessa (2).

L'impératrice Élisabeth ayant projeté de faire un voyage à Tangarog (3) pour le rétablissement de

---

(1) *Voyez* l'article intitulé : *Inondation de Saint-Pétersbourg.*

(2) *Voyez* l'article intitulé : *Nouvelle Russie.*

(3) On a peine à concevoir ce projet de l'impératrice, d'après la certitude où l'on est en Europe de l'insalubrité de ces contrées : cependant ce point n'est pas suffisamment établi

sa santé, s'y rendit au mois d'octobre avec son auguste époux. Ce voyage se fit d'une manière aussi commode qu'agréable, et produisit sur la santé de la princesse les plus heureux effets. Le séjour de Tangarog plaisait beaucoup à S. M., l'air y est doux et sain; l'empereur et l'impératrice faisaient tous les jours des promenades à pied et à cheval autour de la ville, qui est élégamment bâtie, et qui a de belles et magnifiques maisons et plusieurs jardins, dont un, assez vaste, est ouvert au public. On avait craint pour la vie de l'impératrice, mais il n'était venu à l'esprit de personne de concevoir aucune alarme pour la vie d'un prince dans la force de l'âge. Alexandre était allé en Crimée, où il se sentit atteint d'une indisposition; il revint à Tangarog le 18 novembre, et écrivit ce jour-là à l'impératrice mère qu'il se trouvait indisposé, mais que ce ne serait rien, parcequ'il se ménagerait; en effet, les premiers symptômes du mal ne furent pas alarmans, mais il prit bientôt le caractère d'une *gastro-entérite;* la plaie qu'Alexandre avait au pied, et qui avait été ouverte jusque-là, se ferma; sur quoi l'empereur dit : *J'aurai le sort de ma sœur.* Le 26, on administra à S. M. les sacremens; les craintes des personnes qui l'environnaient étaient au plus haut degré. Le 27, l'empereur perdit la connaissance et la parole. Le 28, des remèdes actifs furent mis en usage, les vésicatoires et les sangsues parurent avoir produit un effet salutaire. Le 29 au matin, la tête était libre et la fièvre beau-

---

pour condamner ce voyage qui, peut-être, a causé la mort de l'empereur. — *Voyez* l'article intitulé : *Nouvelle Crimée.*

coup moins forte, la connaissance et la parole étaient revenues; bientôt le mal reprit sa violence, et le 1er décembre, vers midi, Sa Majesté cessa de vivre. Alexandre jouissant de l'usage de tous ses sens, expira dans les bras de l'impératrice. Cette princesse a lavé de ses mains le visage de son auguste époux, elle lui a fermé les yeux; et, comme dans les temps anciens, elle a voulu présider, malgré l'excès de sa douleur et la faiblesse de sa constitution, à ces pénibles et derniers soins, qui consolent la douleur des vivans, et sont un témoignage de respect et d'amour pour la cendre des morts.

Nous croyons devoir copier ici les lettres qu'elle écrivit de Tangarog à l'impératrice mère, pendant la maladie et après la mort de son auguste époux; elles prouveront l'attachement sincère que l'empereur inspirait à tous les membres de sa famille.

« Chère maman, je n'ai pas été en état de vous « écrire par le courrier d'hier; aujourd'hui, graces « en soient rendues mille et mille fois à l'Être Su- « prême, il y a du mieux très décidé dans l'état de « l'empereur, de cet ange de bienveillance au milieu « de ses maux. Pour qui, sur qui Dieu manifeste- « rait-il son infinie miséricorde, si ce n'était sur « lui? Ah! mon Dieu, quels cruels momens j'ai « passés! Et vous, chère maman, je me figure vos « inquiétudes; vous recevez les bulletins, vous avez « donc vu à quoi nous étions réduits hier, cette nuit « encore; mais Wylie (médecin anglais) aujour- « d'hui dit lui-même que l'état de notre cher malade « est satisfaisant; il est faible à l'excès. Chère ma- « man, je vous avoue que je n'ai pas ma tête; et

« ne puis vous en dire davantage. Priez avec nous
« avec cinquante millions d'hommes, que Dieu
« daigne achever la guérison de notre bien-aimé
« malade.

« ÉLISABETH. »

Tangarog, 18 novembre.

« Du 19. Notre ange est au ciel!.... et moi je vé-
« gète encore sur la terre!.... Qui aurait pensé que
« moi, faible malade, je pourrais jamais lui survi-
« vre? Maman! ne m'abandonnez pas, car je suis
« absolument seule dans ce monde de douleur.....

« Notre cher défunt a repris son air de bienveil-
« lance; son sourire me prouve qu'il est heureux et
« qu'il voit des choses plus belles qu'ici-bas; ma
« seule consolation dans cette perte irréparable est
« que je ne lui survivrai pas; j'ai l'espérance de
« m'unir bientôt à lui.

« ÉLISABETH. »

On a remarqué que cette mort déplorable est arrivée le jour anniversaire où Alexandre adressa au prince Kourakin un rescrit impérial portant établissement d'un comité de secours pour les infortunés ruinés par l'inondation qui désola Saint-Pétersbourg. Les derniers mots que prononça le monarque témoignèrent sa profonde résignation aux décrets de la Providence. Quelques heures avant de mourir, il avait fait ouvrir les stores de sa fenêtre, et avait dit en revoyant le beau ciel de la Crimée : « Quelle « belle journée! » Alexandre était dans la quarante-huitième année de son âge.

La mort est venue surprendre ce prince au mo-

ment où il espérait, dit-on, pacifier l'Orient; des conférences était ouvertes au sujet de la Grèce, les négociations avançaient; des lettres de M. de Nesselrode, écrites de Saint-Pétersbourg quarante-huit heures avant qu'on y apprît la mort d'Alexandre, affirmaient que cet empereur avait l'espérance d'éteindre l'incendie qui consume la Grèce et menace de s'étendre au loin. La paix devait être rendue à ces contrées, sans toucher à l'équilibre de l'Europe; les intérêts religieux et politiques des Grecs auraient reçu des garanties suffisantes, et la tranquillité de l'Europe monarchique n'aurait éprouvé aucune atteinte. Enfin, l'esprit révolutionnaire qui plane sur la Grèce devait seul éprouver un échec dans cette pacification. Les dernières paroles et les derniers actes de l'empereur Alexandre attestent qu'il aspirait à pacifier l'Orient comme il avait pacifié l'Occident; son voyage sur les bords du Pruth et les forces imposantes qu'il y avait rassemblées prouvent cette intention; c'est du moins là l'opinion de certains politiques, qui ont peut-être pris leurs propres désirs pour des réalités. Mais nous le répéterons ici : le gouvernement russe n'a pas agi envers les Grecs avec cette activité que l'empereur avait déployée contre les autres révolutionnaires de l'Europe, il a trop laissé prendre de racines au mal, et n'a pas assez regardé autour de lui; les progrès de la contagion se sont étendus jusque chez lui-même. La mort d'Alexandre est venue l'instruire un peu tard des dangers qui l'environnaient (1).

---

(1) *Voyez* l'article intitulé : *Alexandre devait-il secourir les Grecs?*

Alexandre avait de sa mère la taille, la beauté, la douceur et la bienfaisance; il avait de Catherine, sa grand'mère, une grandeur de sentiment et une égalité d'humeur inaltérable, un esprit juste et pénétrant, et une discrétion rare; il montra dans sa jeunesse une retenue et une circonspection qui n'étaient point de son âge, et qu'on aurait prises pour de la dissimulation, si elles n'avaient pas été l'effet de la position gênée où il se trouvait entre son père et sa grand'mère, plutôt que de son cœur naturellement franc et ingénu. Dès ce temps, Alexandre était adoré du soldat, à cause de sa bonté, admiré de l'officier, à cause de sa raison; il était le médiateur entre l'autocrate et les malheureux qui, pour quelques légers délits, provoquaient la colère et la vengeance impériale; d'un caractère heureux, mais passif, il manquait de hardiesse et de confiance pour rechercher l'homme de mérite, toujours modeste et retenu; il se laissait trop aller aux impulsions étrangères, et ne s'abandonnait pas assez à celles de sa raison et de son cœur; il sembla perdre l'envie de s'instruire en perdant ses maîtres, et surtout le colonel La Harpe, son premier précepteur, à qui il devait toutes ses connaissances.

Quand on lui eut donné une cour particulière et qu'on eut éloigné de lui quelques personnes de mérite, il fut le plus mal entouré et le plus désœuvré des princes; il passait ses journées dans des tête-à-tête avec sa jeune épouse, avec ses valets, ou dans la société de sa grand'mère. Celle-ci nourrissait en secret le désir de se donner un autre successeur que son fils Paul. Sa prédilection pour Alexandre et ses entretiens particuliers avec lui ont fait croire

que, si la mort n'était venue l'enlever subitement, elle l'aurait déclaré par testament son héritier à l'empire.

Dès l'âge le plus tendre, le petit-fils de Catherine avait donné des preuves de la justesse et de la pénétration de son esprit. Le professeur Krafz, parlant un jour des hypothèses de quelques philosophes sur la nature de la lumière, dit que Newton avait pensé qu'elle était une émanation continuelle du soleil. Alexandre, alors âgé de douze ans, répondit : « Je ne le crois pas, car si cela était, le soleil de« viendrait tous les jours plus petit. » Cette objection, faite avec autant de naïveté que d'esprit, est en effet la plus forte qu'on ait opposée au grand Newton. Le célèbre Pallas fit faire aux deux jeunes grands-ducs, dans leurs jardins, près de Pawlowski, un petit cours de botanique qui leur donna sur cette science des connaissances utiles et agréables.

L'un des vœux ardens de Catherine était de voir, comme Louis XIV, ses arrière-petits-enfans; mais ses vœux ne furent point réalisés. Quoique mariés très jeunes et jouissant d'une santé robuste, les grands-ducs n'eurent point d'enfans, et Catherine fut trompée dans son attente. Cette princesse voulait renouveler pour ses petits-fils le partage du monde en deux empires; elle les avait fait peindre dans ses appartemens, l'un coupant le nœud gordien, l'autre portant la croix de Constantin. Leur éducation parut d'abord n'être qu'un développement de ces grandes idées. Constantin eut des nourrices grecques, fut entouré de Grecs, et ne parla que leur langue dans son enfance; mais il l'oublia

dès qu'on voulut lui donner des maîtres pour la lui enseigner d'une manière plus savante. Alexandre fut environné d'Anglais, et on s'efforça de lui donner pour cette nation une prédilection que sa raison et sa politique ont dans la suite fort diminuée.

A l'avénement de Paul Ier au trône, Alexandre fut déclaré *tzaréwitz*, ou héritier présomptif de la couronne; peu de jours après, il fut nommé gouverneur militaire de Pétersbourg, et eut pour adjoint le général Araktschejef, qui lui a été depuis si utile pour les colonisations militaires. Lorsqu'Alexandre fut parvenu lui-même à l'empire, il confia à sa mère la direction de tous les établissemens de bienfaisance et des maisons d'éducation nobles. Jamais il ne lui refusa les secours qu'elle demandait, mais il ne l'appela point aux affaires. Pendant tout son règne, ce prince fit lui seul tout le travail de la guerre, le comte de Nesselrode n'était que son commis; il travaillait dans un cabinet où toutes les cartes des quatre parties du monde étaient exposées. Il connaissait par leurs noms tous les officiers de son armée. Tout le travail de la Sainte-Alliance fut conçu et exécuté par Alexandre. Ce monarque n'eut jamais de fantaisie de luxe, et fut toujours sobre; s'il eut quelques faiblesses pour les femmes, ses maîtresses du moins ne le dominèrent jamais. Il voyageait presque toujours en voiture découverte et sans faste.

Les traits caractéristiques d'Alexandre furent la modestie et l'humanité. *Je ne suis qu'un accident heureux*, dit-il, un jour à madame de Staël, en déplorant les obstacles que le peu de civilisation de son peuple opposait encore à ses intentions bienfai-

santes. Ce mot, plein de graces, peint à la fois la bonté de son cœur et la modestie de son esprit.

M. de Montulé, qui a fait, en Russie, un voyage en 1822, décrit, dans les termes suivans, une revue que l'empereur Alexandre passa à Varsovie : « Les troupes en garnison défilèrent devant l'empe« reur. Toutes manœuvraient dans l'ordre le plus « régulier et présentaient la plus belle tenue. Ce « monarque ne se faisait remarquer que par le sim« ple uniforme de colonel d'infanterie, et par la « distance respectueuse que tous ses officiers, et son « frère, entre autres, conservaient autour de lui; « celui-ci même ne l'abordait qu'en portant la main « gauche au chapeau. J'aimais à voir le chef d'un « si grand empire, le souverain d'un si grand nom« bre de volontés, à pied, dans la neige, ainsi que « ses soldats.... Les autres hommes, ajoute le voya« geur, ont rêvé l'empire du monde. Que celui-ci « ouvre les yeux, il peut raisonnablement y pen« ser : ce colosse, dont la tête se cache dans les glaces « du pôle, étendant un bras sur les Indes, un au« tre sur l'Europe, écrasera de ses pieds la Tur« quie. Le monde est à lui. Mais le temps s'écoule « pour les rois comme pour les autres hommes. Au « moment où je parle, l'occasion est peut-être per« due pour toujours. »

On a lu dans les journaux une anecdote qui justifie de plus en plus les regrets universels dont la mort de ce prince est aujourd'hui l'objet.

« En 1806, l'empereur se rendant, à cheval, de « Kouna à Wilna, en Lithuanie, avait devancé sa « suite. Tout-à-coup, il aperçoit sur les bords de la « Wilna plusieurs personnes qui étaient occupées à

« retirer quelque chose de la rivière. Sa Majesté « descend de cheval, s'approche, et voit que c'est « un cadavre. L'empereur était seul et inconnu de « ces paysans, qui ne savaient que faire de ce corps, « lorsqu'il eut été tiré de l'eau. Alexandre le fit « étendre sur le rivage, aida lui-même à le désha- « biller, lui frotta les tempes, les mains et la plante « des pieds; mais tous ces secours étaient vains. « Quelques momens après, et pendant que l'empe- « reur continuait de s'occuper du malheureux noyé, « sa suite arriva : elle était composée du prince « Wolkonsky, du comte Liewen et du docteur an- « glais Wylie, chirurgien de Sa Majesté. Tous les « moyens de salut furent de nouveau tentés. Le « docteur essaya une saignée, mais le sang ne coula « pas; l'empereur continua les frictions, sans que le « corps donnât aucun signe de vie. Après plus de « trois heures d'efforts, le docteur déclara, au grand « chagrin de Sa Majesté, que toute tentative ulté- « rieure serait inutile, et que l'infortuné était déci- « dément mort.

« Tout fatigué qu'était lui-même l'empereur, il « pria le docteur de ne pas renoncer à l'entreprise « et d'essayer une seconde saignée. M. Wylie fit « entendre, par un signe de tête, qu'il était con- « vaincu de l'inutilité de tout essai : mais, cédant « aux désirs de l'empereur, il fit une seconde sai- « gnée; le sang sortit, et un soupir se fit entendre. « Aucun langage, ce sont les termes du docteur, ne « peut exprimer l'émotion et la joie de l'empereur; « il leva les yeux au ciel, en s'écriant : *Bon Dieu!* « *ce jour est le plus beau de ma vie!* et des larmes « délicieuses de reconnaissance inondèrent son vi-

Quel que soit le jugement que portera l'inexorable postérité sur le souverain qui vient de quitter la scène du monde, où il occupait une si grande place, elle ne pourra, tout en signalant quelques fautes inséparables de l'espèce humaine, ne pas dire qu'Alexandre « rehaussait les qualités les plus rares « par cette bonté de cœur, ces mœurs sans faste, « et cette simplicité si admirable dans la puissance; « que la modération était le trait dominant de son « caractère; que sa magnanimité fut louée par ses « propres ennemis, » et que, toutes les fois qu'il n'a pas fait le bien, les moyens lui manquèrent, mais jamais la volonté.

FIN DE LA VIE D'ALEXANDRE.

SUR

LA MORT D'ALEXANDRE,

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

« BUONAPARTE meurt, au bout du monde, sur un rocher au milieu de l'Océan; et Alexandre revient dans son cercueil chercher un tombeau par les chemins de la Crimée, qui virent le voyage triomphant de son aïeule. Ainsi, Dieu se joue de la puissance humaine, et annonce par des signes éclatans, les révolutions que ses conseils vont opérer dans les destinées des peuples.

« La consternation de cinquante millions d'hommes annonce mieux qu'on ne pourrait le dire, tout ce que la Russie a perdu en perdant Alexandre. Une famille auguste en larmes; une épouse à qui sa mort coûtera peut-être la vie; l'héritier (1) d'un empire qui, oubliant cet immense héritage, s'enferme deux jours pour pleurer, et dont la puissance n'est annoncée que par le serment de la plus noble fidélité fraternelle; l'idole d'un peuple religieux et sensible, une vénérable mère plongée dans une affliction d'autant plus cruelle qu'une fausse espérance était venue se mêler à ses craintes, et que c'est au pied des autels où cette mère remerciait Dieu d'avoir sauvé son fils, que ses actions de graces se sont changées en cris de douleur : tous ces signes non équivoques d'un deuil profond et véritable, sont une éloquente oraison funèbre.

« L'Europe a partagé ce deuil; elle a pleuré celui qui

---

(1) Par l'abdication de Constantin, le trône de Russie est passé à son frère, Nicolas Ier.

mit un terme à des ravages effroyables, à des bouleversemens sans nombre, à l'effusion du sang humain, à une guerre de vingt-deux années; elle a pleuré celui qui le premier releva parmi nous le trône légitime et servit à nous rendre les fils de saint Louis, l'ordre, la paix et la liberté.

« L'empereur Alexandre, qui avait senti les abus de la force, avait cherché la gloire dans la modération. Il sera toujours beau au maître absolu d'un million de soldats, de les avoir retenus sous la tente. Né avec les sentimens les plus nobles; religieux et tolérant; incliné aux libertés publiques, ayant affranchi en partie les serfs de la couronne; magnanime en 1814, lorsqu'il sauva Paris après avoir vu brûler Moscou, lorsqu'il ne voulut pour fruit de sa conquête que le bonheur d'applaudir à nos institutions naissantes; généreux en 1817, lorsqu'il repoussa toute idée d'affaiblir la France, lorsqu'il ne demanda rien au moment même où il était obligé de contracter des emprunts, au moment où tant de puissances profitaient de nos malheurs; Alexandre avait fait violence à son penchant naturel en s'arrêtant devant l'indépendance de la Grèce, et il ne s'arrêta que dans la seule crainte de troubler le repos du monde. Que d'autres eussent de lui cette frayeur, rien de plus simple sans doute; mais qu'il eût cette crainte de lui-même, certes! elle ne pouvait sortir que d'une délicatesse de conscience, que d'un fonds de justice et de grandeur d'ame peu commun.

« La mort de l'empereur Alexandre vient de changer la position des choses : Alexandre déja vieilli sur le trône, avait deux fois traversé l'Europe à la tête de ses armées; guerrier pacificateur, il avait pour adopter une conduite particulière, cette prépondérance que donnent le triomphe, l'âge, le succès, l'habitude de la couronne et du gouvernement. Son héritier suivra-t-il la même politique, et lui serait-il possible de la suivre quand il le voudrait? ne trouvera-t-il pas plus facile et plus sûr de rentrer dans la politique nationale de son empire, d'être Russe avant d'être

Français, Anglais, Autrichien, Prussien? alors la Grèce serait secourue. Quel noble début pour un prince dans la carrière royale, de faire de l'affranchissement de la Grèce, de la délivrance de tant de chrétiens infortunés, le premier acte de son règne! Quelle popularité et quel éclat pour ce règne! c'est peut-être la seule gloire qu'Alexandre ait laissée à moissonner à son successeur.... Et Constantin ne serait pas l'ami secourable de ses frères en religion! n'y a-t-il ni contagion à braver, ni incendie à éteindre, ni victime à sauver dans la Morée? Constantin le saura : les peuples trouvent dans son nom un présage, et dans son caractère un garant de la délivrance de la Grèce. »

(Extrait de la *Note sur la Grèce*, 2e édition.)

RÉFLEXIONS

SUR

LA MORT D'ALEXANDRE Ier,

EXTRAITES DU JOURNAL DES DÉBATS (1).

La Providence a frappé un grand coup : la couronne est tombée d'une tête encore jeune (2) et d'une tête qui naguère, après la chute de Buonaparte, paraissait présider aux destinées de l'Europe; le sceptre a été brisé entre les mains d'un monarque dont l'empire s'étendait sur trois parties du monde, dont les soldats campaient non loin des portes de Vienne et non loin de la grande muraille de la Chine, dont les flottes pouvaient au même instant couvrir la Baltique et briser les barrières du Bosphore. Alexandre était encore plus qu'empereur de la Russie, il était le fondateur de cette Sainte-Alliance, dont les principes nés dans son cœur

---

(1) Je crois que personne ne nous reprochera de nous être appuyé sur un journal pour juger d'un si grand événement et de ses suites. Aujourd'hui que la pensée va si vite; aujourd'hui que les esprits, toujours tendus vers les discussions politiques, ont besoin d'être éclairés et fixés chaque jour sur des points de politique et de littérature, les journaux quotidiens remplacent presque les écrits les plus graves, et nous offrent, chaque matin, des dissertations profondes sur nos intérêts les plus chers. Un article de tel ou tel journal vaut souvent un long ouvrage : quatre colonnes bien serrées, qui réduisent une question à ses points les plus simples, l'analysent avec ordre et clarté, et nous la développent suffisamment, sans jamais dépasser les bornes de la convenance, peuvent être un chef-d'œuvre.

(2) Alexandre était né en 1777.

magnanime semblaient promettre à l'Europe un siècle de justice et de liberté, mais qui bientôt, sortis de leur vrai sens et accaparés par la politique astucieuse de certains diplomates, n'ont servi que de prétexte aux interventions ambitieuses et intéressées dans les affaires intérieures des nations. La véritable direction de la Sainte-Alliance était échappée aux mains du fondateur, un autre esprit que le sien, un esprit de haine et de violence animait cette grande fédération; mais tant qu'il vivait, il pouvait ressaisir l'empire moral de l'opinion européenne.

Son caractère personnel renfermait bien des qualités nobles et belles : une grande modération, une sincère aversion pour la guerre, un désir constant d'employer la persuasion et la douceur, une disposition naturelle à des mesures généreuses, une vive ardeur à s'instruire, une mémoire ornée d'une infinité de connaissances, un esprit familier avec toutes les idées du siècle, avec les législations constitutionnelles, même avec les systèmes philosophiques, mais toujours une tendance prédominante vers les pensées et les sentimens religieux : tel fut dans sa jeunesse l'auguste élève du colonel La Harpe; tel il parut encore lors de la première occupation de Paris, à la tête de vingt monarques irrités dont il tempérait les conseils, de vingt peuples exaspérés, dont seul ou presque seul il retenait les vengeances. Il ne fut pas sans influence sur nos premières institutions libres; il concourut à réprimer le zèle aveugle qui voulait faire rétrograder la France.

Lorsque la trahison de l'île d'Elbe eut de nouveau armé tous les rois, Alexandre fut encore l'ami le plus utile des Bourbons et de la nation française : on ne connaît pas encore tous les services qu'il nous rendit à cette époque. Nous avons eu occasion de voir les mémoires par lesquels un des plus habiles généraux prussiens démontrait aux princes allemands, qu'il serait à la fois honteux et dangereux pour la fédération Germanique de ne pas reprendre l'Alsace : ce

fut la Russie qui détourna le coup, en soutenant que cette province devait revenir à l'Autriche, ce qui fit naître une contestation entre les vainqueurs. Alexandre était encore l'ardent ami des libertés publiques; il comprima ceux qui auraient voulu se venger sur la charte de leurs propres fautes; trois ans plus tard, il accorda, autant à son amour pour les Français qu'à son amitié pour le duc de Richelieu, la réduction de l'occupation militaire.

Comment cette ame confiante, généreuse, se remplit-elle, depuis, de craintes, de soupçons, de maximes contraires à toute sa politique précédente?

L'ascendant d'un ministre, aussi d'origine allemande, et lié avec un autre homme d'Etat célèbre du même pays, l'aversion des aristocraties pour la publicité des débats, même dans les pays constitutionnels, la jactance et les provocations de quelques écrivains, la niaiserie des démocrates allemands universitaires, les stupides fantasmagories de la police d'une capitale du nord de l'Allemagne, quelques correspondances de Paris, ébranlèrent d'abord l'esprit d'Alexandre, esprit où la mobilité s'alliait à la finesse; l'insurrection d'un régiment de ses gardes, les fanfaronnades libérales de Naples, les mouvemens plus profonds du Piémont, les accens imprudemment lancés de la tribune française, enfin l'aveuglement des Cortès, tout fit donner Alexandre dans le piége qu'on lui tendait. Les révolutionnaires, lui disait-on, vont plonger l'Europe à peine pacifiée dans une guerre générale; tous vos nobles vœux pour les trônes et pour les peuples vont être frustrés, si vous n'étendez une main puissante pour écraser sur tous les points cette vaste conspiration contre toutes les monarchies, contre tous les rois et contre vous-même.

C'est ainsi qu'on amena un prince magnanime à sanctionner le système de Carlsbad, de Troppau, de Laybach et de Vérone.

Une corde vibrait encore avec tant de force, que sa po-

litique nouvelle eut de la peine à la paralyser : c'était sa pitié pour les Grecs, sentiment de sa première jeunesse, cultivé avec soin par le généreux et spirituel comte Capo d'Istria (1), grec de naissance. On parvint à compromettre ce ministre, à l'éloigner, et afin qu'il ne pût pas ignorer d'où partait le coup, une feuille trop célèbre de Vienne insulta à sa disgrace. Dès lors la politique ancienne de la Russie, le sentiment unanime de la nation russe, le sentiment personnel d'Alexandre, tout fut sacrifié à la prétendue nécessité de maintenir le *statu quo* et l'équilibre des puissances dans l'est de l'Europe. « J'aime les Grecs, dit l'empereur, je les plains, je prie pour eux, mais j'ai cru apercevoir au milieu de leurs rangs le drapeau de la révolution, je ne les assisterai point. » On a pourtant des raisons de croire que le voyage de M. Varvaki, grec devenu millionnaire en Russie, n'était pas désapprouvé par Alexandre; mais la manière dont M. Varvaki fut traité dans le Péloponèse, la noire ingratitude des chefs envers un compatriote qui apportait tous ses trésors pour la défense commune, leur déclaration violente contre tout gouvernement monarchique, finalement l'expulsion de Varvaki, rompirent toute communication entre la Russie et la Grèce.

Tels ont été les changemens successifs de la politique extérieure de l'empereur Alexandre : son administration intérieure a offert moins de variations. Il a souvent énoncé le regret de ne rien voir en Russie au-dessus de sa volonté, et de ne pas pouvoir appuyer ses essais en faveur de la ci-

---

(1) Le comte Capo d'Istria, né à Corfou, conseiller-d'État de l'empereur de Russie, fut successivement envoyé comme ministre plénipotentiaire en Suisse, appelé au congrès de Vienne, nommé commissaire pour entendre, en juin 1815, les envoyés de Buonaparte, et, enfin, l'un des plénipotentiaires chargés de conclure le traité de paix définitif avec la France. Il justifia, dans ces différens emplois, la confiance dont l'investit Alexandre.

vilisation sur la base immuable des lois et des institutions. Il exprima ses regrets dans une conversation avec la femme la plus spirituelle de notre temps. « Sire, répondit madame de Staël, votre caractère est une constitution. — Dans ce cas, reprit Alexandre, je ne serais qu'un heureux accident. » Pour retracer l'esprit de l'administration intérieure de l'empereur de Russie, jusqu'en 1824, nous emprunterons à un ouvrage récent le passage suivant : « L'empire de Russie n'est pas, comme les États Germaniques, dominé par le principe d'une aristocratie héréditaire. La noblesse, quoique composée en partie de familles très riches en biens-fonds, n'exerce comme corporation presqu'aucun pouvoir politique. Elle ne forme ni des États provinciaux, ni même un ordre privilégié exclusif. Les rangs administratifs ou militaires, distribués au gré de la couronne, déterminent la hiérarchie sociale. Le mérite peut s'élever rapidement au faîte de la puissance, et l'habitude semble même tenir les grandes familles écartées des ministères. La naissance a moins d'influence que la fortune, et celle-ci, à son tour, moins que les titres et les places. C'est, pour tout dire, un gouvernement absolu, où, jusqu'au règne d'Alexandre, la volonté de l'autocratie n'avait d'autres contre-poids que la crainte des révolutions. Mais c'est aujourd'hui un gouvernement absolu tempéré par le caractère personnel d'un grand homme, qui depuis un quart de siècle y prépare l'établissement ou la consolidation de toutes les légitimités sociales.

« Par combien de grandes mesures, l'empereur Alexandre n'a-t-il pas montré qu'il comprend parfaitement les institutions de la monarchie légitime! Est-il ami du pouvoir arbitraire, ce prince qui, à peine affermi sur le trône, annula d'avance par des ordonnances solennelles tout ordre qui ne serait pas fondé sur le texte d'une loi, et qui soumit aux discussions d'un sénat la rédaction des lois nouvelles? Est-il ennemi des idées constitutionnelles, ce vainqueur généreux

« C'est ainsi qu'Alexandre Ier surpasse Pierre Ier, autant que les intérêts spirituels de la société surpassent les intérêts matériels. Pierre ne fondait et ne pouvait fonder que la force militaire et la puissance extérieure de son empire : il en était l'ame; sa grandeur personnelle tenait lieu d'institution et de lois; s'il appelait les arts et les sciences à son service, c'était comme des vassaux et des mercenaires utiles. Alexandre fonde la puissance morale et civile de sa nation; il lui donne un esprit européen et une intelligence sociale; il prépare ses peuples à l'âge viril, il crée les élémens futurs d'une monarchie tempérée. Pierre est un colosse parmi les czars; mais Alexandre va clore la série des *czars* et commencer celle des *rois* (1). »

Mais au moment même où l'on traçait à Paris ce tableau véridique des principes administratifs de l'empereur Alexandre, ce monarque avait fait apercevoir à Pétersbourg ses dispositions à les modifier dans un sens, sinon contraire, du moins très différent et tout-à-fait extraordinaire. Un ordre légal, une bonne justice, une protection égale pour les sujets, l'affranchissement des serfs, la prospérité des paysans, la liberté des cultes, la discussion libre des projets utiles en économie politique, voilà ce qu'Alexandre voulait de toute la force de son ame bienveillante : mais pas le moindre changement politique, pas le moindre rapprochement des idées de la monarchie tempérée. Le *czar*, la *vieille Russie*, la *sainte église grecque*, voilà les trois pensées qui devaient tout remplir et tout dominer. Par conséquent, point d'extension des lumières dans la classe inférieure, discours officiels contre l'éducation soignée des enfans sans fortune, restriction des cours publics, défense d'introduire aucun livre politique étranger, défense même de voyager et à plus forte raison d'étudier dans les pays

(1) *Traité de la Légitimité*, par M. Malte-Brun, chap. XIX.

étrangers, mauvais accueil aux seigneurs revenant des pays libres. Alexandre parut croire qu'il fallait ralentir tout ce mouvement des esprits qu'il avait lui-même contribué à exciter, et renfermer de nouveau les Russes dans une sphère intellectuelle particulière. Une des idées fondamentales de ce système était la formation des colonies militaires qui enlèvent la population des campagnes au pouvoir du seigneur, pour les placer sous une discipline militaire, et qui, s'il était continué, ferait naître des nations armées prêtes à recommencer les grandes migrations du moyen âge.

Ces nouvelles et singulières pensées absorbèrent tellement son esprit, qu'il n'aimait plus à entendre parler de la politique européenne, soit qu'il en eût conçu un dégoût réel, soit qu'il crût en devoir simuler les apparences.

C'est au milieu de ces occupations, que la Providence a rappelé un monarque si remarquable, on peut dire à beaucoup d'égards, si étonnant, et dont le long règne formera toujours une grande époque. Alexandre, né le 22 décembre 1777, est monté sur le trône, le 24 mars 1801; il a régné près de 25 ans; il était âgé de 48 ans moins quelques jours.

Sa mort peut devenir la source des plus grands événemens en Pologne, en Grèce, dans toute l'Europe. Savons-nous si la succession au trône est réglée et assurée; les Polonais ne pourraient-ils pas obtenir un roi particulier; le nouvel empereur ne pourrait-il pas aller essayer son épée de couronnement contre les Musulmans? De grandes chances se préparent, y sommes-nous préparés, quel rôle allons-nous jouer en Europe, arrêtés que nous sommes par les opérations désastreuses de M. de Villèle? Et pourtant, que de fois on lui a dit que ses opérations, qui dérangeaient les plus belles finances de la terre, demandaient cinq ans de repos pour leur exécution, et que ce miracle ne se ferait pas pour lui!

Il promettait la paix et assurait la vie des peuples et des

souverains, comme si elle n'était pas dans les mains de Dieu.

En moins de quelques mois les Amériques sont devenues républicaines, le sort du Brésil a été changé, l'empereur de Russie est mort, la grande alliance se trouve dissoute ou compromise, et le successeur l'Alexandre peut vouloir changer la politique de l'Europe et le sort des peuples.

N. B. Quoique nous ne partagions pas entièrement les opinions du rédacteur de cet article fort remarquable, nous n'avons pas cependant hésité à l'insérer dans ce recueil : c'est une preuve de notre impartialité et un moyen offert au public de mieux juger si l'empereur de Russie suivait un plan conforme à la saine politique. Nous citerons ainsi, dans la suite, divers autres jugemens portés sur ce grand prince, relativement aux circonstances importantes de sa vie, laissant le lecteur embrasser l'opinion qui lui paraîtra la plus raisonnable.

FRAGMENS

RELATIFS

A LA VIE D'ALEXANDRE.

— Traité de Tilsitt.

— Alexandre, la Campagne de Russie, et quelques Généraux; par M. *de Ségur*.

— Entrée d'Alexandre à Paris.

— Inondation de Saint-Pétersbourg.

— Alexandre devait-il secourir les Grecs?

— Encouragemens donnés aux sciences par Alexandre.

TRAITÉ DE TILSITT.

Quelque brillante qu'eût été la victoire remportée par Buonaparte, à Friedland, cette victoire ne fut pas la seule cause qui détermina l'empereur Alexandre à conclure la paix. Son adversaire en avait peut-être aussi grand besoin que lui, et, s'il eût voulu pénétrer dans la Russie, encore intacte, non seulement il en aurait eu toutes les forces sur les bras, mais il aurait eu à craindre que l'Autriche ne se déclarât contre lui, et ne fît, sur les derrières de son armée, la plus puissante diversion. Alexandre pouvait donc trouver de nombreuses chances de succès dans la continuation de la guerre : mais le mécontentement qu'il avait conçu contre l'Angleterre détermina principalement sa conduite dans cette mémorable circonstance. Ce mécontentement paraît avoir été fondé sur le refus que l'Angleterre lui avait fait de lui accorder des subsides, et même de consentir à un emprunt, et en outre, sur les lenteurs que le cabinet de Saint-James mit à fournir les troupes auxiliaires qui, de concert avec le roi de Suède, devaient opérer une diversion sur la rive gauche de l'Oder.

Alexandre et Buonaparte cimentèrent leur rapprochement par une entrevue, qui eut lieu le 25 juin 1807, au milieu du Niémen, sur lequel on avait placé deux radeaux, dont l'un portait un vaste pavillon. A midi et demi, Buonaparte, accompagné de Murat, de Berthier, de Bessières, de Duroc, et de son grand-écuyer Caulaincourt, entra dans un bateau qui lui avait été préparé sur la rive gauche du fleuve. L'empereur de Russie partit en même temps, de la rive droite, suivi du grand-duc Constantin, des généraux Benningsen et Ouwaroff, et du comte de Liéven, l'un de ses aides-de-camp. Arrivés au premier radeau, les deux empereurs s'embrassèrent, à la vue des nombreux spectateurs qui

bordaient les deux rives. Ils passèrent ensuite dans le pavillon, où ils eurent une conférence de deux heures, dans laquelle Buonaparte eut, sans doute, recours à tous les moyens de séduction qu'exigeait une pareille circonstance, et que devait accroître encore le prestige produit par ses étonnans succès. Cette conférence terminée, les personnes de l'une et de l'autre suite, qui se tenaient sur le second radeau, furent introduites. Lorsqu'elles eurent été présentées, on se sépara. Il fut dès lors convenu que la ville de Tilsitt serait regardée comme neutre, et divisée en deux parties, dont l'une serait occupée par l'empereur de Russie et sa cour, et l'autre par Buonaparte.

Cette entrevue, suivie de plusieurs autres auxquelles le roi de Prusse fut présent, amena le terme des hostilités, et la paix fut enfin signée, le 7 juillet, entre la Russie et la France (1). Buonaparte, par égard pour l'empereur Alexandre, restitua à S. M. P. tous les pays qu'il lui avait enlevés, sauf les provinces qui, au premier janvier 1772, faisaient partie de l'ancien royaume de Pologne, et qui avaient passé depuis sous la domination de la Prusse. Ces provinces, sous le nom de Duché de Varsovie, furent concédées au roi de Saxe.

La ville de Dantzick devait être rétablie dans son indépendance et gouvernée par ses anciennes lois.

Plusieurs petits souverains d'Allemagne, au service de la Russie, furent remis dans la pleine jouissance de leurs États; mais les ports des duchés d'Oldembourg et de Mecklembourg devaient continuer d'être occupés par des troupes françaises jusqu'à la paix définitive entre la France et l'Angleterre, paix pour laquelle Buonaparte acceptait la médiation de l'empereur de Russie.

Ce prince reconnut Joseph et Louis Buonaparte, l'un

(1) Le traité de paix entre la France et la Prusse n'eut lieu que deux jours plus tard.

comme roi de Naples, et l'autre comme roi de Hollande; il reconnut également Jérôme Buonaparte comme roi de Westphalie.

Enfin, les empereurs de France et de Russie se garantissaient mutuellement l'intégrité de leurs possessions et de celles des puissances comprises dans le traité.

Telles furent les principales conditions de la paix de Tilsitt. Il paraît que le traité renfermait en outre des articles secrets, qui, s'il faut en croire quelques historiens, auraient eu pour but de partager l'Europe entre les deux souverains; puisque, d'une part, l'empereur Alexandre aurait pris possession de la Turquie, et que, de l'autre, Buonaparte devait s'emparer des couronnes d'Espagne, de Portugal et d'Italie pour en investir des princes de sa famille. Rien ne garantit l'authenticité de ces articles; mais, ce qui paraît plus probable, c'est que dès lors furent débattus et stipulés les moyens d'établir ce blocus continental qui, plus tard, devait fermer au commerce anglais presque tous les ports de la Baltique, de l'Océan et de la Méditerranée.

Après une résidence de vingt jours, durant laquelle Alexandre et Buonaparte se prodiguèrent les témoignages de l'affection et de l'estime, passèrent plusieurs fois en revue leurs troupes respectives, firent un échange des cordons de leurs ordres et en décorèrent les principaux personnages de leur cour, ces deux souverains se séparèrent, non pour toujours; ils devaient se revoir encore, car dans ces temps d'agitations et de bouleversemens, les souverains ne calculaient plus les distances.

(Ces détails sont tirés d'une *Vie de Buonaparte*, par M. Henry, 4 vol. in-8o. Paris, 1823.)

Le traité de Tilsitt est un acte politique qui tient une place importante dans la vie d'Alexandre; et plus il sera difficile de connaître les vrais motifs qui dirigeaient à cette épo-

que le jeune souverain de la Russie, plus il sera impossible à l'historien de dire si l'ambition de partager le monde avec un autre prince, s'empara d'Alexandre, plus il s'épuisera dans de longues conjectures, plus ou moins appuyées. Il faudrait un Tacite, pour peindre Alexandre et Napoléon réunis sur le même radeau. Celui-ci, roi sans aïeux, maître par son épée de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, rêvant l'abaissement et la ruine de l'Angleterre; consentait encore à voir grandir la puissance déja colossale du Nord, pourvu qu'elle se liguât avec lui contre la Grande-Bretagne. Il apportait dans ces conférences où s'agitait le sort de l'Europe, la finesse d'un Italien, la duplicité d'un Corse, le sang-froid d'un homme qui caresse et qui trompe, peut-être aussi l'abandon d'un souverain parvenu qui, aveuglé par sa fortune, s'enorgueillit de traiter comme son égal l'autocrate de toutes les Russies. Alexandre, que la douceur et la modération guidèrent dans tout le cours de sa vie politique et particulière, fut séduit un instant par l'espoir décevant de régner sans rival sur la moitié du monde. Les vapeurs de l'ambition qui l'offusquaient de toutes parts, lui cachèrent le piége qui lui était tendu; peut-être aussi crut-il un instant à la bonne foi de son illustre compétiteur; peut-être il consentit à traiter d'aussi grands intérêts avec un monarque si nouveau, dans l'espoir de conserver la paix européenne; et la brillante chimère de la plus belle partie du monde gouvernée par deux hommes, l'éblouit et lui fascina les yeux.

Ce qu'il y a de certain, c'est que son ministre dont l'expérience était consommée, et qui n'avait point ressenti les effets de cette influence puissante et dangereuse qu'exerçait Buonaparte sur tous ceux qui l'approchaient, fit connaître à son souverain, avec une noble franchise, toute sa pensée à cet égard, sur ce traité si célèbre.

Lettre de M. Beklechoff (1), procureur-général du Sénat de Russie, à Alexandre, lors du traité de Tilsitt.

« Le traité de Tilsitt ne peut être considéré que comme un armistice qui sera plus ou moins prolongé, suivant les vues ambitieuses de Napoléon. Il a blessé la nation russe, il le sait; tout indique l'intention où il est de l'humilier encore, telle est la tendance de sa politique, résultat de ses desseins gigantesques; il s'est ménagé des prétextes, il saura bientôt faire naître l'occasion d'une rupture pour vous attaquer de nouveau.

« Tous vos soins doivent tendre, dès cet instant, à vous tenir prêt à cet événement et à préparer sans relâche vos moyens de défense..... » Et parmi ces moyens il conseillait d'organiser sans délai (sous une autre dénomination), une garde nationale mobile, de 60,000 hommes, trop peu considérable en apparence pour éveiller l'attention et inspirer la méfiance; mais qui, relevée tous les trois mois, par un égal nombre, eût présenté à la fin de l'année, un total de 240,000 hommes choisis et déja façonnés au service militaire. Le but apparent de cette institution était d'accoutumer le peuple à porter les armes pendant la guerre, de maintenir la tranquillité publique pendant la paix, tandis que l'armée eût pu rester aux frontières, être employée au premier signal et facilement recrutée.

(1) Ce premier et unique ministre de l'empire à l'époque du traité de Tilsitt, jouissait dans sa patrie et à l'étranger de la réputation d'un homme distingué par de grands talens et un mérite supérieur. Il avait beaucoup d'influence sur son souverain. Aussitôt qu'il eut connaissance du traité de Tilsitt, il lui écrivit la lettre dont nous donnons ici les principaux passages. Ils feront connaître de quel œil les conditions de ce traité furent vues à Saint-Pétersbourg, et prouvent surtout la prévoyance du ministre russe.

surrection espagnole détournait son attention et l'appelait impérieusement avec toutes ses forces. Déja même avant l'entrevue d'Erfurt, quand Sébastiani était revenu de Constantinople, quoique Napoléon parût encore tenir à ce dépëcement de la Turquie d'Europe, il avait cédé à ce raisonnement de son ambassadeur : « Que, dans ce partage, tout « serait contre lui; que la Russie et l'Autriche acquerraient « des provinces contigues qui compléteraient leur ensem- « ble, tandis qu'il nous faudrait sans cesse 80,000 Français « en Grèce pour la contenir; qu'une telle armée, vu son « éloignement et ses pertes, suite des longues marches, de la « nouveauté, de l'insalubrité, exigerait annuellement 30,000 « recrues, ce qui épuiserait la France; qu'une ligne d'opéra- « tions de Paris à Athènes était démesurée; que d'ailleurs elle « était étranglée à son passage à Trieste; que, sur ce point « deux marches suffiraient aux Autrichiens pour se mettre en « travers et couper l'armée d'observation en Grèce de toutes « ses communications avec l'Italie et la France. »

« Ici Napoléon s'écria : « Qu'en effet l'Autriche compli- « quait tout, qu'elle était là comme un embarras, qu'il en « fallait finir et partager l'Europe en deux empires, que le « Danube, depuis la mer Noire jusqu'à Passau, les monta- « gnes de Bohême jusqu'à Kœnigsgratz, et l'Elbe jusqu'à la « Baltique seraient leur démarcation. Alexandre devien- « drait l'empereur du Nord, et lui, celui du midi de l'Eu- « rope. » Alors descendant de cette hauteur et revenant aux observations de Sébastiani sur le partage de la Turquie européenne, il avait terminé trois jours de conférences par ces mots : « C'est juste! il n'y a rien à répondre à cela, j'y « renonce; d'ailleurs cela entre dans mes vues sur l'Espa- « gne : je vais la réunir à la France. — Comment donc,

la plupart des historiens l'ont avancé. Il annonce un homme qui connaît les vrais intérêts de sa couronne.

s'était alors écrié Sébastiani, la réunir ! et votre frère ? — « Eh ! qu'importe mon frère, avait repris Napoléon, est-ce « qu'on donne un royaume comme l'Espagne ? Je veux la « réunir à la France, je lui donnerai une grande représen- « tation nationale, j'y ferai consentir l'empereur Alexandre « en le laissant s'emparer de la Turquie jusqu'au Danube « et en évacuant Berlin ; quant à Joseph, je le dédomma- « gerai (1). »

« Il était dans cette position douteuse avec les Turcs, quand tout-à-coup, le 21 mars 1812, six semaines seulement avant la guerre de Russie, il demande à Mahmoud (2) son alliance ; il exige que cinq jours après cette communication, toute négociation des Turcs avec les Russes soit rompue ; enfin qu'une armée de 100,000 Turcs, commandée par le sultan, soit rendue sur le Danube en neuf jours. Ce qu'il offre pour prix de cet effort, c'est cette même Valachie, cette Moldavie que, dans cette circonstance, les Russes étaient trop heureux de rendre au prix d'une prompte paix, c'est aussi cette même Crimée promise à Sélim six ans plus tôt (3). »

---

(1) Cette violente sortie n'a pas besoin de commentaire, et l'homme le plus prévenu en faveur de Napoléon doit voir en lui de la force sans dignité ; un frère qui humilie gratuitement son frère ; un souverain qui veut tout tenir dans ses mains de fer, et qui donne et reprend les royaumes selon les caprices de son insatiable ambition.

(2) Mustapha venait d'être renversé du trône, et Mahmoud lui avait succédé. Cet empereur avait annoncé son avénement à Napoléon.

(3) Ces faits parlent encore d'eux-mêmes. Buonaparte qui, à Tilsitt, et plus tard à Erfurt, disposait d'une partie de la Turquie en faveur d'Alexandre, et voulait occuper cet empereur par une guerre avec les Turcs, en 1812, implorait l'assistance du nouveau souverain de Constantinople. Certes, il ne faut qu'un bon sens bien ordinaire pour prononcer qui des deux empereurs réunis

sur le radeau de Niémen et dans la capitale de la Thuringe, jouait le rôle le plus honorable. Alexandre, trompé, me semble plus grand que celui qui se joue, avec une hardiesse que rien ne peut excuser, de ses promesses et de ses sermens. C'est ainsi que François Ier, croyant à la bonne foi, à la loyauté de l'empereur Charles-Quint, et victime de cet empereur, garde, même dans cette circonstance, la gloire d'un beau caractère.

ALEXANDRE,

LA CAMPAGNE DE RUSSIE,

ET

QUELQUES GÉNÉRAUX RUSSES,

D'APRÈS M. DE SÉGUR (1).

CE fut contre l'avis de ses plus fidèles serviteurs que Buonaparte entreprit la funeste campagne de Russie. « Ponia-

(1) L'ouvrage de M. de Ségur, qui a fait tant de bruit, et qui mérite, sous bien des rapports, de justes éloges, a été apprécié diversement. Un général qui porte pour Buonaparte l'enthousiasme et le dévouement jusqu'à l'exaltation théâtrale (il est fils du comédien Dugazon), a trouvé dans M. de Ségur un peintre trop froid, un panégyriste glacé des hauts-faits de Buonaparte et de la grande-armée ; il l'a blâmé rudement d'avoir cherché à faire croire que le génie du grand homme s'était éclipsé, et que, dans les dernières affaires, il avait perdu toute son énergie. Dans son ouvrage assez volumineux, il reproche à M. de Ségur d'avoir diminué la gloire des braves ; il prend à tâche de rabaisser le courage et la tactique des Russes qu'il voudrait faire passer pour des peuples inhabiles au métier des armes. Enfin, son style est toujours monté sur le ton le plus déclamateur et le plus exagéré.

D'autres n'ont vu dans l'historien de la grande-armée qu'un bon Français et un bon officier, un écrivain habile, plein de chaleur et de mouvement, peignant avec beaucoup d'art la stratégie et les situations diverses d'un peuple de géans, luttant contre la nature et les hommes, toujours supérieur, par son héroïque résignation, au chef ambitieux qui le dévouait à une mort certaine. Ils ont plaint

towski lui-même, à qui cette expédition aventureuse promettait un trône, se joignit généreusement aux ministres de

---

et admiré ce courage inutile et sans résultats, ils ont déploré ces guerres insensées, ces guerres d'extermination qui sont presque incroyables dans nos temps civilisés, tout en s'enorgueillissant de la gloire que faisait rejaillir sur la France une campagne si mémorable et si prodigieuse.

Un petit nombre de lecteurs qui ne s'arrêtent point à la superficie des choses, et qui ne jugent pas un livre sur quelques passages, mais d'après son esprit général, ont cru que le but de l'auteur avait été plus profond que celui que les hommes ordinaires lui supposaient. Selon eux, M. de Ségur, qui avait trop de tact et de justesse d'esprit pour louer à découvert son héros, sur tout et en tout, a pris le parti de le blâmer quelquefois, d'atténuer même sa gloire... mais en même temps il rejette sur l'affaiblissement de ses qualités physiques, celui de ses facultés morales. Recourant même, ce que je ne puis pardonner à un homme d'esprit, à des erreurs populaires bannies depuis long-temps des livres de nos médecins les plus éclairés, il parle d'étoile et d'*année climatérique*, et de ses effets!

Un tort plus grave peut être reproché à M. de Ségur, c'est qu'il sacrifie à Buonaparte, Eugène, dont le courage n'a rien de comparable que son sang-froid imperturbable; Ney, guerrier digne d'un meilleur sort, également habile dans l'attaque et dans la retraite; Murat même, soldat intrépide jusqu'à l'audace... et tant d'autres malheureuses victimes; que jamais il ne plaint du fond du cœur ces huit cent mille hommes immolés à la faim, aux glaces et à la mort. Si c'est pour obéir à la vérité qu'il a gardé ce cruel silence sur une immolation si épouvantable, certes, son héros n'est plus qu'un barbare cent fois plus méprisable que les Scythes arrachés de leurs déserts. Il n'y a point de victoire, point de trophée qui puisse faire oublier un mépris si profond de l'espèce humaine. Quiconque porte une ame sensible au malheur, a jugé sans appel Buonaparte, par cet effroyable trait de sa vie... . . . . . .

Et cependant le but caché de M. de Ségur est d'élever un impérissable monument au général qui s'enfonça, sans prévoyance, dans les plaines de Moscou et de Kalouga, et dont les folles conceptions coûtèrent la vie à près de six cent mille Français; tant sont grandes les illusions de la gloire militaire! tant les longues guerres peuvent fanatiser un peuple toujours victorieux!

M. de Ségur obtiendra-t-il le résultat qu'il s'est promis? Nous ne

l'empereur pour lui en montrer le danger. Il peignit la Lithuanie déserte, peu praticable, la noblesse déja presque à demi russe, le caractère des habitans froid et peu empressé.

Duroc, s'abandonnant à cette impétueuse et inflexible franchise, qu'il tenait de son caractère, de son éducation militaire, et peut-être de la province qui l'avait vu naître, s'écriait : qu'il ne fallait pas s'abuser, ni prétendre abuser les autres; qu'en s'emparant du continent, et même des États de la famille de son allié, on ne pouvait accuser cet allié de manquer au système continental. Quand les armées françaises couvraient l'Europe, comment reprocher aux Russes leur armée! Etait-ce à l'ambition de Napoléon à dénoncer l'ambition d'Alexandre? Qu'au reste, la détermination de ce prince était prise; que la Russie une fois envahie, il n'y aurait plus de paix à attendre, tant qu'un Français resterait sur son territoire; qu'en cela, l'orgueil national et obstiné des Russes était d'accord avec celui de leur empereur. Qu'à la vérité ses sujets l'accuseraient de faiblesse, mais que c'était à tort; qu'il ne fallait pas le juger d'après toutes les complaisances dont, à Tilsitt et à Erfurt, son admiration, son inexpérience et quelque ambition l'avaient rendu capable; que ce jeune prince aimait la justice; qu'il tenait à mettre le bon ordre de son côté, et pouvait résister jusqu'à ce qu'il s'en crût appuyé, mais qu'alors il devenait inflexible; qu'enfin, en le considérant par rapport à ses sujets, il y aurait plus de danger pour lui à faire une paix honteuse, qu'une guerre malheureuse.

. . . .

« Ne savait-on pas que tous les élémens défendaient ces contrées depuis le premier d'octobre jusqu'au premier de

---

le pensons pas. A mesure que la raison viendra calmer l'effervescence des passions et de l'amour propre, la vérité, l'affreuse vérité, dissipera les prestiges, le masque tombera, l'*homme* seul restera.

juin; que hors du court intervalle compris entre ces deux époques, une armée, engagée dans ces déserts de boue ou de glace y pouvait *périr toute entière* et sans gloire. »

« Une grande inquiétude préoccupait Buonaparte, c'était la pensée de cette même mort qu'il semblait braver. Il sentait ses forces s'affaiblir et craignait qu'après lui ce grand trophée de tant de travaux et de victoires ne fût démembré.

« L'empereur russe, disait-il, était le seul souverain qui « jetât son ancre sur le sommet de cet immense édifice. « Jeune et plein de vie, les forces de ce rival croissaient en« core quand les siennes déja déclinaient. »

« Il lui semblait que, des bords du Niémen, Alexandre n'attendait que la nouvelle de sa mort, pour se saisir du sceptre de l'Europe et l'arracher des mains de son faible successeur (1). »

Un aveu bien précieux est arraché par la force de la vérité à M. de Ségur, et le simple récit qu'il retrace de la paix qui régnait au-delà du Niémen est accablant pour l'auteur d'une guerre si désastreuse.

« Dès que la nuit fut venue, l'empereur se rapprocha du fleuve. Ce furent quelques sapeurs, dans une nacelle, qui le traversèrent d'abord. Etonnés, ils descendent sans obstacle sur la rive russe. Là, ils trouvent la paix, tout est calme sur cette terre étrangère qu'on leur a dépeinte si menaçante. Cependant un simple officier de Cosaques, commandant une patrouille, se présente bientôt à eux. Il les suit, il semble se croire en pleine paix, et ignore que l'Europe entière, en armes, est devant lui. Il demande à ces étrangers qui ils sont. — Français, lui répondirent-ils. — Que

---

(1) Ainsi, d'après l'aveu du plus éloquent panégyriste de Buonaparte, un million d'hommes est mis en mouvement, l'Europe entière est ébranlée, parcequ'un lieutenant d'artillerie ne veut point souffrir de rival en Europe.

voulez-vous, reprit cet officier, et pourquoi venez-vous en Russie ? » Un sapeur lui répliqua brusquement : vous faire la guerre, prendre Wilna, délivrer la Pologne. Le Cosaque se retire, il disparaît dans les bois.... (1) « Soit prudence, ou pressentiment, ce premier signal de guerre irrita violemment Buonaparte. »

Les excès d'un pillage barbare, amenés par l'imprévoyance du chef, et par la nécessité de suivre une route dévastée par les Russes ; les privations, la mort de ses soldats, rien ne peut arrêter l'insensible conquérant. Il repousse les avis sages de Balachoff, envoyé de l'empereur, à Wilna, qui proteste, au nom de son souverain, devant l'Europe, qu'il n'est point l'agresseur, et que les Français se trouvent en Russie sans déclaration de guerre ; il s'emporte contre lui ; il va jusqu'à insulter un de ses plus dévoués officiers ; montrant Caulaincourt au ministre russe, il dit, avec cette ironie rude qui le caractérisait : « Voici un chevalier de votre empereur : c'est un Russe dans le camp Français. »

Cependant les jours s'écoulaient à Vitepsk sans résultat et dans l'indécision. Aucun envoyé d'Alexandre ne se présentait. Buonaparte, inquiet, impatient, ne peut supporter un si long repos ; il est obsédé par l'image de Moscou prisonnière... Il va bientôt prendre la résolution de marcher vers cette capitale.

« Cependant il parut d'abord ne pas oser s'avouer à lui-même une si grande témérité ; mais peu à peu il s'enhardit à la considérer. Alors il délibère, et cette grande irrésolution, qui tourmente son esprit, s'empare de sa personne. On le voyait errer dans ses appartemens comme poursuivi par cette dangereuse tentation. Rien ne peut plus le fixer ; à chaque ins-

(1) S'il était possible qu'il y eût un peu de fiction dans ce récit, comme chez les historiens grecs, il n'en resterait pas moins prouvé qu'il y a eu invasion, aggression subite et injuste de la part de Buonaparte.

tant il prend, quitte et reprend son travail; il marche sans objet, demande l'heure, considère le temps, et tout absorbé il s'arrête; puis il fredonne d'un air préoccupé, et marche encore.

« Dans sa perplexité il adresse des paroles entrecoupées à ceux qu'il rencontre : « Eh bien, que ferons-nous? resterons-nous? irons-nous plus en avant? comment s'arrêter dans un si glorieux chemin? » Il n'attend pas leur réponse, il erre encore; il semble chercher quelque chose ou quelqu'un qui le décide (1). »

Ainsi, c'est après avoir méprisé des avis sages, arrachés par la vérité à ses généraux, toujours prêts à obéir et à combattre, et n'avoir pris conseil que de la colère, de la haîne, de l'orgueil et de toutes les passions, qu'un étranger, à la tête de 400,000 Français, braves et résignés, va porter le fer et la flamme dans une capitale lointaine où son nom est presque ignoré.

---

(1) Malgré toute l'adresse de M. de Ségur pour diminuer les faiblesses de son héros, qui décèlent tant d'hésitation et de trouble, quel esprit sensé ne verra pas dans Napoléon un nouvel Oreste, une sorte de victime tourmentée par les Furies, qui s'acharne à la perte de la plus belle armée que la France ait jamais vue sortir de son sein; qui, pour se venger des humiliations que lui prépare le repos, nouveau pour lui, d'un long quartier d'hiver, et la nécessité de se défendre au lieu d'attaquer, embrasse un parti extrême, et après avoir blâmé devant ses officiers la *folie de Charles XII*, se précipite comme un furieux sur sa proie !... Nous ne sommes pas plus sévères que M. de Ségur qui se sert, à cette occasion, de ces paroles remarquables : « C'est le propre des fausses positions; tout y est péril, témérité, imprudence; on n'a plus que le choix des fautes; il « ne reste plus d'espoir que dans celles de l'ennemi et dans le ha- « sard. » Que pourrait-on ajouter à un semblable aveu?

PORTRAIT DE KUTUSOFF.

Au moment où ce général fut investi du commandement de l'armée russe, à la place de Barclay, ministre de la guerre, qui voulut servir sous ses ordres, « Napoléon désira connaître son nouvel adversaire. On le lui dépeignit comme un vieillard dont jadis une blessure singulière avait commencé la réputation. Depuis, il avait su profiter habilement des circonstances. La défaite même d'Austerlitz, qu'il avait prévue, avait augmenté sa renommée. Ses dernières campagnes venaient encore de l'accroître. Sa valeur était incontestable; mais on lui reprochait d'en régler les élans sur ses intérêts personnels : car il calculait tout. Son génie était lent, vindicatif et surtout rusé : caractère de Tartare (1), sachant préparer avec une politique caressante, souple et patiente, une guerre implacable.

« Du reste, encore plus adroit courtisan qu'habile général; mais redoutable par sa renommée, par son adresse à

---

(1) M. de Ségur est sévère dans le portrait qu'il trace du général russe. Quand il appelle *Tartare* un homme élevé dans une grande ville étrangère, un prince illustré par les plus habiles négociations; un prince qui possédait la littérature française, et qui parlait purement plusieurs langues; un homme qui réunissait aux talens militaires l'usage du monde, on est tenté de croire qu'il écrit sur des données fausses, ou sous l'influence de la passion qui aveugle les meilleurs esprits. Que dirions-nous d'un historien russe qui, jugeant nos généraux sur leur costume négligé au milieu des camps, sur ce langage brusque et quelquefois rempli de violence qui plaît au soldat, ou sur cette taciturnité farouche, compagne de la méditation, n'hésiterait pas à déclarer que tous nos officiers sont des paysans grossiers? La guerre finie, ces généraux quittent les vêtemens, le langage et les habitudes des camps. Dans un salon, ils causent avec esprit; leur politesse égale leurs instruction. C'est la même chose à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

l'accroître, à y faire concourir les autres, il avait su flatter la nation entière et chaque individu, depuis le général jusqu'au soldat. . . . .

« On ajouta qu'il y avait dans son extérieur, dans son langage, dans ses vêtemens même, enfin dans ses pratiques superstitieuses et jusque dans son âge, un reste de Suvarow, une empreinte d'ancien moscovite, un air de nationalité qui le rendait cher aux Russes; à Moscou, la joie de sa nomination avait été poussée jusqu'à l'ivresse, on s'était embrassé au milieu des rues, on s'était cru sauvé. »

Le jour qui précéda la mémorable bataille de Borodino, appelée par les Français, de la Moskowa, il y eut un mouvement extraordinaire dans le camp ennemi. Toute l'armée russe fut debout et sous les armes. « Kutusoff, entouré de toutes les pompes religieuses et militaires, s'avançait au milieu d'elles. Ce général a fait revêtir à ses popes et aux archimandrites, leurs riches et majestueux vêtemens, héritage des Grecs. Ils le précèdent, portant les signes révérés de la religion, et surtout cette sainte image naguère protectrice de Smolensk, qu'ils disent s'être miraculeusement sonstraite aux profanations des Français sacriléges.

« Quand le Russe (1) voit ses soldats bien émus par ce spectacle extraordinaire, il élève la voix, il leur parle, surtout du ciel, seule patrie qui reste à l'esclavage. C'est au nom de la religion de l'égalité qu'il cherche à exciter ces serfs à défendre les biens de leurs maîtres; c'est surtout par cette image sacrée, réfugiée dans leurs camps, qu'il invoque leur courage et soulève leur indignation.

. . . .

. . . . . . » Il montre à ces Russses leurs villes en cendres; il leur rappelle leurs femmes, leurs enfans, ajoute quelques

---

(1) Que cette expression est dure! Pourquoi un général français, le fils d'un ambassadeur, si renommé pour son exquise politesse, emploie-t-il un langage voisin du mépris!

mots sur leur empereur, et finit en invoquant leur piété et leur patriotisme.

....

...... « Ce spectacle solennel, ces discours, les exhortations de leurs officiers, les bénédictions de leurs prêtres, achevèrent de fanatiser leur courage; tous, jusqu'au moindre soldat, se crurent dévoués par Dieu lui-même à la défense du ciel et de leur sol sacré.

....

« Du côté des Français il n'y eut d'appareil ni *religieux*, ni militaire.... (1) »

---

(1) Il y aurait une foule de réflexions du plus haut intérêt à faire sur ce passage. Comment l'auteur qui, plus haut, regrette les *formes de la république* (il aurait dû dire des anciennes républiques dont le nom impérissable vivra à jamais dans l'histoire, tandis que les excès qui signalèrent l'époque heureusement courte de la république française, la dévoueront à l'exécration des races futures), blâme-t-il les moyens employés par Kutusoff pour exciter le courage de ses soldats? Il n'ignore pourtant pas que les images des dieux, à Athènes comme à Rome, étaient portées à la tête des armées; que des prières et des sacrifices précédaient toujours les batailles. Il n'ignore pas que le sauvage abruti ne marche point au combat sans adorer son fétiche, tant l'instinct religieux conserve de force dans le cœur de l'homme le plus dégradé.

« Du côté des Français il n'y eut d'appareil ni *religieux ni militaire.* » Quelle horrible profession d'athéïsme! Je ne suis plus surpris du silence glacial et farouche qui règne dans le camp opposé aux Russes. Quatre cent mille hommes n'attendent qu'un signal pour se précipiter sur quatre cent mille hommes et pour les mettre en pièces. En effet, qui pourrait arrêter leur rage aveugle? Il faudra pour l'assouvir que le sang coule à grands flots et que leurs bras soient lassés. Aussi cruels que ces Turcs à qui nous reprochons de croire à une inévitable fatalité, des Français égarés par un chef athée, ne verront dans leurs ennemis qu'une proie à dévorer, une immense victime à immoler, un épouvantable holocauste!

Heureusement pour l'humanité et pour l'honneur de la France, la religion n'était pas entièrement éteinte dans le cœur de ces quatre

Les cheveux se hérissent au seul récit de l'épouvantable bataille de la Moskowa, dont le résultat ne fut « qu'un terrain incomplétement conquis, » où la terre était tellement jonchée de Français étendus sur les redoutes, qu'elles parais-

---

cent mille soldats. Privés de toute instruction et de toute consolation religieuse, plusieurs d'entre eux, semblables à ces héros chrétiens qui combattirent dans les légions romaines, conservaient encore dans leurs cœurs le feu sacré. Attachés au char du vainqueur, mais soldats fidèles, ils le servaient tout en détestant les fureurs de la guerre, et leur sort n'était adouci que par le peu de bien qu'ils pouvaient encore faire sur des théâtres de carnage. Buonaparte n'avait pas toujours négligé ces moyens religieux, lui qu'on vit, en Egypte, pour séduire des peuples crédules, et marcher plus promptement à la victoire, coiffer le turban et proclamer que la religion du prophète est la seule véritable.

Mais cette image de son fils exposée à la *vénération* du soldat devant sa tente, la veille d'une grande bataille, était un appareil militaire, et le plus puissant appareil. Si quelque chose pouvait remuer l'ame engourdie de ces vieux grenadiers, c'était bien les traits toujours si gracieux de l'enfance. Que ce portrait fût arrivé précisément la veille de la bataille, ou que cette scène eût été préparée de longue main, n'importe; on en avait bien calculé l'effet : ce n'était, au surplus, que la faible parodie de ce qu avait fait autrefois la grande Marie-Thérèse, présentant son fils aux seigneurs hongrois; cette Marie-Thérèse, qui ne se doutait pas qu'une fille de son sang (tristes effets des vicissitudes de la guerre!) honorerait la couche d'un soldat heureux.

Kutusoff ne comptait pas que des *serfs* dans son armée. Ces généraux, ces officiers, ces étudians, ces volontaires, une partie des soldats des premiers régimens avaient une patrie, une famille, des intérêts sacrés à défendre; il s'y trouvait encore une foule d'étrangers enrôlés sous les drapeaux d'Alexandre. A Dieu ne plaise que je veuille ravaler la gloire de notre incomparable nation; mais croit-on que ces jeunes conscrits, arrachés à leur charrue, traînés de tous les points de la France vers les climats glacés de la Russie, eussent conservé le sentiment de leur dignité, et qu'il y existât entre eux et les pauvres paysans russes, esclaves, il est vrai, un immense intervalle?.... Il ne faut jamais généraliser, si l'on veut être juste.

saient leur appartenir plutôt qu'à ceux qui étaient debout. Il semblait y avoir là plus de vainqueurs tués que de vainqueurs vivans. »

Le courage et la résignation des Russes furent portés dans cette circonstance jusqu'à l'héroïsme ; je n'ai besoin pour le prouver que de copier le récit de M. de Ségur.

« On apercevait des Russes se traînant jusqu'aux lieux où l'entassement des corps leur offrait une horrible retraite. Beaucoup assurent qu'un de ces infortunés vécut plusieurs jours dans le cadavre d'un cheval ouvert par un obus, et dont il rongeait l'intérieur. On en vit redresser leur jambe brisée, en liant fortement contre elle une branche d'arbre, puis s'aider d'une autre branche et marcher ainsi jusqu'au village le plus prochain. Ils ne laissaient pas échapper un seul gémissement.

« Peut-être, loin des leurs, comptaient-ils moins sur la pitié ; mais il est certain qu'ils parurent plus fermes contre la douleur que les Français.... »

M. de Ségur rend un noble hommage à l'empereur de toutes les Russies, lorsqu'il le peint au milieu de l'ancienne capitale des czars, réclamant l'appui des nobles et antiques familles, propriétaires de presque tout le territoire de Moscou et d'un million de serfs.

Si la *nécessité*, si les chances de la guerre contraignirent Alexandre à venir faire un appel à ses sujets puissans, il ne craignit pas du moins de rencontrer parmi eux beaucoup de victimes. Celui qui, pendant les dernières années du règne de Paulowitz, avait presque supprimé la peine de l'exil, punition la plus cruelle, parcequ'elle est à la fois morale et physique, monté sur le trône, avait brillé par l'indulgence et la modération.

« Alexandre se rendit de Polotsk à Moscou, précédé de ses proclamations et attendu par les nobles et par les marchands. Il y parut d'abord au milieu de la noblesse réunie. Là, tout fut grand, la circonstance, l'assemblée, l'orateur

et les résolutions qu'il inspira. Sa voix était émue. A peine eut-il cessé de parler qu'un seul cri, mais simultané, unanime, s'élança de tous les cœurs : on entendit de toutes parts : Sire, demandez tout, nous vous offrons tout ! prenez tout.

« Puis aussitôt l'un de ces nobles proposa la levée d'une milice, et, pour la former, le don d'un paysan sur vingt-cinq. Mais cent voix l'interrompirent, en s'écriant « que la patrie voulait davantage ; que c'était un serf sur dix, tout armé, équipé et pourvu de trois mois de vivres qu'il fallait donner. » C'était offrir pour la ville de Moscou 80,000 hommes et beaucoup de munitions.

« Ce sacrifice fut voté sur-le-champ, sans délibération ; quelques-uns disent avec enthousiasme.... »

Il est difficile de croire qu'une partie des nobles, présens à cette assemblée, firent, comme on l'a insinué, entendre des murmures au sortir de la séance. Ceux qui, après l'incendie de Moscou, ne réclamèrent aucune indemnité, et leurs pertes étaient immenses, étaient bien capables de voter de tels subsides.

« Quoi qu'il en soit, la résolution de cette assemblée fut généreuse et digne d'une si *grande nation*, le détail importe peu, on sait assez qu'il est partout le même ; que tout, dans le monde, perd à être vu de trop près ; qu'enfin les peuples doivent être jugés par masses et par résultats (1).

« Alexandre parla ensuite aux marchands, mais plus brièvement : il leur fit lire cette proclamation où Napoléon était représenté comme un perfide, un Moloch qui, la trahison dans le cœur et la loyauté sur les lèvres, venait effacer la Russie de la face du monde (2).

(1) C'est ce que nous disions à M. de Ségur dans la note qui précède cet article. La force de la vérité, et, nous aimons à le penser, l'amour qu'il professe pour elle, le ramène vite à l'équité.

(2) Quoiqu'il soit difficile de se figurer la Russie divisée en pré-

« On dit qu'à ces mots on vit s'enflammer de fureur toutes ces figures mâles et fortement colorées, auxquelles de longues barbes donnaient à la fois un air antique, imposant et sauvage : leurs yeux étincelaient; une rage convulsive les saisit; leurs bras roidis qu'ils tordaient, leurs poings fermés, des cris étouffés, le grincement de leurs dents en exprimaient la violence. L'effet y répondit : leur chef, qu'ils élisent eux-mêmes, se montra digne de sa place; il souscrivit le premier pour 50,000 roubles : c'était le tiers de sa fortune, et il les apporta le lendemain (1). »

---

fectures et en sous-préfectures, et conquise par une triple armée de soldats, de douaniers et de commis des droits-réunis, les Russes un peu éclairés, et surtout les Moscovites, pouvaient bien se figurer quel avenir les attendait, si la victoire couronnait les vœux de leur ennemi. Napoléon n'eût pu *effacer la Russie de la face du monde*, mais on sait comment il a traité les pays vaincus. L'Autriche, la Prusse et l'Espagne garderont long-temps le souvenir de notre long et fatal séjour dans leurs Etats.

(1) L'empereur de Russie, dit M. de Ségur, fut forcé d'user de contrainte pour faire rentrer dans le trésor impérial une partie des subsides votés avec tant d'enthousiasme. Je ne nierai pas le fait, mais j'avancerai sans crainte d'être démenti, que, parvenu au plus haut point de sa puissance, Buonaparte n'a jamais excité un semblable enthousiasme chez les Français (les troupes exceptées, chez lesquelles l'obéissance est passive, et que l'amour de la gloire, l'espoir de l'avancement et une bravoure innée électrisent puissamment). Nous avons payé des impôts extraordinaires sans murmurer; nous avons supporté des charges de toute nature, sans nous plaindre.... Mais a-t-on vu les familles comblées de ses largesses, faire des sacrifices volontaires, se dépouiller comme les Russes pour aider aux frais de la guerre? Cela s'explique naturellement : Buonaparte était craint, jamais il ne fut aimé. Encore une fois, je ne prostitue pas un si beau nom à la servile adulation de tous ceux qui mendiaient des emplois ou des faveurs, et qui, dans le secret de leurs maisons, se moquaient de leur idole. Mais à Moscou ce sont des enfans qui donnent à leur père leur sang et leurs trésors.

« la première des nations dans la cause de la vertu et de la « liberté (1). »

Je ne poursuivrai pas plus loin l'examen de l'ouvrage de M. de Ségur; la nation russe est suffisamment vengée des accusations trop légèrement hasardées contre elle par un écrivain, plein d'un beau talent, mais qui trop souvent ne peut résister au désir de diminuer et d'affaiblir la gloire de son ennemi.

Nous voici d'ailleurs parvenus à une époque bien différente de celle que nous venons de parcourir. Après avoir un instant rêvé sa marche sur Pétersbourg, après avoir poussé des partis à quelques lieues de Moscou, tout espoir de s'y maintenir s'évanouit; il faut songer, pour la première fois, à la *retraite!* Et qui peut concevoir la douloureuse impression que dut produire sur l'ame d'un vainqueur enorgueilli, cette fatale et honteuse nécessité? L'hiver, avec toutes ses horreurs, se précipite sur une armée épuisée par tant de combats et de fatigues. La défection accroît encore les dangers de leur position. Ce ne sont plus des soldats qui combattent pour occuper des villes et gagner des batailles, ce sont des malheureux qui se retirent en rugissant, défendant le terrain pied à pied, tombant d'inanition et de froid, jonchant les chemins de leurs cadavres, et arrivant enfin, mutilés, décimés, après avoir signalé leur valeur dans cent combats partiels, sur un sol hospitalier.

---

(1) Il y avait dans ces paroles une espèce de prophétie. Alexandre semblait annoncer qu'il serait un jour placé à la tête de cette Sainte-Alliance destinée à maintenir la légitimité des trônes et la paix de l'Europe. Tout en fléchissant sous les coups du sort, il adorait la Providence qui le choisissait pour défendre ce qu'il y a de plus sacré, la vertu et la liberté. Il règne, dans cette proclamation si remarquable, une teinte profondément religieuse. Le malheur épure les belles ames, tandis que, dans les cœurs pervertis, il ne fait que développer les passions les plus cruelles.

Le cœur saignerait trop en retraçant ces horribles détails; il ne reste de force que pour s'indigner contre l'auteur de cette grande calamité, qui abandonne lâchement ses malheureux compagnons, et vient à Paris tromper encore le peuple, et demander de nouveaux alimens à sa fureur et de nouvelles victimes à son amour-propre blessé (1).

(1) Je suis forcé de mettre souvent en scène Buonaparte, monté sur le trône presque à la même époque qu'Alexandre: il est tout naturel qu'il s'offre à la pensée de celui qui retrace les principaux événemens de la vie du souverain de toutes les Russies.

ENTRÉE D'ALEXANDRE A PARIS.

L'ÉVÉNEMENT le plus remarquable de la vie d'Alexandre est l'attaque de la ville de Paris et son entrée dans cette capitale célèbre, à la tête des souverains et des troupes de la coalition, le 30 mars 1814. Après une campagne de quatre mois, où les armes de l'empereur de Russie n'avaient pas toujours été heureuses; après avoir vu couler le sang de dix-huit mille hommes sur la hauteur de Montmartre et dans la plaine Saint-Denis; après les derniers efforts de la grande armée, réduite à défendre ses propres foyers, tandis qu'elle avait porté pendant dix ans le ravage et la mort depuis les bords de l'Ebre jusqu'aux remparts de Moscou, quel triomphe pour Alexandre quand il prit possession de cette brillante cité, qui depuis deux cents ans n'avait point entendu le bruit des armes! Quels sentimens divers dûrent se partager l'ame de ce souverain! Vengera-t-il tant d'outrages reçus sur les champs de bataille d'Eylau, de Zurich, de Friedland, de la Moskowa? Va-t-il porter la torche incendiaire dans Paris pour effacer le souvenir de l'incendie de la vieille capitale des Moscovites? Livrera-t-il au pillage ces monumens des arts, ces musées, où la France victorieuse entassa pendant si long-temps les dépouilles des nations vaincues? Renversera-t-il cet arc de triomphe, cette colonne, trophées injurieux élevés par les vainqueurs? Réalisera-t-il cette cruelle menace d'un représentant de nos assemblées révolutionnaires: « Un jour le voyageur demandera le lieu où fut Paris? » Ou, puisant dans son cœur et dans une politique bien entendue, une sage modération, laissera-t-il subsister cette grande et noble cité, fameuse

dans l'univers par ses chefs-d'œuvre en tout genre, par son exquise politesse, et si recommandable par cette population nombreuse qui portait à regret le joug d'un usurpateur? Lui laissera-t-il ses lois, ses usages, la paix et ses trésors? Ecoutant les vœux si long-temps comprimés des royalistes, fera-t-il flotter le drapeau blanc sur le château des Tuileries?.... Ces nobles et généreux sentimens l'emportent dans l'ame d'Alexandre, et Paris est sauvé.

Empruntons une partie du récit de cette journée mémorable à un écrivain toujours dévoué à la cause royale, à M. Alphonse de Beauchamp, déja célèbre par son *Histoire de la Guerre de la Vendée*, publiée, avec courage et avec une vraie indépendance, à une époque où il n'était pas sans danger de servir l'autel et le trône.

« Dès le point du jour, les habitans des deux sexes abandonnent leurs maisons et se portent en foule vers les places, vers les quais de la rive droite, et gagnent les boulevards du Nord dans toutes les directions, manifestant plus de curiosité que d'inquiétude. Tout se passe d'abord en réflexions sur les dangers de la veille, sur la désertion du gouvernement, sur la fuite de Joseph, sur un plan de défense ayant pour base la destruction de la capitale, sur le pillage projeté des maisons, déja même on ne se dissimule plus que les ennemis sont les sauveurs de Paris. On voit paraître bientôt quelques officiers des troupes alliées, quelques patrouilles de cavalerie; à leur aspect les spectateurs sont frappés d'un sentiment de surprise plutôt que d'effroi; les applaudissemens, les cris d'union, de reconnaissance forment comme le prologue du spectacle inouï qui va s'offrir aux regards des Parisiens étonnés; néanmoins les salariés de la police font entendre quelques murmures d'improbation. Ces hommes égarés persistent à servir Buonaparte jusqu'au dernier moment avec toute l'énergie et la bassesse du crime. Des satellites à cheval courent dans les quartiers du Louvre, criant de fermer les boutiques, de barricader

les rues, les maisons, et d'assaillir l'ennemi, et font espérer aux citoyens que Napoléon en personne arrive. La populace s'émeut, et les premiers détachemens de Cosaques qui paraissent vers la place de Grève sont salués par les cris de *vive Buonaparte! vive l'empereur!* cris forcenés accompagnés de gestes menaçans. Inquiets et troublés, les Cosaques allaient se mettre en défense quand le mouvement fut apaisé et les provocateurs dispersés par des patrouilles de garde nationale qui se portaient dans toutes les directions pour le maintien de l'ordre. Ainsi que les tentatives incendiaires de la veille, ces appels homicides furent sans effet sur la masse du peuple rendu à lui-même; loin de vouloir concourir au maintien d'un gouvernement détesté, il commençait à exhaler son indignation contre ses instrumens pervers. Une impression profonde, celle de l'indignation et du ressentiment s'était communiquée à la multitude contre les auteurs de la cruelle épreuve que venait de subir la capitale, et surtout contre le chef insensé qui, en épuisant la France, l'avait réduite à une infériorité qui ne lui permettait plus que des sacrifices sans gloire.

« Les flots de la multitude continuèrent donc à se porter vers les boulevards, où tout faisait présager une explosion politique, et où l'armée libératrice était attendue. Quelque danger qu'il y eût à se déclarer, on vit à neuf heures du matin paraître M. Charles de Vauvineux, tenant en main la proclamation du commandant en chef des puissances alliées, et s'arrêtant de distance en distance au milieu du peuple pour en faire la lecture à haute voix.

« Il arbore au même moment la cocarde blanche; et, le premier dans Paris, il pousse le cri de *vive le roi!* ce cri est répété au même moment par le comte de Léon Levis dans la rue du Bac, par M. Charles de Crisnoy sur la place Vendôme, par MM. Charles et Guillaume de Nieuwerkerke sur le boulevard des Italiens, par M. le comte de Laurice et M. de Maistre à la porte Saint-Denis. Ces gentilshommes

sont à cheval, haranguent le peuple, distribuent des cocardes, et répètent avec enthousiasme le cri de *vive le roi!* « Ce cri, » selon la belle pensée de M. de Châteaubriand, « ouvre les yeux des Français, change le cœur des « princes, et sauve le monde. » Personne toutefois n'ose encore le répéter ce cri de restauration.

« Arrivent presque aussitôt sur la place Louis XV M. le comte Thibaut de Montmorency, M. Ch. de Crisnoy, le comte Gustave d'Hautefort, le chevalier Barrey du Theil et le comte César de Choiseul, formant le premier groupe des cent royalistes qui avaient promis de se déclarer ensemble. Ils arborent la cocarde blanche, signe du bonheur public, s'élancent tour à tour dans les bras les uns des autres, et font entendre avec autant d'enthousiasme que de courage les cris de *vive le roi! vivent les Bourbons!* Le comte de Montmorency attache un mouchoir blanc au bout de sa canne, et, agitant ce drapeau improvisé, il invite le peuple à venir se ranger sous la bannière de la fidélité et de l'honneur; quoique frappé de cette audace, le peuple reste encore immobile. Ce premier groupe royaliste fut grossi dans sa marche vers les boulevards par le duc de Mouchy, le comte de la Ferté-Meun, le duc de Fitz-James, qui fit aussi de son mouchoir un drapeau blanc, le vicomte de Châteaubriand et le comte Auguste de Pont. Le peuple commence à s'attendrir.

« Cependant beaucoup de royalistes hésitaient encore à se déclarer; d'autres, sur divers points, s'efforçaient d'électriser le peuple, et de préparer aux monarques alliés la réception que méritaient ces augustes libérateurs. La majorité de la garde nationale partage ces sentimens; le poste de la rue du faubourg Saint-Honoré, composé de plus de cent hommes, sort spontanément, et fait entendre aussi le cri de *vive le roi!* Plusieurs postes ayant reçu l'ordre de tirer sur les royalistes, s'y refusent constamment et manifestent leur horreur pour la guerre civile. Les groupes royalistes

s'augmentent, un d'eux tombe dans un détachement de satellites de Napoléon ; ces braves, secourus par leurs amis, recouvrent bientôt la liberté qu'ils avaient perdue, et grossissent le nombre des amis de la légitimité.

«Plusieurs dames s'étaient réunies à M. le comte Thibaut de Montmorency sur la place Louis XV ; c'était la vicomtesse de Châteaubriand, madame de Vauvineux, madame de Semallé, la comtesse de Choiseul, la princesse de Léon et d'autres qui excitaient les jeunes gens à se parer des couleurs royalistes, distribuant elles-mêmes des cocardes et des rubans avec autant d'empressement que de grace. Honneur, hommage à ces Parisiennes courageuses qui, dans cette journée immortelle, furent les interprètes et les organes du vœu national!

Il était près de midi, et les groupes royalistes augmentaient à vue d'œil sur les boulevards et sur la place Louis XV, à l'endroit même où avait été immolé le vertueux Louis XVI. Là, figuraient parmi les plus ardens promoteurs de l'autorité légitime MM. de Forbin, de Ladveze, de Marguerit; MM. Bertin frères, Corentin Royou, Ch. Lacretelle, Nicolle, les frères Mame, le jeune Le Normant et son ami M. Bocquet, et une foule d'autres royalistes. Quelques-uns d'eux furent insultés et maltraités par les satellites de Napoléon, qui se flattaient encore à midi, mais en vain, d'opérer un mouvement anti-royaliste dans le faubourg Saint-Antoine. Les faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marceau (1) semblaient mornes, sombres et dans l'attente d'un

---

(1) La veille de l'entrée des troupes alliées à Paris, pendant que le canon se faisait entendre sur la ligne, depuis Vincennes jusqu'à Clichy, j'ai traversé le faubourg Saint-Marceau. Le calme des tombeaux y régnait ; je croyais parcourir une ville déserte. Quelques femmes et des enfans étaient silencieux devant la porte des habitations ; les hommes n'avaient point un aspect irrité ou menaçant ; les piquets de la garde nationale, stationnés sur divers points, gardaient aussi le silence et attendaient le dénouement du drame.

grand événement; mais rien ne pouvait désormais arrêter le mouvement libérateur. Les groupes royalistes réunis, un tambour à leur tête, ne formaient plus un simple rassemblement : c'était un immense cortége qui partout sur son passage était salué par les acclamations de la multitude : l'élan était général.

« Depuis neuf heures du matin les flots d'une population immense inondaient tous les boulevards que devait suivre l'armée alliée en entrant dans Paris ; çà et là quelques patrouilles de la garde nationale suffisaient pour maintenir l'ordre parmi cette masse de citoyens, dont la grande majorité se montrait animée des mêmes sentimens et du même esprit. Les balcons, les fenêtres étaient également encombrés de spectateurs impatiens de voir défiler cette armée étrangère qui venait rendre aux Français la paix et l'indépendance.

« Déja la cavalerie, sous le commandement du grand-duc Constantin et les gardes de toutes les armées alliées s'étaient formées en colonnes de grand matin sur la route de Bondy à Paris ; l'empereur de toutes les Russies avec tout son état-major, ses généraux et leur suite, venaient de se rendre à Pantin, où le joignit le roi de Prusse avec un semblable cortége.

« Là, ces deux monarques reçurent les maires de Paris ; l'empereur Alexandre leur adressa ces paroles, d'autant plus remarquables que les promesses qu'elles renferment se sont toutes réalisées.

« Le sort de la guerre m'a conduit jusqu'ici ; votre em-
« pereur, qui était mon allié, m'a trompé trois fois ; il est
« venu jusque dans le cœur de mes Etats y apporter des
« maux dont les traces dureront long-temps. Une juste dé-
« fense m'a amené jusqu'ici, et je suis loin de vouloir rendre
« à la France les maux que j'en ai reçus. Les Français sont
« mes amis, et je veux leur prouver que je viens leur rendre
« le bien pour le mal. Napoléon est mon seul ennemi : je

« promets ma protection spéciale à la ville de Paris; je pro-
« tégerai, je conserverai tous ses établissemens publics; je
« n'y ferai séjourner que des troupes d'élite; je conserverai
« votre garde nationale, qui est composée de l'élite de vos
« citoyens. C'est à vous à assurer votre bonheur à venir.

« Il vous faut un gouvernement qui vous donne le repos
« et qui le donne à l'Europe : c'est à vous à émettre votre
« vœu; vous me trouverez prêt à seconder vos efforts (1). »

« Les deux monarques, entourés d'une foule de princes et de généraux, se dirigèrent ensuite par les barrières de Paris, vers le faubourg Saint-Martin, les Cosaques de la garde formant la tête de la marche. Vers midi, toutes les troupes qui précédaient et suivaient le cortége impérial et royal, firent leur entrée au son des trompettes et d'une musique guerrière; elles étaient composées d'infanterie, d'une nombreuse cavalerie et de trains d'artillerie dans le meilleur ordre et dans la plus belle tenue.

« A leur arrivée dans le faubourg, la foule y était si considérable, les acclamations si vives que cette marche militaire fut long-temps ralentie ; tout Paris semblait concentré sur un seul point. Vers une heure enfin, l'armée alliée, l'armée européenne, l'armée amie de la France, parut sur les boulevards Poissonnière. Le soleil avait chassé tous les nuages, il éclairait de ses feux un spectacle inouï dans

---

(1) Qu'il y a loin du ton de modération et de bonté qui règne dans ce discours, presque improvisé, prononcé à la tête de plus de 400,000 hommes, par un jeune souverain que la gloire pouvait aisément aveugler, et ces rodomontades, et ces reproches si durs, et ces menaces si sévères que faisait entendre Buonaparte, roi d'un jour, après la conquête de l'Autriche, de la Prusse, ou de l'Espagne! Qu'il était cruel, et j'ai presque dit, insolent dans la victoire! Par une juste punition de la Providence, humilié sur le rocher de Sainte-Hélène, confié à la garde de quelques soldats anglais, il a dû souffrir plus qu'un autre en éprouvant les revers et les jeux de la fortune.

l'histoire du monde. A ces forêts de lances, à ces épais bataillons, à ces escadrons brillans, formés par l'élite des soldats de l'Europe, qui aurait pu reconnaître des corps d'armée échappés aux rigueurs des saisons, à la fatigue, aux hasards des combats? Etaient-ce là les débris des armées alliées, si souvent anéanties dans des bulletins menteurs? Alors tomba le bandeau que des mains perfides et cruelles avaient épaissi sur tous les yeux depuis tant d'années.

« On eût dit une armée de géans à l'aspect de ces légions accourues des bords du Volga, de la Sprée et du Danube, et de cette immense cavalerie de l'Asie et de l'Europe. Le cœur était oppressé, les yeux se remplissaient de larmes devant cet appareil nouveau, devant cette pompe étrangère, devant ce cortége de la force et de la victoire, hélas! mais bientôt le besoin de la paix, l'amour bien entendu de l'humanité, l'emportaient sur l'orgueil national. Les Parisiens frappés d'étonnement, contemplèrent avec admiration et comme un spectacle inconnu jusqu'alors, une armée resplendissante de force et d'éclat, au milieu de six cent mille citoyens dans une sécurité parfaite; un peuple entier circulant au milieu de dix peuples divers comme parmi ses frères; une armée ennemie enfin, reçue comme une armée nationale, rentrant au sein de sa famille. La marche de ces troupes qui, transportées de contrées si éloignées, semblaient défiler à une parade, était partout accompagnée des signes les moins équivoques des dispositions de la multitude; la différence du langage était effacée par un même sentiment, qu'inspiraient la haine de l'oppression et l'ardent désir de retrouver enfin une autorité tutélaire et légitime, éprouvée par les siècles, seule digne de la France et de l'Europe.

« La curiosité si naturelle à l'égard de tant de peuples étrangers de patrie, de costume et de langage, et l'intérêt qu'excitait une si grande scène firent place à une sorte d'exaltation extatique, quand, au milieu d'un état-major brillant et im-

mense, on aperçut l'empereur Alexandre, le roi de Prusse et le grand-duc Constantin, ayant auprès d'eux le généralissime prince Schwartzenberg et l'ambassadeur d'Angleterre, lord Cathcart. La foule se précipita vers les deux monarques en criant : *vive l'empereur Alexandre! vive le roi Frédéric-Guillaume!* On voulait les contempler tous les deux; le peuple mêlé aux personnes d'une classe plus élevée, voulait voir Alexandre et toucher son cheval. On pressait ses mains, ses genoux, ses habits : ce n'était pas de ces seules acclamations que l'air retentissait; elles étaient mêlées à d'autres acclamations qui augmentaient graduellement et bien plus bruyantes encore, celles de *vive le Roi! vive Louis XVIII! vivent les Bourbons!* Les balcons des plus beaux hôtels étaient garnis de personnes distinguées, agitant des mouchoirs blancs et battant des mains pendant toute la marche du cortége qui dura plusieurs heures; les deux souverains répondirent aux acclamations d'un peuple immense, par une affabilité sans bornes, par les expressions les plus touchantes. Les paroles les plus flatteuses sortaient de leurs bouches. « Nous ne venons pas « en conquérans, nous sommes vos alliés, répétaient-ils « sans cesse. — Je porte les Français dans mon cœur, » s'écriait l'empereur Alexandre. M. Charles du Rozoir ayant témoigné à ce puissant monarque son admiration sur l'affabilité avec laquelle il accueillait le moindre citoyen, Alexandre lui fit cette réponse : « C'est pour cela que nous sommes « souverains. » Une scène touchante marqua l'arrivée d'Alexandre aux Champs-Elysées : madame de Semallé, qui s'était signalée par sa participation au mouvement royaliste, se jette aux genoux du czar, et, les yeux mouillés de larmes, elle lui demande son roi. « Vous le voulez, « la nation française le désire, eh bien! vous l'aurez, » répond Alexandre en la relevant.

«Tout Paris sut en un moment que, pour la première fois peut-être, la victoire ne répandrait que les bienfaits pré-

curseurs d'une paix universelle, et les transports du peuple retentirent de toutes parts. Le vœu des royalistes fut exprimé autrement que par des acclamations bruyantes et tumultueuses. Un des sujets les plus fidèles à ses princes légitimes, M. Lepelletier de Morfontaine, s'était élancé un des premiers dans les groupes de la restauration; au milieu de cette journée immortelle, il fit aux Champs-Elysées mêmes, aidé de ses amis, un appel aux partisans de Louis XVIII pour les rassembler dans son hôtel; plus de six cents personnes, toutes bien nées, et parmi lesquelles on remarquait autant de jeunes gens que d'anciens serviteurs de nos rois, accoururent à ce rendez-vous de la fidélité et de l'honneur. Cette réunion improvisée fut tumultueuse, mais unanime dans les sentimens d'amour et de respect qu'elle manifesta pour l'auguste famille des Bourbons. M. Antoine Ferrand, ministre d'Etat du roi, y porta la parole et fit entendre les accens de la véritable éloquence monarchique; on arrêta sur ses propositions, qu'une députation serait envoyée à l'empereur Alexandre pour lui demander de délivrer la France du joug de Buonaparte et de lui rendre les Bourbons. L'adresse suivante fut votée à l'unanimité.

A Leurs Majestés l'empereur de Russie et le roi de Prusse.

« Sires, Paris est occupé par vos armées triomphantes,
« recevez l'hommage le plus flatteur pour des vainqueurs
« généreux, le prix le plus doux et le plus rare de la vic-
« toire..... les bénédictions des vaincus (1).

(1) L'excès seul du malheur et de l'asservissement pouvait porter des Français, si long-temps victorieux, à prononcer ce mot qui devait tant leur coûter.

« Des vaincus ! ah ! ce nom qui n'exclut pas lui-même « toute idée de gloire ne saurait nous appartenir.

« Nos vœux vous appelaient ; ils secondaient votre sainte « croisade contre le fléau des nations, contre ce *monstre*, « *étranger à notre patrie*, qui, poussé par un bonheur « dont il n'était pas digne au timon d'un Etat déchiré par « les factions, avait perverti l'énergie d'un peuple géné- « reux, avait abusé de cette énergie pour déclarer follé- « ment la guerre à la liberté du monde, et, pour ainsi « dire, à l'espèce humaine elle-même ; contre ce monstre « à qui il fut éminemment donné de dépeupler et de dé- « truire ; qui, de la Baltique aux Pyrénées, arrachait les « enfans à leurs pères pour en faire les instrumens ou les « victimes de sa dévorante tyrannie, et forçait les pères à « faire des vœux contre le succès des armes de leurs enfans.

« Ces vœux ont été exaucés par la Providence, réalisés « par vos braves armées..... Vous triomphez, Sires, mais « nous ne sommes pas vaincus ; nous sommes délivrés, et « votre triomphe sera l'éternel objet de notre reconnais- « sance.

« Daignez, libérateurs de notre malheureuse patrie, « achever votre ouvrage et mettre le comble à vos bien- « faits. La France ne peut se reposer, elle ne peut se repla- « cer au rang des autres nations européennes, elle ne peut « (nous le disons avec franchise) leur inspirer de confiance « dans ses traités que sous l'abri tutélaire de l'autorité « légitime.

« Ah ! du moins, au milieu de nos coupables erreurs « cette justice nous sera rendue, que nul Français n'a osé « s'asseoir sur le trône de Louis XVI.

« Le frère de cet infortuné, ce saint monarque, son légi- « time successeur, le descendant du bon Henri, le souve- « rain des Français, n'est pas encore parmi nous.

« Permettez, Sires, que, sous vos auspices, une dépu- « tation des Français fidèles aille se jeter à ses pieds, lui

« offrir un hommage expiatoire, le supplier de venir rendre « à la France la présence de son roi, et arrêter avec « Vos Majestés, dans sa capitale désormais purifiée, les « bases inaltérables de la tranquillité de l'Europe. VIVE « LE ROI! »

La députation, composée de MM. Ferrand, de la Rochefoucault, de la Ferté-Meun et de Châteaubriand, porta sur-le-champ ce vœu vraiment français à l'empereur de toutes les Russies, qui put dès-lors se convaincre des sentimens qui animaient la classe éclairée de la nation. A minuit, M. le comte de Nesselrode dit aux députés royalistes, de la part de l'empereur Alexandre, que jamais ce prince ne traiterait avec Napoléon ni avec aucun membre de sa famille, et que le lendemain une déclaration authentique serait publiée à ce sujet.

Tel fut le complément de la journée du 31 mars, qui vit crouler la puissance de Napoléon et luire l'aurore de la paix universelle.

Alexandre mit le comble à sa gloire en rendant, peu de temps après, la liberté aux prisonniers français. La lettre dans laquelle Louis XVIII demandait à ce souverain cet immense bienfait est un monument éternel de l'amour du roi pour ses sujets; elle était ainsi conçue :

« Le sort des armes a fait tomber dans les mains de « Votre Majesté impériale plus de cent cinquante mille « prisonniers; ils sont la plus grande partie Français : peu « importe sous quels drapeaux ils ont servi; ils sont mal- « heureux, je ne vois parmi eux que mes enfans; je les re- « commande à la bonté de Votre Majesté impériale; qu'elle « daigne considérer combien un grand nombre d'entre eux « a déja souffert, et adoucir la rigueur de leur sort. Puis- « sent-ils apprendre que leur vainqueur est l'ami de leur « père! Votre Majesté ne peut pas me donner une preuve « plus touchante de ses sentimens pour moi. »

Le cœur paternel d'Alexandre répondit à ce vœu d'un

Bourbon, et lorsqu'il reçut le Sénat, qui venait lui déclarer la déchéance de Buonaparte, il leur adressa la parole en ces termes :

« Un homme, qui se disait mon allié, est arrivé dans « mes États en injuste agresseur; c'est à lui que j'ai fait la « guerre et non à la France. Je suis l'ami du peuple fran- « çais; ce que vous venez de faire redouble encore ce sen- « timent. Il est juste, il est sage de donner à la France des « institutions fortes et libérales qui soient en rapport avec « les lumières actuelles. Mes alliés et moi, nous ne venons « que pour protéger la liberté de vos décisions. »

S'arrêtant après ces paroles, Alexandre reprit presque aussitôt avec la plus touchante émotion : «Pour preuve de « cette alliance durable que je veux contracter avec votre « nation, je lui rends tous les prisonniers qui sont en « Russie. Le gouvernement provisoire me l'avait déja de- « mandé; je l'accorde au Sénat, d'après la résolution qu'il « a prise aujourd'hui (1). »

Il avait fait le même jour une réponse pleine de délicatesse à quelques personnes qui lui protestaient que son arrivée avait été attendue et désirée depuis long-temps à Paris. « Je serais venu plus tôt, leur dit-il ; n'accusez de mon « retard que la valeur française. » Eloge aussi vrai qu'honorable pour la nation qui en était l'objet.

Il ne faut pas s'étonner si, dans cet article, l'auteur re-

(1) Cette générosité, digne des Titus et des Marc-Aurèle, eut un prompt effet. Les prisonniers français (habillés aux frais du gouvernement russe) rentrèrent en France par divisions. Cette conduite d'Alexandre fait ressortir la dureté des traitemens exercés envers les prisonniers autrichiens livrés presque] nus aux insultes d'une populace fanatisée. Qui pourrait aussi oublier ces malheureux Espagnols promenés de province en province, sans vêtemens et sans nourriture, comme pour les punir de leur dévonement à leur religion et à leur souverain?

cueille avec une sorte de complaisance les noms des Français courageux qui firent entendre les premiers le cri sauveur de *vive le Roi!* et si, au lieu de peindre une population consternée et abattue, il a décrit *une fête*. Quelle incommensurable distance entre le triomphe d'Alexandre, à qui on demande, pour tout prix de sa victoire, le retour du souverain légitime,... et ces sanglantes conquêtes dont les suites ordinaires sont le démembrement d'un Etat, dans lesquelles le vainqueur avilit les vaincus, leur dicte des lois cruelles, et jette lourdement son épée dans la balance! D'ailleurs, l'historien n'est que le peintre des événemens; s'il a vu le peuple de Paris *saluer* le vainqueur, il a dû le dire: l'équitable postérité portera son jugement sur ce fait.

C'est une belle page dans l'histoire d'Alexandre, que celle que nous offrons à nos lecteurs. Assez d'écrivains nationaux et étrangers retraceront le règne entier de l'empereur de Russie, et feront connaître ses vertus, ses qualités aimables et brillantes, son dévouement au bonheur de ses peuples, son amour pour le soldat, son application au travail, sa modestie et sa simplicité; assez d'autres raconteront ces longs voyages, entrepris pour visiter les provinces les plus éloignées de son empire, et pour y porter les bienfaits du commerce et de la civilisation: rien ne pourra surpasser ou même égaler la journée du 31 mars, et ce sera le plus beau jour comme le plus glorieux de sa vie. (1)

---

(1) Personne de bon sens ne reprochera, j'espère, à un Français, l'éloge d'un souverain étranger, quand cet éloge n'est que le simple récit des faits; quand on y respecte la dignité d'un peuple grand au milieu même de ses revers.

ENTRÉE DES ALLIÉS.

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

Paris, comme Athènes, a vu entrer dans ses murs des étrangers qui l'ont respecté en souvenir de sa gloire et de ses grands hommes. Quatre-vingt mille soldats vainqueurs ont dormi auprès de nos citoyens, sans troubler leur sommeil, sans se porter à la moindre violence, sans faire même entendre un chant de triomphe. Ce sont des libérateurs et non pas des conquérans. Honneur immortel aux souverains qui ont pu donner au monde un pareil exemple de modération dans la victoire! Que d'injures ils avaient à venger! Mais ils n'ont point confondu les Français avec le tyran qui les opprime. Aussi ont-ils déja recueilli le fruit de leur magnanimité. Ils ont été reçus des habitans de Paris comme s'ils avaient été nos véritables monarques, comme des princes français, comme des Bourbons. Nous les verrons bientôt les descendans d'Henri IV, Alexandre nous les a promis : il se souvient que le mariage du duc et de la duchesse d'Angoulême est déposé dans les archives de la Russie (1). Il nous a fidèlement gardé le dernier acte public de notre gouvernement légitime; il l'a rapporté au trésor de nos chartres, où nous garderons à notre tour le récit de son entrée à Paris comme un des plus grands et des plus glorieux monumens de l'histoire.

---

(1) Le 10 juin 1799, monsieur le duc d'Angoulême et Madame reçurent la bénédiction nuptiale dans le château des ducs de Courlande, à Mittau. (Voir le détail de cette touchante cérémonie, dans l'art. intitulé : *Séjour de Louis XVIII à Mittau.*)

SUR LES PAROLES

DE

SA MAJESTÉ L'EMPEREUR ALEXANDRE

AU SÉNAT (1).

Quel spectacle imposant et doux nous offrent aujourd'hui ces princes, qui ne sont venus parmi nous, les armes à la main, que pour assurer notre repos et garantir notre bonheur!

La France, rongée de plaies cruelles et profondes que dissimulaient mal l'éclat de ses victoires et la pompe de ses succès, accablée par ses conquêtes mêmes, et déchirée par ses funestes prospérités, ne devait donc trouver que dans ses revers la fin de tant de calamités et le remède à tant de maux. Mais, qui l'eût dit! Et pouvait-elle l'espérer, que son salut lui viendrait de ces mêmes contrées où elle avait porté le ravage et la destruction! Pouvait-elle s'attendre qu'à la place des fureurs de la vengeanee, elle ne rencontrerait dans des ennemis provoqués, outragés et triomphans, que la douceur des sentimens les plus affectueux, revêtus de la forme la plus généreuse et de la plus noble politesse; de cette politesse qui est la grace de l'humanité, et qui double le prix des bienfaits? Hélas! depuis long-temps nous n'étions plus accoutumés à voir chez nous les attributs de l'autorité souveraine s'embellir des charmes de la bienfaisance; il y a long-temps que nous n'avions entendu ces

---

(1) Il s'agit de la promesse que fit l'empereur Alexandre de rendre tous les prisonniers français.

mots consolans qui, partis du haut du trône, vont porter dans tous les cœurs la joie et l'attendrissement; de ces paroles de bienveillance et d'amour, qui sont la véritable éloquence des princes, parcequ'elles sont l'expression la plus touchante et la plus populaire de leur autorité. O Titus, délices du genre humain, ô bon Henri, grand Louis XIV, et vous, monarque infortuné, dont les derniers vœux furent des pensées de clémence et de pardon, qui vont être réalisés! quelques mots sortis de vos nobles ames, font encore, tous les jours, l'entretien de la postérité, et font couler les plus douces larmes dans ces temps malheureux qui n'en arrachent que d'amères. Un jour l'histoire mettra votre nom à côté de ces noms illustres, prince magnanime, qui venez de joindre à la beauté d'une grande action l'attrait d'un mot, aussi délicat que sublime, et qui venez de prouver ainsi que, non-seulement vous savez faire le bien, mais que vous savez le bien faire. Vous nous avez, pour ainsi dire, replacés tout-à-coup dans d'autres temps; vous nous avez fait respirer un air nouveau, vous nous avez rendus à nos antiques sentimens, à un de ces plaisirs des ames françaises, que la sécheresse et la dureté d'une trop longue époque semblaient nous avoir interdits pour jamais. Recevez le prix d'une bonté si gracieuse, vous avez été senti, vous parlez à un peuple qui sait vous entendre; vous êtes au milieu d'une nation profondément sensible à tous les genres de mérite, et devant les vrais juges de tous les genres de gloire. Autrefois, un héros qui porta votre nom tourmenta l'univers et fatigua son grand cœur pour obtenir d'être loué dans Athènes: un seul mouvement du vôtre a suffi pour exciter les acclamations de Paris et de la France. Vous connaissez les Français et vous avez puisé cette connaissance dans la délicatesse de vos propres sentimens et de vos pensées. Jouissez ici, prince, jouissez dans cette Athènes moderne, plus imposante que l'ancienne, de toute l'étendue de vos facultés, de toute la valeur des heureux dons

que vous a faits la nature, de votre amour pour tous les arts qui vous célèbreront à l'envi, de votre respect pour tous les monumens du génie que votre main victorieuse a protégés avec un scrupule en quelque sorte religieux, de cette leçon, de cet admirable exemple de civilisation que vous donnez à toute cette jeunesse guerrière qui suit vos étendards, et qui, par la politesse de ses manières et la noblesse de ses procédés, a montré, dans nos murs, qu'elle est digne de vous avoir pour maître. Jouissez enfin de notre entière gratitude : les traces des maux que vos armées triomphantes ont pu faire à notre pays, par la nécessité fatale de la guerre, s'effaceront; celles de vos bienfaits resteront à jamais empreintes dans les cœurs. Le barbare Sylla brûla la capitale de l'Attique et du génie, sans égard pour le souvenir invoqué des grands hommes qui l'avaient illustrée : nous n'avons pas eu besoin d'invoquer auprès de vous les ombres fameuses de ceux à qui nous devons notre gloire, une voix éloquente et secrète vous redisait sans cesse au fond de l'ame : « Voilà la patrie de Corneille et de Ra- « cine, de Bossuet et de Buffon. »

Répétons ici ces paroles mémorables que l'avenir ne cessera de répéter : « Pour preuve de cette alliance durable que « je veux contracter avec votre nation, je lui rends tous les « prisonniers français qui sont en Russie; le gouvernement « provisoire me l'avait déja demandé : je l'accorde au Sénat « d'après la résolution qu'il a prise aujourd'hui. » Ainsi donc, le vainqueur généreux qui prononça ce mot sublime, attendait que nous consentissions à notre bonheur, par l'organe de la première compagnie de l'Etat, pour ajouter encore, par un nouveau bienfait, à notre félicité! Ainsi, le bien qu'il nous proposait de nous procurer nous-mêmes, était le gage de celui qu'il voulait nous faire ! Ainsi, sans nous imposer le repos heureux de notre patrie comme une loi, sans nous dicter sa volonté, il voulut nous savoir gré de la nôtre, et son cœur avait une récompense toute prête à

nous offrir, si nos vœux salutaires, indépendans et libres, s'accordaient avec les siens. Ne nous dit-il pas implicitement par ces mots d'une simplicité si délicate et d'une noblesse si remarquable : « Puisque vous souscrivez à votre bonheur, « je veux que nul Français n'y soit étranger, je veux que « nul de vos compatriotes ne gémisse sur une terre loin- « taine, tandis que des jours plus sereins vont briller sur « sa patrie. Je rendrai le fils à son père, le frère à son frère, « l'ami à son ami : je veux que la famille partage la joie de « l'Etat. Eh ! que ne puis-je, comme le désirait un grand « empereur, *ressusciter aussi les morts !* Que ne puis-je « aussi rendre la vie à tant de braves, à jamais honorables « et honorés, comme je rends la liberté à près de 200,000 « de leurs compagnons d'armes qui se sont battus si vail- « lamment pour une cause qui n'était pas la leur ! Qu'ils re- « viennent chez vous, qu'ils ne portent plus d'autres chaî- « nes que celles de la reconnaissance, mon triomphe n'en « admet pas d'autres. »

Le voyage paisible du grand Pierre Alexiowitz, en France, a laissé de profondes impressions dans l'esprit des générations qui ont suivi celle qu'il visita ; celui d'Alexandre à la tête de ses armées victorieuses, en laissera de plus durables encore dans la mémoire des siècles à venir : le premier de ces héros venait chercher parmi nous des lumières qu'il n'avait point ; le second vint nous apprendre à profiter et à jouir de celles que nous possédons.

DUSSAULT. (1)

6 avril 1814 (2).

---

(1) L'un des conservateurs de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, mort dans le mois d'août 1824, éditeur du *Choix d'Oraisons funèbres* ; 4 vol. in-8, fig., et le plus ancien collaborateur du *Journal des Débats*.

(2) La date de cet éloge payé à la magnanimité d'un vainqueur,

le fera peut-être taxer de *flatterie*, on sera même assez injuste pour l'appeler une *bassesse*. Mais il faut pourtant, avant de condamner un écrivain, se rendre compte de la situation des choses au moment où fut tracé ce morceau si éloquent : « La France, rongée de plaies « cruelles, accablée par ses conquêtes mêmes et déchirée par sa « funeste prospérité, voyait luire après tant d'années l'aurore du « bonheur et de la paix. Un souverain dont nous avions ravagé les « Etats, dont la capitale avait été livrée aux flammes, et que la vic- « toire faisait entrer à Paris, après avoir perdu 20,000 hommes, « impose silence à la vengeance, à des ressentimens permis, et « pour représailles, nous rend tous nos prisonniers ! » (200,000 hommes). Certes, il faudrait, pour ne pas être sensible à une telle générosité, pousser bien loin la haine contre le vainqueur ; et le panégyrique d'Alexandre est légitime, de quelque bouche qu'il sorte.

Un des caractères les plus malheureux et les plus marquans des guerres de l'empire, est d'avoir poussé au dernier degré la haine et le mépris des soldats et des citoyens contre nos ennemis. Pendant les guerres avec l'Autriche, avec cet empereur dont Buonaparte devait plus tard aller demander la fille, on chantait dans les rues de Paris, des couplets qui, si l'on pouvait en retrouver aujourd'hui un exemplaire, feraient rougir de honte leurs auteurs. Dans les derniers temps surtout, on exaspérait le peuple par tous les moyens possibles. Les chansons populaires, les caricatures, les journaux mêmes s'efforçaient de transformer (faut-il le dire ?) en sauvages et en bêtes féroces ces Russes que nous avons vu dormir tranquilles au milieu de nos places publiques et dans nos corps-de-garde. Si les malheurs inévitables de la guerre ont pesé sur un trop grand nombre de cultivateurs et de Français de toutes classes, que ceux qui crient le plus fort contre ces suites inséparables de la victoire, mettent la main sur la conscience, et nous disent, s'ils l'osent, combien était dur le joug que nous avons fait peser si long-temps sur la Prusse et sur l'Espagne ; qu'ils osent nous dire si nous avons été doux et modérés à Hambourg, et quelles horribles représailles se promettaient nos soldats égarés et poussés par quelques chefs dignes de figurer dans ces armées républicaines où l'affreux droit de la guerre ne respectait plus la vie des prisonniers, si le succès eût répondu à leurs vœux.

LETTRE

ÉCRITE

PAR UN OFFICIER FRANÇAIS,

PRISONNIER A SAINT-PÉTERSBOURG (1).

28 avril 1814.

Le canon vient d'annoncer aux habitans de cette capitale l'entrée des alliés dans Paris; nous connaissions déja depuis quatre jours cette terrible nouvelle, mais sans aucun détail. Au moment où je l'appris, elle me causa un saisissement qui fut suivi d'une fièvre ardente et de fortes douleurs de tête, qui n'ont diminué que ce matin : j'étais cependant moins affecté au physique qu'au moral. Pouvais-je ne pas penser que j'ai laissé dans cette ville tout ce que j'ai de plus cher; que c'est là que sont réunies toutes les affections auxquelles mon existence est attachée; pouvais-je oublier la destruction de Smolensk et de Moscou et ne pas en redouter les suites? Quelque rassurant que soit le caractère d'humanité du monarque le plus généreux et le plus puissant de la coalition, ses ordres seraient-ils respectés, la discipline

(1) Il est piquant de lire ce que pensait un Français prisonnier à Saint-Pétersbourg, sur un événement aussi important que la conquête de la capitale de son pays. L'exactitude et la véracité qui règnent dans les *Lettres sur la guerre de Russie, en 1812*, donnent un grand prix à cet ouvrage où l'on remarque des sentimens délicats et un style animé.

serait-elle maintenue? Au milieu des richesses et du luxe pourrait-on comprimer l'avidité du pillage, la soif de la vengeance d'une soldatesque furieuse et enivrée de ses succès?

Je l'avouerai, mon esprit en désordre, frappé de terreur, me représentait tous les excès, tous les ravages fondant à la fois sur une ville prise d'assaut; je voyais les horreurs du sac de Paris. Navré de douleur, sans espérance, je ne désirais plus que l'instant qui me débarrasserait enfin de l'insupportable fardeau de la vie. Tout-à-coup je suis tiré de cet état d'anéantissement par mon fils : il accourt hors d'haleine, ivre de joie, et m'apprend que les alliés sont effectivement entrés dans Paris, mais *en amis*, et qu'un prince de la maison de Bourbon, que l'héritier légitime de la couronne, le frère de Louis XVI, Louis XVIII enfin, vient régner sur la France, que c'est à ce monarque que nous devons déja la suspension des hostilités. . . . .

J'avais peine à croire à des changemens non moins favorables qu'inattendus; je me fais répéter l'intéressante nouvelle, elle me rend la force; j'en obtiens bientôt la confirmation de la bouche même d'un ministre, qui met le comble à ma joie en me donnant les détails de l'heureuse issue d'une guerre qui menaçait notre chère patrie d'une destruction totale. . . . . .

En quittant S. Exc., je devais certainement ressembler à un insensé; j'étais dans une ivresse qu'il m'était impossible de modérer, j'embrassais tous ceux que je rencontrais; figurez-vous un homme condamné à mort à qui l'on apporte sa grace, et celle de tant d'objets si chers à son cœur, vous n'aurez encore qu'une idée bien faible de ce que j'éprouvais.

. . . .

INONDATION
DE SAINT-PÉTERSBOURG.

La fin de l'année 1824 fut marquée en Russie par un événement déplorable dont les côtes de la Baltique, et particulièrement la ville de Saint-Pétersbourg, eurent beaucoup à souffrir, mais qui mit de nouveau dans tout son jour la grande ame de l'empereur Alexandre et sa constante sollicitude pour ses sujets.

Ce prince venait de parcourir les parties méridionales de son empire; sa course s'était prolongée jusqu'au-delà des monts Ural; il avait même pénétré à plus de 50 verstes (12 lieues) dans cet immense stèpe de l'Asie qui fait partie de ses vastes domaines. La prospérité croissante de la ville d'Orenbourg, dont la fondation ne date pas encore d'un siècle; la vue des landes de l'Ural, jadis désertes, aujourd'hui converties en campagnes cultivées et fertiles; l'accueil plein d'enthousiasme des Kirgises, de ces peuplades du désert, dont la vie errante et les habitudes sauvages semblent repousser toute espèce de domination; la fidélité, les bénédictions des peuples accourus sur son passage; tout dans cette rapide et lointaine excursion avait dû remplir l'ame de l'empereur de sentimens heureux et de doux souvenirs. Il en jouissait encore, lorsque tout-à-coup il eut à s'occuper de devoirs bien autrement pénibles, et des bénédictions non moins touchantes à recevoir.

Dans la nuit du 18 au 19 novembre, une tempête d'une violence extrême s'étendit sur la mer Baltique et sur le golfe de Cronstadt. Aussi terrible que ces ouragans des An-

tilles qui déracinent des forêts entières, les dispersent au loin et ensevelissent leurs débris sous des montagnes de sable, un horrible vent d'ouest, exerçant sa fureur sur un autre élément, bouleversa les eaux du golfe, et les refoula dans la Néva (1). Le 19, à huit heures et demie du matin, ce fleuve rompit ses digues et se précipita avec une telle force, une telle rapidité, que tout d'un coup les rues de Saint Pétersbourg furent remplies, et que les habitans n'eurent que le temps de se réfugier dans les étages supérieurs de leurs maisons. En moins de quelques heures les eaux montèrent à une hauteur effrayante, et la malheureuse ville de Pierre I[er], tout à l'heure si riche et si brillante, maintenant menacée d'une destruction totale, ne présenta plus qu'un affreux coup d'œil de ruines et de désolation. Les ponts de la Néva brisés; des vaisseaux et des barques dispersés sur les quais et dans les rues; les débris des maisons du port, des galères flottant de toutes parts; là, des corps d'hommes et de chevaux surpris par le torrent et entraînés à de longues distances; ici les ossemens des morts que les vagues avaient déterrés dans les cimetières et qu'elles emportaient avec la croix de bois qui les couvrait; partout la mort, partout le désespoir : tel fut le spectacle déchirant que présenta Saint-Pétersbourg dans cette funeste journée. Ce ne fut que dans la soirée que le fleuve commença à baisser, et vers le milieu de la nuit l'eau s'était entièrement écoulée. Chacun alors put connaître toute l'horreur de ce fléau et savoir ce qu'il avait à pleurer.

---

(1) On sait que, chaque année, l'empereur de Russie se rend en grande pompe aux bords de cette rivière, le jour où le fleuve a rompu les glaces qui l'ont couvert pendant un long espace de temps. Le premier magistrat de la ville lui présente un verre d'eau puisée dans le fleuve. Le souverain, après avoir bu, lui rend un autre vase d'or ou d'argent plein de pièces de monnaie; le peuple se livre ensuite à la joie, parceque la navigation rétablie rouvre toutes les sources du commerce.

Les pertes furent immenses : un grand nombre de maisons découvertes par l'ouragan, ou dégradées par les eaux de la mer, s'écroulèrent en partie, et devinrent inhabitables ; les remparts de la forteresse du Nord, ainsi que les bastions en bois et les pièces d'artillerie qui les entouraient, furent entièrement détruits ; les marchandises entassées dans les caves et dans les magasins ne purent être sauvées, et causèrent au commerce des pertes immenses ; les casernes furent en grande partie emportées ; et ce qu'il y eut de plus horrible, c'est que les malheureux soldats qui les occupaient, surpris, entraînés par le torrent, ne réussirent pas tous à se sauver, et que le régiment des Carabiniers, hommes et chevaux périt en totalité.

Les parties basses de la ville, habitées par les plus pauvres gens, offrirent surtout un tableau de désolation qu'il est difficile de se figurer, qu'il serait plus difficile de dépeindre. Beaucoup de personnes y furent noyées dans leur lit ; d'autres cherchant à se sauver en montant sur le toit de leurs maisons, s'en virent précipitées par la violence du vent, et périrent dans leur chute, heureuses peut-être de ne pas survivre à cette calamité qui les aurait réduites à la plus profonde misère par la perte de leurs habitations et de leurs propriétés.

On fait monter à plusieurs mille le nombre des hommes qui périrent à Saint-Pétersbourg ; celui des chevaux et des bestiaux fut beaucoup plus considérable. La perte en propriétés fut incalculable, et les aperçus les plus modérés la portent à plus de cent millions de roubles.

Ces malheurs, cependant, n'étaient pas les seuls dont la Russie avait à gémir, et dans les environs de Saint-Pétersbourg, les désastres surpassèrent encore ceux de cette ville malheureuse.

L'eau s'éleva, à Cronstadt, à plus de quatorze pieds : aussi en résulta-t-il, dans le port marchand et dans ses magasins, un désordre et des dégâts difficiles à décrire. Douze

vaisseaux et quatre frégates, stationnés dans le port militaire, furent arrachés de leurs ancrages, livrés à toute la fureur des flots et jetés sur le rivage, qui pendant plusieurs jours fut couvert des débris des maisons de campagne, et des villages entiers que les eaux avaient détruits et qu'elles entraînaient en se retirant.

Témoin de tant d'infortunes, réparateur toujours empressé des maux dont la Providence, impénétrable dans ses décrets, affligeait la capitale de l'empire russe, Alexandre, dont la singulière destinée fut de voir ses peuples frappés par les plus horribles fléaux, et de se montrer lui-même plus grand que ces fléaux, Alexandre, dis-je, dernier refuge des malheureux Russes, prévint, surpassa leurs espérances, et dès les premiers momens où les communications purent être rétablies, parcourut les rues et les environs de Saint-Pétersbourg, prodiguant partout les bienfaits et les consolations. Par ses ordres, des mesures efficaces furent prises sur-le-champ pour soulager les victimes de l'inondation. Il affecta, dès le premier moment, un million de roubles pour les besoins des classes les plus indigentes, et il ordonna que l'hôtel de la Bourse, celui du gouverneur-général, et plusieurs autres édifices publics, fussent mis en état de recevoir les familles qui se trouvaient sans abri.

Un comité de bienfaisance, institué sous la présidence du prince Kourakin, fut chargé de recueillir, de distribuer les bienfaits de l'empereur, et les sommes immenses que les plus riches familles, entraînées par l'exemple de leur monarque, s'empressèrent d'offrir.

Dès le vingt-trois, l'empereur adressa au président de ce comité le rescrit suivant :

« Prince Alexis Kourakin,

« Le désastre occasioné à Saint-Pétersbourg par une « inondation aussi subite qu'extraordinaire, a pénétré mon « cœur de sentimens douloureux.

« Les décrets de l'Etre Suprême sont justes et impénétra-« bles. Profondément soumis à sa volonté et compatissant « au sort de ceux qui ont éprouvé des pertes et le boulever-« sement de leur propriété, le gouvernement ne peut ré-« parer tous les maux de cette désastreuse journée ; mais je « me suis fait un devoir sacré d'apporter des secours prompts « et efficaces particulièrement à ceux qui ont été ruinés et « aux indigens ; plus que tous les autres ils ont droit à ma « protection paternelle.

« Je leur assigne une distribution gratuite d'un million de « roubles sur les épargnes de l'administration économique « des colonies militaires.

« Dans cette circonstance, ayant fait choix de vous pour « accomplir ma volonté, conjointement avec les généraux « comte Araktschejeff, comte Miloradowitch, Soukine, le « ministre des finances, le chef de mon état-major de la « marine et le grand-maître de police de Saint-Pétersbourg, « je vous ordonne de réunir sous votre présidence un *co-« mité de secours pour les malheureux ruinés par l'inon-« dation de Saint-Pétersbourg*, lequel sera composé des « personnes nommées ci-dessus, et d'un ecclésiastique dé-« signé par S. Em. le métropolitain Séraphin, président « de Saint-Synode. Ce comité s'adjoindra en outre deux « membres pris dans le commerce russe de cette ville.

« Je désire plus particulièrement :

« 1.° Que le premier soin du comité soit de pourvoir au « logement et à la subsistance de ceux qui ont été privés de « l'un et de l'autre, et, en général, que les secours pris sur « le capital assigné soient uniquement accordés à ceux à « qui leur misère complète les rend indispensables ;

« 2.° Que ces secours soient exactement et fidèlement « distribués, suivant la répartition qui en sera faite ;

« 5.° Qu'ils soient distribués promptement et sans obs-« tacles.

« Ces règles serviront de base aux opérations du comité.
« Les sentimens de la pitié, d'un véritable amour du pro-
« chain, et du devoir envers Dieu et la patrie, vous indi-
« queront, ainsi qu'à vos collègues, les erremens que vous
« devrez suivre dans cette grande œuvre de bienfaisance.
« Je suis toujours votre affectionné,

« ALEXANDRE. »

Saint-Pétersbourg, 23 novembre 1824.

Les intentions paternelles de l'empereur furent remplies; et tandis que l'Europe, frappée de compassion et de terreur, se rappelant que deux fois déja la même calamité avait affligé la même contrée, tournait les yeux vers Moscou, et se demandait si cette vieille capitale ne deviendrait pas de nouveau le siége de l'empire russe, Saint-Pétersbourg se relevait de ses ruines, et, dans le court espace d'une année, présentait au monde l'exemple des miracles que peuvent enfanter l'amour de la patrie et la puissance d'un grand roi (1).

---

(1) Cette inondation qui détruisit une grande quantité d'édifices publics, qui coûta la vie à tant de soldats, et qui occasiona à la Russie une dépense considérable, a fait remettre en question si Pierre-le-Grand avait agi sagement en plaçant la capitale de ses Etats dans une position peu centrale, et au milieu d'une plaine fangeuse. On pourra dire, pour le justifier, que, comme tous les grands hommes, il a voulu triompher de la nature, créer une nouvelle ville, lui donner son nom, et vaincre des obstacles jusqu'alors insurmontables; que l'exemple de la Hollande, si longtemps florissante au milieu de ses marais, l'encourageait à ne pas redouter les fureurs de la mer; et qu'enfin ces cruels accidens ne sont pas plus fréquens que les éruptions qui menacent chaque jour d'engloutir Naples et ses belles campagnes. A présent, Alexandre

devait-il penser à transporter la capitale et le siége de son empire à Moscou, ou dans quelque autre ville de la Russie? C'est ce que des volumes entiers de réflexions politiques, géographiques et statistiques ne pourraient éclaircir. Le gouvernement russe doit subir la nécessité d'une pareille position, tout en prenant les précautions que lui dicteront la prudence, son intérêt et celui de l'humanité qui doit passer avant tout.

ALEXANDRE

A-T-IL DÛ SECOURIR LES GRECS?

Ceux qui connaissent les douces émotions de la pitié, ceux qui apprécient les charmes de la liberté et d'un gouvernement tutélaire, se sont attendris sur les malheurs de cette nation, qui porte un nom célèbre, impérissable, auquel se rattachent d'antiques souvenirs, et qui rappelle tout ce que le génie et l'amour de la patrie ont produit de plus grand. Notre cœur a saigné plus d'une fois en contemplant ces Grecs déshérités de leur gloire, expiant sous le bâton et le cimeterre des Turcs les moindres fautes; traînant au milieu de ces villes classiques d'Athènes et de Corinthe et sous le plus beau ciel du monde, une existence flétrie par le malheur, et courbés sous le poids de l'esclavage.

Mais un souverain ne peut pas et ne doit pas voir les événemens comme un simple particulier; il a des affections générales et des intérêts vastes qui se règlent sur la justice, sur le bonheur commun de ses nombreux sujets, et non sur les mouvemens de son cœur; souvent les besoins de la grande famille à la tête de laquelle il se trouve placé, feront taire ses propres sentimens, et le monarque l'emportera sur l'homme.

Il se peut faire que, dans un premier moment d'enthousiasme, et entraîné par le penchant naturel à une belle ame, Alexandre ait voulu délivrer les Grecs de l'état d'abrutissement où les tient la Porte Ottomane; il se peut même qu'il ait prêté l'oreille aux conseils de l'amour-propre et de l'ambition, et se soit trop ressouvenu des conseils de son aïeule,

et qu'il ait dit en lui-même : « Rendons libre la patrie des « Léonidas et des Périclès, cette terre qui se *refuse à pro-* « *duire des tyrans* (1). Affranchissons Athènes du joug hon- « teux de la Turquie ; refoulons en Asie ces barbares, qui « ferment leurs yeux à la lumière, repoussent la civilisa- « tion européenne, et s'obstinent à demeurer ignorans et « cruels..... »

Mais lorsque dans le silence du cabinet, interrogeant l'histoire et suivant sur la carte la position de ses vastes domaines et des Etats qui les confinent, il s'est rappelé combien les secours généreux accordés aux Etats-Unis, par l'infortuné Louis XVI, avaient fait germer dans la France de semences de révolte ; combien l'Angleterre avait fait payer cher à la France son alliance avec les *insurgés* ; quand Alexandre a calculé qu'il allait armer contre lui la politique toujours patiente et quelquefois victorieuse de l'Autriche ; qu'il fallait rompre avec l'Angleterre, qui n'avait point pris parti pour les Grecs, quoique son gouvernement parût, par ses formes amies de la liberté, devoir incliner vers l'affranchissement de la Grèce ; qu'il fallait blesser cette France, ancienne alliée de la Turquie, et enfin, armer contre lui cette Porte Ottomane, qui, malgré sa diplomatie arriérée et ses troupes encore si éloignées de celles de l'Europe, peut, un jour, commandée par un empereur brave, secondée d'officiers de tous les pays civilisés, devenir un ennemi dangereux, il a fait taire ses premiers désirs, il a sagement ajourné cette grande croisade de la liberté.

D'ailleurs, a-t-on bien réfléchi sur l'ingratitude qu'il y aurait eu de la part d'Alexandre à chasser les Turcs de la Grèce et peut-être de Constantinople, tandis que la paix signée à Bucharest entre la Porte et la Russie mit seule cette dernière puissance en état de réunir toutes ses forces, et de marcher sans crainte contre Napoléon et sa brillante armée?

---

(1) Expression de M. de Châteaubriand.

Deux réflexions de la plus haute importance ont dû se présenter encore à l'esprit d'Alexandre. Comment le chef de la Sainte-Alliance, celui dont le nom s'attache à cette véritable ligue du bien public, pouvait-il le premier, sans le consentement de ses illustres alliés, rompre tout d'un coup l'équilibre de l'Europe, déchirer ce pacte de famille des souverains ; et lorsque tant de sang avait été versé, depuis Moscou jusqu'à Paris, pour rétablir les trônes légitimes, attaquer les armes à la main une possession de trois siècles ? Et ensuite était-il si facile de donner des lois à ces Grecs, toujours aussi légers que du temps de Démosthènes, à ces peuples de mœurs et de caractères si différens, qu'aucun lien ne réunit, sinon celui de la religion, et toutefois d'une religion mêlée de honteuses superstitions ; à ces Grecs disséminés dans une infinité de petites villes et d'îles ; privés d'une de ces cités populeuses, où s'établit naturellement le foyer des lumières comme le centre commun des pouvoirs ? Comment réunir tant d'intérêts divers, comment donner à ces troupes, qui combattent et meurent héroïquement pour leur pays, une direction, un ensemble ? Quelles lois transitoires assigner aux peuples qui secouent le joug, le reprennent et finissent par s'y soustraire ?

Je veux consentir un moment que la Grèce, presqu'entière, victorieuse de ses anciens tyrans, est libre. Voilà un peuple nouveau qu'il faut gouverner. Quelle forme adoptera-t-on ? Le faire passer tout d'un coup des chaînes d'un esclavage avilissant à toute l'indépendance d'une nation éclairée : c'est une œuvre difficile. Si l'on renonce au gouvernement fédératif, qui semble plus approprié à ce pays morcelé, mais qui demande des citoyens froids et paisibles, comme ceux des Etats-Unis, dans quelle nation choisira-t-on le roi, qui devra, avec le secours de deux chambres, comme en Angleterre et en France, ou seul, c'est-à-dire, exerçant une autorité absolue comme les souverains de l'Espagne, de l'Autriche et de la Prusse, gouverner ces nou-

état d'abaissement, pour la voir reprendre ensuite un joug plus dur et des chaînes plus pesantes?

Tout le secret de la pensée d'Alexandre se trouve clairement développé dans le discours du ministre des affaires étrangères, à la chambre des députés (1822), au moment où il appelait l'attention sur la situation de l'Espagne, et où il prouvait d'une manière si victorieuse la nécessité pour la France de délivrer Ferdinand.

« Je suis bien aise, dit un jour l'empereur Alexandre (à « M. de Châteaubriand), que vous soyiez venu à Vérone, « afin de rendre témoignage à la vérité. Auriez-vous cru, « comme le disent nos ennemis, que l'alliance est un mot « qui ne sert qu'à couvrir des ambitions? Cela, peut-être, « eût été vrai dans l'ancien état de choses; mais il s'agit bien « aujourd'hui de quelques intérêts particuliers, quand le « monde civilisé est en péril; il ne peut plus y avoir de po- « litique anglaise, française, russe, prussienne et autri- « chienne, il n'y a plus qu'une politique générale, qui doit, « pour le salut de tous, être admise en commun, par les « peuples et par les rois. C'est à moi à me montrer le pre- « mier convaincu des principes sur lesquels j'ai fondé l'al- « liance : une occasion s'est présentée, le soulèvement de la « Grèce. Rien, sans doute, ne paraissait être plus dans mes « intérêts, dans ceux de mes peuples, dans l'opinion de « mon pays, qu'une guerre religieuse contre la Turquie, « mais *j'ai cru remarquer dans les troubles du Pélopo- « nèse le signe révolutionnaire*. Dès lors je me suis *abste- « nu* (1). Que n'a-t-on point fait pour rompre l'alliance? On

---

(1) Alexandre mûrissait lentement les moyens de délivrer la Grèce. L'expression dont il se sert est fort remarquable. On peut en inférer raisonnablement que lorsqu'il eût été convaincu du dessein bien prononcé, bien unanime des Grecs de former un gouvernement en accord avec ceux de l'Europe, et de renoncer franchement au projet d'ériger une république turbulente, capable de menacer la tranquil-

« a cherché tour à tour à me donner des préventions ou à « blesser mon amour-propre ; on m'a outragé ouvertement. « On me connaissait bien mal, si on a cru que mes prin- « cipes ne tenaient qu'à des vanités, ou pouvaient céder à « des ressentimens. Non, je ne me séparerai jamais des mo- « narques auxquels je suis uni : il doit être permis aux « rois d'avoir des alliances publiques, pour se défendre « contre les sociétés secrètes. Qu'est-ce qui pourrait me « tenter? Qu'ai-je besoin d'accroître mon empire? La « Providence n'a pas mis à mes ordres 800,000 soldats pour « satisfaire mon ambition, mais pour protéger la religion, « la morale et la justice, et pour faire régner ces principes « d'ordre sur lesquels repose la société humaine. »

Avant de condamner la mémoire d'Alexandre, il faut peser toutes ces observations ; et il est permis de croire, d'après le caractère donné de ce souverain, qui le portait à faire le bonheur d'un peuple célèbre dont la religion était la sienne, que s'il n'a point tenté cette grande entreprise, c'est qu'il ne la croyait pas encore dans l'intérêt de ses peuples et de sa gloire.

Après avoir exposé les considérations qui militent en faveur d'Alexandre, nous avouerons avec M. de Châteaubriand « Qu'il ne convient pas à la sûreté des puissances « chrétiennes que des forces soient transportées, chaque « jour, de l'Afrique et de l'Asie en Europe ; qu'il ne con- « vient pas à ces puissances que la Morée devienne un « camp retranché, où l'on exerce au maniement des armes « de nombreux soldats ; qu'il ne leur convient pas que le « pacha d'Egypte se place avec toutes les populations, « blanches et noires du Nil, aux avant-postes de la Tur- « quie, menaçant ainsi la chrétienté ou Constantinople « même.......................................

---

lité des Etats monarchiques, il eût employé sa médiation puissante pour arracher le Péloponèse au Croissant.

« Que d'imaginer que la Porte déclarerait la guerre à l'Eu-
« rope chrétienne, *si toute l'Europe demandait ou recon-
« naissait l'indépendance de la Grèce* (1), ce serait vou-
« loir s'épouvanter d'une chimère. Quand on voit le divan
« alarmé, à la seule annonce de l'équipement de trois ba-
« teaux à vapeur, que devait monter le lord Cochrane, on
« peut juger s'il pourrait désirer de lutter avec les flottes
« combinées de l'Angleterre, de la France, de la Russie,
« de l'Autriche et de la Grèce. »

En plaignant sincèrement le sort de ces malheureux Grecs qui soutiennent, seuls et sans appui, une lutte glorieuse, terminons cet article en payant un juste tribut de louange à leur valeur. Et quand il faut célébrer le courage, le dévouement, et toutes les affections généreuses, c'est à l'auteur de la *Note sur la Grèce* qu'on doit s'adresser.

« Mais du moins, aujourd'hui, il faut rayer de l'acte
« d'accusation le reproche de lâcheté qu'on adressait si gra-
« tuitement aux Grecs. Les femmes patriotes se précipitant
« avec leurs enfans dans les vagues, les exilés de Parga,
« emportant les cendres de leurs pères, Psara s'ensevelis-
« sant sous ses ruines; Missolonghi, presque sans fortifica-
« tions, repoussant les barbares, entrés deux fois jusque

(1) En admettant les inévitables effets de cette reconnaissance de la Grèce par tous les grands Etats de l'Europe, il en faut toujours revenir à une difficulté presque insurmontable, celle qui consiste dans la réunion et dans l'accord de ces mêmes puissances. Ce qu'elles n'ont pas fait en 1792 pour un royaume bien autrement prépondérant que l'Attique, le feront-elles aujourd'hui? Alexandre, direz-vous, comme chef de l'alliance, devait se mettre à la tête de ce mouvement et entraîner ses alliés avec lui; mais il n'est pas donné aux souverains, même les plus justes, de prendre un parti si vigoureux. Que n'a-t-on pas dit des efforts de Paul I[er] en faveur des Bourbons? et plus récemment le brave et intrépide comte de Gottorp n'a-t-il pas perdu ses Etats parceque *lui seul* voulut résister à la domination de Buonaparte?

« dans ses murs; de frêles barques, transformées en flottes « formidables, attaquant, brûlant, dispersant les grands « vaisseaux de l'ennemi : voilà les actions qui consacreront « la Grèce moderne à cet autel où est gravé le nom de la « Grèce antique. Le mépris n'est plus permis là où se trouve « tant d'amour de la liberté et de la patrie : quand on est « perfide et corrompu, on n'est pas si brave. Les Grecs se « sont refaits nation par leur valeur : la politique n'a pas « voulu reconnaître leur légitimité, ils en ont appelé à la « gloire. »

ENCOURAGEMENS

DONNÉS

PAR L'EMPEREUR ALEXANDRE

AUX SCIENCES ET AUX LETTRES.

Aussitôt qu'Alexandre fut monté sur le trône de Russie, il sentit que la gloire la plus pure, après celle que lui procurerait le bonheur de ses peuples, il la devrait à la protection éclairée dont il ferait jouir les sciences et les lettres; par elles seules la civilisation pouvait lentement et sans danger adoucir les mœurs de ses sujets, passer des classes élevées de la société, dans les derniers rangs du peuple, apporter jusque dans le sort des serfs une amélioration insensible, et placer enfin la Russie au niveau des grandes puissances de l'Europe, à la tête desquelles son armée, sa population et sa marine l'appelaient déja.

Alexandre avait devant lui l'exemple de son aïeule, qui, protectrice éclairée des lettres et des beaux-arts, ne s'était pourtant pas laissé dominer par les maximes dangereuses de la philosophie. Il n'avait pas oublié non plus les leçons et les conseils de son précepteur, le colonel La Harpe. Mais toujours sage, modéré dans ses actions et dans ses principes, ennemi des doctrines impies et révolutionnaires qui renversent les trônes, et font le malheur des peuples, il n'encouragea que les arts utiles, les sciences qui font fleurir le commerce, et les lettres qui font vivre le nom des souverains jusque dans la postérité la plus reculée.

Ses honorables faveurs ne tombaient pas seulement sur

ses sujets, elles venaient chercher partout le génie et le talent. Il est naturel que les Russes fassent l'énumération des bienfaits accordés par un souverain éclairé à leurs compatriotes qui cultivaient les sciences et les lettres; mais nous nous plaisons davantage à rappeler ce qu'Alexandre, pendant son règne, fit pour la gloire et le bonheur de ceux qui les cultivaient en France.

Un poète célèbre, fidèle à ses rois malheureux, et à qui il n'a manqué que de saluer dans Paris les Bourbons, et surtout le roi Charles X, son premier Mécène, était bien digne de fixer les regards de l'empereur de Russie : exilé sur une terre étrangère, le traducteur de l'*Enéide*, le rival de Virgile, trouva dans l'empereur de Russie un bienfaiteur, un ami.

M. Delille ayant écrit à M. le comte de Strogonoff pour le prier de demander à S. M. I. la permission de lui dédier sa traduction de l'*Enéide*, M. le comte lui écrivit la lettre suivante.

Saint-Pétersbourg, le 20 mai 1802.

MONSIEUR,

Je suis chargé par S. M. I. de vous annoncer qu'elle agrée l'hommage que vous lui faites de votre traduction de l'*Enéide*. Elle lit vos ouvrages; et regardant la gloire attachée à la protection accordée aux lettres comme un des apanages du trône, son goût et ses devoirs se réunissent pour accueillir votre demande. Je vous ai instruit, monsieur, du plaisir que S. M. I. éprouve à lire vos vers, et je vous ai fait connaître les droits que vous avez à ses bontés. Vous me comparez à Mécène; j'envie son sort; il passa sa vie avec Virgile, et c'est avec regret que je vous écris : heureux ceux qui vous entendent!

Je passe, monsieur, à des temps moins éloignés, et permettez qu'en réfléchissant à l'état des lettres en France à la

fin du règne de Louis XIV, je vous fasse observer que, dans un siècle si fécond en beaux génies, le seul Boileau nous laissa un poème. Malgré la beauté des vers et les graces prodiguées à cet ouvrage charmant, la frivolité du sujet lui assignait difficilement un rang auprès de ses modèles; et les Français, en le citant, prouvaient même leur indigence. Vous étiez destiné, monsieur, à faire pencher la balance en leur faveur : vous composez quatre poèmes; et, luttant avec Virgile, la poésie n'a pour vous aucune entrave; vous triomphez de l'aridité d'un poème didactique, et l'*Enéide*, qu'il n'avait pu achever, devient en peu d'années une de vos propriétés. Votre vie est une suite de travaux littéraires : vous quittez votre patrie, l'Angleterre vous offre un asile; vos conquêtes s'étendent sur vos hôtes (1); Milton est semblable à l'or surchargé d'alliage, votre main est le creuset qui doit l'épurer.

Je vous remercie des détails que vous me donnez sur votre position et sur vos occupations; ils sont très précieux pour l'amitié. Continuez, monsieur, à m'instruire de tout ce qui vous intéresse; vous ne connaîtrez jamais tous ceux qui vous admirent; mais j'aurais le droit de vous taxer d'injustice, si vous ne me placiez point à la tête de tous ceux qui vous aiment.

J'ai l'honneur d'être, avec un tendre attachement, etc.

Épître dédicatoire, par Jacques Delille, de sa traduction de l'Enéide, à S. M. Alexandre Ier, empereur de toutes les Russies.

Modèle heureux des potentats,
Des législateurs et des sages,
L'amour de vos sujets, l'orgueil de vos Etats,
Agréez les nouveaux hommages

(1) M. Delille annonçait à M. le comte de Strogonoff qu'il travaillait à une traduction du *Paradis Perdu*.

D'un poète déja connu par vos bienfaits,
Qui loua rarement, et ne flatta jamais :
D'un pénible travail cet espoir me console.
Tel que l'aimant fidèle au pôle,
Qui montre au nautonnier et sa route et le port,
Par un instinct secret dirigé vers le nord,
A travers l'Océan, dans sa prison flottante,
Montre pour votre zone une amitié constante;
Ainsi par un attrait impérieux et doux,
Des cœurs bien nés la boussole fidèle,
La reconnaissance m'appelle
Vers vos climats, et se tourne vers vous.
Autrefois ma muse rustique
Vous présenta de ses modestes mains
Des fruits de son clos poétique,
Et quelques fleurs de ses jardins :
Au lieu de ce tribut fragile,
Je vous offre aujourd'hui le laurier de Virgile;
Non, ce laurier profane et mensonger,
Que sur le Pausilipe au crédule étranger
L'intérêt vend, et que l'erreur achète;
Mais le laurier dont ce fameux poète
Orna le front du second des Césars,
Lorsque vainqueur des discordes civiles,
Il relevait les temples et les villes,
Ressuscitait les lois et ranimait les arts.

Du poète romain téméraire interprète,
J'écoutai trop mon audace indiscrète;
Mais peut-être un rayon de son feu créateur
Anima quelquefois son faible imitateur :
Sous votre zone glaciale,
Ainsi l'aurore boréale,
Quand le soleil absent diffère son retour,
Triomphe de la nuit, et console du jour,
Virgile ignoré de nos belles,
Quelquefois de nos beaux esprits,
Dans des estampes infidèles
Avait perdu son brillant coloris :
Si de ses peintures vivantes
J'ai conservé quelques touches savantes,
Que votre accueil en soit le prix.

Dans vos loisirs, si j'en dois croire
Cette légère déité,
Qui pour vous abjurant son infidélité,
Déja de vos vertus parle comme l'histoire,
Vous cultivez les arts ; et dans le même temps
Où vous dictez vos lois sur la terre et sur l'onde,
A vos soins importans qui font le sort du monde,
Vous dérobez quelques instans
Pour les donner à la langue divine
Et de Corneille et de Racine.
Un jour, si mon désir des dieux est avoué,
Partout se répandra cette langue immortelle ;
Car le langage où vous êtes loué
Doit devenir la langue universelle (1).

Si, dans le Nord, un Virgile nouveau
Pour vous de l'épopée allume le flambeau,
Il n'aura plus à plaindre un prince déplorable,
Roi fugitif d'un peuple misérable,
De malheurs en malheurs jeté par les destins ;
Ni quelques barques vagabondes
Au gré d'Eole errantes sur les ondes,
Et demandant un port à des climats lointains ;
Mais un grand peuple heureux dans sa patrie,
Riche de vos vertus et de son industrie,
Mais vos sujets et vos vaisseaux,
Heureux instituteurs d'un monde encor barbare,
Par le commerce le plus rare
Et des échanges tout nouveaux,
Portant des mœurs et des lois au Tartare,
Et rapportant ses grains et ses troupeaux.

C'est sur les pas de mon modèle,
C'est en son nom que ma muse aujourd'hui,

(1) Le vœu de Delille s'est réalisé; mais ce triomphe noble et paisible de notre langue, qu'il attendait des immortels ouvrages de ses compatriotes, a été le fruit de la guerre. La langue française s'est étendue pour jamais, dans le Nord, par le contact des armées belligérantes, et par le séjour réciproque des prisonniers dans les deux Etats rivaux. Si nous n'avons pas vaincu les Russes, nous leur avons fait subir le joug de notre langue : c'est une douce victoire.

Son admiratrice fidèle,
Ose solliciter l'appui
D'un prince humain, sensible et juste.
Virgile est mon Mécène, et qui peut mieux que lui
Me protéger auprès d'Auguste?

Mais, quoi! vous comparer à ce Romain fameux,
N'est-ce point blesser votre gloire?
Plus d'une cruauté, plus d'un crime honteux,
Aux yeux de l'avenir a souillé son histoire:
Il proscrivit Ovide; il livra Cicéron;
En couronnant Tibère, il prépara Néron.
Votre gloire en naissant, calme, innocente et sage,
Éclata sans tempête, et brilla sans nuage.
D'un beau jour du printemps, tel le jeune soleil,
Sous un ciel paisible et vermeil,
Ouvrant et poursuivant sa course,
Et pour tous les climats divers
D'abondance et de joie inépuisable source,
N'enlève les vapeurs dans l'empire des airs
Que pour les rendre, à la terre embrasée,
En salutaire pluie, en fertile rosée,
Des couleurs sur la terre épanche le trésor,
Se lève dans la pourpre et se couche dans l'or,
De sa douce lumière enveloppe le monde,
S'annonce à l'univers avec un front serein,
Endort les vents et tranquillise l'onde,
Joint les bienfaits du soir aux bienfaits du matin,
Rend les prés aux troupeaux, et les fleurs à l'abeille,
Permet aux zéphirs seuls de suivre son chemin,
Et ne répond au genre humain
Ni des tempêtes de la veille,
Ni des torrens du lendemain:
Tel descend le bonheur de votre rang sublime.
Daignez donc m'accorder votre indulgente estime;
Et que Virgile, en costume français,
Pour jouir d'un nouveau succès,
Passant de ces belles contrées
Sur vos plages hyperborées,
Obtienne encor dans le palais des czars
Les honneurs qu'il reçut à la cour des Césars.
Il n'y trouvera pas la maîtresse du monde,

En crimes, en vertus, en désastres féconde,
Vil ramas, en naissant, de peuplades sans nom;
Au sortir du berceau, comme un jeune lion
Dévorant tout sur son passage;
Au milieu de la paix, jouet d'un long orage,
Echappant par la guerre à la dissension;
Tourmentant en tout sens ses lois républicaines;
Payant la liberté de se choisir des chaînes
Par la discorde et la sédition;
Se lassant d'un bonheur tranquille;
Soumise dans les camps, factieuse à la ville;
Par des décrets gouvernant le soldat;
A la fougue du peuple opposant les auspices;
Sage dans son sénat, folle dans ses comices;
Sur la foi d'un oiseau s'élançant au combat;
De succès en succès hâtant sa décadence;
Par les excès du luxe, enfant de l'abondance,
Vengeant les rois qu'elle immola;
Du Levant pour le Nord entassant l'opulence,
Et sous Verrès pillant pour Attila;
Dans sa fougueuse adolescence,
Secouant tour-à-tour les entraves des lois,
Et le joug populaire, et le sceptre des rois;
Cédant, ressaisissant sa fière indépendance,
Reine, tyran, esclave et rebelle à-la-fois;
D'une moitié de ses antiques droits
Déshéritant le Tibre, enrichissant Byzance;
Tous les vices minant cette double puissance;
Enfin, de ce colosse immense,
L'édifice orgueilleux s'écroulant sous son poids.

Au lieu de Rome antique et défaillante,
Il y verra la jeunesse brillante
De votre empire florissant,
Sous vos heureuses lois chaque jour s'accroissant;
Le pouvoir protecteur, la force bienfaitrice,
Le commerce enhardi, le crédit assuré,
La clémence marchant auprès de la justice,
Et des sujets heureux sous un maître adoré.
Le commerce long-temps sur vos bords tributaires,
Porta, des rives étrangères,
Leur richesse empruntée et leur luxe vénal;

Aujourd'hui, défiant le faste oriental,
Vous offrez à nos yeux votre pompe indigène.
Enorgueilli de son luxe natal,
Du superbe Paris Pétersbourg est rival;
Et la Néva coule égale à la Seine.
Vos monts vous donnent des métaux,
Vos bois des mâts, vos rochers des cristaux;
Vos mers vous ont soumis leurs ondes orageuses;
Dans vos cités, vos ports, vos arsenaux,
Que de grands monumens! que de hardis travaux!
Du savoir embarqué sur vos nefs voyageuses,
Les promenades courageuses
Reconnaissent le monde, et cherchent sur les eaux
Des continens et des peuples nouveaux;
Enfin, pour achever d'embellir vos rivages,
Les beaux arts, de la paix aimables nourrissons,
Greffent des fruits plus doux sur des tiges sauvages,
Et sèment de fleurs vos glaçons.
Oui vainement, la nature sévère,
Autour de vous entasse les frimas;
Les lieux où vous régnez sont toujours sûrs de plaire:
Les bonnes lois font les climats.
Ainsi du bien public l'édifice s'élève:
Ce que Pierre entreprit, Alexandre l'achève.
Votre âge même, ornement du pouvoir,
Nourrit la confiance, entretient l'allégresse;
D'un long bonheur il donne la promesse:
Le présent a ses biens, l'avenir son espoir.
Des âges qui naîtront vous semez la richesse;
Et, certain de jouir, enchanté de prévoir,
Le peuple qu'à vos lois enchaîne le devoir,
En voyant vos vertus bénit votre jeunesse.

Jadis le voyageur qui, du pied d'un coteau,
Voyait jaillir un limpide ruisseau
Bordé de fleurs, et dans sa course
Aux champs fertilisés distribuant son eau,
Saluait sa nayade, et, cherchant son berceau,
Courait avec respect l'adorer dans sa source;
Et moi, d'un si vertueux fils
Pourrais-je séparer sa bienfaisante mère?
Non, les mêmes penchans tous deux vous ont unis.

Heureuse quand l'état prospère,
Sans chercher des grandeurs l'appareil fastueux,
C'est dans un fils sage et respectueux
Qu'elle se plaît à se voir honorée;
Son cœur dans vos vertus, et ses yeux dans vos traits
Trouvent son image adorée
Et le plus doux de ses portraits.
Parmi les biens dont se compose
Votre gloire, votre bonheur,
Si vous pouviez regretter quelque chose,
Votre auguste moitié remplirait votre cœur :
La beauté du pouvoir rehausse la splendeur;
Sa tendre amitié vous repose
Des soins gênans de la grandeur :
Vos dons, versés par elle, en ont plus de douceur ;
C'est le miel exprimé d'un calice de rose.
Pour moi, je n'oublîrai jamais
Vos augustes faveurs, mon seul titre de gloire,
Et ma muse sera, graces à vos bienfaits,
Une des Filles de Mémoire.

Ce fut bien l'amour des lettres, joint au désir de répandre la morale et l'instruction dans une contrée presque nouvelle, éloignée de sa capitale, qui porta l'empereur Alexandre à donner à M. le duc de Richelieu, et au savant ecclésiastique qui le secondait si puissamment, les moyens nécessaires pour créer dans la ville d'Odessa ce magnifique lycée qui gardera jusqu'aux temps les plus reculés le nom du petit-neveu d'un cardinal célèbre dans la politique comme dans la religion; et ce n'est pas un des monumens les moins honorables pour Alexandre.

Dès les commencemens de son règne, le comte de Romanzoff (1), ministre du commerce, lui présenta le travail

(1) On vit, à cette époque, le sujet rivaliser avec son souverain. M. de Romanzoff dépensa des sommes considérables pour le succès de ce voyage. Quelques personnes ont écrit même que tous les frais en furent supportés par lui. Il vient de terminer sa carrière.

de M. de Krusenstern, marin distingué autant par ses connaissances que par son génie entreprenant, relatif au commerce direct que la Russie pouvait faire avec la Chine par les côtes du nord-ouest de l'Amérique. Alexandre, qui vit quel avantage ses sujets pouvaient retirer de l'exécution de ce plan, l'accueillit favorablement; et, dès l'année 1803, M. de Krusenstern entreprit son voyage autour du monde. En 1815, il fut chargé d'un nouveau voyage pour examiner le détroit de Behring et trouver un passage de l'Amérique du nord à Archangel (1).

L'état brillant des lettres en Russie au moment où nous écrivons est la preuve la plus certaine de la protection que le gouvernement leur accorde. Le tableau de la littérature russe qui suit, peint par un écrivain (M. Lemontey) connu par son goût exquis, et par ses observations pleines de finesse, est un hommage rendu à Alexandre, d'autant plus flatteur qu'il est tout entier dans les faits. Si les fabulistes, les auteurs dramatiques, les historiens, les politiques, les savans de toute espèce ne manquent point à la Russie, c'est parcequ'un souverain éclairé les protège et les encourage; c'est parceque les entraves mises à la liberté de la presse ne sont qu'une barrière opposée à la licence des opinions et des doctrines; c'est parceque les lois relatives à l'introduction des livres, gravures, etc., sont sévères sans être absurdes; c'est parceque la partie éclairée de la nation, tout en conservant les usages antiques, et quelque chose de la rouille des Moscovites, a gagné, par le frottement et les communications si fréquentes avec les peuples policés, de nouvelles idées, de nouvelles lumières, et qu'elle a senti le besoin de s'instruire; que son langage s'est épuré, et qu'enfin ses auteurs ont vu s'accroître la masse de leurs tré-

(1) Cet important ouvrage n'est point encore traduit en français. Il est accompagné d'un fort bel atlas.

sors littéraires à mesure que la société s'est perfectionnée.

Lorsque M. de Marchangy, avocat-général près la cour royale de Paris, et que la mort vient d'enlever à la première cour du royaume où il avait été appelé, et aux lettres qu'il cultivait avec passion, publia son réquisitoire dans une affaire politique si délicate, l'empereur Alexandre, qui sut apprécier combien les principes professés par le courageux magistrat étaient propres à éclairer les gouvernemens et à les tenir en garde contre les associations dangereuses qui conspirent d'un bout de l'Europe à l'autre pour le renversement des trônes et de la paix, l'empereur Alexandre, disons-nous, témoigna à M. de Marchangy, par une lettre autographe, l'estime qu'il faisait de son courage et de son talent, il le décora en même temps de l'Ordre de S.-André.

L'*Histoire des Croisades* de M. Michaud aîné, traduite en russe, et dont quelques exemplaires sont déja parvenus à Paris, prouve que le besoin des ouvrages solides se fait sentir en Russie, et qu'on y rend hommage à un des monumens historiques les plus remarquables de notre temps; il prouve encore que les principes de cet écrivain religieux et monarchique trouveront des lecteurs à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

M. le marquis de Castelnau, auteur d'un *Essai sur l'Histoire ancienne et moderne de la nouvelle Russie* (1), dans sa courte dédicace à l'empereur Alexandre, déclare avec beaucoup de modestie et de simplicité, que la reconnaissance des peuples rendus par lui à la société et aux bienfaits de la législation, parlera plus fortement en faveur de ce souverain que l'éloge le plus éloquent.

M. le chevalier d'Horrer (2), secrétaire de l'ambassade

---

(1) 3 vol. in-8°, avec cartes et fig. Paris, 1820.

(2) La douleur que lui cause la mort d'Alexandre, et son éloignement, ont pu seuls l'empêcher de nous fournir des renseignemens précieux sur un monarque qui l'honorait de son amitié.

française près la Confédération suisse, avait entrepris sous les yeux d'Alexandre, et peut-être par ses conseils, la traduction d'un poème allemand très célèbre, où, parmi des beautés d'un ordre supérieur, se trouvent des obscurités impénétrables et des détails superflus, je veux parler du *Messie* de Klopstock. Celui qui, pour la première fois, va faire jouir la France de ce poème épique, nous permettra de citer un seul passage de cette dédicace d'un ouvrage qui ne tardera pas à être publié, et qui peint Alexandre comme un souverain éminemment religieux et ami de l'humanité.

« Est-il un prince qui, alliant la noble fierté du guer-« rier à l'humble soumission du chrétien, ait aimé comme « vous à rapporter au Souverain arbitre des destinées du « monde la gloire qu'il avait recueillie parmi les périls et « les plus éclatans succès? Si la justice marcha sans cesse « devant les enseignes triomphantes de V. M., l'on a vu la « compassion et la clémence se tenant constamment à ses « côtés et la paix réparatrice suivre partout ses pas, s'em-« pressant d'essuyer les larmes et d'effacer jusqu'au souve-« nir des inévitables calamités qu'enfante la guerre.

. . . .

« Vous avez donné à l'Europe surprise le grand et reli-« gieux spectacle d'un valeureux prince, proclamant sa juste « reconnaissance envers le *Dieu-Sauveur*, et rappelant « aux nations égarées l'austère pensée de leur propre insta-« bilité et l'égale dépendance des peuples comme des rois « de celui seul qui règne toujours. »

C'est encore ici qu'il convient de parler des rapports si honorables qui existaient entre Alexandre et M. B***. C'est un bel hommage rendu au talent.

Ce vieillard vénérable, qui conserve toute la vivacité de son génie et toute la fraîcheur de son imagination; qui donna, dans les commencemens de nos assemblées politiques, une preuve de courage et de bon sens, par son refus de se soumettre à une constitution non encore publiée,

et qui, depuis le retour des Bourbons, écrivit des pages si éloquentes en faveur des émigrés, eut pendant le séjour d'Alexandre à Paris de fréquentes conférences avec ce souverain. Nous tenons de lui-même les détails suivans, qu'il nous a permis de rendre publics, et qui feront connaître l'empereur de Russie sous un jour bien favorable.

« Toutes les fois qu'Alexandre avait la bonté de m'admettre près de lui pour me consulter sur les intérêts de la France, il me faisait asseoir affectueusement près de lui, après m'avoir pris la main; puis il me disait avec aisance : « Tournez-vous de ce côté, c'est ma bonne oreille. » Il m'écoutait quelquefois pendant deux heures sans m'interrompre; et cependant l'on sait que ce prince, dans les conversations, aimait à prendre la parole et à la garder. Pendant ces entretiens, qui se prolongeaient fort avant dans la nuit, il montrait une aménité charmante, une condescendance rare pour les observations que je lui adressais. Il jugeait bien les hommes et les choses; il manquait peut-être d'une volonté ferme, mais son cœur était plein des desseins les plus généreux et des intentions les plus louables.

« Après qu'il eut quitté la France, je commençai, selon l'invitation qu'il avait daigné m'en faire, une correspondance avec ce souverain, sur les matières les plus importantes, en politique et en administration (1). S. M., plusieurs fois, m'honora de ses lettres, et dans chacune d'elles elle m'invitait à continuer de lui écrire.... Mais cette correspondance cessa tout-à-coup après le congrès de Vérone, par des causes qu'il serait trop long de faire connaître.»

Terminons l'esquisse des encouragemens accordés par

(1) Lorsque les temps où nous vivons et les hommes qui ont joué un rôle dans les affaires, seront moins près de nous, nous essaierons de publier cette correspondance intéressante entre un écrivain célèbre et un souverain qui laissera des souvenirs si durables.

Alexandre aux savans de toutes les classes, nationaux et étrangers. Tout incomplète qu'elle est, elle peut faire voir que ce monarque, au milieu des guerres continuelles qu'il eut à soutenir, au milieu des immenses détails d'une administration dont il portait tout le poids, comptait au rang de ses premiers devoirs et de ses jouissances les plus douces, la protection donnée aux lettres et à ceux qui les cultivent.

FIN DES FRAGMENS RELATIFS A LA VIE D'ALEXANDRE.

NOTICE

SUR

CONSTANTIN,

GRAND-DUC DE RUSSIE.

Constantin pawlowitz, second fils de Paul Ier, naquit le 27 avril 1779. Il fut élevé avec son frère Alexandre, sous la direction du feld-maréchal comte de Soltykof. Chacun des deux princes eut ensuite un sous-gouverneur particulier et quatre cavaliers de service. Le sous-gouverneur du grand-duc Constantin fut le baron d'Osten-Saken, antérieurement ministre de Russie en Danemarck, et qui, dans sa jeunesse, avait été cavalier du grand-duc Paul, depuis empereur. Parmi les cavaliers du grand-duc Constantin se trouvait le lieutenant-colonel Baldani, Grec thessalien, aussi distingué par son caractère que par ses connaissances. Il était particulièrement chargé d'apprendre le grec au prince. Après la mort de cet homme respectable, un autre cavalier grec eut les mêmes fonctions à remplir, auprès du jeune grand-duc (1). Celles de M. Courouta qui est à présent lieutenant-général, ne com-

(1) En entourant ainsi le jeune prince de personnages instruits qui, tous, avaient pris naissance dans la Grèce, le but évident de sa mère était d'échauffer l'imagiuation de son

mencèrent qu'après que l'éducation de Constantin fut terminée. Elles lui méritèrent la confiance honorable dont il jouit auprès de lui, mais elles n'avaient rien de commun avec celles d'instituteur. Ces dernières fonctions furent exclusivement confiées, pendant dix ans, à M. Frédéric-César de La Harpe, né à Rolles, canton de Vaud, qui fut aussi l'instituteur d'Alexandre. Les soins zélés qu'il donna constamment en commun aux deux frères, contribuèrent sans doute à maintenir cette union parfaite qui a toujours régné entre eux.

Constantin n'avait point l'extérieur aimable et prévenant d'Alexandre; mais sa vivacité, qui approchait

---

fils, et de porter toutes ses idées vers cette belle contrée qu'elle voulait dès-lors soustaire au joug de la Turquie. Il y avait aussi dans le nom de Constantin l'intention bien marquée d'appeler les regards de celui qui le portait, sur cette grande cité, fondée par un prince chrétien, et profanée par les enfans de Mahomet.

Après la mort du fils d'Ali Pacha, qui périt dans une bataille livrée à son père par les Souliotes, ces montagnards dépouillèrent ce jeune prince de sa riche armure, et trois députés grecs vinrent l'apporter aux pieds de la souveraine de Russie. « Grande impératrice, lui dirent-ils, gloire de la foi « grecque, c'est sous vos auspices que nous espérons affran- « chir du joug des barbares Mahométans notre empire usur- « pé, notre patriarcat et notre sainte religion indignement « outragés. *Donnez-nous pour souverain votre petit-fils Cons- « tantin*, c'est le vœu de la nation; la famille de notre em- « pereur est éteinte. »

Les députés furent ensuite introduits devant le jeune grand-duc, auquel ils adressèrent un discours en grec, et qui leur fit, en peu de mots, un remercîment gracieux dans la même langue, comme par un essai de sa souveraineté future.

de l'étourderie, lui tenait lieu d'esprit. Il montrait beaucoup de dégoût pour les sciences et beaucoup de brusquerie. Il avait cependant des germes de bonté d'esprit et de cœur, qui se développèrent plus tard. Il épousa, le 26 février 1796, une princesse de Saxe-Cobourg qui, par suite du peu d'intelligence qui régnait entre eux, retourna dans sa famille. Constantin épousa depuis une dame polonaise d'une beauté remarquable, et dont la douceur et les heureuses qualités ont beaucoup contribué à tempérer son caractère ardent. L'empereur Alexandre témoignait à cette jeune femme autant d'estime que d'amitié. On a même cru qu'il en avait été éperdument amoureux.

Constantin fit avec distinction, sous le général Souwarof, la campagne d'Italie, en 1799. Il accompagna ce vieux général russe à son entrée triomphante dans Alexandrie. La présence de ce jeune prince, qui faisait sur les soldats la plus vive impression, n'en dut pas produire une moins heureuse sur les peuples d'Italie qui voyaient quel prix le plus grand souverain de la coalition attachait à leur délivrance et à leur retour aux anciens principes, puisqu'il envoyait son propre fils pour y contribuer. Constantin ne quitta le théâtre de la guerre, où ses alliés l'avaient abandonné, qu'après avoir fait preuve d'une grande intrépidité. Il chassa les Français d'un défilé, seule ressource qui restait aux Russes, et culbuta successivement tous les postes. De concert avec Souwarof, il exécuta ensuite la traversée périlleuse de la Suisse sans manifester la moindre crainte ou la moindre faiblesse, et se rendit à Lindau, le 10 octobre 1799.

Le 1er septembre 1802, Constantin quitta cette ville pour se rendre au camp de Kremsfeld. Le 28 octobre suivant, il vint à Vienne. Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, l'empereur lui donna la propriété du beau régiment de hussards de Veczay, avec le titre de général feld-eugeneister. Le grand-duc et l'archiduc Charles se traitèrent réciproquement avec la plus grande distinction.

Constantin, revenu à Saint-Pétersbourg, le 19 novembre, en repartit l'année suivante, au mois d'octobre, à la tête d'un corps d'armée qui devait servir contre la France. Il arriva à Olmutz (1), en Moravie, à la fin de novembre, avec le corps des gardes qu'il commandait. Tout le monde admira la belle tenue de cette troupe qui, malgré les marches longues et forcées qu'elle avait été obligée de faire depuis Pétersbourg, semblait arriver pour une revue ou pour une parade. A peine ce corps était-il en ligne que se donna la fameuse bataille d'Austerlitz, où le grand-duc parut à la tête de sa troupe. Il se trouva placé en face du corps d'armée de Bernadotte, dont la réunion à l'armée française s'était faite la veille même, à l'insu des Russes. Le prince voyant que l'ennemi avait attaqué un village occupé par ses troupes, abandonna peut-être imprudemment les hauteurs et se trouva bientôt en ligne devant les masses des Français. Une fusillade très vive s'engagea d'abord; mais les tirailleurs français

(1) C'est dans cette citadelle que fut renfermé le général La Fayette, lorsqu'il sortit de Magdebourg, par suite de l'alliance de la Prusse avec la France.

furent forcés à la retraite par une charge à la baïonnette, commandée par le grand-duc. Au moment où ce prince, profitant de son avantage, gagnait du terrain, il rencontra la cavalerie de la garde impériale, commandée par Bessières, et qui avait été placée entre les carrés d'infanterie. Chargé par des forces bien supérieures aux siennes, Constantin fut obligé de se replier sur sa première position. Ce fut alors que son régiment des gardes à cheval arrêta la cavalerie ennemie, culbuta l'infanterie qui s'était portée en avant pour la soutenir et s'empara d'une aigle française. Après de très belles charges, surtout de la part des chevaliers-gardes, le corps du grand-duc opéra sa retraite en bon ordre sur le village d'Austerlitz.

Le grand-duc accompagna l'empereur de Russie, lors du fameux traité de Tilsitt. Il était présent à toutes ces discussions politiques, dans lesquelles deux puissans souverains, dont le caractère et l'ame étaient différens, traitaient ensemble de l'empire du monde. On aime à voir l'union qui règne entre deux frères, dont l'un est déja monté sur le trône : elle fait leur éloge; et nous ne la retrouvons pas toujours en France, où règne cependant tant de douceur dans les mœurs et tant d'urbanité dans les rapports. Les anciens usages empêchent souvent le souverain de déroger à cette étiquette cérémonieuse, léguée par Louis XIV à ses petits-enfans.

Dans les célèbres campagnes de 1812, 1813 et 1814, Constantin ne se sépara point de son frère Alexandre. Le 31 mars, lorsque les souverains 'liés firent leur entrée à Paris, il était entre lui et roi de Prusse. L'éclat de la gloire qui couvrait

l'empereur de Russie, chef modeste des princes alliés, rejaillissait sur lui. Il fit exécuter, au Champ de Mars, de grandes manœuvres aux troupes russes et y commanda en personne avec beaucoup d'aplomb et de vivacité.

Il n'accompagna point son frère à Londres; il retourna d'abord en Russie et revint ensuite au congrès de Vienne. Dans cette réunion imposante de souverains, le grand-duc prit peu-à-peu connaissance des intérêts de l'Europe et se forma au métier plus difficile aujourd'hui que jamais de gouverner les peuples. Pendant son séjour dans la capitale de l'Autriche, François II lui donna un de ses plus beaux régimens de cuirassiers, que commanda sous ses ordres, le colonel comte de Windisch-Gratz. Malgré les rigueurs de la saison, ce prince, excellent cavalier, fit manœuvrer ce régiment.

Le royaume de Pologne ayant été rétabli, après quelques contestations entre la Russie et l'Autriche, le grand-duc Constantin en fut nommé gouverneur militaire, avec le titre de généralissime des troupes de la Pologne. Arrivé à Varsovie, le 11 décembre 1815, il adressa à l'armée polonaise une proclamation (1) remarquable, dans laquelle, éclairant

(1) Voici cette proclamation :

« Réunissez-vous autour de vos drapeaux ; armez vos bras « pour défendre votre patrie et pour maintenir son existence « politique. Pendant que l'empereur Alexandre prépare l'heu- « reux avenir de votre pays, montrez-vous prêts à soutenir ses « nobles efforts. Les mêmes chefs qui, depuis vingt ans, vous « ont conduits sur le chemin de la gloire, sauront vous y ra- « mener. L'empereur apprécie votre bravoure. Au milieu des

un peuple inconstant sur ses vrais intérêts, il rendait aux vertus de son frère un hommage mérité.

Quelque sévère que soit la discipline que Constantin a introduite dans l'armée polonaise, il est parvenu à se concilier l'attachement et l'admiration des soldats et des Polonais, par son amour pour la justice et par les talens militaires qu'il déploye dans le commandement suprême de l'armée.

Le 24 décembre 1815, il présida la séance solennelle du sénat polonais, où fut lue et proclamée la nouvelle constitution du royaume. Après cette lecture, le grand-duc, aux termes de l'article 308, prit la première place parmi les sénateurs, à la droite du trône. Lorsqu'en 1816 au mois d'octobre, Alexandre passa en revue les troupes polonaises, à Varsovie, il fut si satisfait de leur tenue qu'il embrassa son frère à plusieurs reprises, en leur présence. Aimable

« désastres d'une guerre funeste, il a vu votre honneur survivre à des événemens qui ne dépendaient pas de vous. De « hauts faits d'armes vous ont distingués dans une lutte dont « les motifs vous étaient souvent étrangers. A présent que vos « efforts ne seront consacrés qu'à la patrie, vous serez invincibles. Soldats et guerriers de toutes armes, donnez les « premiers l'exemple des vertus qui doivent régner chez tous « vos compatriotes. Dévouement sans bornes envers l'empereur, qui ne veut que le bien de votre patrie; amour pour « son auguste personne; obéissance, discipline, concorde, « voilà les moyens d'assurer la prospérité de votre pays qui « se trouve sous la puissante égide de l'empereur. C'est par « là que vous arriverez à cette heureuse situation que d'autres peuvent vous promettre, mais que lui seul peut vous « procurer; sa puissance et ses vertus vous en sont les garans. »

Depuis cette époque, le grand-duc Constantin n'a cessé de se faire aimer de toutes les classes de la société. Ce prince, doué d'une imagination plus vive, d'un esprit plus pénétrant que l'empereur Alexandre, adoré des troupes dont il partagera les travaux et les dangers, quand il le faudra, aurait, en écoutant les conseils de la modération, comme son frère, assuré le bonheur des peuples nombreux répandus sur un territoire immense, si, par une abdication dont on peut voir les détails et les causes aux pièces justificatives de ce volume, il n'eût donné la plus grande preuve d'un caractère élevé et d'une abnégation très rare dans un prince. Certes, celui-là n'est pas un homme ordinaire qui renonce avec tant de magnanimité au premier trône du monde.

A la première nouvelle de la mort de son frère, Constantin resta trente-six heures enfermé dans son palais, sans voir d'autres personnes que sa femme, et livré à la plus vive douleur, atterré d'un coup si inattendu, il a médité sur le néant des grandeurs humaines; il a vu que rien ne met à l'abri de la mort et qu'un souverain doit toujours s'y préparer en faisant le bonheur de ses sujets; et le résultat de ses réflexions a été la résolution généreuse d'éloigner de ses mains le fardeau de la royauté qu'il a jugé sans doute trop pesant pour elles. D'autres personnes, qui ont été à même de connaître le grand-duc Constantin et qui savent quel attachement il porte à la princesse de Lorwitz, pensent qu'il a pu immoler sa couronne à son amour pour sa femme. Fortement attachée à la religion catholique, elle n'aurait pas voulu y renoncer pour s'asseoir sur le trône avec Constantin, elle n'eût pas consenti non

plus à ne jouer à la cour qu'un rôle secondaire et peu honorable. Sa santé faible et chancelante donne des inquiétudes au grand-duc : toutes ces raisons, lors même que les volontés d'Alexandre n'eussent pas été sacrées pour son frère, ont pu influer puissamment sur la détermination prise par le grand-duc Constantin.

Cependant la notice biographique qu'on lit sur ce prince dans une feuille étrangère présente un étrange contraste avec l'aveu d'incapacité dont il a été question dans son acte d'abdication. Nous croyons devoir en copier ici quelques fragmens :

« Durant le règne d'Alexandre, le grand-duc « Constantin n'a cessé de montrer pour le service « de son frère un zèle infatigable et l'abnégation « complète de ses goûts. Il se proclamait le premier « sujet de l'empereur, et on l'a vu exposer sa vie à « Austerlitz pour assurer à Alexandre une retraite « plus sûre et plus facile.

« Nommé généralissime des troupes polonaises « dans un moment critique, il n'hésita pas de se « rendre à Varsovie, et par un travail soutenu, un « esprit d'ordre et de justice, et avec une fermeté « bien entendue, il parvint à tout organiser dans « ce royaume, où tout restait à régler et à régula- « riser. Il forma des débris de l'ancienne armée « polonaise, découragée par ses revers, et dont la « plus grande partie n'était composée que de jeunes « recrues, une armée admirable pour la tenue et la « discipline, en un mot, une avant-garde de qua- « rante mille hommes pour la Russie, dont tous les « corps, sous un chef aussi habile, ont pris l'atti-

« tude de vieilles troupes, de vétérans rompus à la « discipline et aux combats.

« Constantin est doué d'une mémoire admirable; « il connaît peut-être tous les officiers de l'armée « sous ses ordres et un grand nombre de soldats « russes avec lesquels il fit plusieurs campagnes.

« Ce prince est né guerrier; tout en lui l'annonce, « son attitude, son regard, sa voix, sa promptitude « à saisir d'un coup d'œil la véritable face des choses, « son talent à savoir mettre chacun à la place où il « peut être le plus utile; enfin cette franchise mili- « taire, apanage trop rare des princes, qui lui con- « cilie la confiance et l'amour de tous ceux qui l'ap- « prochent. Il est l'ami de ses amis, c'est-à-dire « qu'il n'a jamais changé dans ses affections, et qu'il « a conservé tous ses amis d'enfance dont il est le « bienfaiteur et l'appui. Comme ce prince a de « grands biens qui lui ont été donnés par l'empe- « reur Paul, il en consacre une forte partie à des « actes de bienfaisance; des veuves, des orphelins, « des invalides sont pensionnés par lui; un grand « nombre d'officiers et de soldats français, prison- « niers en 1812, lui doivent la vie et le bonheur « d'avoir revu leur patrie.

« Constantin jouit d'une belle et forte santé; il « supporte aisément le froid et la fatigue; il dort « peu; se lève à trois heures du matin pour tra- « vailler et expédier toutes les affaires avant neuf « heures, puis il se rend aux parades et à l'inspec- « tion des troupes. Il dîne à deux heures, fait une « légère méridienne et recommence ses occupations « avec ses secrétaires ou ses aides-de-camp. Il trouve « dans son intérieur et dans la tendre affection qu'il

« a pour son épouse, la princesse Lorwitz, un dé-
« dommagement à ses nombreux travaux. Malheu-
« reusement cette princesse, ornée de tous les talens
« et des qualités du cœur qui la font chérir, est
« d'une santé très délicate; on a craint pour sa poi-
« trine, mais on espère que sa jeunesse et les bains
« qu'elle a pris en Allemagne pourront la rétablir.

« Lorsque le grand-duc vient à Pétersbourg, il
« descend à son palais, appelé palais de Marbre,
« parceque c'est le seul qui soit bâti en marbre ou
« en granit; il fut construit par l'impératrice Ca-
« therine, et renferme une foule de choses magni-
« fiques et curieuses; on y admire surtout l'arsenal,
« arrangé par les soins du grand-duc Constantin.
« Le palais d'été de ce prince est le château de
« Strelna, sur le bord de la mer, à 18 verstes de
« Pétersbourg. A Varsovie, il habite le palais de
« Saxe en hiver, et le Belvédère en été. »

Ajoutons à cette notice le témoignage du général de Vaudoncourt, qui publia en 1815 et 1817 des *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en* 1812. Voici ce qu'il raconte de l'humanité du grand-duc Constantin :

« Il faisait soigner sous ses yeux, et jusque dans
« ses appartemens, les officiers français malades
« qu'il allait chercher lui-même dans les hôpitaux;
« il les visitait dans leurs lits, et les consolait
« par des expressions de bonté et d'intérêt. Il sauva
« d'un bâtiment incendié deux officiers qu'il arra-
« cha des flammes, en chargeant l'un sur ses épaules
« tandis que son valet-de-chambre emportait l'autre.
« Il brava, pour suivre les impulsions de son cœur
« généreux, une épidémie mortelle dont il fut lui-

« même atteint. Plus d'un officier arraché par son « humanité active des bras de la mort lui doit son « existence. C'est à ce titre que l'auteur lui adresse « l'hommage de sa juste reconnaissance.

« Parlerai-je des secours qu'il donna, du soin « généreux qu'il prit de tous ceux qui purent s'adres- « ser à lui, ou seulement qui eurent le bonheur de « le rencontrer! Mais sa bienveillante sollicitude ne « s'arrêta pas aux officiers seuls; combien de sol- « dats, parmi le petit nombre qui atteignit Wilna « et échappa aux désastres du 10 décembre, n'a-t-il « pas arrachés à la mort? C'était chez lui qu'il les « envoyait; le palais de Strelna, près de Péters- « bourg, vit une colonie de vétérans français, vê- « tus, nourris, entretenus à ses frais, conservant « sans contrainte toutes les habitudes et les formes « de la vie militaire, présenter l'image d'une pai- « sible garnison française aux bords de la Néva. »

Le témoignage du général de Vaudoncourt est d'autant plus précieux que cet officier supérieur ne s'est pas toujours montré exempt d'une admiration exclusive pour celui qui sacrifia sept cent mille hommes à une ambition insensée, et qu'il blâme souvent, avec une amertume voisine de l'injustice, toutes les opérations des armées ennemies.

Voici un autre trait du grand-duc qui prouve à la fois sa bienfaisance et ses sentimens politiques.

Un jeune officier français, pris par les Russes dans la fatale expédition de Moscou, obtint de la généreuse commisération de Constantin les moyens de retourner en France. Quand ce prince vint à Paris en 1814, cet officier se présenta devant son bienfaiteur qui l'accueillit de la manière la plus

flatteuse. Le funeste 20 mars 1815 ayant de nouveau amené les Russes en France, le même militaire s'empressa encore d'aller rendre ses hommages au grand-duc; mais dès que Constantin l'aperçut: « N'avancez pas, lui cria-t-il, qu'avez-vous fait « depuis que je vous ai vu? — Monseigneur, j'ar- « rive de Gand. — Eh bien, approchez, et donnez- « moi la main; je vous reconnais pour un loyal « chevalier, puisque vous savez garder votre foi à « votre souverain légitime. »

RÉFLEXIONS

SUR

L'ABDICATION DE CONSTANTIN,

ET SUR

L'AVÉNEMENT DE NICOLAS AU TRÔNE DE RUSSIE.

DANS les gouvernemens absolus, un interrègne est une révolution tout entière. Ces Etats où il n'y a qu'un pouvoir, et où ce pouvoir est un homme, ne souffrent ni relâchement, ni doutes dans la soumission. Le jour où le trône est vacant, la constitution est changée. Tous les liens se brisent; le peuple, au lieu d'obéir, délibère; c'est un troupeau sans pasteur, une armée sans chef, une église sans Dieu.

Pour que le principe de l'autocratie fût sauvé, il aurait fallu que le grand-duc Nicolas, en proclamant l'avènement de son frère, pût couvrir d'un voile épais les singulières transactions dont le Sénat conservait le dépôt et les négociations qui allaient suivre. La nation russe devait tout ignorer jusqu'au jour où l'empereur Constantin aurait fait usage de son pouvoir en le transportant, avec la docile fidélité des peuples, au second héritier d'Alexandre. De cette sorte, il n'y aurait pas eu interrègne.

Au contraire, le mot de renonciation a été mêlé d'abord aux sermens qu'on exigeait de la Russie. Les discussions fraternelles auxquelles tenait le sort de l'empire, ont été conduites d'une façon éclatante. A peine tant de jour les eût-il éclairées dans un pays libre. On voit bien quels intérêts ce procédé pouvait servir, et le manifeste de l'empereur Nicolas n'en fait pas mystère. Mais il a laissé cinquante millions d'hommes en suspens sur ce qu'ils devaient faire de leur foi,

et sur ce qui adviendrait de leur destinée. C'était, dans toute la force du mot, continuer l'interrègne.

La première conséquence d'un tel état de choses, est que chacun se demande lequel des deux rivaux règnera, et il n'est pas de cœur caché sous une couche si épaisse de servitude, qui ne batte bientôt à cet autre doute : lequel vaut le mieux? Maintenant, supposez l'autorité civile sans force, la nation assujettie, des armées puissantes, et vous avez le Prétoire.

Le principe des états despotiques n'a pas seul été méconnu. Celui de toutes les monarchies l'a été en même temps. La grande foi de l'hérédité se trouve violée par cette vague et mystérieuse renonciation du czarowitsch qui, légitime héritier du trône, n'y est pas même monté afin de délier les sujets du serment que Nicolas leur avait demandé pour lui. Nicolas s'était ainsi montré habile et sage. Il savait, suivant ses propres expressions, que la renonciation antérieure *n'avait point force de loi*; il voulait une résignation nouvelle, patente, décisive. Sa proclamation nous découvre ses desseins. Il ne nous dit pas pourquoi son frère ne les a pas remplis. Nous savons seulement que le nom de l'empereur Constantin, auquel l'un des peuples les plus timorés de la terre a juré obéissance devant Dieu, ne figurera point dans l'histoire. Le règne du nouveau monarque datera du jour où lui-même se déclarait simple sujet de l'empire. Tout cela est plein d'étranges mystères.

Tout cela pourrait être plein de causes résolutoires. On ne dépose que le pouvoir qu'on possède. Ce que le prince promit sujet ne le lie point souverain. Ce dernier titre est à lui tant qu'il ne l'abdique pas, et l'abdication du pouvoir suprême a toujours des formes solennelles comme son inauguration. Lorsque Dioclétien, Charles-Quint, Casimir, la reine Christine, passèrent le sceptre à d'autres mains, ce fut dans leur capitale, en vue de leurs sujets et du monde, à la clarté du jour. Tous descendirent du trône avec plus de

pompe encore qu'ils n'y étaient montés. Ici, l'héritier légitime qui refuse la couronne, ou plutôt le potentat reconnu qui l'abandonne, n'est pas même sur le sol moscovite. Nul acte extérieur ne manifeste aux yeux de la foule ses résolutions souveraines; il pleure, dit-on, un frère au fond de ses palais. On garde un silence profond sur le nom qui règne aux lieux où il réside; on ne le voit pas, dans la cité qu'il commande, faire pour Nicolas, que sa volonté constitue roi, ce que Nicolas fit pour lui d'abord, et désigner à l'obéissance flottante de la Pologne le frère désormais possesseur de son vaste héritage. Enfin, le grand-duc qui est à Saint-Pétersbourg a voulu qu'il régnât un jour, ne fût-ce qu'afin de faire sanctionner par lui son avènement, et le grand-duc qui est à Varsovie ne veut pas régner même le quart-d'heure qu'il fallait pour abdiquer.

L'enchaînement de tous ces faits explique suffisamment pourquoi le sang a coulé. On ne peut s'étonner trop du nom hâtif de rebelles que nos feuilles officielles prodiguent à des régimens armés pour maintenir l'application de la loi fondamentale des trônes. N'y a-t-il pas peu de sagesse dans cet empressement à prendre couleur au milieu d'un tel débat?

Sans doute le soldat ne doit point délibérer. Mais le soldat ne sait pas lire. Une simple lettre, qu'on lui assure écrite par le prince désigné quelques jours auparavant à ses acclamations, peut lui sembler une faible autorité pour décider ces faciles déplacemens du serment militaire dont la religion moscovite s'alarme. Si des doutes, sur la vérité des faits, sont venus aggraver les hésitations de sa conscience, il y aura quelque chose de respectable dans ces scrupules de la fidélité. Supposez ces doutes légitimes, ces hommes seraient des héros. Avant de les traiter en coupables, nous autres spectateurs éloignés du combat, attendons au moins d'être bien sûrs qu'ils soient irrévocablement vaincus.

Ils ne le sont point à nos yeux sans retour, tant que

nous ne saurons pas la nouvelle de leur résistance sanglante parvenue aux extrémités méridionales de l'empire, et l'obéissance des troupes acquise, malgré ce premier effort, au nouveau monarque. Jusque-là rien n'est changé, qu'un nom sur l'affiche de ce grand théâtre; le drame ne l'est pas.

Si l'on veut bien songer que Saint-Pétersbourg est une capitale opulente où les habitudes et les sentimens de la vie civile l'emportent de beaucoup sur l'esprit des camps; que, dans ses murs siége le Sénat, dépositaire des traditions et de la politique d'Alexandre; que la présence du nouveau czar, du plus jeune des grands-ducs, de cette impératrice-mère, au respect de qui le feu empereur prit toujours le pieux soin de façonner ses peuples, surtout peut-être la présence des événemens, faite pour dissiper les doutes; que tout en un mot devait rallier les esprits au vœu désormais unanime de trois frères qui restent et de celui qui n'est plus; que là cependant des généraux sont tombés les armes à la main; que les amis du prince absent ont osé faire feu les premiers; que le sort du combat a été long-temps indécis; on comprendra nos sollicitudes. Qui oserait répondre de ce que feront des armées livrées à l'agitation d'une longue attente, à l'incertitude des nouvelles lointaines, au choc des bruits mensongers, à l'ardeur impatiente des multitudes armées, à la conduite des chefs dont l'autorité ne peut manquer d'être indécise comme leur obéissance?

Nous l'avons vu: depuis un mois, les affections de la soldatesque doivent flotter entre les deux princes proposés à l'attention du monde comme destinés à remplir l'un ou l'autre le vide immense que laisse l'interrègne; et une ancienne communauté de travaux et de périls, ces trente ans de services dont parle Constantin, la renommée de goûts belliqueux, d'habitudes militaires, semble devoir tourner du côté de Varsovie, dirons-nous bien des regrets, ou bien des vœux?

Une abdication libre et volontaire oblige le zèle, l'atta-

chement même à se résigner. Mais, quand cette abdication est le sceau d'anciens engagemens, d'encouragemens contractés sous le poids d'une autorité impérieuse, tout le monde examine quelles conditions la déterminèrent; et l'intérêt public, loin de les ratifier, ne fera que s'accroître, si on soupçonne la générosité de persister aujourd'hui dans les sacrifices qu'hier exigea la force.

Le silence gardé par les documens qu'on publie sur les motifs de la renonciation extraordinaire de Constantin, ne fait que donner à ces actes une couleur bizarre de contrainte. Tout le monde a pénétré ces faciles secrets, et le prince qui a préféré ses affections à la couronne, est sûr de la bienveillance populaire. Le prince qui est déshérité pour avoir ouvert sa couche à une simple sujette, est sûr de la vive adhésion des soldats. Il y a sur tout ceci quelque chose à dire.

Les hauts pouvoirs qui veillent sur les destinées de l'Europe, font effort pour réprimer chez les nations le goût des changemens. On leur demande de renfermer leur avenir tout entier dans ce qui fut. Mais un tel système exige au moins qu'en sévissant contre les pays révolutionnaires, les cabinets ne soient point novateurs. Contester à la fois aux peuples les bénéfices du présent et ceux du passé, ce ne serait chose ni équitable, ni politique.

Or, tout le monde sait que ce qu'on appelle en Allemagne mariages du côté gauche, fut toujours admis comme valide par le peu de droit public que la Russie posséda dans les anciens temps: l'exemple de Pierre Ier n'est pas seulement dans tous les souvenirs. Qui peut ignorer que jusqu'à ce grand prince, il fut de règle à la cour des czars, que lorsqu'ils voulaient contracter mariage, les jeunes filles de la Moscovie étaient mandées dans leur capitale, et qu'après un temps fixé, elles recevaient un présent, et retournaient au foyer paternel? Une seule restait, celle qui avait eu pour présent la couronne.

Le système de la nécessité des alliances royales, c'est-à-

dire d'une perpétuelle naturalisation de femmes étrangères près et sur le trône, est donc une innovation allemande, dont les cœurs russes peuvent à bon droit s'étonner. Le vieux sang moscovite peut s'en trouver animé pour la cause du czarowitsch déchu. Ce n'est pas tout : à la Russie est annexé un grand royaume, dont la constitution, peu sage, mais fort légitime, puisque le temps l'avait consacrée, vivrait encore si le glaive de l'étranger et le joug de la conquête ne l'avait réduite au néant il y a quarante années. Dans ce royaume, tout noble pouvait ceindre à son tour le bandeau des rois. Une grande usurpation, le fameux partage de la Pologne de moins, et la femme de Constantin aurait pu être la femme d'un nouveau Jean Sobieski. Le gentilhomme qui l'aurait épousée, aurait pu s'asseoir et la placer, avec lui, sur le trône des Jagellons. Son sein aurait nourri peut-être un autre Piast; et Constantin ne peut régner, parcequ'il l'a unie à son sort! Il ne peut ce que le dernier nonce polonais aurait pu faire! En faut-il davantage pour rallier les sentimens de la nation polonaise à tousceux que pourraient faire passer, du côté du grand-duc, l'esprit militaire et jusqu'à certain point l'orgueil de la noblesse russe. Maintenant, parlons de l'esprit national tout entier.

Deux besoins dominent la vieille race des Slavons de Ruric et d'Olga : celui de l'obéissance et celui de la foi. Elle est attaquée en ce moment dans l'un et l'autre ; l'obéissance souffre de l'anarchie qui succède à Alexandre, la religion fut profondément blessée de la politique que ce prince adopta depuis quatre années, l'armée russe ronge le frein qui l'arrête sur les frontières. Elle aperçoit, pour ainsi dire, du plateau de l'Ukraine, l'incendie qui dévore le Péloponèse. Les cris des patriarches, des évêques, des religieux, d'une population toute entière qu'on met à mort, arrivent jusqu'à ces ames que l'ardeur des croyances chrétiennes et la haine de voisins infidèles raniment plus qu'il n'est donné au despotisme de les engloutir et de les abattre. Les passions

du chrétien, du Moscovite, du soldat, fermentent ainsi à la fois dans les rangs fatigués du repos. Ils ont vu leur empereur, jeune et plein de vie, venir tomber sur ces rivages où il les avait enchaînés. Alexandre a pu, en quelque sorte, voir les malheurs de la Grèce, et son règne a fini. Qui peut mesurer l'impression de ce coup de la Providence sur des imaginations crédules et froissées!....... Evidemment, dans le grand procès aujourd'hui pendant, la fortune n'a pas porté encore son dernier arrêt.

Certes, il y a dans tout ce que nous avons rappelé de quoi remuer les masses les plus pesantes, de quoi soulever les plus dociles. Admettons cependant que la paix continue à fleurir parmi de tels élémens de discorde et de guerre; que fera le grand-duc Constantin? L'empereur Nicolas, que fera-t-il?

Le grand-duc a cru ne céder qu'un trône, la paix de l'empire exigera de lui un sacrifice de plus. Le frère aîné obéissant à son frère; le plus expérimenté, le plus guerrier des deux vivant en sujet fidèle, en lieutenant docile du plus pacifique et du plus jeune; ce vice-roi volontaire se hâtant, au besoin, de châtier les partisans dévoués dont le sang coulerait pour sa cause, et restant uni de cœur à ceux qui le veulent sur les marches du trône, plutôt qu'à ceux qui le demandent pour maître : ce serait là un spectacle unique dans les annales du monde, et de hautes vertus peuvent le faire comprendre. L'empereur Charles-Quint, déjà infirme et vieux, ne les avait pas dans le monastère de Saint-Just; ni peut-être Dioclétien à Salone. Nous croyons que Constantin saurait les déployer dans sa préfecture de Varsovie : mais son frère a-t-il le droit d'écouter les sentimens généreux qui lui commanderont la confiance, quand l'intérêt de cinquante millions d'hommes lui conseillera des alarmes? Peut-il s'assurer que les faciles mécontentemens de la soldatesque, un retard de paie, un coup de bâton injustement donné, la moindre étincelle

NOTICE

SUR

L'EMPEREUR DE RUSSIE

NICOLAS IER.

L'EMPEREUR Nicolas Ier est né le 25 juillet 1796. Il est d'une haute stature et bien formé de corps; il a l'air martial et un coup d'œil scrutateur qui intimide parfois ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Ce prince jouit d'une santé brillante, prend beaucoup d'exercice et fait manœuvrer souvent les troupes. On l'a vu, dans la nuit et par un froid rigoureux, faire le tour des corps-de-garde pour s'assurer par ses yeux que tout était en ordre. Nicolas a l'habitude du travail, et s'occupe surtout des sciences exactes et militaires; il est même parvenu dans ces matières difficiles au plus haut degré de science. L'art des fortifications lui est familier, et il connaît à fond tout ce qui y a rapport, dans ce qui concerne la Russie. Ce prince a d'ailleurs infiniment d'ordre dans ses affaires et entend parfaitement la comptabilité. Le palais Anitschkof, qu'il a habité jusqu'à son avènement au trône, était un modèle d'élégance, d'ordre et de bonne tenue. Il aime beaucoup la musique, et surtout la musique militaire; il a même des talens pour cet art. Il a formé, pour les corps des mineurs et pompiers,

NOTICE

SUR

L'EMPEREUR DE RUSSIE

NICOLAS Ier.

L'EMPEREUR Nicolas Ier est né le 25 juillet 1796. Il est d'une haute stature et bien formé de corps; il a l'air martial et un coup d'œil scrutateur qui intimide parfois ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Ce prince jouit d'une santé brillante, prend beaucoup d'exercice et fait manœuvrer souvent les troupes. On l'a vu, dans la nuit et par un froid rigoureux, faire le tour des corps-de-garde pour s'assurer par ses yeux que tout était en ordre. Nicolas a l'habitude du travail, et s'occupe surtout des sciences exactes et militaires; il est même parvenu dans ces matières difficiles au plus haut degré de science. L'art des fortifications lui est familier, et il connaît à fond tout ce qui y a rapport, dans ce qui concerne la Russie. Ce prince a d'ailleurs infiniment d'ordre dans ses affaires et entend parfaitement la comptabilité. Le palais Anitschkof, qu'il a habité jusqu'à son avènement au trône, était un modèle d'élégance, d'ordre et de bonne tenue. Il aime beaucoup la musique, et surtout la musique militaire; il a même des talens pour cet art. Il a formé, pour les corps des mineurs et pompiers,

sous ses ordres, la plus belle musique de cors que l'on puisse entendre en Europe. C'est un nommé Steit, habile artiste, qui a présidé à cette formation. Le théâtre français de Pétersbourg doit beaucoup à l'empereur Nicolas et à son épouse l'impératrice Alexandrine; il l'a soutenu contre les intrigues de quelques Russes exclusifs, et a fait jouer souvent les artistes français dans les fêtes qu'il donnait au palais Anitschkof.

Le grand-duc Nicolas fut marié, le 7 juillet 1817, avec la princesse Charlotte de Prusse, qui prit le nom d'Alexandrowina; il eut l'année suivante de ce mariage un fils qui fut nommé Alexandre comme l'empereur son oncle. Le grand-duc Nicolas écrivit à cette occasion à l'archevêque Augustin la lettre suivante :

« Monseigneur,

« J'ai vu avec la crainte d'un faible mortel, mais « avec l'espérance d'un chrétien fidèle, approcher « le moment le plus décisif de ma vie; incertain de « ce que la Providence m'avait réservé, j'avais af- « fermi mon ame par un vœu religieux, et j'atten- « dais avec résignation la volonté de Dieu.

« Il a plu à la divine Providence de me faire « goûter le bonheur d'être père; elle a bien voulu « conserver et la mère et le fils. L'expression de la « reconnaissance, qui n'est pas nécessaire à celui « qui scrute les cœurs, devient indispensable pour « un cœur qui en est pénétré. Le vœu que je m'em- « presserai de remplir est d'ériger, sous l'invocation « d'Alexandre-Crewski, une chapelle dans l'église « de la nouvelle Jérusalem. C'est l'humble offrande

« d'un père heureux qui confie au Tout-Puissant « son bien le plus précieux, la destinée de sa femme « et de son fils.

« Vous, Monseigneur, vous serez mon aide et « mon guide dans l'accomplissement d'un voeu si « cher à mon cœur; que de ferventes prières pour « la mère et le fils soient adressées au ciel au pied « de cet autel élevé par la reconnaissance d'un père ! « que le Tout-Puissant prolonge leurs jours pour « leur bonheur, pour le service du souverain, pour « l'honneur et le bien de la patrie !

« En demandant votre bénédiction pour eux et « pour moi, je suis, etc.

« Le grand-duc,

« NICOLAS. »

Ce fils, dont la naissance causa à son père une joie si vive et si religieuse, est un enfant de huit ans, d'une figure charmante et de la plus belle espérance; il a depuis un an un cavalier qui l'accompagne à la promenade et le surveille dans ses jeux: c'est le major Moerder, ci-devant capitaine au corps des cadets nobles. Le jeune prince se promène souvent en uniforme de colonel de hussards, et salue avec une politesse charmante les personnes qui le rencontrent et qui lui rendent les hommages dus à sa naissance; il parle russe, français, anglais et allemand.

Dès le premier moment où l'empereur Nicolas est monté sur le trône, on a pu juger la fermeté et la bonté de son cœur; tout le monde sait comment il s'est montré dans la malheureuse journée du 14 (26) décembre comme souverain; mais rien ne peint mieux le monarque et l'ami que le billet au-

tographe, que S. M. adressa au gouverneur militaire de Pétersbourg, le comte Miloradowitsch, aussitôt qu'il eut connaissance de sa blessure :

« Mon ami, mon cher Michel Androwitsch, que « Dieu vous récompense de ce que vous avez fait « pour moi ; ayez confiance en Dieu comme je l'ai « moi-même ; il ne m'arrachera pas mon ami. Si je « pouvais suivre l'impulsion de mon cœur, je serais « déja près de vous, mais les affaires me retiennent. « Cette journée est bien pénible pour moi ; mais j'ai « une consolation que rien n'égale, car je vois en « vous et dans tout le peuple mes amis et mes en- « fans ; que la bonté infinie de Dieu me donne des « forces pour les payer de retour, j'y consacrerai « toute ma vie.

« Votre intime ami,

« NICOLAS. »

Le nouvel empereur, par suite du déplorable événement de Saint-Pétersbourg, a fait connaître quelles étaient ses intentions à l'égard de la secte révolutionnaire qui essaie dans toutes les parties de l'Europe de répandre et de faire triompher ses principes de désordre et de subversion sociale.

« D'après les mesures déja prises, dit ce monar- « que, dans sa proclamation du 31 janvier, le pro- « cès, le châtiment, embrasseront dans toute son « étendue, dans toutes ses ramifications, un mal « dont le germe compte des années, et j'en ai la con- « fiance, ils le détruiront jusque dans sa racine ; ils « purgeront de cette contagion étrangère le sol sa- « cré de la Russie ; ils feront disparaître cet odieux

« mélange de tristes vérités et de soupçons gratuits « qui répugne aux ames nobles ; ils tireront à jamais « une ligne de démarcation tranchante et ineffaçable « entre l'amour de la patrie et les passions révolu- « tionnaires, entre le désir du mieux et la fureur « des bouleversemens ; ils montreront au monde « que la nation russe, toujours fidèle à son souve- « rain et aux lois, repousse les secrets efforts de « l'anarchie, comme elle a repoussé les attaques « ouvertes de ses ennemis déclarés ; ils montreront « comment on se délivre d'un tel fléau ; ils prouve- « ront que ce n'est point partout qu'il est indes- « tructible. »

Nicolas Ier obtiendra ces résultats salutaires si, en écoutant les conseils de la modération, il sait employer en même temps les mesures inflexibles d'une volonté ferme aidée de tous les secours que peut lui donner la puissance. Il peut être bon et généreux comme Alexandre : mais qu'il prenne garde de l'imiter dans sa dangereuse condescendance pour les idées dominantes du siècle. Ces idées sont de deux espèces et se partagent aujourd'hui le monde. Les unes sont pour une entière indépendance, soit politique, soit religieuse : les autres sont en faveur du despotisme absolu. Le chef-d'œuvre du génie de la part d'un homme armé d'un grand pouvoir serait de savoir diriger les esprits et de faire marcher les peuples entre ces deux routes également pleines d'écueils, de dangers et de malheurs.

PIÈCES

RELATIVES

A L'ABDICATION DU GRAND-DUC CONSTANTIN
EN FAVEUR DE SON FRÈRE NICOLAS.

Déclaration de Nicolas Ier.

Nous Nicolas Ier, Empereur et Autocrate de toutes les « Russies, etc., à tous nos fidèles sujets :

« Dans l'affliction de notre cœur et dans la douleur com- « mune qui nous oppresse, nous, notre Maison impériale « et notre chère patrie, ne pouvons que nous incliner de- « vant les décrets impénétrables du Très-Haut, et demander « à lui seul force et consolation. Il lui a plu d'appeler à lui « l'Empereur Alexandre Ier, de glorieuse mémoire, et nous « avons tous perdu un père, un souverain qui, pendant « vingt-cinq ans, fit le bonheur de la Russie et le nôtre.

« Lorsque la nouvelle de ce triste événement nous arriva, « le 27 novembre, nous nous empressâmes dans ce mo- « ment même de douleur amère, de remplir un devoir sa- « cré, et ne suivant que le mouvement de notre cœur, de « prêter serment de fidélité à notre frère aîné, le grand- « duc Constantin Czarowitsch, comme à l'héritier légitime « du trône de Russie, par droit de naissance.

« Nous venions d'acquitter ce devoir quand nous apprî- « mes, par le conseil d'Etat, qu'il avait été commis à sa « garde, le 15 octobre 1823, un écrit revêtu du sceau du « défunt empereur, avec une lettre autographe de S. M., « par laquelle il commandait au conseil d'Etat « de conser- « ver ce paquet jusqu'à nouvel ordre, et en cas de mort de « l'empereur, d'ouvrir, avant toute résolution ultérieure, le « paquet en séance extraordinaire, » que cet ordre venait « d'être exécuté par le conseil d'Etat, et qu'on avait trouvé « dans le pli les pièces suivantes :

« 1°. Une lettre du grand-duc Constantin Czarowitsch,

« en date du 14 janvier 1822, adressée au défunt empereur,
« par laquelle S. A. I. renonçait à la succession au trône, à
« lui dévolue par droit de naissance.

« 2°. Un manifeste du 16 août 1823, avec la signature
« autographe de S. M. I., par lequel, en raison des motifs
« de renonciation présentés par le grand-duc Constantin
« Czarowitsch et admis par S. M., elle arrêtait que nous,
« frère puîné du grand-duc renonçant, étions l'héritier du
« trône, conformément aux lois fondamentales de l'empire.
« Nous avions été informé depuis que le même acte avait
« été déposé entre les mains du Sénat dirigeant, dans le sa-
« cré synode, et dans l'église métropolitaine de l'Assomp-
« tion de Moscou.

« Ces nouvelles ne purent changer notre résolution une
« fois prise; nous ne vîmes dans ces actes qu'une renon-
« ciation faite du vivant de S. M. I., et confirmée par lui.
« Cependant nous n'avions ni le désir, ni le droit de regar-
« der comme irrévocable cette renonciation qui n'avait pas
« été rendue publique, et n'avait pas obtenu force de loi.
« Nous voulions montrer ainsi notre respect pour les pre-
« mières lois fondamentales de notre patrie, et surtout pour
« celle de l'ordre immuable de succession, et fidèle à notre
« serment, nous ordonnâmes que tout l'empire suivît notre
« exemple, notre dessein dans ces circonstances importantes
« n'étant pas de consulter la validité des résolutions de
« S. A. R., ni de nous mettre en opposition avec la der-
« nière et sacrée volonté du défunt empereur, notre père
« et notre bienfaiteur commun. Nous cherchions simple-
« ment à assurer contre toute tentative la loi qui règle la
« succession au trône, montrer la pureté de nos intentions,
« et ne pas laisser même un instant notre chère patrie dans
« l'incertitude sur la personne de son souverain légitime.
« Cette résolution, prise dans la pureté de notre conscience
« et devant Dieu, fut approuvée et bénie par notre mère
« S. M. l'impératrice.

« Cependant la fatale nouvelle de la mort de S.M. l'empe-

« reur était arrivée de Taganrog à Varsovie, le 25 novembre,
« et par conséquent deux jours plus tôt qu'ici. Le grand-
« duc Czarowitsch Constantin resta inébranlable dans sa
« résolution, et la confirma le jour suivant par deux actes,
« en date du 26 novembre, qu'il chargea notre très cher
« prince le grand-duc Michel de nous apporter.

« Ces actes consistaient :

« 1°. Dans une lettre adressée à S. M. l'impératrice, notre
« bien-aimée mère, où S. A. I. renouvelait sa résolution
« antérieure de s'en référer à l'acte de renonciation ser-
« vant de réponse au rescrit du défunt empereur, en date
« du 2 février 1822, et terminait par renoncer solennelle-
« ment à tous ses droits au trône, et les reconnaissait trans-
« mis sur notre descendance, conformément aux lois de
« l'hérédité du trône.

« 2°. Dans une lettre adressée à notre propre personne,
« où S. A. I. réitérait sa détermination primitive, en nous
« donnant le titre de *Majesté Impériale*, ne se réservant
« que celui-ci de *Czarowitsch*, comme ci-devant, et se di-
« sant enfin le plus fidèle de nos sujets.

« Quelque décisifs que fussent ces actes, et quoiqu'ils
« prouvassent ostensiblement que la détermination de
« S. A. I. était irrévocable, nos sentimens personnels et l'é-
« tat des choses nous décidèrent à différer la publication des
« actes susdits jusqu'à ce que S. A. I. nous eût manifesté sa
« volonté relativement au serment qui lui avait été prêté par
« nous et par la totalité de l'empire.

« Après avoir reçu cette manifestation des volontés défi-
« tives de S. A. I., nous en donnons communication à nos
« sujets, en y joignant les documens qui suivent :

« 1°. La lettre de S. A. I. Czarowitsch Constantin au dé-
« funt empereur Alexandre; 2°. la réponse de S. M. I.;
« 3°. le manifeste du défunt empereur qui accepte la re-
« nonciation de S. A. I, et nous reconnaît pour héritier
« du trône; 4°. la lettre de S. A. I. à notre bien-aimée mère
« l'impératrice; 5°. la lettre qui nous fut adressée par S. A. I.

« D'après tous les actes sus-mentionnés, et en conformité « des lois existantes sur l'ordre de succession, nous, pleins « de respect pour les décrets impénétrables de la Provi- « dence qui nous guide, nous montons sur le trône de toutes « les Russies, ainsi que sur le trône de Pologne, qui en est « inséparable, ainsi que le grand-duché de Finlande, et « nous ordonnons :

« 1°. Que le serment de fidélité sera prêté à notre per- « sonne et à notre héritier légitime, le grand-duc Alexan- « dre, notre bien-aimé fils ;

« 2°. Que l'époque de notre avénement au trône sera « comptée désormais de la date du 19 novembre 1825;

« Enfin, nous exhortons tous nos fidèles sujets à adresser « avec nous leurs ferventes prières au Tout-Puissant, afin « qu'il daigne nous donner la force de porter le fardeau qui « nous est imposé par sa divine Providence, et qu'il nous « maintienne dans la ferme volonté de ne vivre que pour « notre chère patrie, et de marcher sur les traces du mo- « narque que nous pleurons.

« Puisse notre règne n'être qu'une continuation du sien, « et puissions-nous remplir tous les vœux que formait, « pour la prospérité de la Russie, celui dont le souvenir « sacré nous soutiendra dans les efforts et dans l'espérance « de mériter les bénédictions du ciel et l'amour de nos « peuples !

« Donné en notre résidence impériale de Saint-Péters- « bourg, le 12 décembre de l'an du salut 1825, et le pre- « mier de notre règne.

« *Signé* NICOLAS. »

Lettre de S. A. I. le Czarowitsch grand-duc Constantin à l'empereur Alexandre.

« SIRE,

« Enhardi par les prémices multipliées de la bienveil-

lance de S. M. I. envers moi, j'ose la réclamer encore une fois et mettre à ses pieds mes humbles prières. Ne me croyant ni l'esprit, ni la capacité, ni la force nécessaire, si jamais j'étais revêtu de la haute dignité à laquelle je suis appelé par ma naissance, je supplie instamment S. M. I. de transférer ce droit sur celui qui me suit immédiatement, et d'assurer à jamais la stabilité de l'empire. Quant à ce qui me concerne, je donnerai par cette renonciation une nouvelle garantie et une nouvelle force à celle à laquelle j'ai librement et solennellement consenti à l'époque de mon divorce avec ma première épouse. Toutes les circonstances de ma situation présente me déterminent de plus en plus à prendre une mesure qui prouvera à l'empire et au monde entier la sincérité de mes sentimens.

« Puisse V. M. I. accueillir mes vœux avec bonté; puisse-t-elle déterminer notre auguste mère à les accueillir elle-même et à les sanctionner par son consentement impérial! Dans le cercle de la vie privée, je m'efforcerai toujours de servir de modèle à vos fidèles sujets et à tous ceux qu'anime l'amour de notre chère patrie.

« Je suis avec le plus profond respect,

« CONSTANTIN. »

Pétersbourg, 24 janvier 1822.

Réponse de S. M. l'empereur Alexandre.

« TRÈS CHER FRÈRE,

« Je viens de lire votre lettre avec toute l'attention qu'elle mérite; je n'y ai rien trouvé qui m'ait pu surprendre, ayant toujours su apprécier les sentimens élevés de votre cœur; elle m'a fourni une nouvelle preuve de votre sincère attachement à l'Etat, et de vos soins prévoyans pour la conservation de sa tranquillité.

« Suivant vos désirs, j'ai communiqué votre lettre à

notre très chère mère ; elle l'a lue pénétrée des mêmes sentimens que moi, et reconnaît avec gratitude les nobles motifs qui vous ont dirigé.

« D'après ces motifs allégués par vous, il ne nous reste à tous deux qu'à vous laisser toute liberté de suivre vos résolutions inaltérables, et de prier le Tout-Puissant de faire produire à des sentimens aussi purs les résultats les plus satisfaisans.

« Je suis, pour toujours, votre très affectionné frère,

« *Signé* ALEXANDRE.

« Pour copie,

« *Signé* CONSTANTIN. »

Saint-Pétersbourg, ce 2 février 1822.

Manifeste de l'empereur Alexandre.

« Nous, par la grace de Dieu, Alexandre Ier, Empereur et Autocrate de toutes les Russies, etc., etc.

« Faisons savoir à nos fidèles sujets :

« Dès l'instant que nous sommes monté sur le trône de toutes les Russies, nous avons constamment été pénétré qu'il était de notre devoir envers Dieu de conserver la félicité de notre patrie et de nos peuples, non-seulement pendant la durée de notre règne, mais de la préparer et de l'assurer également par la désignation claire et précise de notre successeur, ainsi qu'elle ressort des statuts de notre maison impériale, et qu'elle est conforme aux intérêts de notre empire.

« Nous n'étions pas à même, à l'exemple de nos ancêtres, de le désigner immédiatement, parceque nous nourrissions l'espoir que peut-être la divine Providence daignerait nous donner un héritier du trône en ligne directe ; mais plus nous avancions en âge, plus nous croyions de-

voir nous presser de mettre le trône dans une position telle, qu'il ne puisse même un instant rester vacant.

« Pendant que nous portions ces soins dans notre cœur, notre bien-aimé frère, le Czarowitsch et grand-duc Constantin, ne suivant en cela que ses propres inspirations, nous adressa la demande d'être autorisé à transmettre son droit au trône impérial, auquel il pourrait être appelé un jour par droit de naissance, des statuts héréditaires de succession de notre maison impériale, et au maintien inaltérable de la tranquillité de l'empire russe.

« Après avoir imploré l'assistance du Tout-Puissant, et avoir pris en considération un objet aussi cher à notre cœur qu'important pour l'Etat, nous avons reconnu que les statuts ayant rapport à la succession au trône n'enlèvent point à ceux qui y ont droit la faculté d'y renoncer, aussitôt qu'il ne se présente pas de difficultés dans l'ordre de ceux appelés à succéder, nous avons, après l'assentiment préalable de notre auguste mère, et en vertu du droit de chef de la famille impériale, qui nous appartient par droit d'hérédité, et nous souvenant de la puissance qui est donnée par Dieu,

« Avons ordonné ce qui suit :

« 1°. L'acte émis volontairement et de plein gré par notre frère puîné, le Czarowitsch et grand-duc Constantin, par lequel il renonce à ses droits au trône impérial, reste dans toute sa force et invariable. Ledit acte de renonciation, pour en constater en tout temps son authenticité, restera déposé dans la grande cathédrale de l'Assomption, à Moscou, et dans les trois autorités suprêmes de notre empire : le Saint-Synode, le Sénat, et le Conseil dirigeant.

« 2°. En conséquence des susdites dispositions, et en exécution de l'acte de succession au trône, nous reconnaissons pour notre successeur notre second frère le grand-duc Nicolas. De cette manière, nous concevons la douce espérance que le jour où il plaira au Roi des Rois de nous ap-

Lettre du grand-duc Constantin à l'empereur Nicolas.

« MON TRÈS CHER FRÈRE,

« C'est avec la plus profonde tristesse que j'ai appris hier soir la nouvelle de la mort de notre adoré souverain, mon bienfaiteur l'empereur Alexandre. En m'empressant de vous témoigner les sentimens que me fait éprouver ce cruel malheur, je me fais un devoir de vous annoncer que j'adresse, par le présent courrier, à S. M. I. notre auguste mère, une lettre par laquelle je déclare que, par suite du rescrit que j'avais obtenu de feu l'empereur, en date du 2 février 1822, à l'effet de sanctionner ma renonciation au trône, c'est encore aujourd'hui ma résolution inébranlable de vous céder tous mes droits de succession au trône des empereurs de toutes les Russies; je prie en même temps notre bien-aimée mère et tous ceux que cela peut concerner, de faire connaître ma volonté invariable à cet égard, afin que l'exécution en soit complète.

« Après cette déclaration, je regarde comme un devoir sacré de prier très humblement V. M. I. de recevoir le premier mon serment de soumission et de fidélité, et de me permettre de lui déclarer que mes vœux n'étant dirigés vers aucune dignité nouvelle, ni vers aucun titre nouveau, je désire uniquement et simplement conserver celui de Czarowitsch, dont mon auguste père a daigné m'honorer pour mes services. Mon unique bonheur sera désormais de faire accueillir par V. M. I. les sentimens de mon profond respect et de mon dévouement sans bornes; j'en donne pour gage plus de trente années d'un service fidèle, et le zèle constant que j'ai fait éclater envers les empereurs mon père et mon frère.

« C'est dans les mêmes sentimens que, jusqu'à mon dernier soupir, je ne cesserai de servir V. M. I. et ses succes-

seurs, dans mes fonctions présentes et dans la situation actuelle.

« Je suis, avec le plus profond respect,

« CONSTANTIN. »

Varsovie, 26 novembre 1825.

RÉFLEXIONS SUR CES PIÈCES.

Quand le président du Sénat vint apporter ses hommages et ceux de ce corps au grand-duc Nicolas, le jour où la funeste nouvelle arriva à Pétersbourg, ce prince tenait en ses mains un papier encore cacheté : il demanda au président du Sénat s'il avait songé à ouvrir un semblable papier depuis long-temps déposé dans un lieu qu'il lui indiqua : le sénateur répondit que non :

« C'est le double de celui que je tiens dans mes mains, dit le prince, et ce papier renferme l'abdication du grand-duc Constantin ; mais je ne veux pas qu'on y ait égard ; je veux au contraire que le serment de fidelité soit prêté à l'empereur Constantin par moi et par le Sénat. »

Le président du Sénat engagea le grand-duc à venir lui-même exprimer cette volonté au Sénat.

Le prince s'y refusa :

« Parceque, dit-il, les constitutions de l'empire défendent l'entrée du Sénat aux princes de la famille impériale, à moins d'une convocation extraordinaire et spéciale de l'empereur; mais, ajouta-t-il, amenez chez moi tous les membres qui se trouveront présens. »

Ses ordres furent exécutés, et lorsque les sénateurs se furent rendus dans l'appartement du prince, il leur répéta ce qu'il avait dit au président.

« Je ne veux pas que la renonciation du grand-duc Constantin ait aucune valeur : je souhaite, je désire qu'il soit proclamé, et au besoin je l'ordonne. »

On ne peut douter, quand on recueille tout ce que disent ou écrivent les personnes les plus à portée d'avoir bien su dans le temps tout ce qui s'est passé, qu'au moment où le grand-duc Constantin insista pour obtenir de sa mère et d'Alexandre le consentement à son mariage, il n'y ait eu une réunion de trois volontés expresses pour que la renonciation au trône en fût la condition, celle de l'impératrice-mère, celle d'Alexandre, et celle de Constantin lui-même.

Il est certain qu'après l'arrivée de Varsovie à Pétersbourg, et le départ de Pétersbourg pour Varsovie du grand-duc Michel, qu'après l'échange d'un ou deux courriers, le grand-duc Nicolas et l'impératrice-mère ont envoyé à Varsovie un seigneur russe, le comte Atapchin, qui était à Paris il y a sept ans, avec le grand-duc Constantin, et qui était honoré de sa plus grande intimité. Cet envoyé était chargé des nouvelles et dernières instances pour déterminer le grand-duc Constantin.

On sent que dès qu'il s'agit, non d'un simple courrier et d'une de ces dépêches auxquelles on peut toujours répondre en quelques heures, mais d'une si grande négociation confiée à un tel négociateur, on ne doit plus compter les heures mais les jours.

Il est impossible que ceux qui ajouteront foi à ces détails puisés à de bonnes sources, ne fassent pas la réflexion qui se présente naturellement à l'esprit.

Ces trois volontés, doit-on se dire, qui ont déterminé la renonciation faite il y a six ans, et évidemment renouvelées depuis moins de trois ans, se trouvent encore d'accord en décembre 1825.

L'empereur mourant paraît y avoir persisté.

On n'a pas de raisons pour croire que S. M. l'impératrice-mère, qu'on présume n'avoir pas été la personne qui a regardé cette renonciation comme moins nécessaire, ait changé d'avis.

Le grand-duc Constantin persiste lui-même à vouloir rester fidèle à ses engagemens.

Comment donc, doit-on se dire, comment, au milieu de telles circonstances, se fait-il que le grand-duc Nicolas ait besoin de quelque chose de plus que le premier mouvement, plein de grandeur et de noblesse, qui l'a porté à ordonner la proclamation du grand-duc Constantin?

Comment le grand-duc Nicolas a-t-il persisté à presser son frère après une, et même, ce qui paraît certain, après deux déclarations de Constantin, postérieures à sa proclamation comme empereur, déclarations confirmatives de sa renonciation, qui serait ainsi devenue une véritable, et libre, et solennelle abdication?

Comment essaie-t-on de répondre à cette objection contre la vérité de ce qui précède?

Il faut d'abord supposer une incroyable transmission de vertus d'Alexandre à sa famille entière, et reconnaître, dans le grand-duc Nicolas, quelque chose de plus magnanime et de plus héroïque encore que le sentiment qui renonce à une couronne. Voilà ce qui seul peut expliquer l'insistance de ce côté, et voici comment on chercherait à expliquer une égale énergie dans la persistance à refuser du grand-duc Constantin.

Il paraît que son mariage a été le plus important événement de sa vie. L'attachement de la nature le plus rare qui l'y a déterminé est encore aussi vif, aussi profond qu'à cette première époque. Le dépérissement de la santé de sa femme semble encore l'accroître, et lui donner un nouvel aliment. On sait, d'autre part, que la princesse épouse du grand-duc Constantin, catholique romaine très zèlée, est très agréable aux Polonais, ses compatriotes et ses co-religionnaires, et l'est moins aux Russes et aux chrétiens grecs. On sait que, quand il était question devant elle de madame de Maintenon, du mariage du dernier roi de Naples, du mariage récent de S. M. le roi de Prusse, elle déclarait hautement qu'elle comprenait tout en ce genre, excepté d'être la femme d'un souverain sans être souveraine, et d'avoir pu s'exposer à jouer ce rôle.

[illegible]

[illegible] accueillir aucune autre persuasion.

[illegible] les conspirateurs ? Les mots sacrés de Jus-[illegible] d'ordre légitime, le nom même du Cza-[illegible] grand-duc Constantin, n'étaient pour eux que [illegible] de la sédition. Ils voulaient profiter du moment [illegible] accomplir leurs criminels desseins, ces desseins long-[illegible], long-temps médités, long-temps mûris dans [illegible], et dont le gouvernement n'avait qu'en partie [illegible] le mystère. Ils voulaient abattre le trône et les lois, [illegible] l'empire, amener l'anarchie.

Ukase de l'empereur NICOLAS, *accordant diverses graces.*

« Par la grace de Dieu, nous Nicolas I[er], Empereur et Autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc.

« Considérant le droit de faire grace comme la plus belle des prérogatives attachées au pouvoir que nous tenons de Dieu, nous avons résolu en notre cœur, dès notre avènement au trône, de regarder ce droit comme un dépôt qui nous a été confié par la divine Providence, et de l'exercer dans toute sa plénitude pour en faire une application toujours conforme au bien général, sans jamais s'écarter néanmoins des principes de la justice, sur lesquels reposent les trônes, et dont dépend également la prospérité des empires.

« Dans cette intention, et cédant au mouvement de notre cœur, nous avons jugé convenable de décréter les dispositions suivantes :

« 1° Les criminels qui, jusqu'au jour de notre avénement, c'est-à-dire jusqu'au 19 novembre dernier, ont été condamnés à passer par les mains du bourreau ou aux travaux forcés en exil, sont libérés de la première punition, et ne subissent que les travaux forcés.

« 2°. Ceux qui ont encouru, avant la même date, des châtimens corporels et la déportation en Sibérie, y seront envoyés, mais avec exception de la peine afflictive.

« 3°. Les créances du fisc, qui existaient au 19 novembre de l'année dernière, et qui ne s'élèvent point au-dessus de 2,000 roubles, ou sur lesquelles il ne reste point à recouvrer un montant plus considérable, cesseront d'être poursuivies, et remise en sera faite aux débiteurs.

« 4°. Tous les débiteurs de l'Etat, qui se trouvent détenus pour dettes dont la valeur ne dépasse point 2,000 roubles,

btiendront pleine remise de ces mêmes dettes, et seront largis immédiatement.

« De tous les arrérages accumulés jusqu'au 1re janvier 825, et portant sur les quatre espèces d'impôts suivans : a capitation, l'impôt foncier, la redevance pour l'entretien es voies de communication, par terre et par eau, la taxe ur les brûleries d'eau-de-vie, il ne sera exigé que le paiement d'une seule année de ces impositions réunies ; toutes es sommes qui, dans la supputation desdits arrérages, y ompris les dettes atermoyées, excéderont le produit annuel de ces mêmes impôts, doivent être rayées des comptes, t remise en sera faite aux différentes classes d'individus qui y sont soumises.

« En accordant une fois de pareilles exceptions, nous spérons que la mitigation des peines n'affaiblira point la rainte salutaire des lois ; que d'une autre part, le dégrèvement des impôts arriérés fera naître parmi les contribuables une émulation plus active à acquitter toutes les charges publiques avec régularité ; et enfin que nos fidèles sujets reconnaîtront, dans les présentes dispositions, jusqu'à quel point nous avons à cœur de concilier la tendre sollicitude que nous éprouvons pour eux tous, avec les exigences inflexibles de la loi générale.

« Donné à Saint-Pétersbourg, le 10 janvier de l'an de grace 1826, et de notre règne le premier.

Signé NICOLAS. »

Ukase de l'empereur NICOLAS, *sur les événemens du 26 décembre, à Saint-Pétersbourg.*

Par la grace de Dieu, nous, Nicolas Ier, Empereur et Autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc.

A tous nos fidèles sujets savoir faisons :

Le déplorable événement qui a troublé la journée du 26 décembre, cette journée où notre manifeste annonçait à nos

peuples que nous venions de monter sur le trône, est connu dans tous ses détails par la relation que nous en avons fait publier.

Au moment où les premiers corps de l'Etat, tous les fonctionnaires militaires et civils, le peuple, les troupes, nous juraient unanimement obéissance et fidélité, et, réunis dans les temples du Seigneur, appelaient sur notre règne les bénédictions divines, une poignée de factieux, s'opposant à cet acte national, osa braver les lois, l'autorité, la discipline militaire, et la persuasion. Pour dissiper la tourbe des rebelles, il fallut employer la force. Tel est, en peu de mots, cet événement tout entier. Peu important par lui-même, il ne l'est que trop par son principe et par ses conséquences.

Mais, quelque douleur qu'elles nous causent, nous y retrouvons les impénétrables voies de la Providence, qui permet le mal, et qui, de ce mal même, fair sortir le bien.

A la seule vue des premiers résultats de l'enquête dont les troubles du 26 sont l'objet, dans le rassemblement qui les ont produits, deux classes d'hommes se font reconnaître. Les uns n'étaient qu'égarés; ils ignoraient le complot. Les autres, vrais conspirateurs, leur ont servi de guides.

Que voulaient les hommes égarés? Garder la foi de leurs sermens. Tous les artifices ont été mis en œuvre pour leur faire croire qu'ils défendaient le trône, et sous l'empire de cette idée, ils n'ont pu accueillir aucune autre persuasion.

Que voulaient les conspirateurs? Les mots sacrés de fidélité, de serment, d'ordre légitime, le nom même du Czarowitsch et grand-duc Constantin, n'étaient pour eux que le prétexte de la trahison. Ils voulaient profiter du moment pour accomplir leurs criminels desseins, ces desseins long-temps tramés, long-temps médités, long-temps mûris dans les ténèbres, et dont le gouvernement n'avait qu'en partie pénétré le mystère. Ils voulaient abattre le trône et les lois, bouleverser l'empire, amener l'anarchie.

Quels étaient leurs moyens? L'assassinat. Leur première victime fut le gouverneur militaire, comte de Miloradovitsch; lui qu'au champ d'honneur le sort des armes avait respecté dans cinquante batailles, il a péri sous le fer d'un assassin. Ce meurtre ne fut pas le seul; le colonel Sturler, commandant du régiment des grenadiers du corps, tué; le général-major Schenschine, le général-major Friedrichs et d'autres grièvement blessés, scellèrent de leur sang leur fidélité à l'honneur et au devoir.

Entraînés dans le tumulte, les soldats des compagnies séduites n'ont participé à ces attentats ni de fait ni d'intention.

Une enquête sévère m'en a donné la preuve, et je regarde comme un premier acte de justice, comme ma première consolation, de les déclarer innocens.

Mais cette même justice défend d'épargner les coupables. Tous ceux dont le procès s'instruit et qui seront convaincus, subiront un châtiment proportionné à leurs crimes.

D'après les mesures déja prises, le procès, le châtiment embrasseront, dans toute son étendue, dans toutes ses ramifications, un mal dont le germe compte des années, et j'en ai la confiance, ils le détruiront jusque dans sa racine; ils purgeront de cette contagion étrangère le sol sacré de la Russie; ils feront disparaître cet odieux mélange de tristes vérités et de soupçons gratuits, qui répugne aux ames nobles; ils tireront à jamais une ligne de démarcation tranchante et ineffaçable entre l'amour de la patrie et les passions révolutionnaires, entre le désir du mieux et la fureur des bouleversemens; ils montreront au monde que la nation russe, toujours fidèle à son souverain et aux lois, repousse les secrets efforts de l'anarchie, comme elle a repoussé les attaques ouvertes de ses ennemis déclarés; ils montreront comment on se délivre d'un tel fléau; ils prouveront que ce n'est point partout qu'il est indestructible.

Ces résultats salutaires, nous avons droit de les espére

et de les attendre de l'attachement que toutes les classes de nos sujets nous témoignent à nous et à notre trône. Lors même de l'événement du 26, nous avons trouvé avec joie, avec reconnaissance, dans les habitans de la capitale, autant d'affection que de zèle; dans les troupes, le plus impatient désir de châtier la révolte, au premier signal du monarque; dans leurs chefs, le plus sincère dévouement, inspiré par un sentiment profond d'amour pour nous et de véritable honneur.

Parmi eux, s'est distingué le comte Miloradovitsch : soldat intrépide, habile capitaine, chef constamment aimé, terrible dans la guerre, doux dans la paix, administrateur plein de justice, ardent à remplir les ordres de son souverain, fils dévoué de l'Eglise et de la patrie, il est tombé sous les coups d'une main lâche et perfide, loin des champs de bataille; mais il est tombé fidèle à son devoir, et désormais, dans les annales de la Russie, sa mémoire est impérissable.

Donné à Pétersbourg, le trente-unième jour de décembre de l'an de grace 1825 et de notre règne, la première année.

Signé NICOLAS.

NOTICE

SUR LE

GRAND-DUC MICHEL.

Ce jeune prince, âgé de 27 ans, et dont jusqu'à présent la vie avait été, pour ainsi dire, celle d'un particulier, va commencer à jouer un rôle politique. Si le grand-duc Constantin, toujours fidèle à ses principes de modération et d'obéissance, continue à n'avoir d'autre résidence que Varsovie, son jeune frère, placé près du trône, supportant avec l'empereur le poids des affaires, est appelé à exercer une influence salutaire sur les destinées de sa patrie. Il a déja donné, dans une grande circonstance, l'émeute militaire de Saint-Pétersbourg, la preuve de son courage et de son dévouement à l'empereur. Espérons que les trois frères, dignes héritiers d'Alexandre, soutiendront noblement le bel héritage qu'il leur a laissé, et que, marchant sur ses traces, ils n'auront d'autre but que de faire le bonheur des nombreux sujets qui leur sont confiés par la Providence.

Les détails suivans serviront à faire connaître le grand-duc Michel.

Le général Benkendorf, ministre plénipotentiaire de Russie, auprès du roi de Wurtemberg, demanda, le 12 janvier 1822, au nom de l'empereur Alexandre, pour S. A. I. le grand-duc Michel la

main de S. A. R. la princesse Charlotte, fille aînée de S. A. R. le prince Paul et nièce de S. M. Le roi donna son adhésion à une alliance qui resserrait d'une manière encore plus étroite les liens de parenté qui existaient déja si heureusement entre la famille royale de Wurtemberg et la famille impériale de Russie. Le grand-duc Michel partit, le 1er mars, de Saint-Pétersbourg pour se rendre, par Witepsk, à la première armée. De là, il fit un voyage à l'étranger et revint, le 13 novembre, dans la capitale de Russie. Son mariage, avec la grande-duchesse Hélène, fut célébré avec une pompe remarquable, à Saint-Pétersbourg, le 19 février 1824. Le 5 mars suivant, un ordre du jour de S. M. I. annonça que, d'après le désir du grand-duc Constantin, son frère, le grand-duc Michel, lui succédait en qualité de chef du régiment de la garde moscovite.

Après la funeste nouvelle de la mort de l'empereur Alexandre, l'impératrice-mère envoya le grand-duc Michel à Varsovie, auprès du grand-duc Constantin, pour tranquilliser ce prince sur sa santé que la mort d'un fils qu'elle aimait si tendrement avait altérée. Le grand-duc Michel revint à Saint-Pétersbourg, le 26 décembre, au moment du tumulte, et parvint à ramener les six compagnies du régiment de Moscou qui n'avaient point pris part à la révolte, mais qui avaient refusé de prêter le serment à l'empereur Nicolas. Il les conduisit au secours de son frère.

Voici ce qu'on lit dans une relation de ces événemens arrivés le 26 :

« Le même soir, une grande partie des marins

« de la garde étaient rentrés dans leurs casernes,
« où, pleins de repentir de leur funeste attentat et
« de frayeur sur ses conséquences, ils imploraient
« pardon et miséricorde. S. A. I. le grand-duc Mi-
« chel acheva par ses remontrances de leur faire
« prendre une résolution, à laquelle leurs sincères
« regrets les avaient déja préparés. Ils se rendirent
« tous à la clémence de l'empereur, attendant leur
« sort avec une soumission parfaite. La plupart des
« soldats égarés du régiment des grenadiers du
« corps, donnèrent le même exemple. . . . .

« Dans la matinée du 27, le grand-duc Michel
« vint annoncer à l'empereur que la majeure partie
« des soldats et bas-officiers des grenadiers du corps,
« également trompés par d'infames artifices, égale-
« ment pénétrés de repentir, imploraient leur par-
« don. Comme, en outre, deux compagnies de ce
« régiment avaient monté la garde à la forteresse,
« le 14 décembre, et s'y étaient signalées par un
« irréprochable accomplissement de leur devoir,
« S. M. I. résolut de donner au régiment des grena-
« diers du corps une preuve de sa clémence. Les
« drapeaux, qui lui avaient été ôtés la veille, lui
« furent restitués; ils furent bénis une seconde fois,
« et le régiment jura, avec élan, obéissance et fidé-
« lité à son nouveau souverain. Le régiment de
« Moscou avait pareillement été privé de ses dra-
« peaux, mais la grande majorité des officiers et des
« soldats, dont il se compose, venaient, dans la
« journée du 14, de montrer leur dévouement et leur
« zèle. Ce fut un titre suffisant à l'indulgence de
« l'empereur. Le régiment de Moscou obtint son
« pardon et ses drapeaux qui lui furent rendus,

« après avoir aussi été purifiés par une seconde « bénédiction. »

Ainsi le grand-duc Michel eut dans cette circonstance critique le mérite et le bonheur de ramener à l'obéissance ses soldats égarés; de secourir son souverain et d'obtenir de lui pour des rebelles repentans leur grace et la restitution de leurs drapeaux. Il fut à la fois défenseur des droits du trône impérial et médiateur entre lui et des soldats, qu'une erreur d'un moment avait détournés de leur devoir.

L'empereur Nicolas ayant établi une commission d'enquête pour rechercher les auteurs et les instigateurs de la révolte du 14 ou 26 décembre, nomma son frère le grand-duc Michel pour la présider. Cette commission est, comme on le sait, composée du ministre de la guerre, des adjudans-généraux Kutusof, Geweschow et Benkendorf, du colonel adjudant-major Adlerberg et du jurisconsulte Bucharow.

Alexandre laisse encore deux sœurs, la grande-duchesse Marie Pawlowna, mariée au prince héréditaire de Saxe, et la grande-duchesse Anna Pawlowna, aujourd'hui princesse héréditaire d'Orange.

FIN DE LA NOTICE SUR MICHEL.

FRAGMENS

HISTORIQUES, POLITIQUES, LITTÉRAIRES ET GÉOGRAPHIQUES

SUR LA RUSSIE.

FRAGMENS

HISTORIQUES, POLITIQUES, LITTÉRAIRES ET GÉOGRAPHIQUES

SUR LA RUSSIE.

De la Religion, en Russie.

LA diversité des peuples qui habitent la Russie n'est pas plus considérable que celle des cultes. Dans quelques provinces le polythéisme le plus monstrueux a ses temples à côté des édifices où l'on adore un Être Suprême unique. Toute religion, sous quelque dénomination ou forme qu'elle s'exerce, est non-seulement tolérée en Russie, mais peut aussi y élever des autels partout où elle veut. La différence de religion n'est point un obstacle pour parvenir aux plus hautes dignités civiles ou militaires.

On peut ranger toutes les religions professées en Russie dans quatre classes principales.

RELIGION CHRÉTIENNE : 36,314,000 sectateurs grecs.

La religion grecque est celle du monarque et de sa famille, ainsi que de la plus grande partie des Russes, Cosaques, Serviens, Lithuaniens, Lapons, Pérusiens, Syrianes, Votjaks, Ostiaks de l'Oby, Teptsjacres, Gronsiniens, Kitzins, Kamatschinz, Kamtschadales, Grecs, Arnautes, Valaques, Moldaves et Bohémiens.

Le chef de l'Église, depuis Pierre I[er], est l'empereur; il confie le soin de toutes les affaires ecclésiastiques au Saint-

Synode dirigeant, qui a son siége à Pétersbourg, et un Synode succursal à Moscou. Aucune Eglise n'a un plus grand nombre de cérémonies que l'Eglise grecque, quoique, dans le dogme, elle se rapproche beaucoup de la protestante.

Le haut clergé est composé des archevêques et évêques. Ces deux premières dignités ne sont attachées à aucun siége en particulier, mais le monarque les accorde suivant son bon plaisir; les cinq métropolitains sont ceux de Pétersbourg et Novogorod, Kiew, Casan-Tobolsk et Wilna. Il y a trente-trois diocèses à la tête de chacun desquels est un archevêque ou évêque; aucun membre du haut clergé n'est subordonné à un autre : tous sont soumis au Saint-Synode.

La deuxième division du clergé séculier comprend les archiprêtres, prêtres et diacres. Les dénominations de popes et protopopes ne sont plus en usage. Presque tous les grands villages ont une église et des prêtres; les villes en sont presque surchargées.

Le clergé régulier comprend les *archimandrites* supérieurs de couvens, les prieurs, et les anachorètes. Il y a 784 couvens d'hommes qui renferment 7,300 moines, et 255 couvens de femmes, habités par 1,300 religieuses. Les fondations pour ces établissemens sont nombreuses.

Le clergé jouit de plusieurs priviléges particuliers. Depuis 1801, il est exempt, pour toujours, de toute punition; il est payé en partie de la caisse de l'État, c'est pourquoi on s'est emparé des biens ruraux qui appartenaient aux couvens et aux églises.

L'Église catholique est la plus nombreuse après la grecque; elle a pour adhérens une partie des Courlandais et des Allemands, des Français et des Italiens, qui forment

3,500,000 individus. Une partie des Grecs Polonais et des Arméniens s'est aussi unie à elle. Les catholiques sont répartis en six diocèses dirigés par des archevêques ou évêques, et subordonnés au Collége ecclésiastique particulier; leur constitution religieuse a été fixée en 1763; le pape n'a pas d'autorité sur eux. Les jésuites y possédaient autrefois trois maisons, six colléges et des écoles; leur nombre s'élève à 118 prêtres, 83 profès et 61 frères.

Le luthéranisme est professé par les Finois, les Esthoniens, les Livoniens, les Lettons, les Suédois, les Danois, les Allemands et les Lapons, nouvellement conquis.

Les Arméniens, au nombre de 60,000, ont un archevêque qui réside dans le couvent de Nachitschœvan.

La religion réformée ne compte pas plus de 5,000 individus en communautés isolées; à Saint-Pétersbourg on les a réunis en deux églises, l'une française et l'autre allemande.

Les frères moraves et les Mnémonites ne forment entre eux que 11,000 individus.

MAHOMÉTISME : 2,850,000 sectateurs.

L'islamisme est professé par la plupart des peuples tartares, par les Avkans, les Lagiens, les Hindoux, et les Ottomans; mais quelques-uns de ces peuples ne sont mahométans que de nom. Ils ont deux muftis; un à Astrakan, l'autre en Tauride, et des colléges ecclésiastiques. Les Hindoux ont à Astrakan un oratoire et deux derviches.

JUDAÏSME : 200,000 sectateurs.

L'existence politique des juifs a été assurée par le régle-

ment du 9 décembre 1804, qui les a délivrés de plusieurs dispositions oppressives auxquelles ils étaient soumis. Ils ont des synagogues, des écoles et même une université à Brzec.

LAMISME : 305,000 sectateurs.

La religion lamique, ou des adorateurs du Dalaï-Lama, compte parmi les Calmouks, les Mongols, les Bouriats et les Kourils. Dans le seul gouvernement d'Irkoutsk on compte 296 lamas. Ils sont subordonnés à un koutouktou : celui-ci est un régénéré qui relève du grand lama, qui réside au Tibet.

CHAMANISME : 635,000 sectateurs.

Les Chamaniens, ou adorateurs de fétiches de formes diverses, comprennent plusieurs peuplades tartares et finoises et tous les peuples Mandshours, ainsi que ceux de la zone polaire de la Sibérie; quelques-uns n'ont que des idées confuses de la Divinité; on cherche, en les éclairant, à leur inculquer des notions exactes de la religion. Depuis deux cents ans, on en a converti un très grand nombre à la religion grecque.

(*Tableau de l'Empire de Russie*, par Damaze de Raymond.)

Projets de réunion entre l'Eglise catholique et l'Eglise russo-grecque.

I. La Russie se maintint dans la communion du Saint-Siége jusqu'au commencement du quinzième siècle, sans avoir pris aucune part au schisme des Grecs. En 1408, Cyrille, patriarche de Constantinople, envoya Fozey en Lithuanie pour gouverner l'église de ce vaste pays nouvellement converti au christianisme, et surtout pour le soustraire à l'autorité du pontife romain : les évêques du voisinage s'en étant aperçus, le déposèrent. Alors il se rendit à Moscou : là, soutenu par le grand-duc Basile, il répandit les erreurs des Grecs et opéra la séparation de cette église avec l'église romaine. Sous Clément VIII, les évêques russes ouvrirent une négociation avec ce pape, dont le résultat fut un traité d'union entre les deux églises. Les schismatiques répandirent le bruit qu'ils n'avaient obtenu leur réconciliation qu'en sacrifiant leur discipline et leur liturgie particulière. C'est ce qui fut formellement démenti par les lettres en forme de bref que Paul V leur adressa, où il protesta que l'intention du Saint-Siége n'avait jamais été et ne pouvait être de les dépouiller des usages particuliers qu'ils possédaient avant la séparation. Tout cela fut confirmé depuis par la lettre circulaire de Benoît XIV, du 26 juillet 1775, où il dit que toutes les fois qu'il a été question de traiter de la réunion avec quelques églises du rit grec, on s'est toujours borné à conserver l'intégrité du dogme, sans exiger la renonciation à leurs usages, lorsque ces usages étaient compatibles avec la doctrine de l'église catholique.

La déclaration de Paul V n'empêcha pas les Russes de retomber dans le schisme.

II. Ils y persistaient à l'époque où le Czar Pierre Ier vint en France, au commencement du siècle dernier ; sa curiosité l'ayant conduit en Sorbonne pour y voir le beau mausolée du cardinal de Richelieu, les docteurs saisirent cette occasion pour l'entretenir des avantages religieux et politiques que la réunion des deux églises pourrait procurer à son empire, et des moyens de l'opérer. « En qualité de souverain, lui dit le docteur Boursier, vous êtes le protecteur de la religion. Quant aux points contestés entre les églises grecque et latine, celle-là pourrait conserver sa forme liturgique et sa discipline. L'article dogmatique concernant la procession du Saint-Esprit, ne roule guère que sur une dispute de mots, parceque les deux manières de s'exprimer à cet égard, savoir qu'il *procède du Père par le Fils*, ou du *Père et du Fils* ont été employées par des saints pères également respectés dans les deux églises, et qu'au fond elles disent la même chose, comme cela fut reconnu dans le concile de Florence.» M. Boursier ajouta que la primauté du pape était également facile à accorder, en adoptant la doctrine de l'église gallicane, qui restreint l'autorité du chef de l'église dans les limites tracées par les saints canons, telle qu'elle a été reconnue par les huit premiers conciles généraux reçus dans l'église russe ; qu'à l'égard de l'extension plus ou moins grande de la juridiction du pontife romain, sur laquelle on n'est pas généralement d'accord, c'est une chose qui n'appartient point au dogme ; que chacun peut, sur cet article, abonder dans son sens, sans cesser pour cela d'être catholique : celui de la consécration de l'eucharistie ne devait pas faire plus de difficulté, puisqu'on avoue qu'elle n'est pas

moins bonne avec du pain levé qu'avec du pain azyme.

La proposition du docteur entrait parfaitement dans les vues politiques du Czar. Il avait le projet d'allier la Russie par des mariages avec les grands Etats de l'Europe, principalement avec les maisons de France et d'Autriche. Il demanda au docteur un mémoire sur cette affaire, promettant de le communiquer aux évêques de ses Etats, avec ordre d'y faire leurs observations. Ce mémoire fut dressé par M. Boursier et signé par ses collègues. Il était écrit avec beaucoup de simplicité, de candeur et de modération, et présentait l'affaire de la réunion sous le jour le plus favorable. Le Czar en parut très satisfait. Ce n'était que le développement des questions qui n'avaient été présentées que sommairement dans la conférence précédente.

III. Dès que Pierre-le-Grand fut de retour dans ses Etats, il le remit à trois évêques qui se trouvèrent à la cour, avec ordre d'y répondre sans délai. La réponse ne se fit pas attendre, mais elle fut dilatoire. Les évêques ne la donnèrent que parcequ'ils n'osèrent pas résister à leur souverain; mais par la manière dont elle était conçue on voyait clairement qu'ils se réservaient la faculté d'arrêter l'union, et d'y faire naître des obstacles. Ils y disaient qu'une affaire de cette importance ne pouvait être traitée que dans un concile général, ou du moins dans des conférences publiques autorisées par les deux églises; qu'il convenait de consulter toutes celles du rit grec, intéressées à la même cause, surtout les quatre grands patriarches de l'Orient; ils proposaient néanmoins de préparer, en attendant, les matières par la voie d'une correspondance suivie entre les deux églises; on sent combien une pareille tournure donnée à la négociation était capable de la faire traîner en longueur : la politique et

l'esprit de parti lui suscitèrent bien d'autres obstacles.

IV. On a dit que ce projet échoua, parceque la *consultation sorbonique avait trop exalté les libertés gallicanes;* mais quand on en sait les détails, on voit que ce fut bien plutôt par l'ambition et les intrigues des deux grands personnages qui s'en emparèrent; l'un était Théophane, archevêque de Novogorod, président du Synode perpétuel de l'église russe; il craignit que la primauté du pape, posée pour base du traité, ne lui fît perdre sa dignité, ou bien diminuât considérablement ses prérogatives. Ce prélat avait été élevé à Rome, où il prétendait avoir reçu des sujets de plainte contre l'église latine, dont il devint l'ennemi déclaré; d'un autre côté, les mœurs du clergé russe (1) lui avaient inspiré du dégoût pour l'église grecque; le culte protestant lui paraissait mériter la préférence sur les deux autres cultes, et c'était dans cette vue qu'il avait engagé Pierre Ier à faire imprimer magnifiquement la bible hollandaise. Tels sont les motifs qui le portèrent à faire insérer tant de clauses dilatoires dans la réponse au mémoire de la Sorbonne. L'autre grand personnage dont nous voulons parler, fut l'abbé Dubois, ministre des affaires étrangères, par le canal duquel devait passer la correspondance. Il retint long-temps la réponse des évêques russes, ne la fit communiquer aux docteurs que sur une copie informe; et comme il savait que la cour de Rome n'aurait pas vu de bon œil une affaire de cette nature confiée à des

(1) On ne peut nier que la vie des popes ne soit peu édifiante; leur instruction est presque nulle : mais les évêques, qui sont voués au célibat, mènent une vie plus régulière, et sont beaucoup plus instruits. (*Note de l'éditeur.*)

docteurs *appelans*, il envoya à cette cour les originaux de la correspondance, toujours d'après le même motif qui l'avait porté à faire passer la correspondance anglaise.

Le pape avait jeté les yeux sur les Dominicains pour aller s'emparer en Russie de la négociation entamée par les docteurs de Sorbonne. On ne sait pas pourquoi leur mission n'eut pas lieu; la Propagande eut le crédit de leur substituer six Capucins. On dit que ces missionnaires eurent l'imprudence d'y prêcher l'ultramontanisme; il n'en fallut pas davantage pour aliéner l'esprit du clergé russe et pour fournir à l'archevêque de Novogorod des prétextes plausibles de persécution; ils périrent tous victimes de leur zèle. On prétend que ce fut une semblable indiscrétion du clergé romain qui fit échouer une négociation secrète dont le prince Kourakin avait été chargé, à la même époque et pour le même objet, auprès du Saint-Siége (1).

Cependant les évêques russes, ne recevant point de réponse à leurs observations et à leur lettre sur le mémoire des docteurs de Paris, dûrent croire que le long délai venait de ce qu'on ne se sentait pas assez fort pour résoudre

---

(1) Il faut se défier de ces allégations fréquentes au sujet de l'ultramontanisme. Pourquoi, dans le doute, attribuer au clergé romain des indiscrétions si funestes? Les hommes impartiaux blâment également les partisans outrés de la cour de Rome et les défenseurs trop *acerbes* des libertés de l'église gallicane. Au temps d'irréligion où nous sommes arrivés, peut-être vaudrait-il mieux ne pas s'accuser mutuellement, et pardonner des torts réciproques, et faire de nouveaux efforts pour ramener dans le sein de l'Eglise des brebis égarées :

Iliacos intrà muros peccatur et extrà.

(*Note de l'éditeur.*)

leurs difficultés, ou qu'on n'était pas disposé à les satisfaire sur leurs demandes. L'archevêque Théophane ne manqua pas de les entretenir dans cette idée; il envoya même mémoire en Allemagne, où il fut imprimé avec un commentaire qui, d'un bout à l'autre, respire les erreurs des luthériens. On croit, avec raison, que ce commentaire, imprimé sous le nom de Fr. Buddée, est l'ouvrage du prélat même. Javorski, évêque de Rezan, a réfuté vigoureusement, dans son ouvrage intitulé *Petra fidei*, les calomnies du prétendu Buddée contre l'église russe. Cette réfutation, dirigée contre une secte de *croyans* qui avait attaqué le culte des images, ne put être imprimée qu'en 1728, après la mort du Czar, qui en avait défendu la publication. On peut d'ailleurs douter que ce prince ait jamais eu le désir sincère de réunir son empire à la cour romaine, lui qui se fit déclarer chef suprême de l'église russe, et qui se fit introniser par des bouffons ivres et au milieu d'un cortége ridicule.

V. La négociation fut reprise quelques années après sous le patronage de la princesse Dolgorouski, qui s'était convertie en Hollande à la religion catholique. M. Jubé, ancien curé d'Asnières, près Paris, suivit cette dame en Russie, en qualité de son aumônier et de précepteur de ses enfans; il était muni de la procuration et chargé des instructions des auteurs du premier mémoire; il fut protégé dans sa mission par quelques grands personnages très accrédités à la cour impériale, et il trouva des dispositions favorables dans les archevêques de Rezan, de Twer, l'archimandrite Culetti, etc., etc. Le duc de Liria, ambassadeur d'Espagne, écrivit à S. M. C. pour être autorisé à seconder le projet. Le roi d'Espagne, qui avait refusé jus-

qu'alors de reconnaître le Czar pour empereur, manda à son ministre, en cette qualité, de la manière la plus authentique et la plus solennelle, dès que Pierre Ier, son clergé et ses sujets se seraient réunis à l'église latine.

M. Jubé travailla donc de concert avec l'ambassadeur d'Espagne; il dressa un mémoire dans lequel étaient exposés les avantages spirituels et temporels que la Russie recueillerait de la réunion des deux églises. On tint des conférences avec plusieurs évêques; on traduisit en langue russe quelques livres de piété et d'instruction, entr'autres le *Catéchisme historique* de Fleury; mais l'archevêque de Novogorod traversait sourdement la négociation, quoiqu'il parût l'approuver extérieurement. Les choses cependant étaient en assez bon train, lorsque les protecteurs de M. Jubé furent renversés par une révolution de cour, arrivée après la mort de Pierre Ier. Théophane se montra alors à découvert : il avait juré la perte de M. Jubé. Il ne resta donc plus d'autre parti à prendre à celui-ci que de sortir promptement de Russie, pour éviter la persécution dont il était menacé. Benoît XIV a fait depuis quelques nouvelles tentatives, mais sans succès.

VI. On dit que le cardinal Litta (1), l'un des membres

(1) Ce prélat, extrêmement recommandable, fut exilé par Buonaparte en Champagne et en Bourgogne; il partagea la captivité du pape, à Fontainebleau, pendant un an. C'est lui qui adressa un rescrit important au vicaire de Londres, sur les questions agitées alors entre les catholiques anglais au sujet du *veto*. On a publié aussi de lui une lettre datée de Gênes, le 16 mai 1815, sur le serment et les prières demandées aux ecclésiastiques français, par Buonaparte, pendant les cent jours. (*Note de l'éditeur.*)

les plus instruits du Sacré-Collége, pendant sa mission à la cour de Saint-Pétersbourg sous Paul Ier et Alexandre Ier, s'y était beaucoup occupé de la réunion de l'église russe grecque avec l'église latine; il avait eu à ce sujet des conférences avec les chefs de la première de ces églises, dont il avait su gagner la confiance par ses mœurs douces et par son caractère conciliant. Après avoir médité sérieusement sur les difficultés de la réunion, il jugeait qu'elles n'étaient pas absolument insurmontables, si l'on pouvait parvenir à s'expliquer de bonne foi de part et d'autre. De retour à Rome, le mémoire qu'il avait dressé à cet effet fut soumis à l'examen des cardinaux Gerdil (1), Borgia, Antonelli, Pietro et au père Fontana; il était écrit en français. La révolution de Rome, en 1809, et la mort de quelques-uns des cardinaux examinateurs, n'ayant pas permis de suivre cette affaire, on ignore ce qu'est devenu le travail du cardinal Litta. M. l'abbé d'Auribeau, ancien grand-vicaire d'Aix, et conclaviste à Venise pour l'élection de Pie VI, de qui nous tenons ces détails, a fait d'inutiles recherches pour le retrouver. Il serait à désirer que le travail du cardinal Litta fût communiqué au public. Du reste, les moyens de réunion avec l'église de Russie deviennent de jour en jour plus difficiles, parceque si, d'un côté, l'incrédulité exerce ses ravages dans la nation russe, de l'autre, l'esprit du protestantisme infecte déja plusieurs membres du clergé,

---

(1) Un des plus savans prélats qui aient illustré la pourpre romaine. Il fut chargé de l'éducation des trois princes de la maison de Sardaigne. On lui doit un nombre considérable d'ouvrages en plusieurs langues. Un choix de ses œuvres s'imprime en ce moment à Paris. (*Note de l'éditeur.*)

comme l'avoue l'archevêque de Twer dans un ouvrage latin publié à Moscou, en 1805.

(*Hist. crit. des Projets formés pour la réunion des communions chrétiennes*, par TABARAUD.)

N. B. Il est inutile de faire remarquer combien les guerres continuelles qu'Alexandre eut à soutenir, en personne ou comme allié, pendant un trop long espace de temps, s'opposèrent à ce que des négociations si difficiles fussent renouées. L'indifférence, en matière de religion, règne avec trop de force dans les classes élevées de toute la société pour espérer de voir s'opérer un jour cette précieuse réunion. Cependant si la mort n'avait pas frappé l'empereur Alexandre à quarante-huit ans, il n'eût peut-être pas été impossible que ce souverain, qui désirait voir cesser le schisme et qui n'attendait pour le déraciner qu'un moment favorable, eût tenté cette grande entreprise. Quel inappréciable bienfait pour ses peuples, et quelle gloire pour ce souverain!

Nous avons entendu dire à un écrivain, aussi remarquable par son courage que par son talent, qu'Alexandre, qui lui avait fait souvent l'honneur de le consulter, était effrayé, lorsqu'on le pressentait sur la réunion des grecs à l'église romaine, des querelles du *jansénisme* et de l'*ultramontanisme* qui affligent encore la France; il se révoltait aussi à la seule idée d'être le *vassal de la cour de Rome*. Lorsqu'il s'agit de négociations si délicates, il faudrait, pour ramener les dissidens à l'unité, dégager la question principale de tout ce qui peut en écarter les adversaires. Que de sacrifices ne devrait-on pas faire pour remporter un tel triomphe! Il faut que le négociateur ne voie que la gloire de Dieu et de la religion dans cette œuvre.

Visite à PLATON *(1), archevêque de Moscou, par A. D. Clarke, professeur de minéralogie à Cambridge (2). — Funérailles du prince Galitzin.*

DANS une visite que nous fîmes à l'archevêque de Moscou, alors au couvent de Nicollna Perreva, séminaire situé

(1) Platon naquit, en 1737, au village de Tschaschnikowa, à quarante verstes de Moscou, où son père était pope. Il s'appelait Pierre Levschine. Il fit ses premières études à l'académie Slavonne gréco-latine, et se distingua dans toutes les classes. Les langues anciennes formèrent son goût et développèrent en lui les rares dispositions dont la nature avait orné son esprit et son cœur. Il n'avait pas encore dix-neuf ans, et son cours de théologie n'était pas encore terminé, que ses maîtres ayant remarqué ses brillans talens, le chargèrent d'enseigner la poésie latine et grecque, et de donner, tous les dimanches, des leçons de catéchisme. Ses succès justifièrent le choix de ses supérieurs. Une grande pureté de diction, de l'élévation dans les idées, et une application pure des préceptes de la morale attirèrent l'attention générale sur le jeune étudiant. En 1758, son amour pour l'étude et la vie sédentaire le déterminèrent à embrasser l'état monastique : il prit alors le nom de Platon. Il fut fait successivement préfet du séminaire, recteur et maître en théologie. Catherine II, pendant un voyage à Moscou, remarqua Platon ; l'éloquence mâle de cet orateur, la profondeur de ses réflexions et la délicatesse de son goût eurent l'approbation de la souveraine. Elle l'appela à sa cour, en le chargeant d'enseigner la religion à son fils Paul. Ce fut alors que Platon s'appliqua à l'étude de la langue française, dans laquelle il s'énonça bientôt avec facilité. Il mérita la continuation des bienfaits des successeurs de Catherine. Il devint membre du Saint-Synode, archevêque de Twer, et enfin métropolitain de Moscou. Au couron-

assez près de la ville, nous fûmes frappés du contraste que sa manière d'être offrait avec l'éclat dont nous l'avions vu entouré. Depuis long-temps je cherchais l'occasion de m'entretenir avec cet homme remarquable, connu depuis long-temps dans le monde savant.

A notre arrivée au couvent, on nous prévint qu'il se promenait dans un petit jardin dont la culture est son principal amusement : ce qui nous parut annoncer l'innocence et la simplicité de ses goûts. Enfin, dans ce jardin, nous le trouvâmes assis sur un banc de gazon, placé au-dessous des fenêtres du réfectoire, avec un vieil évêque, son

---

nement de l'empereur Alexandre, il fit l'acte du sacre. Il était décoré de tous les ordres de Russie. Cet homme célèbre est mort à l'âge de soixante-quinze ans, c'est-à-dire à la fin de la terrible campagne de Russie.

Peu de temps avant, il envoya à S. M. I. Alexandre la précieuse image de Serge, abbé de Radouége, dont ce pieux monarque fit présent à la force armée de Moscou. Cette sainte relique était accompagnée d'une lettre pleine de patriotisme, et dans laquelle il formait des vœux pour le succès des armes russes, et où il regrettait que la faiblesse de sa santé le privât de voir son empereur.

(2) L'auteur des *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, professe, dans son ouvrage, une haine bien prononcée contre la Russie, qui s'explique par l'alliance de Buonaparte avec Paul Ier, à l'époque où il voyageait dans cette partie du monde. Cette satire violente, en deux volumes, convenait fort au chef du gouvernement français, qui, prêt à envahir la Russie, cherchait à jeter le ridicule sur ses habitans et à tromper les Français sur leurs véritables ressources. Il le fit traduire et imprimer à l'imprimerie impériale, en 1812. Le traducteur, dont nous ignorons le nom, a joint à ce Voyage des notes bien virulentes contre la Russie, et quelquefois aussi contre l'Angleterre, et même le docteur Clarke.

vicaire, l'abbé du monastère et quelques autres moines. A peine en pouvais-je croire mes yeux quand on me dit que c'était là Platon; car, quoique je l'eusse vu très souvent dans ses habits archiépiscopaux, il m'était impossible de le reconnaître sous le vêtement rustique qui le couvrait. Il était enveloppé dans une robe de chambre de soie rayée; il avait, autour de sa tête, un bonnet de nuit, semblable à ces réseaux de soie, que portent ordinairement les postillons italiens; aux jambes des bas de laine, avec des chaussons de laine grossièrement travaillés: il était alors sans souliers, mais à quelque distance, nous découvrîmes des pantoufles jaunes, et à côté de lui, sur le banc, un chapeau à large bord, semblable à celui des bergères des Alpes, et, pour compléter le tableau, un bouquet de fleurs flétries tenait aux cordons du chapeau. Sa barbe blanche, la douceur et la vivacité qui le distinguaient, donnaient à ses traits l'expression la plus agréable. Il désira savoir qui nous étions, et apprenant que nous étions Anglais. — « Quoi! dit-il, tous Anglais! Je suis surpris que vos compatriotes puissent trouver quelque chose d'assez intéressant en Russie pour s'éloigner autant de leur patrie. »

Comme il avait fait cette réflexion en français, il regarda bien autour de lui; et, s'adressant aux moines, il leur demanda, non sans quelque inquiétude, s'ils entendaient le français: mais après s'être assuré que cette langue leur était tout-à-fait inconnue, il me fit asseoir près de lui. Le reste de l'assemblée se forma en cercle, et il entama avec nous une conversation dans laquelle il montra de la science, de l'esprit et de la liberté, de manière à étonner tout voyageur dans un tel pays, et à une pareille époque.

« Vous me regardez peut-être comme un objet de curio-

sité, et vous me trouvez dans ce moment, me dit-il, en me montrant ses bas de laine et son accoutrement, disposé à souhait pour vos observations. Vous voyez un vieillard courbé sous le poids des années et des infirmités. » Je lui répondis que j'avais eu l'honneur de le voir, entouré de la plus grande pompe, la nuit de la cérémonie de la résurrection, dans la cathédrale de Kremlin (1). « Et que pensez-vous de cette cérémonie! dit-il. — Je la regarde, répartis-je, comme la plus pompeuse dont j'aie jamais été témoin, sans excepter même celle de la Bénédiction (2) à Rome. — Et intéressante? ajouta Sa Grace. —Infiniment, » continuai-je. A ces mots, il laissa échapper un sourire, haussa les épaules et me dit : « Vous avez passé une nuit à voir les cérémonies d'une religion que vous ne professez pas, et vous appelez cette solennité intéressante! »

Nous le suivîmes dans son jardin, admirant la beauté de la situation et la sérénité de la température. « Mais quoi! dit-il, préférez-vous notre climat au vôtre? Je lui répondis qu'à la vérité j'avais trouvé le climat russe rigoureux : mais j'ajoutai que le froid de l'hiver n'était pas humide comme en Angleterre; que l'atmosphère était claire et sèche. » — Oh! oui, dit-il, très sèche, et c'est pour cela que tous nos arbres à fruit sont desséchés. »

Il me demanda ensuite où j'allais; et apprenant que c'était en Tartarie et à Constantinople, « Dieu me garde, s'é-

---

(1) Cette fête se célèbre avec beaucoup de solennité chez les russo-grecs.

(2) Aux grandes fêtes de l'année, et lors de l'exaltation du souverain pontife, le pape, du haut de la galerie du dôme de Saint-Pierre, donne sa bénédiction à la foule immense qui couvre toute la place.

cria-t-il, quel voyage! Mais rien n'est difficile aux Anglais: ils parcourent toutes les régions de la terre. Mon frère était voyageur, continua-t-il; il avait reçu son éducation à Oxford; mais moi je n'ai jamais été qu'à Pétersbourg et à Moscou; il m'aurait cependant été agréable de voyager si l'occasion s'en était présentée: les relations de voyages sont ma lecture favorite. J'ai lu dernièrement (et le sourire expressif dont il accompagna ces mots devait être facilement compris) le voyage de lord Macartney (en Chine) puis revenant à l'éducation de son frère: les Anglais, dit-il, lui apprirent à déclamer à leur manière. Il venait nous prêcher, à nous autres Russes, ces sermons si beaux, si fleuris; jolis sermons en effet! Ils étaient tous traduits de l'anglais. Quelques-uns de vos théologiens écrivent très bien, mais avec une liberté inconcevable: il a été discuté, une fois, dans un sermon anglais, si le peuple avait le pouvoir de déposer son roi. — Votre Grace, repris-je alors, peut dire plus. Nous avons eu un prélat qui, prêchant un jour devant son souverain, eut la hardiesse de censurer sa conduite en sa présence. — Je voudrais bien, dit l'archevêque, que nous eussions ici un prédicateur comme cela... » Mais bientôt, inquiet de l'interprétation qu'on pouvait donner à ses paroles, il ajouta, après un moment de silence: « Nous l'enverrions jouir d'une entière liberté de prêcher en plein air dans la Sibérie. » Ce prélat prenait beaucoup de plaisir à rapporter la réponse d'un ecclésiastique anglais auquel il demandait un jour s'il avait envie de se marier. « Si je suis assez heureux, lui avait répondu celui-ci, pour devenir évêque, j'épouserai la fille de quelque riche bourgeois, et vivrai à mon aise. »

. . . .

Il nous montra les appartemens de l'ancien patriarche qui avait fondé le couvent et bâti l'église : il avait cherché à les conserver dans leur premier état. Ces appartemens étaient composés de quelques petites chambres voûtées et gothiques, où l'on n'apercevait pas même de bibliothèque.... Il était fort familiarisé avec la langue slavonne....

Le 28 mai, nous le revîmes dans la plus grande pompe aux obsèques du prince Galitzin, à Moscou. Elles se célébraient dans une chapelle, près le pont Maréchal : le corps était placé dans un riche cercueil orné de plaques d'argent, et on le voyait élevé, sous le dôme de l'église. Sur un trône, à la tête du cercueil, était assis l'archevêque qui lisait des prières, et de chaque côté on voyait le clergé inférieur, revêtu, comme à l'ordinaire, des robes les plus riches. La plupart de ces ecclésiastiques avaient en main des torches de cire et de l'encens allumé...... Le chant était solennel et sublime ; on eût cru, et cela pouvait bien être, que les musiciens avaient été placés à l'extrémité supérieure du dôme. Toutes les paroles se réduisaient à la répétition continuelle de cette prière : *Seigneur, ayez pitié de nous;* ou en russe *Ghospodi pomilas*. Au moment où l'archevêque se retourna pour donner la bénédiction au peuple, il nous aperçut et ajouta en latin : *pax vobiscum*, au grand étonnement des Russes qui, ne comprenant pas les nouvelles expressions contenues dans le service, murmuraient en eux-mêmes. On encensa d'abord les saintes images, ensuite les assistans ; et la cerémonie achevée, l'archevêque lut à haute voix une déclaration, annonçant que le défunt était mort dans la vraie foi, qu'il s'était repenti de ses fautes, et que ses cendres étaient absoutes. Se tournant ensuite vers nous, au moment où l'on plaçait dans le cercueil le papier

portant cette déclaration, il nous dit encore en latin : c'est ce que vous autres étrangers appelez passeport; vous avez lu, dans vos livres de voyages, que nous sommes persuadés que l'on ne peut aller en paradis sans cela : maintenant je veux vous expliquer ce qu'est réellement cette cérémonie, afin que vous puissiez, d'après moi, assurer vos compatriotes que ceci n'est qu'un certificat qui constate le décès du mort. Ensuite il ajouta moins sérieusement : « Je suppose que vous allez mettre tout cela par écrit, et sans doute un jour je verrai une gravure représentant cette cérémonie et le vieil archevêque donnant un passeport pour saint Pierre. »

Le couvercle du cercueil ayant alors été enlevé, le corps du prince parut exposé à tous les regards; et les parens, les domestiques, les esclaves, tous ceux qui tenaient à sa maison, commencèrent à faire entendre des lamentations selon l'usage du pays. Chaque personne, en faisant le tour du cercueil, se prosterna devant le corps et vint baiser les lèvres du défunt. La figure vénérable d'un vieil esclave offrit le spectacle le plus affligeant : il se jeta sur le pavé avec une violence qui pouvait lui coûter la vie; ensuite, égaré par la douleur, il demeura quelques secondes sans mouvement. Mais bientôt il fit entendre des gémissemens profonds, et nous le vîmes sanglotant et arrachant ses cheveux blancs. A la mort du prince, il avait, suivant l'usage, reçu sa liberté; mais préférant passer le reste de ses jours dans un couvent, il y entra, disant que son vieux maître étant mort, personne ne pouvait prendre soin de lui.

On mit entre les mains du défunt un plat contenant du riz bouilli et des raisins. Un linge fut étendu sur son visage; et l'archevêque, après avoir versé de l'huile consacrée, jeta à plusieurs reprises, une poussière blanche, probablement

e la chaux, en prononçant quelques mots en langue russe; t comme il crut peut-être que nous ne les comprenions pas, il répéta plusieurs fois en latin : « Vous êtes poussière ; et vous êtes rentré en poussière. » Le couvercle du cercueil fut alors replacé, et après un *Requiem* chanté par des voix célestes, la procession se mit en marche pour le couvent où le corps devait être enterré....

Force politique de la Russie (1).

..... La Russie voudrait en vain disputer à l'Angleterre sa prééminence et arrêter son ascendant. En vain elle voudrait balancer par des forces brutes, les forces morales que l'Angleterre renferme en son sein, et qu'elle ferait sortir du milieu de tous les peuples. Ce colossal empire, tout déployé qu'il est sur l'Europe, serait obligé de se replier sur lui-même devant un colosse plus grand que lui. Mais tandis que la Russie n'est point encore en présence de ces grands événemens, elle se met en puissance de les dominer, quels qu'ils puissent être. Elle exerce un pouvoir suprême sur le continent; elle a recueilli l'héritage de Napoléon. Ses ordres traversent l'Europe et la remplissent, et ils sont de même poids à Paris qu'à Pétersbourg. Elle ne les donne pas dans un langage altier; elle défend l'orgueil à ses ambassadeurs; elle ne menace point, ne fait point d'appel à ses armées: on l'entend à peine; on ne voit d'elle que le mouvement de tête de Jupiter. Sous les formes les plus civilisées, elle enseigne la soumission orientale, et par un mélange de politique, de mœurs européennes et asiatiques, elle donne tout une physionomie nouvelle.

---

(1) Nous empruntons ces réflexions à un écrivain qui ne flatte pas les rois, et qui, dans sa brochure intitulée : *Revue politique de l'Europe, en* 1825, leur donne de dures leçons. Il a peut-être grandi la Russie, pour effrayer les autres souverains, et pour prouver que Buonaparte n'avait entrepris la guerre de 1812 que dans le but d'arrêter le torrent qui devait déborder sur l'Europe. Mais ce qu'il dit d'Alexandre en acquerra, par là même, un plus grand prix.

On ne peut envisager la Russie sans alarmes et sans surprise. Il y a quelques années, l'Europe l'apercevait à peine; elle est comme un nouveau monde découvert. Il semble que ses armées gigantesques soient sorties des nuées du Septentrion. On a vu de nos jours, l'empereur de Russie signer un traité de paix avec le roi de France, à Paris, en même temps qu'il signait un traité de limites avec l'empereur de la Chine : grandeur sans mesure, qui porte avec elle son admiration et son effroi, qui égale en puissance et presque en majesté, Rome des consuls et Rome des Césars! Le temps n'est pas encore bien loin où le premier vœu de l'ambition de ses empereurs était la possession de la Turquie et le titre d'empereur de la Grèce. Mais ses destinées se sont portées si haut depuis la chute de l'empire français, que cette conquête lui paraît être aussi indifférente que facile. Elle a bien mieux à faire sans doute, que d'ajouter à son empire une lisière de l'Europe : elle préside les conseils des rois, elle fait mouvoir leur sceptre au gré du sien; l'Europe continentale ne connaît qu'une volonté, c'est la sienne; tout le reste n'a que des vœux à faire.

. . . .

La Russie se trouve dans les circonstances les plus favorables à son agrandissement. Non-seulement le déploiement de ses immenses forces ne paraît point porter ombrage aux rois, mais les rois qui se croient menacés contre la force et l'opinion populaire, l'invoquent contre ce danger.

. . . .

Les rois se sont livrés eux-mêmes pour se venger de leurs entreprises : c'est ainsi qu'ils sont tombés dans la fable du cheval qui demande du secours à l'homme.

Mais il faut rendre hommage au caractère de l'empereur

Alexandre; on ne peut faire un usage plus modéré de la force et d'un pouvoir qui peut tout; et quoique la philosophie (1) ait avec raison retiré ses applaudissemens à ce prince, qui est passé dans les rangs du parti qui la combat, il est juste aussi de reconnaître qu'il use avec une sagesse digne d'admiration, d'une toute-puissance dont la plupart des rois ne manqueraient pas d'abuser. C'est le vrai caractère de la magnanimité; mais cette magnanimité est la vertu d'un seul homme et l'homme a son terme (2). L'empereur n'est pas l'empire, et c'est l'empire qui menace. Le présent est dans les mains d'Alexandre, mais l'avenir est à ses successeurs. Ainsi, demain, un successeur d'Alexandre peut jeter sur l'Europe quinze cent mille combattans et y fonder un empire sur le modèle des empires d'Orient.

---

(1) Ce reproche, fait aussi à Alexandre par un écrivain distingué, dans le *Journal des Débats* du 19 décembre, est-il fondé? Sait-on si les temporisations d'Alexandre ne sont pas une preuve de son discernement et le fruit des plus profondes méditations?

La grande question des gouvernemens représentatifs, de la libération de la Grèce, du progrès des lumières, et de l'émancipation de la Russie et du monde, peut encore offrir à Saint-Pétersbourg des difficultés insolubles et dignes d'arrêter un souverain qui veut avant tout, le bien de ses sujets, tandis que, sur les bords de la Seine, dans leur ardeur libérale et philosophique, deux écrivains tranchent hardiment la question.

(2) On dirait que l'auteur avait deviné la mort prématurée d'Alexandre. Espérons que son successeur, héritier de la sagesse de son frère, voudra recueillir et conserver un si bel héritage, et que son ambition sera de rendre heureux les innombrables sujets que lui confie la Providence.

D'ailleurs, est-il permis de croire que la politique de Nicolas lui conseillera jamais de venir, sans but, se ruer sur l'Europe et sur

la France ? On a beau répéter qu'elle n'est plus une puissance, et, chaque jour, insulter à sa propre dignité, pour faire regretter sans doute les temps où nos armées victorieuses ravageaient l'Europe, personne ne croira, pas même ceux qui crient le plus haut, que les Russes aborderaient aujourd'hui sans trembler la terre de France, où les cruelles déceptions d'un chef ambitieux les firent pénétrer deux fois.

A une époque où la civilisation ne peut rétrograder, où les lumières sont une puissance insurmontable, comment se former un seul instant l'idée d'un *empire fondé* (dans le plus beau royaume du monde) *sur le modèle des empires d'Orient ?* La barbarie, qui serait la suite d'un pareil état de choses, ne peut pas même exister en théorie ; ce sont de ces abstractions politiques qui effraient d'autant moins qu'elles sont plus exagérées.

Des agrandissemens de la Russie.

« Tout ce qui s'élève doit tomber, tout ce qui est com-
« posé doit se dissoudre. » Ces paroles d'un philosophe indien embrassent l'histoire des empires conquérans, mais la vérité générale qu'elles expriment, n'offre qu'une consolation bien froide aux nations qui se voient placées immédiatement sous le char de la puissance envahissante. Peu leur importe que les siècles futurs vengent leurs cendres! Elle est donc bien naturelle, cette impatience des contemporains qui s'attache à démêler les causes prochaines, à ce qu'ils croient, de la dissolution d'un empire devenu trop vaste, pour ne pas être un objet de craintes universelles. Mais dans ses vues incomplètes et passionnées, la politique contemporaine confond souvent l'avenir lointain avec les chances du lendemain. La Russie vient d'éprouver une secousse qui révèle le côté fragile de cet énorme édifice, le danger des révolutions de palais et la possibilité des guerres civiles. Mais que les nations encore libres et indépendantes se gardent de pousser un cri de joie à l'aspect de ces chances! Qui sait si la chute d'un empire colossal ne coûterait pas plus de calamités encore que n'en a coûté son élévation? Qui peut prévoir si ses convulsions ne seraient pas plus à craindre que son repos; si ce n'est pas à travers de nouveaux agrandissemens qu'elle atteindra le terme fatal des grandeurs humaines? Le dirai-je? Elle ne s'écroulera, peut-être, que sous les ruines de l'Europe.

Comment cet empire est-il parvenu à réunir sous son sceptre une moitié de l'Europe et un tiers de l'Asie? Quelle

a été la cause de ces agrandissemens? Quelle en est la nature?

Les agrandissemens de la Russie n'ont rien de subit, de moderne, d'éphémère; sa grandeur commence dans les ténèbres qui enveloppent les origines de la race slavonne, cette race qui se multipliait sur les monts Carpathes dans dans des temps aussi reculés que ceux qui virent les Grecs, encore sauvages, s'assembler aux sons de la lyre d'Orphée. Cette immense population slave, née dans les forêts de la Sarmatie, loin des regards des Grecs et des Romains, paraît enfin, aux yeux de l'Europe méridionale, sous les drapeaux des Goths, ses maîtres, sous l'étendard des Huns, ses conquérans. Bientôt, affranchis de ce double joug, les Slavons ou Slovenes, se montrent enfin sous leur propre nom, jusqu'alors ignoré. Depuis l'Elbe jusqu'au Borysthène, ils forment une masse de peuplades presque homogènes; quelques-unes de ces branches se multiplient sur leur sol natal, ou sont comprimées par la race germanique; mais la branche la plus orientale, celle des Antes ou des Russes, s'étend sans cesse vers l'Orient, où elle se fortifie des anciens *Roxolani*; elle envahit les forêts incultes, habitées par les Finnois et d'autres restes des nations scythiques; elle fonde Kiow, Novogorod, Susdal, Wladimir, Moscou; elle peuple et cultive toutes les fertiles plaines, jusqu'au Don et au Wolga; et, long-temps avant l'invasion des Tartares-Mongols, elle forme déja dans la Russie centrale un nombre de puissans royaumes, sous le titre modeste de *grands-duchés* ou de principautés, outre les républiques de Novogorod et de Pleskow. Ainsi, au sortir du vasselage tartare, la Russie n'eut qu'à se réunir de nouveau pour présenter promptement une masse très considérable, et c'est toujours ce vrai

peuple russe, depuis Lemberg, Halicz et Kiovie, jusqu'à Wologda et Woronesch, qui constitue le noyau de l'empire. Les rapides agrandissemens de la Russie sous les deux Iwan ne sont pas tous dus à des conquêtes, mais plutôt à des reprises sur les Tartares: elles étaient faciles; car ce n'est ni le sol, ni le nom du maître, c'est la fraternité de langue, de mœurs, d'institutions, qui fait les nations et les patries. La dernière reprise fut exercée de nos jours sur les Polonais; car l'Ukraine, la Podolie, la Wolhynie, étaient d'anciennes contrées russes; et les Autrichiens savent bien que la Gallicie orientale n'est qu'un autre nom de la Russie Rouge. C'est par des reprises que l'empire russe a le plus gagné en population; ses conquêtes ne lui ont valu que du terrain.

Cette distinction entre le noyau de la nation russe, uni par la nature elle-même, et les conquêtes extérieures, successivement soumises à l'empire, est la base de tout raisonnement politique sur la Russie.

Dans le noyau de la Russie, unité et centralité, à un degré bien plus haut qu'en Allemagne, qu'en France; population assez compacte pour la nature du pays; industrie peu avancée, mais toute nationale.

Dans les conquêtes extérieures, diversité d'intérêts, défaut de population, peu de ressources naturelles, grands établissemens d'industrie étrangère, esprit de colonie ou d'états vassaux.

Mais les conquêtes extérieures, toutes dans les convenances militaires, géographiques et commerciales de l'empire, sont aussi toutes dominées par la masse centrale.

Arrêtons-nous maintenant pour fixer, par des chiffres, la marche des agrandissemens de l'empire russe.

ÉPOQUES.	TERRAIN en milles carrés d'Allemagne.	POPULATION approximative.
m Ier, en 1462	18,494	6,000,000
rt, en 1505. . . . . (n de Novogorod, Permie, Tcherni- Sévérie, etc.)	37,137	10,000,000
t d'Iwan II, en 1584.. . . . . te de Kasan, d'Astrakan, de Sibé-	125,465	12,000,000
rt de Michel Ier, en 1645. . . . . . . tes en Sibérie. Cessions à la Pologne.)	254,361	12,000,000
ement de Pierre Ier, en 1689. . . . de Kiovie, etc.)	263,900	15,000,000
rt de Pierre Ier, en 1725. . . . . . . tes sur la Baltique, etc.)	273,815	20,000,000
ement de Catherine II, en 1763. . . tes en Asie.)	319,538	25,000,000
rt, en 1796. . . . . tes sur les Turcs. Reprises et con- de Pologne.)	331,810	33,000,000
rt d'Alexandre, en 1825. . . . . . . tes en Pologne, Finlande, Moldavie se.)	367,494	50,000,000

s allons maintenant apprécier ces agrandissemens point de vue historique et politique. Les principaux s de la force intérieure de la Russie ont été réunis deux Iwan et sous Alexis Michaëlowitz. Déja, en l'empire s'étendait depuis Smolensk jusqu'au lac et renfermait, dans ses vastes limites, des contrées , de grandes villes commerçantes et industrieuses,

des mines inépuisables, un peuple nombreux, frugal, dur, attaché à son Dieu et à son Czar. Si la religion grecque-orientale et une langue nationale, écrite en caractères grecs, isolait les Russes des peuples latins et germaniques; si une forte teinte de mœurs asiatiques, ou plutôt antiques, faisait généralement placer les Moscovites à côté des Tartares et des Turcs; si l'usage presque constant des Czars, depuis le onzième siècle, de ne chercher leurs épouses que parmi leurs propres sujettes, empêchait le nom « du Grand-Seigneur, Czar et Autocrate de Russie », de retentir dans la bouche des diplomates, et de figurer dans les manifestes des cours, il ne faut pas en conclure que les hommes d'Etat instruits, ignorassent les forces réelles de cet empire. Michalon, noble Lithuanien, écrivit à Sigismond II, vers l'an 1550, ces paroles mémorables :

« Les Moscovites et les Tartares nous surpassent en activité, en bravoure, tempérance et frugalité, dans toutes les vertus qui assurent la stabilité des empires.... Les Moscovites, spéculant sur notre mollesse, nous donnent leurs pelleteries en échange de notre or.... Les Iwan et les Basile ont profité de notre luxe et de notre mollesse pour nous enlever une forteresse après l'autre. Ces princes ne fondent pas leur puissance sur l'or, mais sur le fer; ils ont introduit parmi leur peuple l'ordre sévère qui règne chez les Tartares.... Chez nos voisins, les Moscovites et les Tartares, la juridiction est exercée avec gravité, et non pas au milieu des festins et des débauches comme chez nous.... Il n'y est pas permis aux seigneurs de mutiler et de tuer leurs serfs; personne n'est condamné que par le magistrat public.... Pendant que nos soldats (polonais) se battent dans les cabarets, les Moscovites, tou-

« jours sous les armes, veillent sur leurs frontières..... »

Les envoyés de quelques cours, et en outre le savant autrichien, baron d'Herberstein, avaient également reconnu l'importance, déja très sensible, de l'empire russe. Les Anglais ayant découvert la route d'Arkangel, avaient apprécié l'utilité dont seraient pour eux des relations commerciales avec une immense contrée d'où déja, par la route de la Baltique, les marchands anséatiques avaient tiré tant d'avantages. Le Danemarck, d'après les conseils des Polonais, excitait le Czar contre la Suède, et il existe des relations curieuses sur ces négociations déplorables : mais les diplomates français, italiens et espagnols n'eurent pas encore de motifs pressans pour s'occuper de la puissance moscovite. Le géant croissait inconnu, inaperçu dans le sein de ses forêts natales.

Pierre Ier ne fit qu'organiser à l'européenne les forces très respectables que ses ancêtres lui avaient léguées. La victoire de Pultawa, en faisant échouer le plan de campagne très judicieux de Charles XII, donna enfin aux armes de la Russie une réputation européenne. Mais de toutes les conquêtes de Pierre Ier, un petit point seul accrut les forces réelles de l'empire. Le commerce maritime établi à Pétersbourg (ville pour ainsi dire imitée de celle d'Iwangorod, près Narva), fit entrer des capitaux étrangers qui servirent à étendre l'agriculture, l'exploitation des forêts et celle des mines. L'usage de former des liaisons de mariages entre la dynastie russe et les maisons régnantes de l'empire d'Allemagne, contribua beaucoup à étendre les ramifications de la politique russe. L'imitation peu raisonnable du costume et des manières des autres européens, servit à éblouir les yeux de quelques observateurs superficiels. Les progrès

réels des arts et des lumières étaient fondés sur la bas précaire des prohibitions et des secours donnés par le gouvernement; mais ils jetaient de l'éclat sur la capitale, seu point visité par les voyageurs.

Quoique Pierre Ier ait en quelque sorte introduit la Russie dans le système européen, l'influence et la considération dont cet empire a joui avant le règne de Catherine II ne le plaçaient pas au niveau des autres grandes puissances. La faiblesse intérieure de son gouvernement frappait l'observateur philosophe. Les sanglantes et continuelles révolutions qui bouleversaient la cour de Russie trahissaient le secret de cette prétendue réforme du caractère national, si gratuitement attribuée à Pierre Ier. Le meurtre d'Alexis, en 1718; les sanglantes exécutions de 1724, dont Voltaire a ignoré un grand nombre; le massacre de la famille entière de Dolgorouki, en 1730; les vingt mille exilés du ministère de Biren, sous Anne; l'assassinat de Sinclair, courrier suédois, en 1739; les mutilations de tant de victimes, et, entr'autres, de la comtesse Lapoukin, qui eut la langue coupée sous Elisabeth; l'assassinat de Pierre III, en 1763, et celui du prince Iwan, en 1764 : voilà une série d'horreurs qui n'a rien d'égal dans l'histoire du dix-huitième siècle; et cet état vraiment révolutionnaire indiquait à la jalousie politique des autres puissances le germe d'une dissolution prochaine. « La Russie, répétaient les beaux « esprits, est pourrie avant d'être mûre. » Illusion commode! prophétie consolante pour des hommes d'Etat à courte vue! La dynastie était toujours chancelante; la nation restait dans sa force primitive : elle n'avait perdu que sa barbe.

L'incertitude de la succession, due à la blâmable impré-

voyance de Pierre I[er], était la cause principale de toutes ces révolutions de cour. Les vieux Russes avaient justement blâmé cette loi arbitraire de Pierre I[er], par laquelle il accordait à ses successeurs le droit de donner le trône *même à un étranger*; principe tout-à-fait contraire à l'ancien droit public de l'empire, qui, conformément à l'expérience de tous les siècles, consacrait mais ne réglait pas assez clairement la succession héréditaire (1). L'instabilité du gouvernement, et l'incertitude de la succession, prenaient un caractère encore plus grave, lorsqu'on réfléchissait à deux circonstances qui n'ont pas été assez remarquées par les écrivains politiques et les historiens. Le pouvoir despotique, usurpé par Pierre I[er], n'est pas fondé dans les lois ni dans les anciens usages de la Russie. Jusqu'en 1701, les ukases commençaient par une formule qui rappelait les droits des boyards : *Weliki gospodar ukazal, y boyazi prigoworelli*, c'est-à-dire : « Le Grand-Seigneur a ordonné, et *les* « *boyards y ont consenti.* » Les grandes familles de la noblesse n'ont jamais oublié leurs anciennes prétentions à cet égard; et, en 1730, on les vit prescrire à l'impératrice Anne une capitulation qui changeait la Russie en monarchie limitée. Plusieurs de ces familles se croyaient même des prétentions au trône, occupé par une branche indirecte de la maison Romanow, qui n'était elle-même liée que par les femmes à la maison de Rourik. On a vu, en 1729, les Dolgorouki marcher vers ce but ambitieux; ils descendent, ainsi que les Repnin, des anciens grands-ducs. Plusieurs

---

(1) *Schlœser*, Recherches historiques sur les Lois fondamentales de l'empire russe, pag. 21 (en allemand).

autres familles russes descendent d'autres maisons souveraines : les Gallitzin et les Kourakin sont censés avoir des grands-ducs de Lithuanie pour ancêtres (1).

Menacée ainsi d'un changement de maîtres, d'un soulèvement de l'aristocratie, d'une guerre intérieure, la Russie, depuis Pierre Ier, avait moins de forces réelles que sous Iwan II. Un grand homme sur le trône de la Suède, de la Pologne, de la Turquie, aurait pu rétablir l'équilibre dans le Nord et l'Est de l'Europe.

La gloire militaire acquise par le feld-maréchal Munich, né sujet danois, ne rejaillit pas long-temps sur les armées russes, et la guerre de Sept Ans montra que ces mêmes masses d'hommes, intrépides sans doute, mais dépourvus de ressort moral, étaient encore peu à craindre lorsqu'elles étaient conduites par des généraux indigènes. La marine se composait en très grande partie d'officiers étrangers, surtout d'Anglais et de Danois; ils se trouvaient alors sans matelots, et presque sans vaisseaux; car les Finlandais n'étaient par encore subjugués, les forêts de l'Ukraine polonaise n'étaient pas conquises, et déja sous Elisabeth, un observateur habile avait appris « que les chênes de Kasan, employés dans la construction des vaisseaux russes, ne sont « pas de durée (2). »

Toute l'influence de la Russie, avant le long et brillant règne de Catherine II, se réduisait à des intrigues en Pologne et en Suède, intrigues qui minaient sourdement ces vieux boulevards de l'Europe. Une seule exception à cette

---

(1) *Haven*, Relations sur la Russie, tom. I, chap. 13 (en danois).

(2) *Haven*, pag. 205.

règle, l'intervention de la Russie dans la guerre de la succession d'Autriche, prouve moins la force et le crédit de la cour de Pétersbourg, que la faiblesse et la décadence de celle de Versailles. Ce ne fut pas même l'approche d'une armée russe de trente-six mille hommes qui hâta la conclusion du traité d'Aix-la-Chapelle; ce fut la vaine, mais adroite menace de M. de Bestuchef de faire marcher encore une seconde armée qui n'était ni mobile ni complète. Le premier exemple de l'heureux effet que peut produire un pur simulacre de force a été depuis trop souvent imité par le cabinet russe et par bien d'autres.

C'est avec les guerres de 1770 contre les Turcs, et le partage de la Pologne, en 1773, que la Russie a réellement commencé le rôle d'une grande puissance, grace à des conquêtes utiles, habilement exploitées, mais que la politique européenne aurait dû prévoir. C'est sous Catherine II que la flotte créée par Pierre Ier, mais depuis presque oubliée, a fait le tour de l'Europe, et est venue dominer dans l'Archipel et menacer l'Egypte; c'est sous elle qu'on a vu pour la première fois les généraux nés Russes, tels que les Romanzow, les Panin, les Souwarow, acquérir de la gloire; et quoique, parmi ces fameux chefs, Souwarow soit le seul qui n'ait pas tout dû à ses aides-de-camp, l'Europe était obligée de compter les Russes au rang des grandes nations militaires. A l'éclat des succès réels, Catherine savait bien mieux que Pierre Ier joindre les prestiges d'une cour brillante où régnaient le luxe et la galanterie: elle se donnait ainsi pour alliés et les gens de lettres et les femmes; elle faisait un appel à la vanité et à la mollesse, vices dominans chez les nations civilisées du dix-huitième siècle; mais elle fit encore un appel à l'avidité d'agrandissement qui tourmentait toutes les

cours depuis qu'une fausse politique ne calculait plus la force des états que par le nombre de leurs habitans. Le partage de la Pologne fut le coup de maître de Catherine II. Ce ne fut pas uniquement des provinces qu'elle acquérait. Dès que le code du droit des gens fut déchiré, les grandes puissances pouvaient impunément afficher le système d'envahissement, fondé sur les simples convenances. Aussi la Russie n'a-t-elle, depuis cette époque, conclu aucun traité de paix sans acquérir au moins quelque portion de territoire, fût-ce même aux dépens de ses propres alliés, comme à Tilsitt, et sans jamais rien faire pour les intérêts de l'Europe, abandonnant même avec prudence ces droits maritimes qu'elle avait engagé le Danemarck à défendre avec un héroïsme digne d'un meilleur sort.

C'est beaucoup que la politique de Catherine ait acquis les ports de la mer Noire et les forêts de l'Ukraine, mais c'est tout que de s'être introduite dans les conseils de l'Europe, d'y avoir établi le mépris du droit public, la doctrine des convenances, le dédain pour les nations; c'est tout que d'avoir achevé la corruption politique de l'Europe, et d'avoir fait ses complices de ses rivaux, de ses surveillans. C'est là qu'est le plus fort agrandissement de la Russie, et non pas en Pologne.

Alexandre, le pacifique, le magnanime, avait probablement l'intention sincère d'arrêter le mouvement extérieur de la Russie, et de porter l'énergie patriotique de sa grande nation sur les améliorations intérieures, sur le perfectionnement de tant de riches productions, de tant de cultures diverses, sur les moyens d'utiliser les conquêtes, de les assimiler peu à peu aux anciennes provinces sous le rapport de l'esprit public, de fondre dans un seul système tant d'inté-

rêts étrangers les uns aux autres. Qui l'arracha à ses occupations de ses premières années? On ne le sait que trop. Ce fut la France révolutionnaire, et surtout la France impériale, plus envahissante en dix ans que la Russie ne l'a été en dix siècles. Une fois entraîné dans la carrière, Alexandre a fait les deux conquêtes les plus importantes pour la Russie, les plus menaçantes pour l'Europe : les côtes de la Finlande lui ont donné d'excellens matelots; le royaume de la Pologne lui a formé un camp d'observation au milieu de l'Europe. Le malheur des conquêtes, c'est de n'être jamais terminées; une province en demande une autre. Pour compléter le système d'une marine sur la Baltique, il faut la Suède, la Norwège, Copenhague et Hambourg; pour donner une frontière militaire à la Pologne, il faut la ligne des forteresses silésiennes et des montagnes de Hongrie. Ce sont là les conquêtes *naturelles* d'un Iwan nouveau; et pourquoi n'en naîtrait-il pas sur le trône des Czars? Que la Russie même se démembre dans des guerres intestines, eh bien! du sein de ces agitations, il sort souvent quelque génie sauvage et puissant qui fait oublier à sa nation les discordes civiles par le fracas des triomphes extérieurs.

Heureuses les nations qui, pour maintenir leur indépendance, ne comptent pas sur des chances périlleuses, mais sur leurs lois, sur leurs armes et sur ce qui donne de la durée aux lois, de la force aux armes, sur le sentiment de la liberté dans des cœurs religieux (1)!

(*Journal des Débats*, 20 janvier 1826.)

(1) Cet article, attribué à M. Malte-Brun, lui assure non-seulement, ce que personne ne contestera, le premier rang parmi les géographes européens, mais encore parmi les observateurs et les politiques les plus profonds.

De l'Armée russe.

Pierre I[er] peut être regardé comme le véritable fondateur de l'armée russe. Il avait quinze ans, lorsqu'en 1682 il rassembla dans le village de Préobragenskoi, près de Moscou, une cinquantaine de jeunes gens qui n'étaient guère plus âgés que lui, et qu'il exerçait à des jeux militaires. Bientôt le bruit de ces exercices guerriers se répandit. Tous les jeunes gentilshommes briguèrent l'honneur d'être les camarades du jeune prince. Les enfans des premières familles se réunirent à Préobragenskoi (1), et leur nombre grossit de jour en jour; il fallut leur assigner un autre village des environs, et l'on choisit celui de Semianowsky. Ainsi il y eut bientôt une seconde compagnie, dont le premier chef fut Lefort, fils d'un négociant de Genève. Ces deux compagnies devinrent, en 1695, le noyau des deux régimens des gardes qui existent encore aujourd'hui, et qui ont conservé le nom des deux villages ou châteaux d'où date leur existence. Le général Antonow Galowin fut nommé chef du régiment de Préobragenskoi, et un Anglais, nommé John Chambuc, celui du régiment de Semianowsky.

---

(1) Préobragenskoi était un village qui, ayant été enclavé depuis dans les barrières de Moscou, fait aujourd'hui partie de cette ville. La situation en est très agréable; on y trouve une eau délicieuse, et les habitans en sont presque tous jardiniers. Du temps de Pierre I[er], c'était un lieu redoutable pour les Russes, parcequ'il y avait placé le tribunal secret qu'il créa, tant pour sa sûreté personnelle que pour celle de ses sujets. Ce tribunal a subsisté jusqu'en 1762, que Pierre III l'abolit par un ukase qui défendit en même temps toute délation secrète. Catherine II ratifia cet ukase.

On était loin de penser que ces jeunes gens, qui ne semblaient se réunir que pour s'amuser, formeraient si promptement une armée qui réprimerait l'arrogance de la princesse Sophie, détruirait le corps tout-puissant des Strélitz, humilierait les Turcs, et enlèverait plusieurs provinces de la Suède.

Ce fut donc Pierre Ier qui posa les bases de l'armée russe actuelle, et les compagnies des jeux furent la pépinière d'où sortirent les hommes qui l'aidèrent à exécuter ses vastes desseins (1).

Ce prince sentait trop combien il lui importait de refondre ses armées, nombreuses, il est vrai, mais composées pour la plus grande partie d'hommes mal exercés et pris au hasard, pour ne pas s'élever au-dessus des vieilles habitudes. Il eut donc le courage de faire des innovations qu'il faut, dans d'autres pays, préparer pendant des siècles. A cet effet, il commença par détruire le corps des Strélitz : il ne tarda pas d'en trouver l'occasion; il profita d'une révolte qui eut lieu en 1698, pour casser ce corps qui, par sa licence effrénée, s'était, pendant cent cinquante ans, rendu aussi formidable à l'empire et aux czars, que le fut jadis à Rome la garde prétorienne, ou que l'est encore à Constantinople le corps des Janissaires.

---

(1) En 1694, Pierre Ier fit faire aux Russes, pour la première fois, des manœuvres et une campagne simulées. Il avait fait construire, sur la rive gauche de la Moskwa, un petit fort pentagone avec un rempart gazonné, et quelques ouvrages extérieurs. Les Strélitz, commandés par le boyar Jean Boulestein, formaient l'armée ennemie qui devait attaquer l'armée russe, commandée par le général Ramadanowsky

Pierre ayant donné, par leur châtiment, l'exemple d'une sévérité effrayante, abolit en même temps, pour toujours, le service féodal, changea tous les fiefs nobles en biens de franc-alleu (1), et ordonna qu'à l'avenir les nobles serviraient l'Etat en qualité d'officiers, toutes les fois que le souverain l'exigerait; qu'ils livreraient un certain nombre de recrues, et paieraient, pour chacun de leurs sujets héréditaires mâles, 70 kopeks par an, qui seraient destinés à l'entretien de l'armée.

Peu d'années après la création du régiment des gardes, Pierre Ier avait une armée de 30,000 hommes distribués en vingt-neuf régimens, tant d'infanterie que de cavalerie; ils formaient trois divisions sous les ordres des généraux Antonow Galowin, Weide, et du prince Repnin.

Les généraux Lefort et Gordon furent les premiers qui exercèrent ces troupes à la tactique européenne. L'infanterie dut son organisation au maréchal Geloy, qui rédigea les premiers réglemens militaires; Rônne, Courlandais, monta le premier les dragons; et Bruce, Ecossais, érigea le corps du génie. Ce fut aussi lui qui fit le premier de bons réglemens pour l'artillerie.

Cette organisation de toutes les branches de l'armée lui avait à peine donné une forme régulière, que l'ambitieux Pierre, qui venait de prendre Asof et d'humilier les Turcs, se porta à la tête de quarante mille hommes vers la Baltique, et commença la guerre contre la Suède, dont les troupes, déja aguerries, étaient commandées par un jeune héros. L'armée russe, que le czar confia à un étranger, le duc de

(1) C'est-à-dire qu'ils furent délivrés de tout assujétissement.

Croï, fut presque entièrement détruite sur les rives de la Narva (1); et si Charles XII eût profité de la terreur des Russes pour les poursuivre avec son armée victorieuse, il eût terminé tout d'un coup la guerre et arrêté, pour un siècle peut-être, le développement des forces de l'empire russe.

Le mépris que Charles XII avait pour les Russes fut la principale cause de ses malheurs et de la perte de la bataille de Liema et de Pultawa. Ce fut sur les rives de la Vorskla que Charles et Pierre se disputèrent l'empire du Nord. La fortune se décida en faveur du czar.

Le premier état de l'armée parut en 1710. On y voit qu'elle consistait en vingt-quatre régimens de cavalerie et en trente-trois régimens d'infanterie; qu'il y avait en outre cinquante-huit mille hommes qui formaient les garnisons

---

(1) On sait que les Russes furent complétement défaits, le 19 novembre 1700, par le roi de Suède, à la tête de dix-huit mille hommes. Le maréchal-duc de Croï, le prince Alexandre Troutzki, général de l'artillerie, le prince Jacob Dolgorouki, le gouverneur de Novogorod, le prince de Trubetskoi, les généraux Galowin et Weide, le général Bouterlin qui commandait le régiment des gardes, et huit colonels furent faits prisonniers. Les Suédois prirent soixante-trois pièces de canon; six mille Russes et trois mille Suédois restèrent sur le champ de bataille. Cependant Pierre Ier ordonna au boyar Schermstor de rassembler au plus tôt, à Novogorod et à Pleskow, les débris de l'armée battue, qui se montait à vingt-deux mille huit cents hommes.

On fondit les cloches des églises, et on en fit à la hâte deux cent quarante-trois canons, douze mortiers et treize obusiers. Le boyar Boris Galitzin leva douze nouveaux régimens de dragons.

des forteresses, et un corps de quinze mille hommes presque entièrement composé d'étrangers, et destiné à garder les frontières de la Livonie et de l'Estonie. Cet état fixait en même temps, d'après les villes et les provinces, les noms des régimens.

Par le dernier état présenté à Pierre Ier en 1714, on voit que l'armée russe, y compris les six mille hommes des milices de l'Ukraine et le régiment des hussards de Sorby, était de cent huit mille hommes, indépendamment de deux régimens de gardes et de l'escadron des chevaliers-gardes formé lors du couronnement de Catherine Ire. A la mort de Pierre-le-Grand, l'armée était composée de deux régimens de gardes de sept bataillons, de cinquante régimens d'infanterie, de trente régimens de dragons, de soixante-sept régimens de garnison, et de six régimens de milices, et montait en tout à cent quatre-vingt-seize mille hommes. Dès l'an 1720, des canons de trois livres furent attachés à chaque bataillon d'infanterie et à chaque régiment de dragons. Les dépôts généraux furent placés à Moscou, à Briamk sur la frontière de Pologne, et à Nowo-Palolowsk sur celle de Turquie. On forma en outre, à Pétersbourg, trois parcs d'artillerie complets chacun de deux cent quatre pièces de canon de tout calibre, et de soixante-douze obusiers.

Avant le règne de Pierre Ier, la Russie tirait de l'étranger tous les fusils dont ses troupes avaient besoin. Ce monarque établit deux grandes manufactures, l'une à Toula, et l'autre à Siestrabeck.

Les successeurs de Pierre Ier continuèrent d'affermir la puissance de l'empire qu'il avait fondé, et leurs armées combattirent avec succès sous la conduite des généraux Galitzin, Munich, Aprascin, Formor et Soltikov.

En 1720, l'impératrice Anne créa le régiment des gardes d'Ismaïlof, qu'elle tira des milices d'Ukraine, et le régiment des gardes à cheval; de plus un régiment de dragons et quatorze nouveaux régimens de milices, dont les derniers sont destinés à défendre les frontières de l'Ukraine. En 1732, on réforma un abus pernicieux qui remontait au règne de Pierre Ier, et les officiers russes, qui jusqu'alors avaient reçu une paie inférieure à celle des étrangers attachés au service de la Russie, furent traités comme ces derniers. On forma encore deux régimens de cuirassiers, dont le maréchal Munich et le duc Ulrich de Brunswick furent nommés chefs. A quelques petits changemens près, l'armée resta dans cet état jusqu'au règne de Catherine II. Cette princesse l'augmenta considérablement, perfectionna son organisation et donna aux troupes un habillement plus convenable, et surtout plus adapté à la nature du climat et aux usages nationaux. En 1764, elle accorda aux troupes une paie plus forte. A sa mort, elle laissa une armée de quatre cent quarante-sept mille hommes, y compris les cinq compagnies d'artillerie à cheval, que le prince Soubov avait déja formées.

Sous le règne de Catherine, les armes russes s'étaient distinguées à la journée de Kajoul, où dix-huit mille hommes, commandés par Romansov, remportèrent une victoire complète sur plus de cent mille Turcs. Cette journée apaisa les manes de Pierre-le-Grand, et effaça le souvenir de sa défaite au confluent du Pruth et du Danube. La bataille de Maczin fit également beaucoup d'honneur au prince Repnin.

Souvarow, à Ismaïlow, à Praga, à Rimnik; Potemkin, dans la Tauride; Orlov, dans la baie de Tchesmé, contri-

buèrent aussi à la renommée des armes russes. Sa gloire militaire fut portée à un haut degré en 1790, l'empereur Paul Ier fit de grands changemens dans l'armée, qui gagna beaucoup sous le rapport de la tenue militaire; mais surtout sous celui de la discipline et de l'exercice, qui devint plus régulier et plus uniforme. Les régimens prirent le nom de leurs chefs. Paul changea leur habillement.

On sait quelle sévérité cet empereur, doué d'un caractère si violent, apportait dans tous les détails militaires. Par un froid excessif, il passait souvent des revues qui duraient pendant plusieurs heures. On y voyait ses enfans défiler la parade comme de simples caporaux. Quant à ses caprices vis-à-vis des officiers supérieurs, ils étaient portés à un point qui devait lasser la patience la plus servile. Sans motif, il destituait souvent une douzaine de généraux, et quelques jours après il leur renvoyait l'ordre de reprendre leur service. Cette conduite violente amena la cruelle catastrophe qui mit fin à ses jours.

En 1801, à son avènement au trône, Alexandre Ier réforma plusieurs abus qui subsistaient encore dans toutes les branches de l'administration militaire; il fit des réglemens plus adaptés à l'esprit du temps. Par son ukase du 10 avril 1802, il augmenta le traitement des officiers, rendit aux régimens leurs anciens noms de provinces et de villes, et donna aux troupes des uniformes convenables. Il établit pour la cavalerie des *escadrons de réserve*, qui peuvent être regardés comme des écoles militaires, puisqu'ils sont destinés à apprendre exclusivement l'exercice aux recrues et à dresser les chevaux de remonte. Chaque régiment d'infanterie reçoit en temps de guerre, ou dès qu'il est mis sur le pied de guerre, vingt-quatre hommes d'augmentation par

compagnie, que lui fournissent les régimens de garnison dans lesquels ils sont remplacés par un même nombre d'hommes tirés de la milice.

L'armée fut divisée en quatorze inspections, mais ce réglement n'a subsisté que jusqu'en 1805, époque à laquelle on a repris l'ancienne répartition de l'armée en divisions. L'armée russe est aujourd'hui la plus nombreuse de l'Europe. Un des moyens les plus efficaces employés par Alexandre pour l'augmenter et pour se créer une milice dévouée à sa personne, consiste dans l'éducation gratuite des enfans de tous les militaires de l'empire. Ces enfans, élevés par ses soins jusqu'à l'âge où ils peuvent servir, ne connaissent d'autre providence que l'empereur. Ils s'exposent pour lui aux plus grands dangers; en un mot, un souverain peut regarder ces jeunes soldats comme autant d'instrumens aveugles de ses desseins.

Le nombre de ces jeunes soldats est à présent de 50,000; il ne peut que croître de jour en jour.

Des guerres continuelles et les relations plus intimes de la Russie avec les autres Etats de l'Europe, et surtout la part qu'elle a prise aux guerres des coalitions contre la France, dans lesquelles ses chances ont été si diverses, ont contribué à perfectionner l'armée russe (1). (Extrait du

(1) Pendant le séjour des armées russes en France, nous avons été à même de nous convaincre combien les officiers avaient fait de progrès dans la civilisation. Leurs manières étaient affables; ils parlaient presque tous le français avec beaucoup de pureté; ils maintenaient la discipline parmi leurs troupes, et l'occupation eût été bien moins pesante pour la France, si elle n'avait vu dans son sein que les soldats d'Alexandre.

Tableau de l'empire de Russie, par M. Damaze de Raymond) (1).

---

(1) L'ouvrage que nous venons de citer fut écrit sous l'influence de l'ancien gouvernement. L'auteur cherché toujours à y rabaisser la puissance russe; ainsi le lecteur devra plutôt ajouter que retrancher quelque chose à cet état militaire, déja si considérable.

Colonisations militaires.

.... Les Grecs et les Romains ont formé des colonies : les Grecs pour se débarrasser de l'excédant de leur population ; les Romains, pour assurer leurs conquêtes. Les peuples modernes ont aussi fondé des colonies, et le point de ressemblance qu'ils ont eu en cela avec les peuples de l'antiquité, était de se donner un territoire nouveau et de l'exploiter au profit des fondateurs. La Russie, qui possède plus d'espace que n'en occupera de long-temps sa population toujours croissante, et qui ne peut apercevoir comment cette population, même arrivée au plus haut point de croissance, parviendrait à se confondre dans une même civilisation, n'avait pas besoin de chercher des pays nouveaux pour en faire des colonies. Les déserts ne lui manquent pas ; il est vrai que, si elle y transporte les habitans déja établis dans ses villages si rares, les déserts actuels seront un peu peuplés ; mais les lieux actuellement peuplés deviendront des déserts. Il en coûterait les frais de déménagement sans espoir d'aucun avantage : rien ne pourrait justifier une pareille opération.

Alors pourquoi fonder ces colonies ?

La réponse à cette question exige quelques développemens.

L'armée russe s'élève, d'après les rapports les plus modestes, à huit cent mille hommes. On peut admettre que cette armée n'est disproportionnée ni avec l'étendue de la Russie, ni même avec sa population, mais elle est sans proportion avec ses finances, et nuit au développement de sa prospérité intérieure. Après la chute de Buonaparte, la

Russie pouvait désarmer sans danger, si elle avait persisté dans la haute idée de l'empereur Alexandre, qui était de se mettre à la tête de la civilisation moderne pour l'aider à devenir légale, en l'empêchant de dévier du but qu'elle doit atteindre. Cette position, unique dans l'histoire du monde, appartenait à un prince dont le protectorat n'aurait point effrayé les peuples du continent de l'Europe, parcequ'ils savent qu'il a besoin pour ses propres Etats de la civilisation, et qu'il ne pourrait, dans aucune circonstance, en faire un moyen de domination dans ses intérêts. En dirait-on autant de l'Angleterre?

Un parti actif, le seul en Europe qui ait des passions au-dessus de ses forces, des prétentions au-dessus de ses moyens, et qui par conséquent redoute l'alliance sincère des peuples et des rois, a jeté des alarmes dont les conséquences sont incalculables. Nous assistons au singulier spectacle d'une paix de dix années, pendant lesquelles aucun Etat du continent n'a désarmé, où les emprunts se succèdent plus rapidement qu'autrefois dans les temps de guerre, où des rois dignes d'estime par la douceur de leur caractère, et des peuples qui ne demandent qu'à aimer et se confier, sont dans un état réciproque d'observation et d'inquiétude. La grande cause de la civilisation moderne, abandonnée par les souverains qui pouvaient en tirer un parti prodigieux, est retombée dans le domaine de l'Angleterre; tous les esprits l'y suivent, non par choix, mais parcequ'ils ne la voient que là, et qu'il n'est pas en leur pouvoir de s'en séparer. La Russie, ayant rejeté la puissance d'opinion dont elle avait paru vouloir se saisir, reste avec ses armées nombreuses, l'embarras de les entretenir, et l'idée d'une politique générale qui la détourne de projets qui seraient déja accomplis,

au milieu des bénédictions de l'Europe civilisée, si elle se fût tenue à sa politique nationale, rectifiée par les vertus incontestables du prince qui la gouverne.

La nécessité de conserver une armée plus nombreuse que ne le comportent les finances de la Russie, a fait naître un projet qui confond l'imagination par ses conséquences réalisées et par ses conséquences possibles; pour le prouver, il suffirait de faire remarquer que le premier essai de colonies militaires n'a pas six années de date, et que le code des lois qui leur est spécialement applicable forme déja vingt volumes. A coup sûr, il n'est pas terminé, car qui peut savoir combien les circonstances exigeront encore de modifications et de développemens !

La marche générale de la civilisation de l'Europe moderne nous a montré les peuples passant de la servitude à l'état de vasselage, et de l'état de vasselage au régime municipal. Cette marche s'établissait insensiblement en Russie, surtout pour les paysans de la couronne, qui sont au nombre de six millions. Le régime municipal se trouve aujourd'hui rejeté sans retour; et c'est par l'état militaire qu'on prétend appeler à la liberté des hommes qui n'auront plus de vie civile, puisqu'ils resteront à jamais soumis à la discipline des casernes, même dans le plus secret intérieur de leur ménage. Faire de tous les cultivateurs des soldats, et de tous les soldats des cultivateurs, tel est l'ensemble de cette opération. Voici en abrégé comment elle s'exécute.

Un ukase désigne deux ou trois cents villages impériaux comme base de l'établissement d'une colonie militaire. On les démolit et on les reconstruit sur un plan uniforme. Toutes les chaumières occupent un espace égal, offrent les mêmes distributions, et on y attache une étendue de ter-

rain qui répond à quinze ou seize de nos arpens. L'alignement des rues, la position des cours, des jardins fermés par des barrières, une certaine élégance dans les bâtimens, élèvent assurément ces villages au-dessus des villages de l'Europe. On pourrait trouver entre eux la différence qu'il y a entre un régiment habillé et sous les armes, et une troupe de conscrits arrivant chacun dans leurs vêtemens, portant le reste de leur bagage au bout d'un bâton.

Dans chaque chaumière reconstruite s'établit une famille de paysans, dont le plus ancien devient le chef : c'est le maître colon, le cultivateur soldat. On lui coupe les cheveux, on lui rase la barbe, on le nettoie à fond, puis on lui donne un uniforme qu'il ne quitte plus. C'est en uniforme qu'il laboure, qu'il ensemence, qu'il récolte, qu'il conduit ses charrettes, et voiture les voyageurs. Soumis à une inspection journalière, il doit, le matin, se trouver sur sa porte quand passe l'officier de ronde ; il faut qu'il s'y tienne de telle manière, et fasse tel geste dans telle circonstance. Dans sa maison, tout a une place déterminée ; et si le seau ou la marmite ne sont pas au lieu indiqué par les ordonnances, l'inspecteur inflige aussitôt une punition corporelle. Il n'est plus attaché à la glèbe au profit d'un maître particulier, mais il est lié à la colonie ; il ne peut s'en absenter, prendre un état de son choix, ni une femme hors de l'établissement militaire : ce qui est juste en ce sens, que les femmes elles-mêmes faisant partie de la colonie, et ne pouvant se marier ailleurs, il était loyal de leur conserver rigoureusement les hommes qui peuvent les assortir.

Si le maître colon a plusieurs fils, l'aîné devient son adjoint ; le second prend la qualification de réserve, et on lui donne une chaumière à part comme au chef d'une famille

nouvelle. Le troisième fils peut cesser d'être cultivateur soldat pour devenir soldat cultivateur; les autres enfans mâles sont classés comme cantonniers, élèves, etc. Tous sont soumis au régime militaire; tous reçoivent une éducation militaire, et dans cette éducation entrent la lecture, l'écriture, le calcul, d'après le système de l'enseignement mutuel; les femmes sont également instruites dans les écoles à la Lancastre; combinaison qui, ajoutée à tant d'autres, doit faire un jour, de l'armée et des six millions de paysans de la couronne, une population à part de l'ensemble de la population russe. Quand le maître colon n'a pas le nombre de fils suffisant pour que les emplois agricoles-militaires soient remplis comme ils doivent l'être dans chaque chaumière, on lui donne, ou même il peut choisir dans ce qu'il y a d'excédant en population chez ses voisins; et tout cela se ressemble tant, marche, avance, recule, travaille ou se repose d'après un système si uniforme et si déterminé, qu'il en résulte toujours une famille soumise militairement au maître colon pour les travaux, et civilement aux officiers pour toutes les autres actions de leur vie.

Mais où sont ces officiers? va se demander le lecteur. Un moment; les voici qui arrivent. Les villages ainsi préparés reçoivent des régimens de ligne, infanterie ou cavalerie, dans un nombre proportionné. Chaque chaumière accepte un soldat qui devient membre de la famille du colon en chef; et ce soldat, afin d'être moins à charge à la famille qui le nourrit, est obligé de consacrer aux travaux des champs le temps qui n'est pas réclamé par son service. Il est soldat cultivateur, comme le paysan colonisé est cultivateur soldat. Son service militaire dépendant de l'officier qui commande, il est difficile de calculer si son travail répond à la

dépense qu'il entraîne, surtout pour le cavalier dont le cheval doit être nourri du produit des récoltes faites dans l'établissement. Il est probable qu'on fera encore plusieurs volumes de lois avant d'arriver à une solution positive et générale sur ce point important d'économie politique, dans un pays dont l'immensité offre tant de températures diverses. Pour rendre productifs les longs mois d'hiver, peut-être verra-t-on bientôt les cultivateurs soldats et les soldats cultivateurs, dont plusieurs savent les métiers utiles dans les régimens, devenir de plus des manufacturiers militaires, et former ainsi de petits états complets qui ne demanderont à la grande patrie que de la défendre ou de conquérir pour elle.

Les régimens, les bataillons, les brigades, l'armée colonisée enfin restant toujours dans son unité, est vraiment souveraine, et on conçoit qu'il ne peut y avoir pour l'établissement général d'autre justice que la justice militaire, prompte de sa nature, et qui ne remonte jusqu'aux généraux en chef que dans des circonstances très rares. Cependant elle peut, pour certains cas, remonter jusqu'à l'empereur. Comme il n'y a dans la colonie, ni possession, ni acquêt, ni héritage, rien de ce qui rend les lois civiles nécessaires, si nécessaires et si compliquées dans un autre état de civilisation, tout consiste judiciairement à savoir si les punitions reçues ont été bien appliquées.

La position des paysans devenus colons était à peu près la même, puisqu'ils n'appartenaient pas à une législation générale : ils ne perdent que l'espérance d'un meilleur avenir; et cet avenir qu'ils avaient entrevu, reste encore entier pour les paysans serfs qui n'appartiennent pas à la couronne. Cette différence dans l'état

futur d'une population naguère égale dans toutes ses chances, présente des conséquences que la plus grande prévoyance pourrait à peine entrevoir. Les paysans serfs qui n'appartiennent pas à la couronne resteront-ils seuls aptes à former un jour une population civile? Et qui poussera à leur émancipation, à présent que l'empereur ne pourra plus donner l'exemple dans ses propres domaines?

Les enfans des cultivateurs soldats appartiennent à leur père jusqu'à l'âge de huit ans, c'est-à-dire qu'ils ne sont soumis qu'à l'autorité paternelle; passé cet âge, ils sont classés, et, de deux jours l'un, ils sont instruits dans tous les exercices militaires en faits et en théorie: car ils apprennent une espèce de catéchisme sur les devoirs du soldat, conception dont Buonaparte, je crois, doit être regardé comme le premier inventeur. Le classement d'une chaumière peut comprendre huit catégories, sans compter les femmes, depuis les enfans de troupes jusqu'aux invalides.

Si la première liberté des peuples consiste à vivre selon leurs habitudes, on croira facilement à l'extrême répugnance des paysans russes pour ce régime et au morne désespoir avec lequel ils s'y soumettent. Mais les habitudes s'effacent avec les générations, et on a vu un corps de deux cents enfans de 16 ans marcher, faire feu et exécuter toutes les évolutions de soldats expérimentés, avec une prestesse et une précision étonnantes. Il y a parmi eux un esprit de corps qui ne peut manquer d'en faire de bons soldats. J'ai découvert de leur zèle une raison infaillible partout où on veut l'employer, la voici: « ceux qui se distinguent le plus par leur adresse et leur intelligence sont promus au grade d'officier; à huit ans, élevés au bruit du tambour et du feu de file et de peloton; à treize ans, officiers d'une troupe capable de rivaliser avec les soldats les plus expérimentés. » Que diront de l'empereur Alexandre ceux qui ont tant re-

proché à Buonaparte l'esprit militaire qui régnait dans les lycées, quand toute la France était destinée à passer dans les camps? On ne croyait pas alors qu'il suffisait de lever les mains au ciel pour renverser les plus gros bataillons; on avait tort, mais l'équité ordonne de juger chaque époque par l'esprit qui la domine. Tout système est bon lorsqu'il est d'ensemble.

Le système des colonies russes est déja réalisé pour quatre-vingt mille hommes de l'armée de ligne; d'après les détails que nous venons de donner, on conçoit combien cette simple portion de l'armée entraîne dans son orbite d'hommes propres à faire la guerre. Si le projet se complète pour la totalité de l'armée, on ne pourra pas compter moins de cinq à six millions de cultivateurs soldats et de soldats cultivateurs, labourant, manœuvrant, s'instruisant et peuplant sans augmenter la somme du budget. Tels sont en effet les quatre principaux résultats demandés à cette conception produite par le comte Araktschejeff, dont on cite le caractère comme incapable de reculer devant ce qu'il ne croit que difficile : 1° préparer une augmentation de population aggressive et défensive sur quelques points, en y fixant des troupes réglées; 2° épargner pour la couronne la majeure partie de l'entretien de l'armée; 3° organiser une force militaire immense, occupée à l'agriculture pendant la paix, et pouvant répondre à tous les projets en temps de guerre; 4° propager l'instant de la civilisation : c'est surtout sous ce rapport que cette grande entreprise plaît à l'empereur Alexandre (1).

---

(1) Admirable éloge donné à l'empereur de Russie! Peut-on calculer les suites d'une pareille institution, si son successeur sait la maintenir et l'améliorer, et si une longue paix permet d'en recueillir les fruits!

Sans doute il nous est difficile de comprendre la civilisation en dehors de la propriété et de toutes ses conséquences; mais nous ne devons pas oublier qu'en Russie on n'est pas obligé d'avoir nos idées, puisqu'il serait impossible qu'on y eût en même temps les sensations qui résultent pour nous de notre organisation sociale. Bien des choses en apparence contradictoires se mêlent dans ce projet; mais en quoi ne trouverait-on pas du mélange dans un empire si grand, si varié, qu'on y rencontre à la fois les habitudes de l'Asie, le goût des arts, de la littérature et de la politesse de l'Europe, l'usage du crédit public et de la servitude, des cantatrices italiennes et des Cosaques irréguliers, l'enseignement mutuel et l'enseignement manuel, c'est-à-dire l'ardoise et le bâton, considérés comme également propres à éveiller les intelligences? La Russie ne s'étant pas développée comme le reste de l'Europe, doit lui emprunter ses lumières et ne pouvoir jamais les appliquer que selon les mœurs qui lui sont propres. L'avenir débrouillera tout cela, peut-être avec d'autant plus de difficultés que la main de l'homme doit souvent s'y croire assez forte pour devancer le temps. Des ouvrages publiés depuis cinquante ans, dans lesquels il est question du fameux Pierre, blâment beaucoup plus ses projets qu'ils ne les approuvent: tant il est difficile à un homme de faire de la civilisation à volonté. Heureusement, on ne défait pas à volonté la civilisation qui s'est faite d'elle-même.

Quel peut être un jour l'effet des colonies militaires russes sur l'Europe? Ce que l'Europe voudra, puisqu'il ne tient qu'à elle de comprendre aussi qu'il y a des forces dans l'instruction, dans la civilisation, et qu'elle peut le comprendre d'une manière d'autant plus sûre qu'elle est incon-

testablement assez avancée pour n'être pas obligée de créer ses moyens. Il lui suffirait de connaître ceux qu'elle possède et les accepter.

Quel peut être l'effet des colonies militaires sur l'intérieur de la Russie? Heureux ou funeste : c'est ce que l'avenir seul peut révéler. Mais jusqu'à nos jours il est hors de doute que tout état qui augmente l'esprit militaire sans pouvoir trouver un contre-poids dans des forces civiles, se livre à toutes les révolutions qui se font avec des passions et non des idées. Avec des passions et des soldats les révolutions sont promptes et changent les dominations (1); avec des idées et des orateurs les révolutions sont plus lentes et souvent elles ne modifient que les peuples. On peut choisir.

. . . .

---

(1) Dans cet article remarquable, que nous devons à M. Fiévée, et qui fut inséré dans le *Journal des Débats* du 25 août 1825, cet écrivain, politique profond, semble prédire la révolte militaire qui s'est manifestée à Saint-Pétersbourg, le 26 décembre, au sujet de la renonciation de Constantin au trône et de la reconnaissance de Nicolas, son frère. « Voilà deux mille soldats qui ont un dessein, et qui l'exécutent avec ordre; voilà des soldats qui refusent de reconnaître leur empereur Nicolas; des soldats qui se forment en bataillon carré, qui tirent les premiers, et contre lesquels on est obligé d'employer le canon. Au régiment de Moscou viennent se réunir les *Leib* grenadiers, les marins de la garde et le peuple. Le général commandant de Saint-Pétersbourg est tué; deux autres généraux sont tués..... »

Peut-on prévoir les suites d'une semblable insurrection? Il faudra peut-être dans les deux frères des vertus surhumaines pour contenir des troupes que des ennemis du repos public ou des amis maladroits chercheront à mettre en mouvement.

Ce système de colonisation a été suivi, pendant plusieurs années, dans le but avoué d'entretenir une force militaire au-dessus de toutes les forces militaires de l'Europe. Il a coûté des sommes prodigieuses pour des frais d'établissement gigantesques; il a dérangé les habitudes des soldats et des paysans colonisés; il a surtout jeté de l'inquiétude et du mécontentement dans les esprits. Il faudra les rassurer, il faudra les satisfaire, quoique l'on écrive à tous les cabinets que rien ne sera changé dans les rapports de la Russie avec l'Europe, comme cela se pratique à tout avénement de roi, et qu'un usage ne change rien à des nécessités que les empires subissent de même que les individus. Il est hors de doute que la Russie, tout occupée en ce moment d'assurer sa tranquillité intérieure, ignore encore son avenir le plus prochain. Le pouvoir souverain, une fois affermi, aura à choisir entre le besoin d'occuper les forces militaires de l'empire et l'urgente nécessité financière d'en réduire considérablement le nombre : peut-être même sera-t-il indispensable qu'il passe par l'état de guerre pour arriver, sans tumulte, à la réduction de son armée.

D'après le rescrit ci-joint de l'empereur, adressé au comte Araktschejeff, il ne paraît pas que son intention prochaine soit de renoncer à cette grande entreprise. L'avenir nous fera connaître si cette colonisation, extrêmement onéreuse pour la Russie, et qui, à juste titre, peut épouvanter les ministres habiles, conservera long-temps encore toute son importance.

Des Cosaques.

Puisque nous avons été si effrayés en France de l'apparition des Cosaques, puisque dans la malheureuse retraite de Moscou des nuées de ces troupes légères et indisciplinées ont si cruellement tourmenté les flancs de l'armée française, puisqu'enfin ils occupent un rang important dans l'armée russe, et que le chef des Cosaques, le célèbre Platow (1), joua un rôle si considérable dans les dernières campagnes, le lecteur ne lira peut-être pas sans intérêt l'histoire abrégée de ces troupes particulières à la Russie.

« On n'est pas d'accord sur l'origine des Cosaques. Les uns prétendent que ce sont des émigrés polonais qui voulant se soustraire à la domination de leurs seigneurs, se sont fixés sur les rives du Don; les autres les font descendre des Russes; quelques-uns enfin placent leur berceau auprès du mont Caucase: cette version paraît la mieux fondée. Cependant ce serait une erreur de prétendre que les Cosaques actuels sortent tous de cette souche commune: car cette première colonie qui vint fonder une petite république indé-

---

(1) Issu d'origine grecque, employé dans les campagnes de 1806 et 1807, il se couvrit de gloire sous les yeux de son souverain. A la paix de Tilsitt, il passa dans l'armée russe de Moldavie, destinée à agir contre les Turcs, qu'il battit en plusieurs rencontres, notamment dans le mois d'août 1812, lorsqu'il prit d'assaut Babad. Il signala de nouveau sa valeur lors de l'invasion des Français dans son pays. Il suivit successivement son souverain à Paris et à Londres, et mourut à Novokserkak, dans les premiers jours de février 1818.

pendante au milieu de plusieurs empires sur lesquels pesait le régime féodal ou le pouvoir despotique, s'est vue bientôt considérablement augmentée par l'émigration volontaire ou forcée des peuples qui l'environnaient : c'est alors qu'un corps considérable de Polonais se réunit à elle, et que des Tatars, des Grecs, des Turcs et des Arméniens, alléchés par l'appât puissant de la liberté, accoururent en foule, et surpassèrent bientôt en nombre les habitans primitifs. Voilà la cause des opinions plus ou moins erronées des écrivains qui se sont perdus sur ce sujet en vaines conjectures.

« La signification du mot *cosaque* n'a pas été la source de moins de discussions que l'origine de ce peuple. Chacun la cherchait dans la langue de la nation dont il le faisait descendre. Ainsi l'un prétend qu'il vient d'un mot tatar qui signifie *homme armé*; l'autre du mot polonais *kosa*, *chèvre*, sobriquet donné aux Cosaques à cause de leur agilité ou de leur humeur errante et vagabonde; celui-ci le fait dériver de l'espèce de sabre dont ils se servent et celui-là d'un promontoire appelé *kossa*. Mais ces interprétations qui reposent sur des raisons trop futiles pour être adoptées, disparaissent devant celle qu'a donnée Peyssonnel : il l'a trouvée dans le nom même du pays d'où sont sortis les premiers Cosaques c'est-à-dire les *Chasaks*, habitans d'une province de la Circassie.

« On divise les Cosaques en Cosaques du Don, de la mer Noire, du Volga, d'Orenbourg et de la Sibérie; mais on reconnaît en les visitant que ce sont les membres d'une même famille, dont les qualités physiques, les mœurs, le caractère et les constitutions politiques sont les mêmes.

« Les Cosaques forment une sorte de république libre et indépendante. Ils ne relèvent guère de l'empereur de Russie

que par les troupes qu'ils lui fournissent; ils sont divisés par mairies, chaque mairie a son chef qui la gouverne, cette place est annuelle ou élective. Autrefois c'était les Cosaques eux-mêmes qui y nommaient, et lorsque l'empereur demandait des soldats, chaque chef se rendait sous les drapeaux du czar, à la tête des guerriers de son canton; mais aujourd'hui qu'on a rangé les Cosaques parmi les troupes régulières, ils sont commandés par des colonels à la nomination de la cour, aussi bien que les chefs qui ont perdu par là beaucoup de leur pouvoir.

« L'empereur de Russie accorde à chaque Cosaque une portion de terrain, et le droit de pêche dans une certaine étendue : en revanche le Cosaque s'engage à servir 20 ans. Pendant les trois premières années, il est obligé de combattre en quelque lieu que ce soit, et pendant les dix-sept dernières années dans les limites de l'empire à moins qu'on ne les réclame pour les occasions extraordinaires. Après ces 20 années, il ne sort plus de son pays où il est tenu encore pendant cinq ans de faire le service de la police intérieure : ensuite il est absolument libre. » (*Extrait du Tableau de l'empire de Russie*, par M. Damaze de Raymond, tome II.)

Cette cavalerie légère ajoute peu à la force d'une armée [illegible] le jour d'une bataille; mais elle est d'un effet très-nuisible contre des troupes en marche. Toujours en mouvement, toujours aux aguets de l'instant favorable pour une surprise, elle exige une surveillance continuelle qui ne laisse aucun repos au soldat.

M. Lesur a publié, en 1814, une histoire spéciale des Cosaques, en 2 vol. in-8°. On y trouvera des détails fort étendus sur ces auxiliaires de la Russie, sur leur origine,

leurs armes, leurs mœurs, sur les chefs les plus illustres qui les ont commandés.

« Si jamais les Cosaques ont été redoutables, ce fut pendant la malheureuse retraite de Moscou. Sans cesse ils harcelaient les flancs et les derrières de notre armée. Pendant les six jours que dura la retraite du maréchal Ney sur la rive du Borysthène, ils inquiétèrent à chaque instant sa marche. Le courage et les talens de ce grand capitaine, dont la fin a été si déplorable, purent seuls sauver les débris de l'armée qui lui étaient confiés. Buonaparte ne s'est tiré des mains des Cosaques qu'en embarrassant pour ainsi dire leur marche et leurs lances avec le corps de ses soldats. » (M. de Ségur.)

Dans le département des Ardennes que les troupes russes ont occupé si long-temps, les habitans des campagnes garderont éternellement le souvenir du séjour des Russes, et des Cosaques en particulier. Ces derniers avaient, pour se rendre en ligne droite d'un village à un autre, établi un chemin à travers des terres labourables. Ce chemin subsiste et subsistera long-temps sous le nom de *Chemin des Cosaques*. Non loin de là est la voie romaine, qui remonte à la conquête des Gaules par Jules César. Ainsi le laboureur et le berger de la Champagne foulent aujourd'hui tranquillement ce coin de terre et traversent deux routes célèbres par deux terribles invasions placées à 1700 ans l'une de l'autre. Plus tard ils oublieront que des armées innombrables ont ravagé leur pays; mais les noms impérissables demeureront pour servir à l'histoire de l'ambition des hommes.

De la Littérature russe.

Les Russes sont entrés assez tard en partage de la civilisation moderne des Européens. Deux invasions de Tartares et de Lithuaniens avaient, plus encore que la rigueur du climat, arrêté l'essor de ce peuple naturellement gai, sociable et ingénieux. Mais ses progrès furent rapides dans toutes les conditions que lui offrit le règne de Pierre-le-Grand; la persévérance et l'habileté de son cabinet ont affermi son influence politique; l'histoire ne compte pas sans effroi ses triomphes et ses ressources militaires; sa législation s'avance constamment vers un but de douceur et d'équité, tandis que les sciences s'enrichissent des travaux de ses naturalistes et de ses hardis navigateurs. Mais c'est surtout de sa fortune littéraire que je dois considérer les phases.

Pierre Ier, qui bâtissait sur un sol nouveau, dut s'occuper des fondations plus que des ornemens de l'édifice; ce fut véritablement sous les règnes de sa nièce et de sa fille que la Russie vit poindre les premières lueurs d'une littérature. Comme toutes les autres nations, elle avait eu dans son moyen âge des chroniques, des troubadours et des mystères, oubliés ensuite au milieu des ténèbres de la barbarie. Un pauvre pêcheur, né près des glaces d'Archangel avec une force merveilleuse de jugement et de génie, donna aux Russes, un peu avant le milieu du dix-huitième siècle, leur première grammaire, leur premier dictionnaire, ainsi que des règles et des essais de poésie. Il est remarquable que la gue allemande, dédaignée dans son propre pays pour la ue latine, ne reçut des lois qu'à la même époque. Au

reste, jusqu'à l'avénement de Catherine II, on ne trouve guère sur le Parnasse russe que des tentatives éparses et des imitations de l'étranger plus ou moins heureuses.

Le génie de cette grande souveraine, capable de tout concevoir et de tout entreprendre, sentit la nécessité de préparer pour la culture intellectuelle de son peuple un fond plus solide. D'une part, elle fit traduire tous les chefs-d'œuvre classiques français, italiens, anglais et allemands, véritable moyen de perfectionner la langue et de mûrir la raison d'un peuple nouveau; et d'autre part, elle jeta les bases d'une instruction publique, et y appela de toutes les contrées d'habiles professeurs. Alexandre a développé l'ouvrage de son aïeule sur un plan vaste et régulier, et, à la voix du nouvel Osiris, l'empire des czars s'abreuve à toutes les sources de lumières, depuis l'enseignement primaire des hameaux jusqu'aux doctes leçons de six grandes universités.

Le mouvement général imprimé aux esprits par une main puissante a des effets bien supérieurs à des protections isolées et passagères. Une Russie littéraire naît et croît réellement; non-seulement la vie s'y manifeste par des productions originales et variées, mais des besoins nouveaux y ont fait établir pour chaque semaine, pour chaque mois, pour chaque année des journaux et des recueils périodiques consacrés aux sciences, aux lettres et aux arts; des académies volontaires s'y forment en divers lieux pour le même dessein, et décèlent l'agitation de la pensée et l'impatience du savoir. Moscou possède une société d'antiquaires qui prônet de curieuses recherches dans des contrées peu connues. Les vérités, les découvertes utiles n'éprouvent pas le repoussement des vieilles sociétés. On favorise la méthode qui a, de nos jours, abrégé le temps et doublé l'étendue de

l'instruction, et le nom des deux impératrices décore la liste de ses protecteurs. On ne peut se dissimuler que désormais en Russie l'intérêt public s'attache aux succès littéraires. Déja la mode qui, sous des formes frivoles, n'en est pas moins (dans les sociétés polies) l'expression, l'interprète des goûts réels, promène sur des livres et sur des auteurs ses caprices et son engouement. Le golfe de Finlande fournit aussi des partisans et des adeptes aux deux doctrines qui partagent en *classique* et en *romantique* le monde lettré, en attendant qu'un goût sage fasse des systèmes rivaux un ordre *composite* qui ravive les formes anciennes et régularise les nouvelles. Enfin, des femmes de rangs divers ont pris place entre les écrivains nationaux. Cette intervention des femmes dans les travaux des muses, soit qu'on la blâme, soit qu'on l'approuve, est le signe avéré que la littérature a pénétré dans les mœurs et qu'elle ne saurait plus en être séparée.

Avant de poursuivre ce tableau, il est nécessaire de jeter un regard plus attentif sur la langue russe, puisque c'est la matière première de toute littérature, l'élément inséparable qui ne reçoit pas, sans les modifier, les formes de la pensée et les couleurs du style. Le langage d'un peuple a sans doute moins de mobilité que sa littérature, mais il n'en reste pas moins la mesure la plus juste pour apprécier les pas qu'elle a faits et ceux qu'elle pourra faire. Il est très difficile de bien juger une langue vivante; les naturels la connaissent trop, et les étrangers ne la connaissent pas assez; fondue dans les habitudes des premiers, et moulée sur les formes de leur esprit, elle les pénètre à leur insu comme l'air qu'ils respirent, tandis que les seconds, poussés la plupart, dans l'étude qu'ils en font, vers quelque but d'utilité spéciale, en em-

brassent rarement l'ensemble et en ignorent les délicatesses. Les Russes assurent que leur langue est riche, sonore et abondante en tons divers. Elle a le privilége d'être homogène et d'être comprise dans leur empire sans coupures de patois et d'idiomes qui, de province à province, défigurent les autres langues de l'Europe; mais en même temps elle diffère entièrement de ces dernières par ses racines qui lui sont *entièrement* propres, et par son alphabet arrangé, dit-on, au neuvième siècle par saint Cyrille de Thessalonique sur des types mêlés de grec et d'hébreu. Fille des Slaves, on ne s'occupa d'elle que sous Pierre-le-Grand, pour la dégager de la rouille que les invasions des Tartares et des Lithuaniens y avaient déposée. Les poètes l'assujétirent à la rime, et quelques tentatives d'un succès incertain pour y produire des vers purement métriques, font douter qu'elle puisse atteindre au rhythme des anciens. La prose y déploie ses ressources dans des constructions nombreuses et compliquées.

Tel est l'élément donné aux Russes pour communiquer leurs pensées. On ne peut douter qu'il ne soit susceptible de perfectionnement; le passé l'atteste, car les Russes ne lisent pas aujourd'hui sans peine les anciennes productions que découvrent leurs antiquaires, et depuis quelque temps on aperçoit que dans les écrits nouveaux l'embarras ordinaire de la phraséologie cède la place à des modes plus simples. L'amélioration progressive de tout langage a deux origines constantes, l'usage de la haute société et les travaux des gens de lettres. La langue slavo-russe se trouve sur ces deux points dans une situation particulière.

Saint-Pétersbourg, le siége du gouvernement, est autant une colonie d'Europe qu'une capitale de la Russie. Toutes

les langues y semblent naturalisées. Soit par un don de la nature, soit par une habitude prise dès le berceau, les Russes les parlent avec une égale facilité. Il ne faut donc point s'étonner qu'au moment de la révolution opérée dans les mœurs par Pierre Ier, l'élite de la société ait préféré à la langue maternelle des langues étrangères qui lui offraient une élocution choisie et une littérature toute faite. Il en est résulté que l'allemand, l'italien et surtout le français ont été employés dans les relations sociales, et que le slavo-russe a été réservé aux besoins vulgaires de la vie domestique, pendant que la même prédilection des hautes classes pour les théâtres étrangers privait l'art dramatique russe de ses tributaires et de ses guides naturels. Ce partage inégal, tout en retardant les progrès de la langue indigène en finesse et en élégance, a dû lui conserver sa franchise et sa naïveté. Ainsi, quoique le théâtre national des Russes, tel que nous le pouvons juger par les traductions, laisse beaucoup à désirer, on est généralement frappé du talent de vérité qui signale leur comédie dans la peinture des mœurs.

Cet état de vasselage et d'infériorité de la langue du pays était décourageant pour les écrivains nationaux condamnés chez eux à l'indifférence, et chez l'étranger à être défigurés par le tâtonnement d'un petit nombre de traductions novices. Il leur fallait, en outre, résister aux séductions de la gloire qui les invitait à écrire dans une autre langue presque commune à toute l'Europe, pour laquelle leur aptitude n'est pas douteuse, comme l'attestent les vers piquans du comte Schouvaloff, la prose spirituelle de M. le comte Golowkin et la facile élégance de M. le comte Orloff. Honneur donc au zèle patriotique des auteurs russes! les efforts leurs poètes ont été les premiers, mais ne sauraient être

plus décisifs pour atteindre le but proposé. La poésie n'est, en général, qu'un langage d'acception et de privilége, trop précieux pour le commerce des hommes. On peut poser comme une règle que les qualités qui rendent une langue poétique ne sont nullement celles qui la rendent communicative. J'invite à réfléchir sur cette vérité, dont la preuve exigerait des développemens que ne comporte pas cet écrit. De cette manière s'expliquera le fait avéré en Europe que la langue réputée assez généralement la moins poétique y est cependant la plus répandue. Tandis que les muses de la Tamise, du Rhin et du Tage ouvrent à leurs nourrissons de faciles sentiers, il est besoin d'un génie extraordinaire pour être poète en français, et soutenir dans les cieux un langage que son mécanisme tout humain ramène constamment vers la terre, et rend plus propre à la logique qu'à l'illusion. Aussi voyez quelle horrible torture fait souffrir à notre langue, divinisée par quelque grand poète, la foule de ces versificateurs ambitieux et impuissans qui manquent d'une véritable inspiration! L'oreille de l'étranger, accoutumée à l'audace de ces divers idiomes, à leurs syncopes, à leurs inversions, à leur faculté de composer et de décomposer les mots, ne peut sentir dans la plupart de nos vers qu'une prose un peu pénible qu'interrompt çà et là le tintement des rimes. Si j'en crois cet exemple, c'est donc moins de ses poètes que de ses prosateurs que la langue russe doit attendre son perfectionnement, et s'il est permis de le dire, sa sociabilité européenne. Déja M. de Karamsin vient de hâter ce progrès par sa grande histoire de Russie. Cette composition vaste et éloquente distribue les rangs et fonde une espèce d'hiérarchie entre les tours et les expressions de la prose russe. L'historien a vu son style s'empreindre naturellement de fratel

d'originalité, heureux privilége des écrivains qui s'avan-
nt les premiers dans une langue dont la littérature nais-
ante n'a pas encore fatigué les ressorts!

Ce monument, qui sera probablement le signal d'autres
bons ouvrages, promet à l'empire des Czars une langue qui
doit suffire aux progrès ultérieurs de sa civilisation. Mais
cette langue doit-elle en passer les frontières, vaincre l'effroi
que ses grandes difficultés inspirent à l'étranger, et prendre
place dans les bibliothèques et les relations sociales du monde
lettré? Une pareille question n'est guère du ressort des gram-
mairiens. Les langues ne se propagent pas seulement par
leur mérite, mais par une foule de causes qui en sont bien
indépendantes, telles que la guerre, la politique, les colo-
nies, la religion, l'intérêt, la flatterie, l'esprit d'imitation
Loin que cette propagation soit le signe ou le prix d'un per-
fectionnement, il n'est pas rare de voir un idiome se cor-
rompre en s'étendant comme un fleuve dont les eaux n
manquent pas de se troubler par la longueur de son cou
et le nombre de ses affluens. Je me plais quelquefois à con
templer l'éclat des langues qu'on parle en Europe, et la d
rection où les emporte la marche actuelle des affaires h
maines. Les intérêts généraux du commerce et une prosp
tité politique inouïe étendent l'idiome anglais aux points
plus opposés du globe. La langue française ne vole plus
les ailes de la victoire, mais s'avance encore par une p
gression lente et continue qu'elle doit à son incompara
clarté, au mouvement de sa littérature, à la perfection d
typographie, au séjour de myriades d'étrangers, attirés
l'éclat des arts et l'aménité des mœurs. L'allemande et
pagnole demeurent stationnaires sans perte et sans ac
L'italienne, grace aux trésors de son ancienne

ture et à ses qualités musicales, se maintient et circule comme un objet de luxe. Les autres langues offrant, dans le cadre étroit d'un petit territoire, trop peu d'émulation aux écrivains, et d'écoulement aux livres, se retirent peu à peu de la sphère des lettres, et menacent de s'éteindre dans les usages populaires, comme l'ont fait le flamand, le basque, le breton et autres semblables débris de la parole humaine. Pour achever cet horoscope des langues vivantes, il faudrait faire aussi la part du riche dialecte issu de l'antique Illyrie, que parle et cultive aujourd'hui l'immense contrée des Russes. Mais c'est là un secret que sa destinée tient caché dans le plus profond de son urne. Il est seulement difficile de présumer que la fortune en soit médiocre.

Quel que soit au reste cet avenir, on ne considérera pas sans intérêt l'état actuel de la littérature des Russes. Depuis un siècle que l'étude des lettres s'est éveillée parmi eux, ils en ont abordé tous les genres. Comme nous l'avons remarqué, la poésie a précédé la prose, et la biographie de leurs poètes serait déja un livre considérable. De l'épopée à l'épigramme, aucune place n'est entièrement vide. Je n'ai pas dissimulé qu'ils ont beaucoup imité, et cela devait être, puisqu'ils arrivaient les derniers, non-seulement après les classiques anciens, mais au milieu des sources nouvelles en pleine exploitation. Le même phénomène s'est reproduit partout. Quelle littérature moderne n'a pas été d'abord fondée sur les livres saints, ou sur les écrits de l'antiquité? ne se sont-elles pas ensuite aidées mutuellement? N'a-t-on pas vu le Parnasse français, si riche de son propre fonds, être successivement grec, latin, italien, espagnol? et maintenant la Germanie ne couvre-t-elle pas les modèles anglais d'une draperie allemande? On a donc conclu trop légèrement des premiers

efforts des Russes qu'ils étaient une nation purement imitatrice. Toute jeune qu'est leur littérature, elle n'offre pas des productions originales en moindre proportion qu'aucune autre. Ce recueil de fables en sera lui-même une preuve. Après avoir beaucoup traduit, les écrivains de la Néva ont mérité d'être traduits à leur tour. Des Allemands et des Français leur ont déja rendu cet hommage. M. Jones Bowring vient de publier en deux volumes un choix de poésies russes traduites en vers anglais. On a pu juger par cette anthologie, de la richesse et de la variété des muses hyperboréennes. J'ai été principalement frappé de la verve et de l'enthousiasme qui signalent leurs chants guerriers. Je ne connais dans aucune langue rien de supérieur en ce genre au poème de Joukoffsky intitulé le Ménestrel dans le camp des Russes (1).

Les littératures naissantes s'occupent volontiers d'un petit poème où il est aussi facile de s'exercer que difficile d'exceller. Je veux parler de l'apologue. De prétendus penseurs lui ont attribué des origines bien chimériques. On le retrouve dans tous les temps et dans tous les pays, sous les tentes de l'Arabe, comme sur les chariots du Scythe, parmi les esclaves de la Phrygie, comme dans les tumultes de la république romaine. Il dépend si peu de la nature des gouvernemens, que la France, dont la constitution politique a tant varié depuis moins d'un demi-siècle, a vu presque chaque saison lui apporter un nouveau recueil de fables.....

Le peuple russe était tout préparé pour ces aimables fictions : son langage naïf, ses mœurs simples et agricoles, ses habitudes de famille et de domesticité maintenues dans l'ha-

(1) Cet ouvrage est dédié à l'empereur Alexandre.

bitation par les longs hivers, sa gaîté entretenue par l'absence de l'ambition et des besoins, et son esprit d'observation éveillé par une nature en tumulte, passant d'un ciel d'airain à une fécondité prodigieuse, invitaient le génie des fabulistes; des apologues sont semés dans les œuvres de quelques-uns de ses écrivains. La Russie compte déja trois poètes qui se sont livrés spécialement à ce genre de composition, Khemnister, Dmitrief et Kriloff: le premier n'est plus, les deux autres sont vivans.

Khemnister doué d'un naturel tendre et mélancolique, publia modestement sous le voile de l'anonyme, des fables que l'on dit douces et naïves, mais qui furent peu connues jusqu'à la mort de l'auteur; sa vie toute entière fut un combat contre son caractère; il se dégoûta de l'étude de la médecine, fit la guerre en Turquie et en Pologne, entra dans le corps des ingénieurs des mines et fut enfin envoyé consul à Smyrne. Mais il se vit à peine sur cette plage lointaine, arraché à ses habitudes et à ses amis, qu'il s'éteignit dans une maladie de langueur, à 40 ans. Ses distractions singulières dont on cite plusieurs anecdotes, forment à peu près sa seule ressemblance avec notre La Fontaine: car l'insouciant bonhomme n'était ni modeste ni mélancolique, et sous ses formes lentes et négligées, il recélait une verve de poésie étrangère à Khemnister. Ce dernier est mis par ses compatriotes au-dessous des deux fabulistes suivans.

Né en 1760, d'une famille honorable et pourvu ensuite d'emplois et de dignités, Dmitrief sut concilier l'esprit des lettres avec celui des affaires. On oubliera qu'il fut ministre de la justice avant d'oublier qu'il fut poète. La traduction des fables et des contes de La Fontaine compose la partie principale de ses œuvres. Il a satisfait les Russes par sa touche

spirituelle et par la grace et la souplesse dont il a doué leur langue pour ce travail difficile. Moscou possède la vieillesse aimable et considérée de cet écrivain. Cette ville antique, que les plaisirs et les arts comptent aussi pour capitale, est la retraite ordinaire des grands et des courtisans émérites que l'âge ou la philosophie ont détachés des agitations de la cour et de la vie de Saint-Pétersbourg. C'est là que M. Dmitrief, en donnant une édition de ses œuvres corrigée et *diminuée*, a montré le tact d'un homme du monde et l'impartialité d'un juge sévère des vanités d'auteur.

M. Kriloff, le dernier de ce triumvirat, est né à Moscou en 1768. Il fut élevé à Twer où ses parens avaient transporté leur domicile. Il eut un emploi dans les bureaux de la régence de cette ville jusqu'en 1785. Il vint alors à Pétersbourg où diverses fonctions administratives lui furent confiées. Depuis 1811, il est bibliothécaire de la superbe bibliothèque publique impériale de Pétersbourg. Il a été promu au grade de conseiller de cour sans être courtisan.

M. Kriloff a travaillé aussi pour le théâtre, tous ses ouvrages, dont le premier fut publié à 16 ans, ont été reçus du public avec applaudissemens.

Mais c'est comme fabuliste que M. Kriloff a prouvé son vrai talent et s'est placé au premier rang des littérateurs de son pays. Voici les particularités que je tiens de voyageurs qui l'ont fréquenté à Saint-Pétersbourg. C'est un homme d'environ 56 ans (en 1825), ayant la taille élevée, la face pleine, une corpulence remarquable et une démarche négligée. Ses manières simples et naturelles inspirent la confiance. Indépendant et célibataire, il ne fuit ni le jeu ni le plaisir. Dans la société, il observe plus qu'il ne parle; mais quand on le presse sa conversation est intéressante. Sous le

volume de son embonpoint on découvre à la fois un esprit fin, vif et délicat, un cœur humain et serviable et toutes les qualités d'un excellent ami. Il a transporté sous le 60e degré de latitude l'indolence napolitaine et s'abondonne à cette paresse voluptueuse qui berça le génie de La Fontaine et de Chaulieu.

Les fables de M. Kriloff ont ouvert la période glorieuse où la Russie, après s'être essayée dans une littérature exotique, voit naître ensemble une littérature nationale et un public qui l'écoute. Aucune nation n'a de fabuliste qui surpasse cet auteur en originalité et en invention. Presque tous les sujets lui appartiennent. Sa narration est à la fois fine, naïve, vraie et semée de détails gais et spirituels. Il emploie avec un rare talent les couleurs locales, et son pinceau éminemment russe, reproduit comme un miroir la plus singulière physionomie d'un peuple qui reçoit autant de simplesse de la vie patriarcale que de finesse du mode de son état social. Les conceptions de M. Kriloff sont en général pleines de sens. Il joue rarement avec ses leçons, sa morale a de la franchise et de la fermeté et tient même quelquefois de l'épigramme. Son style, dont ses compatriotes sentent vivement la perfection, réunit deux genres de beauté inabordables aux traducteurs : d'une part il abonde en mots d'une harmonie imitative, et de l'autre il tire avec art du langage vulgaire, des expressions inattendues qui réveillent une foule d'idées, de sentimens et de souvenirs chers aux nationaux.

(M. Lemontey, Introduction aux Fables de Kriloff (1).)

---

(1) Cette édition des *Fables de Kriloff* est due au comte Orloff. Passionné pour la gloire de son pays, il a voulu enrichir les litté-

ratures russe, française et italienne. Que de droits n'avait-il pas au succès de cette entreprise utile à trois nations! L'Italie n'a pas oublié qu'elle lui doit des Mémoires précieux sur le royaume de Naples, et une double Histoire de la musique et de la peinture en Italie. La France lui sait gré de la préférence qu'il accorde à notre langue pour ses divers écrits, et de la relation de son Voyages dans nos provinces méridionales.

Nous nous plaisons ici à remercier l'aimable académicien qui a bien voulu nous permettre de faire usage de ce tableau si brillant de la littérature russe.

Madame la comtesse Orloff, morte à quarante-quatre ans, après une maladie longue et cruelle, était une femme encore plus distinguée par les belles qualités de son cœur que par ses connaissances littéraires. La mort seule a révélé une partie des nombreux bienfaits qu'elle a répandus pendant le cours da sa vie.

M. de Valmord, officier russe, vient de publier des poésies françaises sous le titre de *Moscovites*. Dans une ode intitulée *Alexandre*, nous avons remarqué quelques strophes dont la poésie facile et le style original pourraient aisément faire croire que l'auteur est plutôt né sur les bords de la Seine que sur ceux de la Néva.

Si tu voulais, épris par l'amour des conquêtes,
T'illustrer par le crime et régner par l'effroi,
La terre frémirait, et les noires tempêtes
Marcheraient devant toi.

Nous verrions accourir du sommet de l'Asie,
Comme des flots pressés, les Scythes vagabonds;
Et ton char triomphant, aux bords de l'Italie
Voler *en quatre bonds.*

Tu pourrais, étendant tes bras sur le Bosphore,
Accabler de ton joug le superbe Croissant;
Et, vainqueur, promener du couchant à l'aurore
Ton sceptre menaçant.

Mais content de régner au sein d'un vaste empire,
Tu cours, par des bienfaits à l'immortalité,
L'Europe te bénit, et l'univers admire
Ta noble *probité*.

Les beaux-arts à l'envi répètent tes images;
De tes nobles vertus Paris est *amoureux*,
Et ton urbanité captive les hommages
D'un peuple généreux.

Madame Krudner (1).

La baronne Valérie de Krudner, née à Wittingoff en Livonie vers 1770, sera certainement remarquée dans ce siècle extraordinaire par le singulier rôle de prophétesse qu'elle y a joué. Elle est veuve du baron de Krudner, issu d'une famille ancienne de Livonie, qui fut nommé ambassadeur à Madrid, sans pouvoir remplir ses fonctions, et ensuite envoyé, en 1798, à Copenhague, et à Berlin où il mourut en 1802. Sa femme, douée au suprême degré des qualités qui pouvaient charmer son époux, l'accompagna dans toutes ses missions; après la mort de son mari, elle voyagea en Italie et en France, où elle fréquenta les plus hautes sociétés et en fut très recherchée. En 1806, elle publia un roman intitulé *Valérie*, qui, dit-on, est sa propre histoire; le héros s'empoisonne par désespoir d'amour. Madame de Krudner parlait avec une extrême complaisance des victimes qu'elle a faites dans ce genre; elle disait un jour, après avoir parcouru cette fatale liste : « Il y en a « encore un à Lausanne qui n'est pas mort, mais il ne peut « aller loin. »

---

(1) Comme on a beaucoup parlé de cette femme extraordinaire, et que son nom a été accolé, quelque fois à tort, à celui d'Alexandre, nous croyons devoir donner une notice abrégée de la vie de cette femme qui a cultivé avec succès la littérature. En d'autres temps, l'apparition d'une semblable prophétesse eût occupé le monde; mais aujourd'hui que des événemens de la plus haute importance changent presque chaque année la face des nations, la vie de madame Krudner n'est qu'un faible épisode.

Elle était remarquable par la légèreté de sa taille, la beauté de ses traits et les charmes de son esprit; elle avait un cœur sensible, une imagination vive, et un penchant irrésistible aux rêveries *mélancoliques*. Le temps, qui détruit tout, lui a laissé une taille svelte et gracieuse, une chevelure blonde d'une beauté remarquable; ses yeux n'ont rien perdu de leur flamme magnétique, et la persuasion coule avec abondance de ses lèvres vermeilles.

Avant d'entreprendre ses singulières prédications dans la Suisse, elle eut, à ce qu'on prétendit, des conférences avec l'empereur de Russie, auquel elle donna, dans un petit ouvrage intitulé *Description du camp de Vertus* (1), des louanges bien méritées. On ajoutait que son espèce d'apostolat avait un but politique, et qu'enfin elle avait fait naître l'idée de la *Sainte-Alliance*. Les gouvernemens ne parurent pas désapprouver pendant quelque temps cette opinion. Mais M. de Krudner, envoyé de l'empereur en Suisse, proche parent de son époux, et que quelques-uns prirent pour son fils, désabusa complétement le public par les éclaircissemens qu'il donna sur l'objet de la Sainte-Alliance, dont le but bien évident est de maintenir dans tous les pays un état de choses tranquille et légitime, de garantir les institutions sociales, les droits et les libertés de chaque ordre de l'Etat, et les principes constitutionnels de chaque gouvernement européen, soit républicain soit monarchique. Ses prosélytes ont été dispersés par les gouvernemens suisses et par le grand-duc de Bade; elle-même

(1) Village situé dans la Champagne, où campa l'empereur Alexandre, et où il passa une revue générale des troupes alliées.

a été obligée de quitter le territoire de ce prince. De retour en Suisse, elle tint, dans l'auberge du *Sauvage*, à Bâle, avec un ministre protestant de Genève, des assemblées mystiques plus ou moins ridicules, pour lesquelles elle s'affublait d'un costume de prêtresse antique. Ces réunions et ces prédications exercèrent une funeste influence sur quelques jeunes personnes des premières familles du pays, qui négligèrent les devoirs du ménage. Ces rassemblemens furent défendus. M. Empeytaz et madame de Krudner essayèrent de les rétablir à Arau. Les uns s'y rendirent guidés par un véritable zèle religieux; les indigens, pour avoir part aux aumônes de madame de Krudner; quelques assistans, pour examiner si la politique ne pourrait pas tirer parti d'une semblable nouveauté. Le grand nombre de mendians qui se réunissaient sur le même point, et les écrits répandus par la pseudoprophétesse engagèrent les autorités suisses à suivre l'exemple du prince de Bade. Le ministre protestant redouta les mesures qui pourraient être prises et se sépara de la baronne inspirée. Chassée d'un village, elle rentrait dans un autre, catéchisant, apprenant aux enfans à prier Dieu, et soulageant les malheureux. Quel singulier rôle pour une jeune femme élevée dans toutes les jouissances du luxe! Voulut-elle, comme l'ont prétendu M. de Bonald et M. de Marignie, créer une religion éphémère semblable à celle des théophilantropes? Tout cela est encore un mystère. Voulut-elle cueillir la palme du martyre? Nous ne croyons pas qu'elle eût obtenu cet honneur: les violences exercées à son égard se bornèrent à de simples expulsions. Cependant ses deux lettres écrites au ministre du grand-duc de Bade, qui ne lui permit pas de faire une mission dans ses Etats, respirent des sentimens religieux si

purs, si pleins d'une charité si douce, le style en était si remarquable, la vie de l'auteur était si conforme à ses discours, qu'elle fit beaucoup de prosélytes parmi des hommes éclairés et de bonne foi.

Dans la maison qu'elle occupait près de Lucerne, elle recevait une foule de lettres par des messages particuliers, qui venaient de pays très éloignés. Cette correspondance mystérieuse décida le gouvernement suisse à l'expulser, malgré ses aumônes qui se montaient à plus de 10,000 florins en or. En quittant un canton, elle disait anathème aux magistrats qui l'expulsaient. Forcée de quitter Randegg, elle prononça en se levant un beau discours, prit une baguette enveloppée d'une manière mystérieuse, fit mettre tous les assistans à genoux, se promena solennellement dans sa chambre, et prédit trois fois malheur à un monde corrompu et impénitent. La foule considérable qui se rassembla près de la maison prit avec madame de Krudner la route de Radolphell. Alarmé d'un pareil rassemblement, le bailli la congédia de ce nouveau village; mais elle n'obéit à cette injonction qu'après avoir bien prêché sur la dureté des cœurs, sur les suggestions de Satan, et après avoir lancé quelques traits contre le bailli. Elle en voulait surtout aux agens de police; elle les menaçait du feu du ciel et des plus horribles vengeances. Forcée de sortir de Zurich, elle maudit cette ville dans les termes les plus énergiques. Ce fut depuis qu'elle tenta de pénétrer en France et de s'établir à Colmar. Elle se fixa enfin à Sackingen dans le grand-duché de Bade, où elle vivait pauvre et délaissée. Elle a terminé sa carrière dans le cours de l'année 1825. Il existe de cette femme célèbre un portrait avec ces mots : *tout mon être est charité.*

Séjour de Louis *XVIII à Mittau. — Mariage de* Madame *avec M.* le duc d'Angoulême.

Nous avions vu le roi Jean, après la malheureuse *bataille de Poitiers*, emmené prisonnier en Angleterre, par le *prince Noir*, recevoir dans la capitale de ce royaume un traitement conforme à son rang et à la dignité du peuple anglais. Ce prince brave et généreux, mais sans caractère, compta 600 mille écus d'or pour le premier paiement de sa rançon; n'ayant pu se procurer la somme nécessaire pour acquitter le reste, il retourna comme un preux chevalier se mettre en otage à Londres, et y mourut en 1364.

Plus tard, François Ier royale victime de la bataille de Pavie, se vit conduit à Madrid, en 1525, et ses deux enfans, restés en otage pour leur père, n'en sortirent qu'à la signature de la paix de Cambray.

Ces deux souverains n'avaient subi que le sort commun de la guerre; remontés en personne, ou par leurs enfans sur leur trône après une captivité plus ou moins longue, ils retrouvaient la France et des sujets fidèles, quoique les guerres civiles soient la suite ordinaire de l'absence du monarque. Mais le tableau des infortunes royales n'avait point encore offert un monarque français, forcé de fuir devant le torrent d'une puissance usurpatrice qui allait inondant l'Europe, venir se réfugier dans une petite ville de la Courlande, sous la protection d'un czar. Ce fait si nouveau et par là même remarquable dans notre histoire, mérite de trouver place dans ces Mélanges Historiques. Le séjour de Louis XVIII et de son auguste famille à Mittau; la pieuse cérémonie qui, dans l'asile du malheur, unit deux

personnages nés à Versailles, au milieu des pompes de la cour la plus brillante, formeront, nous le pensons, un épisode honorable pour la Russie, et curieux pour les lecteurs de toutes les nations qui cherchent dans les annales des peuples des leçons d'une noble résignation et d'une générosité vraiment royale.

« Pendant le séjour, à Blankenbourg (1), du prince de Condé (qui se rendait à Saint-Pétersbourg auprès de Paul Ier, pour remercier l'empereur de l'existence et de l'asile qu'il offrait dans ses états, aux officiers, gentilshommes et soldats français), arriva la nouvelle de la conclusion de la paix entre l'empereur d'Autriche et la république française; ce traité définitif venait d'être signé, le 17 octobre, à Campo-Formio. Cette paix spoliatrice allait conduire l'ordre social au bord de l'abîme. L'Allemagne toute entière eût dès-lors passé sous le joug, si les régicides, avec un peu plus d'audace, ne se fussent pas contentés de toute la rive gauche du Rhin et des principales forteresses qui, au-delà, leur assuraient des débouchés et des positions militaires : mais leurs prétentions n'en devinrent que plus exagérées.

« Les négociateurs français forcèrent le roi de Prusse d'exiger du duc de Brunswick qu'il cessât de donner un asile à Louis XVIII. Le roi vainement essaya d'en obtenir un en Saxe; ne pouvant rester en Allemagne, il accepta l'offre généreuse que lui fit Paul Ier d'aller résider à Mittau (2), capitale de la Courlande.

---

(1) Ville et principauté d'Allemagne, avec un bon château, dans les Etats de Brunswick.

(2) Pays situé dans la Livonie, dont les ducs étaient autrefois indépendans et vassaux de la Pologne.

des attentions délicates propres à adoucir, dans l'ame de l'héritier de tant de rois, l'amertume de sa situation.

.......Le roi continua son voyage pour la Courlande. De grands préparatifs avaient été faits à Mittau pour le recevoir, on y avait disposé l'église cathédrale, l'empereur de Russie poussa les égards et l'attention jusqu'à vouloir que le roi réunît à Mittau, pour sa garde particulière, cent cavaliers nobles pris parmi les anciens gardes-du-corps de Louis XVI. Le comte d'Auger, l'un des plus anciens gardes-du-corps, avait été nommé commandant de ce détachement pris dans l'armée de Condé.

« Le 20 mars, le roi fit son entrée à Mittau, ayant avec lui le duc d'Angoulême. Tout le corps des artisans vint à sa rencontre et l'accompagna jusqu'au château, où le czar lui avait fait préparer des appartemens magnifiques. La cour et l'intérieur étaient remplis de gardes comme pour la réception de l'empereur de Russie lui-même. Ce monarque n'avait rien négligé pour environner le roi de toutes les grandeurs, présageant sans doute que bientôt elles ne seraient pour lui qu'un vain simulacre.

« Le château devenu la résidence du roi de France après avoir été celle des ducs de Courlande et de Semigalle, est placé à l'extrémité de la rive gauche d'une petite rivière. C'est un carré long à quatre faces, environné d'un fossé plein d'eau avec une cour au milieu. Il est bâti à la moderne et a une assez belle apparence; on en reconstruisait alors une partie qui avait été incendiée; les appartemens intérieurs sont grands, vastes et dignes d'un souverain; l'aile qui avait le moins souffert était occupée par le comte Langdorff, gouverneur, et par les nombreux employés de l'administration russe. La ville est de médiocre grandeur,

assez bien bâtie; elle a beaucoup de maisons en bois, mais proprement construites.

« Tel était l'asile accordé généreusement par Paul Ier à Louis XVIII qui y vécut retiré avec les personnes qui composaient alors sa cour. Outre le logement et les commodités qui l'accompagnent, le roi recevait du czar un subside annuel de 600,000 fr. environ, argent de France; de plus il avait alors, de la cour d'Espagne, 54,000 fr. Jamais de puis son exil, le roi n'avait eu d'asile aussi honorable et aussi doux. Mais éloigné de plus de 400 lieues des frontières de France, il ne pouvait songer sans être navré de douleur, à la situation intérieure de son royaume, et à la malheureuse destinée des plus nobles défenseurs de l'autel et du trône.

« Ce fut de cette résidence où le roi, apprenant avec une tristesse profonde les malheurs, la persécution personnelle du pape, et sa détention à la Chartreuse de Florence, lui écrivit une lettre de consolation, dans laquelle il le conjurait de diriger spécialement ses prières en faveur d'une nation qui ressentait d'une manière si terrible les effets de la colère céleste.

« Alors, des bords de la Néva aux rives du Pont Euxin, se forma contre la France une seconde coalition plus formidable que la première. Paul Ier se met lui-même avec une ardeur inconcevable, à la tête de cette nouvelle ligue « contre une nation, mande-t-il au prince de Condé, une « nation régicide et usurpatrice, dont le but principal « est de renverser tous les autels et tous les trônes. »

« Voulant multiplier les liens qui l'attachent à Louis XVIII, il lui envoie la grand'croix de Malte, et lui demande en échange le cordon de Saint-Lazare. Le roi s'empressa d'envoyer au czar les marques de cet ordre, par le comte de

Cossé-Brissac, qui était commandeur. Le czar les montrant avec complaisance à l'un des grands de sa cour, honoré de son intimité, lui dit : « C'est pour moi le souvenir constant « d'un ami malheureux.... (1) »

« Déja ses troupes étaient en marche et leurs principales colonnes s'assemblaient sur les frontières de la Gallicie. Le corps du prince de Condé reçut en Volhinie l'ordre de se tenir prêt à marcher militairement. Souwarow, le plus célèbre des généraux russes, fut nommé pour commander cette grande croisade contre les démagogues et les régicides. A son passage à Mittau, ce vieux général s'arrêta vingt minutes pour rendre hommage à Louis XVIII. « Le jour le plus heureux de ma vie, lui dit-il, sera celui où je répandrai la « dernière goutte de mon sang pour vous mettre en état de « remonter sur le trône de vos pères. »

« Pendant que les victoires remportées par les troupes alliées dans la haute Italie, ranimaient l'espoir des royalistes en France, et que le roi, qui ne désespéra jamais du salut de la monarchie, put croire un moment qu'il touchait au terme de son exil, il réalisait alors une de ses plus douces espérances comme chef de l'auguste famille des Bourbons. Depuis l'instant où MADAME, rendue à la liberté, avait

---

(1) On regrette qu'un prince, dont le cœur était si plein de sentimens généreux, et qui fit pour une si noble cause de si grands sacrifices, entraîné par cette fièvre militaire dont encore, de nos jours, on veut faire la première vertu, ait lassé tous ceux qui l'entouraient, leur ait fait craindre à chaque instant la disgrace, l'exil et la mort, et que trois ans plus tard, il ait été sacrifié par ses favoris, et percé par les baïonnettes des gardes sur lesquels il fondait son unique espoir.

trouvé à la cour de Vienne un asile digne d'elle, le roi n'était pas resté un moment dans le doute sur le choix de l'époux qu'il désirait lui voir accepter; jamais son cœur paternel et français n'avait pu soutenir l'idée de la voir séparée de la France par une alliance étrangère, quelque utile qu'elle pût alors lui paraître. Après s'être assuré de l'approbation de MADAME le roi mit tous ses soins à obtenir qu'elle vînt s'unir aux larmes, aux espérances, au sort de l'héritier de son nom. MADAME se mit en route pour Mittau, vers le mois de mai 1799. Louis XVIII alla au devant de sa nièce. Les voitures étant près de se rencontrer, MADAME commande d'arrêter et descend rapidement; on essaie de la soutenir : mais, s'échappant avec une vitesse incroyable, elle s'élance vers le roi qui, les bras étendus, accourait de son côté pour la serrer contre son cœur : le monarque ne put empêcher la princesse de se jeter à ses pieds : « Je vous revois enfin! s'écrie-t-elle, je suis heureuse. Voilà votre enfant, veillez « sur moi, soyez mon père. » Le roi, sans pouvoir proférer une parole, serrant MADAME contre son sein, lui présente le duc d'Angoulême. Le prince, retenu par le respect, ne put s'exprimer que par des larmes qu'il laissa tomber sur la main de sa cousine, en la pressant contre ses lèvres. Le roi la conduisit au château. Là elle reçut les tendres caresses de la reine, et les hommages touchans des fidèles serviteurs de sa famille. Rayonnant de joie, le roi voyait avec émotion tous les yeux attendris et fixés sur l'auguste princesse. « Enfin, elle est à nous, répétait-il avec l'accent de la plus « douce satisfaction; nous ne la quitterons plus, nous ne « sommes plus étrangers au bonheur. »

« Le roi pressa les préparatifs du mariage de MADAME avec le duc d'Angoulême : c'était son ouvrage. Dans la ma-

tinée du 10 juin, le roi et la reine vinrent prendre le prince et la princesse, chacun dans son appartement, et les conduisirent à la bénédiction nuptiale, dans une vaste galerie du château. Un autel y était dressé : des branches de verdure et de lilas, dans lesquelles s'entrelaçaient des lis et des roses formaient le seul ornement de l'enceinte. Là, dans ce simple appareil, les rejetons de tant de rois, les héritiers du premier trône de l'Europe, relégués loin du beau pays qui les avait vu naître, prononcèrent le serment de leur union; là, sous la protection du ciel, et sous les auspices de l'empereur de Russie, ils reçurent la bénédiction nuptiale, des mains du cardinal de Montmorency, grand-aumônier de France, assisté de M. l'abbé Edgeworth de Firmont, celui qui, quelques années auparavant, était monté sur l'échafaud où périssait le meilleur des rois, et avait dit à Louis XVI, subissant au milieu de la capitale une mort glorieuse, ces paroles admirables, pleines de la foi la plus vive : « *Fils de saint Louis, montez au ciel.* » Le czar avait signé le contrat de mariage, et il en reçut le dépôt dans les archives de son sénat. C'est ainsi qu'il fut donné au roi de goûter la joie la plus pure et la plus vive qu'il eût éprouvée depuis son départ de France. »

Une gravure représentant le roi, enveloppé de fourrures et marchant, soutenu par MADAME, au milieu des neiges et sous les arbres toujours verts de la Courlande, fut publiée en France sous le titre de la *Nouvelle Antigone*. Elle conservera le souvenir de cet exil douloureux, et restera comme un monument de la piété filiale.

(Extrait de la *Vie de Louis XVIII*, par M. Alph. de Beauchamp.)

Promenades. — Traîneaux.

Saint-Pétersbourg, 10 février 1814.

« Quelque temps qu'il fasse, mon cher ami, chacune de mes journées est marquée par une nouvelle course. Hier le froid ne s'élevait qu'à six degrés : il faisait un beau soleil. A une heure après midi j'étais sur un boulevard qui est au milieu d'une des plus grandes et des plus belles rues de Pétersbourg ; les parties latérales de cette rue, partagées par le boulevard, sont chacune aussi larges que la rue Royale à Paris ; on y voit des deux côtés de magnifiques hôtels, sur une longueur de plus d'une demi-lieue : c'est la grande perspective ; elle mérite cette dénomination, sous tous les rapports. Lorsqu'on y arrive par l'extrémité qui est au centre de la ville, on distingue à l'autre bout l'église et le couvent d'Alexandre Keuski, qui, en effet, termine la perspective. En suivant la même direction, on aperçoit, à main droite, l'église de Cazan, remarquable par son portail : c'est une imitation de celui de Saint-Pierre de Rome. Presqu'en face, on voit le superbe couvent des jésuites, dont l'église donne sur le boulevard ; un palais, bâti dans le goût le plus moderne, a été construit depuis peu sur le côté droit : il appartient à S. A. I. la grande-duchesse d'Oldenbourg. Cette promenade est garnie d'arbres de chaque côté et tous parfaitement entretenus : il s'y trouvait déja beaucoup de promeneurs au moment où j'y arrivai ; mais en peu de temps le nombre en devint si considérable, que je me serais cru à Paris sur la terrasse des Tuileries, ou sur le boulevard de Coblentz, si la différence des équi

pages ne m'eût rappelé que j'étais en Russie. J'entendais parler français tout autour de moi; la mise des hommes et des dames, aux pelisses près, est exactement la même qu'à Paris; la politesse, la vivacité des conversations, cet agréable caquetage d'une foule satisfaite et joyeuse, me faisait oublier la distance qui nous sépare. Les personnes qui arrivaient à la promenade étaient dans des traîneaux d'une variété et d'une élégance dont je n'avais pas l'idée : les uns sont découverts, garnis de fourrures et d'ornemens riches et de bon goût; les autres portent des caisses de carrosses, mais c'est le très petit nombre. Les jeunes dames, vêtues d'une pelisse légère, se promènent tous les jours, soit à pied, soit dans des traîneaux découverts qui vont avec une vitesse incroyable : c'est dans ce leste équipage qu'elles font les visites du matin et qu'elles visitent les boutiques des nombreuses marchandes de modes.

« Après avoir admiré leur élégance, leur grace, le goût et la richesse de leurs parures, je reportai mon attention sur la multitude d'équipages de toute espèce qui attendaient les personnes qui se promenaient à pied. Je fus frappé de la beauté et de la finesse des chevaux : on les appareille sous le rapport de la taille, de la force et de l'allure; mais ils sont de couleur différente; de deux chevaux de timon, l'un est noir et l'autre blanc; un cheval de devant sera pie et l'autre alezan. Ces équipages à quatre chevaux, de poils bizarres et différens, sont excessivement communs. Le postillon, qui est ordinairement un jeune homme vêtu à la russe, est monté sur le cheval de droite, tandis qu'en France il est à gauche. Les Russes lui donnent le nom de *crieur*, parce-que sa principale occupation doit être d'avertir les passans, afin qu'ils se rangent; la vitesse des traîneaux et des voi-

tures exige cette sage précaution. Tous les cochers, avec la toque garnie de fourrures et une pelisse serrée par une ceinture au milieu du corps, portent une longue barbe, ils ont le col découvert, quelque froid qu'il fasse. Les traîneaux sont attelés communément de deux chevaux; celui du brancard est un très grand trotteur; celui de gauche, qu'on appelle furieux, est toujours remarquable par sa beauté : s'il n'est pas furieux réellement, du moins il en a bien l'air par la quantité de sauts, de gambades et de haut le corps qu'il ne cesse de faire en galopant en travers et en agitant une longue crinière, ou naturelle, ou postiche qui pend jusqu'à terre. Le cocher, assis sur le devant du traîneau, est chargé de le diriger; mais un jeune seigneur tient ordinairement la rêne de gauche, au moyen de laquelle il fait piaffer son furieux à volonté lorsqu'il passe devant les dames. Les promenades en traîneaux se font de chaque côté du boulevard, quelquefois dans les plus belles rues ou sur la Néva. C'est sur cette profonde rivière, dont la glace a plusieurs pieds d'épaisseur, qu'on voit les courses des chevaux qui passent pour les plus grands trotteurs : elles donnent lieu à des paris considérables; mais alors les traîneaux ne sont attelés que d'un seul cheval. On sait ici tirer parti de la rigueur même du climat par toute sorte de distractions et d'amusemens fort ingénieux. Le froid ne ralentit point l'activité naturelle des Russes: du reste, il est tout aussi supportable pour nous que pour eux : pour n'avoir pas à en souffrir, il ne s'agit que de prendre les mêmes précautions que les indigènes. A portée de ce boulevard, et de chaque côté de la rue, on aperçoit les magasins les plus renommés de Saint-Pétersbourg dans tous les genres; on y trouve les plus beaux établissemens de nouveautés, de lin-

gères et de modistes : ils sont presque tous tenus par des Françaises ; elles ont généralement des traîneaux, des chevaux et des domestiques ; si elles sortent à pied, elles se font suivre par un valet en livrée ; toujours mises avec élégance, elles ont de beaux magasins et beaucoup de jeunes ouvrières.

« Je crois qu'il est possible, quoi qu'en disent bien des gens qui n'ont pas perdu de vue leur clocher, de vivre agréablement ailleurs qu'à Paris ; si j'avais ici ma famille, je n'y regretterais peut-être que quelques amis, à la tête desquels je vous place sans que la politesse y soit pour rien.

(*Lettres sur la guerre de Russie.*)

Description d'une nuit d'été à Saint-Pétersbourg. —Musiciens sur la Néva.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier; soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et les rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique: ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la ville, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l

vers. Les brillans oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'oranges; ils retrouvent en arrivant la noix de cocotier, l'ananas, le citron, et tous les fruits de la terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames et qui se laissaient aller au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que les maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négocians; un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parens; une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyans cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple, qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivans ont connu l'inventeur dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie! emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille; qu'importe à l'œuvre que les instrumens sachent ce qu'ils font: vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux; le mécanisme aveugle est dans l'individu, le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur les bords de la Néva à l'une des extrémités de l'immense place d'*Isaac*; son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation, créée par le génie du fondateur. Tout c

que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monumens pompeux sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie. Pierre assit sa capitale et se créa des sujets; son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie : on regarde, et on ne sait si cette main de bronze protége ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement; le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillans répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre et que je n'ai jamais vu ailleurs; la lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces momens si rares dans la vie, où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu; si une femme, des enfans séparés de moi depuis long-temps, et sans espoir de réunion, devaient tout-à-coup tomber dans mes bras, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers.

(*Soirées de Saint-Pétersbourg*, par M. le comte De Maistre) (1).

---

(1) M. de Maistre, ministre de Sardaigne à la cour de Russie, mort récemment à Saint-Pétersbourg, a laissé plusieurs ouvrages politiques et religieux écrits avec beaucoup de vigueur et d'origi-

nalité. Il a poussé l'ultramontanisme au-delà de toutes les bornes ; mais les partisans de la philosophie moderne et des doctrines révolutionnaires, qu'il a poursuivis avec un courage mêlé, peut-être, d'un peu d'exaltation, ne contestent ni son talent ni la pureté de ses intentions.

Moscou avant et après l'incendie.

AVANT de faire connaître à nos lecteurs tout ce que la ville de Moscou dut à l'empereur de Russie, après l'épouvantable incendie dont elle fut la proie; avant de faire connaître comment en moins d'un an, elle sortit de ses ruines, et redevint la seconde ville de la Russie, il n'est pas inutile de donner un tableau abrégé de cette capitale de la Moscovie, telle qu'elle était en 1812, et d'exposer les événemens presque incroyables, qui précédèrent et accompagnèrent ce grand acte de patriotisme et de dévouement.

« En arrivant à Moscou par la route de Smolensk, une vue magnifique se développe aux yeux du voyageur, d'autant plus frappé qu'il a parcouru une vaste étendue, sans rencontrer une ville remarquable. En avant de ce tableau enchanteur, des monastères entourés de murailles et de tourelles, rappellent les temps où le clergé possédait de grandes propriétés; plus loin, des palais peints de diverses couleurs, s'élèvent en amphithéâtre et annoncent l'opulence de la cité; dans l'azur d'un ciel presque toujours pur on voit briller les dômes dorés des églises, et, par dessus tous, le grand clocher de Saint-Jean. Tantôt on croit reconnaître dans les édifices le style asiatique; tantôt d'élégantes colonnes, de riches façades annoncent le goût européen, et au milieu de cet amas d'habitations, l'œil se repose avec plaisir sur des jardins parés de cette verdure foncée qu'on ne voit que dans le Nord. La colline d'où l'on découvre le mieux la ville se nomme *Montagne du Salut.*

« En entrant dans cette capitale, on voit disparaître pour un instant, les élégantes constructions qu'on avait

aperçues et avec elles les idées de grandeur qu'on s'était formées de la *Cité de Pierre*. Le faubourg offre l'aspect d'un village; des chaumières semblables à celles des paysans, des jardins potagers : voilà ce qui forme l'entrée de l'une des plus belles villes de l'Europe.

« Moscou est bâtie sur plusieurs collines, et date du milieu du 12e siècle : c'est sous le règne de Jouri Vladimirovitch, que fut fondé cet entrepôt du commerce de l'Europe et de l'Asie. Les chroniques disent que c'était un village qui renfermait la maison d'une maîtresse du czar. Il y fit bâtir une habitation, ses courtisans l'imitèrent et la ville se trouva fondée par le hasard et l'amour.

« Sa circonférence est à peu près aussi étendue que celle de Paris, mais sa population est bien moins considérable et ne s'élève, tout au plus, qu'à 350,000 ames; les cours, les jardins offrent un grand luxe de terrain, et les maisons n'ont pour la plupart qu'un rez-de-chaussée; de misérables huttes s'appuient humblement contre de riches palais; l'on y voit, comme dans toutes les grandes villes, figurer la pauvreté à côté de l'opulence.

« Les toits sont en tôle peinte; le peu de réparations qu'ils exigent, et l'abondance du fer en Russie rendent cette toiture économique.

« Les maisons en bois se construisent en peu de semaines; faites avec des pièces de rapport, on peut les démonter pour les transporter d'un endroit à un autre. Elles sont composées de poutres posées les unes sur les autres, et les interstices sont bouchés avec de la mousse. Elles ont l'avantage d'être plus chaudes que les maisons bâties en pierre. Les églises et beaucoup d'hôtels sont construits en brique, la pierre de taille étant fort rare aux environs de Moscou. Les

églises sont surmontées de cinq petits dômes dorés, portant chacun un croissant renversé et une croix au-dessus, pour indiquer le triomphe de la foi catholique sur le culte de Mahomet.

« Cette ville est baignée par la Moskwa et une autre rivière très petite nommée Jansa ; la Moskwa est traversée par un pont de pierre, un pont de bois et deux ponts flottans ; au printemps, lors de la fonte des neiges, on enlève ces derniers qui, sans cette précaution, seraient entraînés par les eaux.

« La ville se divise en trois parties : le *Kitaye-Gorod*, ou ville Chinoise : le *Boloye-Gorod*, ou ville Blanche ou Belle, formant une circonférence autour de la ville Chinoise ; le *Zemlenoye-Gorod*, ou ville de Terre, qui forme une dernière enceinte autour de la ville Blanche. Moscou, comme les autres capitales de l'Europe, est sans fortifications.

« On ignore ce qui a pu faire donner le nom de ville Chinoise à la partie de Moscou qui le porte ; sans doute elle le doit aux relations commerciales qui existent depuis long-temps entre la Russie et la Chine, dont les produits, tels que le thé et la soie, remplissaient le *Kitaye-Gorod*. Le commerce avec les Chinois est un commerce d'échange ; il se fait à *Kiakhta*, ville aux confins de la Sibérie, à 1400 lieues de Moscou ; c'est là que les marchands des deux nations cherchent à se tromper en fournissant de mauvaises marchandises : par exemple, on a beaucoup de peine à s'y procurer de bonne encre de la Chine.

« On croit que la ville Blanche est ainsi nommée, parce que c'est le quartier qui renferme les hôtels et les édifices en pierres les mieux construits. Le *Zemi*

doit son nom à un rempart de terre qui le séparait de la ville Blanche.

« Au milieu du *Kitaye-Gorod* se trouve le *Kremlin*, ou *Kremle*, entouré de murs crénelés, de tourelles et de fossés qui pouvaient offrir un moyen de défense au temps des invasions des hordes tartares. Le *Kremlin* contient le palais des Czars et plusieurs églises : c'est là que les empereurs de Russie se font couronner, c'est là aussi que reposent les cendres de ceux qui régnèrent avant eux.

« La vue de cette citadelle est très pittoresque : le goût bizarre de ses édifices fait qu'on ne sait dans quel ordre d'architecture on pourrait les ranger; on ne connaît guère non plus l'origine de son nom.

« Les voyageurs qui visitent Moscou ne manquent pas d'aller au Kremlin pour voir le trésor, où sont renfermés beaucoup d'effets et d'armures des anciens Czars : on y montrait entr'autres une paire de bottes de Pierre-le-Grand.

« On remarque aussi la grosse cloche, célèbre par son poids et son volume; un incendie consuma vers le milieu du dernier siècle le clocher où elle était suspendue; dans sa chute, elle s'enfonça à moitié dans la terre; on l'y a laissée jusqu'à ce jour.

« Un gros canon, placé à l'entrée de l'arsenal, étonne par son diamètre; deux hommes peuvent s'asseoir dans son embouchure.

« Sous l'une des voûtes du Kremlin, on est obligé, lorsqu'on y passe, de saluer une image de la Vierge qui, selon la tradition populaire, arrêta les Tartares lorsqu'ils menacèrent Moscou.

« Les villes russes contiennent, à l'exemple de celles de l'Asie, un *bazar* ou marché : celui de Moscou se trouve

dans le *Kitaye-Gorod* : ce sont deux grands carrés construits en briques et coupés de nombreuses galeries garnies de boutiques ; chaque rangée porte le nom de la marchandise qu'on y vend. Il y règne la plus grande activité, et la variété des costumes que l'on y rencontre en fait l'un des spectacles les plus singuliers. Dans cette enceinte se trouve la Bourse, bâtiment moins remarquable par son élégance que par sa grandeur.

« Près du *Bazar* est un échafaud circulaire dont on ne connaît pas l'ancienne destination ; les uns croient, mais sans certitude, qu'il servait aux exécutions ; d'autres prétendent que c'était du haut de cette plate-forme que les juges haranguaient le peuple.

« Le *Kitaye-Gorod* est presqu'entièrement peuplé de marchands : les seigneurs habitent le *Beloye-Gorod*, et le bas peuple occupe les faubourgs, qui font partie du *Zemlenoye-Gorod*. La barbe et la robe russe sont bannies du *Beloye-Gorod* par le frac européen, tandis qu'elles sont en grande vénération dans les deux autres parties de la ville.

« Les rues de Moscou sont généralement larges; l'air y circulant librement assainit la ville. Le pavé, formé de cailloux, est incommode pour les piétons, et exige de continuelles réparations.

« On doit trouver chez un peuple hospitalier des asiles ouverts au malheur et à la souffrance ; parmi les hôpitaux de Moscou on remarque celui destiné aux militaires et ceux fondés, l'un par un comte Schérémételf, et l'autre par un prince Gallitzin ; à la beauté des péristyles, on dirait un édifice destiné à l'opulence.

« L'université possède un cabinet riche en minéraux, qui n'est point indigne des regards du naturaliste. Le professeur

Fischer les a classés de façon qu'on y embrasse d'un seul coup d'œil les produits de chacun des gouvernemens de la Russie.

« Le jardin d'été est fort beau, et offre une promenade agréable, mais malsaine, à cause de ses nombreux étangs.

« Nous ne terminerons pas ce chapitre sans parler de la tour de *Soukhareff* qui se trouve entre la ville Blanche et la ville de Terre. Elle doit son nom à un acte de dévouement. Quand les Strélitz, ces audacieux janissaires se révoltèrent contre Pierre Ier, Soukhareff, avec une compagnie de cette garde restée fidèle au prince, se réfugia dans cette tour, et la défendit contre les mutins; depuis ce temps elle a porté le nom de ce sujet dévoué. »

Il fallut bien peu de temps pour détruire cette superbe capitale, dont nous avons tiré la description d'un ouvrage fort curieux (1), écrit par des témoins oculaires qui l'ont habitée en 1817. Il nous reste une bien pénible tâche à remplir, en retraçant l'effroyable peinture de l'incendie qui consuma presque en entier l'antique demeure des Czars.

Nous en emprunterons le récit à l'un des témoins de cette horrible catastrophe, à l'un des compagnons de cet homme, au souvenir duquel se rattachent une si funeste gloire et tant de calamités.

Incendie de Moscou.

« Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou (2), dans Moscou déserte, abandonnée de ses habitans, de ses

---

(1) *Moscou avant et après l'incendie.* Paris, 1818. In-8°.

(2) Le 14 septembre 1812.

magistrats, des troupes qui semblaient vouloir la défendre. Cette nuit fut triste: des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitans de ce pays, et même un officier de la police russe pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses préparatifs; mais l'incrédulité accueillit ces premiers rapports.

« Cependant à deux heures du matin le feu éclata au Palais Marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Mais les efforts du duc de Trévise, nommé gouverneur de Moscou, parvinrent à l'éteindre. Le reste de la journée s'écoula assez tranquillement.

« Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtimens du Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit, une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent et voient des flammes remplir des palais dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Déja des flammèches et des débris ardens volaient jusque sur les toits du palais, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Bientôt de vives et nouvelles lueurs viennent exciter de nouvelles inquiétudes. D'autres flammes s'élèvent précisément dans la direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et font maudire l'imprudence et l'indiscipline française que l'on accuse d'abord de ce désastre. Trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs obstinés, et comme acharnés contre le palais impérial, se montrent ardens à saisir cette nouvelle direction. Les flammes furieuses étaient dardées de toutes

parts et avec violence sur le Kremlin : car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée française et l'empereur étaient perdus, si une seule des flammèches s'était posée sur un caisson, car le Kremlin renfermait un magasin à poudre, et cette nuit-là même, des gardes endormies et placées négligemment avaient laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir dans les cours du palais.

« Enfin le jour, un jour sombre parut; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir.

« Ils se taisaient et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos soldats avaient commencé ce désastre et que la tempête l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait. On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe; elle souillait notre gloire; elle nous en arrachait le fruit; elle menaçait notre existence présente et à venir, nous n'étions plus qu'une armée de criminels dont le ciel et le monde civilisé devaient faire justice. On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide des nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

« En effet, des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Trou-

betskoï, et l'avait consumé; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse; on avait aperçu des soldats de police russe l'attiser avec des lances goudronnées; on avait vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie; il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou; et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée que par le crime.

« Entre le Kremlin et l'incendie se trouvait un vaste emplacement désert; puis la Moskwa et ses deux quais; et pourtant les vitres des croisées sont déja brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

« En cet instant, le bruit se répand que le Kremlin est miné; des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent. Napoléon repoussa cette nouvelle, et, maître du palais des Czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout-à-coup un cri, *Le feu est au Kremlin!* passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur qui nous avait saisis. L'empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment où il se trouvait; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Cet incident décide Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du Nord,

fameux par le massacre des Strélitz et ordonne qu'on le conduise hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le palais impérial de Petrowsky.

« Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnemens, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskwa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

« Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule route étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un

air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante et déja presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtemens.

« Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore dépasser un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas le moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Petrowsky.

« Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence; toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier : *Ceci nous présage de grands malheurs!*

(M. de Ségur, *Hist. de la Grande Armée*, en 1812.)

N. B. L'historien de cette épouvantable catastrophe éprouvera peut-être d'insurmontables difficultés pour en faire connaître le véritable auteur. Le gouverneur de Moscou, homme rempli d'un dévouement sans bornes à sa patrie, refuse aujourd'hui *l'immortalité d'une si grande action*, pour en laisser toute la gloire à la nation dont il est devenu l'un des hommes les plus recommandables. Le comte Ropstochine, descendant de Gengiskan, dans un écrit publié par lui, combat d'une manière victorieuse tous les argumens

des écrivains qui lui imputent l'incendie de Moscou. » Je ne puis l'attribuer, dit-il, ni aux Russes, ni aux ennemis exclusivement. La moitié de la population russe restée à Moscou était composée de gens sans aveu, et il est permis de croire qu'ils s'occupèrent à propager l'incendie pour accroître le désordre et faciliter le pillage. Mais cela ne prouverait pas qu'il y avait un plan arrêté de brûler la ville, et que ce plan et son exécution fussent mon ouvrage.

« Le trait principal du caractère russe est le désintéressement, et une tendance à détruire plutôt que de céder : leurs débats finissent par ces mots : *Cela ne sera pour personne.* Dans mes conversations fréquentes avec les marchands, les artisans et les gens du peuple, je leur entendais dire souvent, lorsqu'ils exprimaient avec douleur leur crainte que Moscou ne tombât entre les mains de l'ennemi : *Il vaut mieux la brûler.* Pendant mon séjour au quartier-général du prince Koutousow, j'ai vu plusieurs personnes échappées de Moscou après l'incendie, se vanter d'avoir mis le feu à leurs maisons.

« Il y a dans la ville de Moscou une rue entière occupée par des chariots et des magasins de voitures. Lorsque l'armée française arriva, plusieurs généraux et officiers se rendirent dans ce quartier, et après en avoir visité les établissemens, ils choisirent les voitures et écrivirent leurs noms sur les panneaux. D'un commun accord, les propriétaires, pendant la nuit, mirent le feu aux magasins. Le feu fut mis dans d'autres quartiers par des propriétaires qui furent pris et fusillés par les Français.

« D'un autre côté, des soldats avides de pillage, et manquant de vivres réguliers depuis Smolensk, s'éclairaient, sans précaution, avec des torches et des branches de bois ré

neux. Plusieurs même entretenaient des bûches allumées pour se chauffer. L'ordre du jour qui autorisait chaque régiment bivouaqué près de la ville à envoyer un certain nombre de soldats pour piller les maisons *déja brûlées*, était, pour ainsi dire, une permission d'en augmenter le nombre. Mais ce qui confirme le plus les Russes dans l'idée que Moscou a été incendiée par les ennemis, c'est l'explosion bien inutile du Kremlin. »

Quels qu'aient été les auteurs de ce fatal événement unique dans l'histoire, le résultat fut une perte immense pour la Russie.

Des exemples d'un rare désintéressement furent donnés après la destruction de Moscou par une foule de seigneurs propriétaires qui avaient éprouvé les plus grandes pertes. Ils n'ont pas même présenté de requête à la commission des indemnités (1). Il est avéré que les deux comtes Bacoumovsky, le général Apraxine, le comte Boutourline et le prince Ropstochine perdirent en maisons de ville, de campagne et en mobilier plus de cinq millions de roubles. La bibliothèque du comte Boutourline avait été estimée un million (2), et il n'en resta pas un volume. Le souvenir de ces pertes passera en héritage à leurs enfans.

---

(1) J'aurais voulu que, parmi les émigrés opulens appelés à jouir de la loi d'indemnité, on en vît plusieurs refuser de nouvelles richesses qui leur étaient inutiles, et créer un fonds destiné à soulager de pauvres et fidèles gentilshommes chargés d'années et de maladies : cette générosité délicate eût été digne des Français qui déclament trop souvent contre la non civilisation des peuples du Nord.

(2) Il y a peu de bibliothèques particulières, même à Paris, qui s'[illegible]nt à cette valeur. Sans doute il en existait à Moscou de plus

Moscou en 1817 (1).

« Arrivés près le palais impérial de Petrowsky, qui borne la route, nous aperçûmes enfin les myriades de dômes et de clochers qui s'élèvent au-dessus des maisons de Moscou. Une heure après nous fûmes aux portes de cette célèbre ville.

Rien d'abord n'annonce qu'on est dans une des plus belles capitales de l'Europe. Le faubourg offre l'aspect d'un village : des chaumières, des jardins potagers, une population en guenilles, ne donnent pas une bonne idée de la *Ville Forte*, comme l'appellent les Russes.

« Mais quand nous eûmes franchi ce premier quartier, nous nous trouvâmes dans une ville réellement superbe ; de beaux palais, des temples magnifiques, des costumes asiatiques, mêlés à l'habit européen, tout nous frappait d'étonnement.

« Des monastères entourés de donjons, des maisons peintes de diverses couleurs s'élèvent en amphithéâtre et annoncent l'opulence de la cité. Tantôt nous croyons reconnaître dans les édifices le style asiatique, tantôt d'élégantes colonnes, de riches façades nous annoncent le goût de notre Europe. Enfin notre œil se repose avec plaisir sur les jardins parés de cette verdure foncée qu'on ne voit que dans le Nord.

---

ou moins considérables. Cessons donc de regarder les Russes comme des barbares à peine sortis de l'enfance; n'insultons pas une nation qui, depuis cinquante ans, a fait un pas de géant.

(1) Voy. *Vie d'Alexandre*, pag. 51 de cet ouvrage, les détails du séjour de ce prince à Moscou, pendant le mois de novembre 1816.

« Moscou est bâtie sur un plan extrêmement simple. Le *Kremlin* et le *Kitaye-Gorod* sont construits sur une éminence située au bord de la Moskwa. Autour de ce premier quartier se déploie en coude le *Beloye-Gorod; Zemlenoye-Gorod* entoure le Beloye-Gorod : vient ensuite le faubourg.

« Le Kremlin est entouré de murs crénelés, de tourelles et de fossés. Il contient le palais des czars et plusieurs églises : c'est là que les souverains viennent se faire couronner. Resté intact au milieu de la conflagration générale de 1812, il n'a pas pourtant échappé à la rage de l'Attila moderne. On sait qu'en quittant cette ville, il donna l'ordre de faire sauter le Kremlin; et si cet édifice tant respecté des Russes n'a pas été totalement détruit, c'est à la mauvaise construction des mines, et non à la générosité du conquérant que les Russes en sont redevables.

« Nous avons visité, presque tous les jours, cet immense édifice qui donne une idée de l'ancienne magnificence des czars. La vue dont on jouit du haut d'une terrasse bâtie en saillie sur le mur du côté de la rivière, est vraiment superbe. Nous apercevons l'église de la Trinité avec son architecture, pour ainsi dire, fantastique; la Sainte Porte, sous laquelle tout Russe, quelle que soit sa condition, n'ose passer que la tête nue : plus loin un amas de dômes au milieu desquels semble s'élancer celui de l'Assomption; la chapelle des czars, le superbe cloître d'*Ivan-Valebi* qui domine tous les autres, et dont le globe réfléchit au loin les rayons du soleil.

« A nos pieds nous voyons la rivière serpenter à travers la ville. La scène se prolonge dans un vaste paysage et se termine par la montagne brunâtre qui est à l'orient. C'est sur le sommet de cette montagne qu'apparut, comme l'ange

des ténèbres, Buonaparte avec ses légions, lorsqu'après la bataille de la Moskwa il eut chassé devant lui les défenseurs de Moscou.

« Tous les palais qui avaient été la proie des flammes sont maintenant rebâtis : ceux de Pashkow, de Mensikow, d'Apraxin, dans le Beloye-Gorod; celui de Besborodko, dans Stabod, sont incontestablement les plus beaux. »

(*Extrait d'un voyage fait en Russie, en 1818.*)

Depuis cette époque l'ancienne ville des czars a repris chaque jour quelque chose de son ancienne splendeur. Lorsque les bâtimens consacrés à l'utilité publique ont été achevés, le gouvernement et les particuliers se sont occupés de ceux qui pouvaient contribuer à l'agrément des habitans. Il est facile de juger du progrès des arts et de la passion des Russes pour les spectacles, par la description suivante du grand théâtre qui vient d'être construit récemment à Moscou.

Le nouveau théâtre peut être regardé comme un des plus vastes de l'Europe, la longueur de l'édifice, non compris le péristyle, est de 349 pieds et la largeur de 216. La hauteur de l'avant-scène est de 56 pieds, celle du rideau est de 51 pieds et demi sur 63 de large; la scène a une profondeur de 133 pieds et une largeur égale, elle a 168 pieds de hauteur, y compris le souterrain; 133 loges forment quatre rangs l'un au-dessus de l'autre; elles sont supportées par des bases de fer fondu avec autant de hardiesse que de légèreté. La salle entière, loges, parterre et galeries, peut contenir 3000 personnes. L'inauguration de l'édifice a eu lieu le 6 janvier 1824. On donna un prologue

lyrique, un ballet, et *Cendrillon*, qui furent suivis d'un bal masqué.

Un soldat français, témoin de l'incendie de l'antique palais des czars, et assez heureux pour échapper à tous les dangers d'une retraite si longue et si malheureuse, de retour à Paris, a voulu consacrer le souvenir de ce grand désastre. Il a fait bâtir dans les terrains qui avoisinent Bicêtre, une maison destinée à un restaurateur. On lit sur la façade, en gros caractères : AU KREMLIN. Un autre a élevé dans la plaine de Mont-Rouge un bâtiment consacré à la même destination, qu'il a surnommé *Moscou*.

Ainsi les Parisiens, plus légers, plus oublieux que les Athéniens, vont boire et danser dans des guinguettes qui portent des noms dont le seul souvenir rappelle d'épouvantables malheurs.

Diverses classes de la société en Russie.

D'APRÈS les calculs de M. Hermann, de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, les classes des habitans de la Russie étaient en 1806 dans les proportions suivantes (y compris les provinces polonaises, mais non pas le royaume de Pologne ni le grand-duché de Finlande) :

	mâles.	des deux sexes.
Noblesse	261,600	588,000
Clergé	211,300	400,000
Négocians	142,000	300,000
Bourgeois	600,000	1,000,000
Cultivateurs exempts de capitation	1,200,000	2,500,000
Cosaques, *idem*	1,100,000	2,200,000
Paysans vassaux	16,110,000	32,795,000
Juifs	108,000	210,000
Employés de la couronne	59,300	120,000
Armée et marine	589,000	1,000,000
Peuplades sauvages	500,000	1,000,000

Ces calculs, étant basés sur les recensemens et d'autres documens officiels du commencement du règne d'Alexandre, sont naturellement au-dessous de la réalité, puisque la masse entière de la population, sans compter les conquêtes postérieures, est augmentée par son propre accroissement au moins d'un cinquième. Mais les proportions ne sont pas essentiellement changées ; les cinq premières classes ont seulèment augmenté dans une proportion plus forte, graces aux mesures législatives du dernier règne.

Maintenant, qui ne voit qu'une noblesse aussi nombreuse comprend à peu près tout ce qu'il y a de plus actif, de plus

éclairé, de plus ambitieux dans toute la Russie? Elle comprend aussi, à peu de chose près, toute la propriété foncière; car les nobles seuls ont le droit général de posséder des terres avec des vassaux. La classe des *odnodvorzi*, il est vrai, possède légalement des terres libres, mais ne peut acheter des paysans que moyennant un subterfuge, et en se servant du nom d'un noble; cette classe n'est nombreuse et importante que dans la Petite-Russie. La noblesse, considérée comme qualité politique et civile, ne tient pas en Russie à la seule naissance. Tout capitaine dans l'armée, tout fonctionnaire, tout professeur, tout académicien, ayant rang de capitaine, devient noble, a le droit d'acheter des terres à vassaux, et transmet à ses enfans sa seigneurie, ainsi que sa noblesse. Sans entrer dans d'autres détails, nous pouvons dire que la classe des nobles est, en Russie, la nation politique et la propriété territoriale. Certes, il n'entre pas dans les idées de cette classe de faire une révolution démocratique, de donner des représentans à ses vassaux, d'admettre les *odnodvorzi* dans son sein; mais, depuis le prince qui compte ses vassaux par milliers jusqu'au plus mince possesseur d'une chaumière nommée château, cette classe a un intérêt commun, celui de ne pas être gouvernée arbitrairement, de ne pas voir ses vassaux ruinés et hors d'état de payer leur impôt; celui de ne pas perdre à chaque instant la moitié de ses revenus par le mauvais cours du papier-monnaie, et de ne pas rester exposée à des ordonnances contraires à la liberté personnelle, comme sous Paul, ou nuisibles à la propriété, comme sous Alexandre.

La noblesse finlandaise, c'est-à-dire suédoise de Finlande, n'a peut-être pas oublié que jadis, dans la Diète de Suède, elle faisait partie d'une des nations les plus libres de l'Eu-

rope, et celle sans doute qui a le plus d'esprit public, de lumières, et de mœurs constitutionnelles. Mais sa supériorité même la tient encore éloignée de toutes les classes proprement russes.

C'est la loyauté finlandaise qui, le 26 décembre, gardait le palais.

La noblesse polonaise, dans les provinces russes, peut regretter les prérogatives constitutionnelles de celle du royaume de Pologne, mais elle est appauvrie, ruinée, sans force ni pouvoir.

La noblesse livonienne, peu riche, mais éclairée, habile, remplie de mérite, unie par la religion protestante et la langue allemande, forme à Pétersbourg une puissante coterie. On prétend qu'elle occupait sous Catherine II le quart de toutes les places dans les ministères.

Dans la noblesse russe, on distingue ces grandes familles qui à peine veulent accepter des charges de cour, quelques autres non moins riches qui ne sortent de leurs provinces que pour aller à Moscou, celles qui se sont élevées par les places ministérielles, et enfin la classe appauvrie. Nous aurions beaucoup d'observations à faire sur ces partis, mais la justice et la discrétion nous défendent d'entrer dans trop de détails.

Aucun de ces partis n'a dans ses intérêts, ni dans ses moyens, ni dans ses idées, rien qui le pousse à des révolutions démocratiques.

Les autres classes en Russie ne sont pas plus révolutionnaires que la classe supérieure, mais il y a des intérêts de corporation, et parmi ces intérêts, il en est de démocratiques. Tels sont ceux des paysans libres. Qui en a augmenté le nombre? La couronne. Autre élément de démo-

cratie : les colonies militaires, créées par la couronne. Enfin, les divers corps de Cosaques, ceux surtout du Don et de l'Ural sont des républiques militaires, vassales de la couronne, mais qui conservent toujours quelque chose de ce principe d'égalité sur lequel elles ont été fondées.

Veut-on trouver quelque chose de vraiment *démocratique* en Russie? Nous le ferons connaître dans les détails suivans.

C'est le droit qu'exerce toute commune en Russie de nommer elle-même, à la pluralité des voix, son maire ou ancien, et son conseil municipal. Ce droit est exercé par les paysans vassaux du village le plus rustique, aussi bien que par les bourgeois des villes policées.

Certes, c'est un élément de civilisation que cette antique démocratie des Slavons, renouvelée par Catherine II, mais ce n'est pas un élément de révolution.

Les villes russes sont généralement constituées sur le modèle des anciennes villes anséatiques; tout est en corporations, en *guildes*; entre les artisans inférieurs et la *guilde* du haut commerce, il y a précisément la même distance personnelle qu'il y a dans notre bonne ville de Paris entre un banquier et son cordonnier. Mais les inégalités entre les bourgeois russes sont légalement fixées; elles le sont avec assez d'équité; elles ne gênent en rien l'industrie; elles ne blessent pas la vanité; chacun peut s'inscrire dans la première, dans la deuxième *guilde* en prouvant qu'il n'est pas serf et en déclarant qu'il possède tel capital, mais il faut alors payer la taxe annuelle exigée en raison du capital déclaré. Le négociant, même quand il a obtenu un titre ou un rang donnant la noblesse, ne peut pas acheter des

paysans, restriction qui a pour but de retenir les capitaux dans les entreprises commerciales et industrielles ; elle protége aussi les paysans contre un joug plus dur que celui des seigneurs. Mais la loi est éludée comme dans le cas des *odnodvorzi*. Ce dont le commerce russe se plaint, ce sont les réglemens de douane, d'exportation, d'importation : choses difficiles à arranger ! Ce qui nuit à une ville de fabrique plaît à une ville de commerce maritime.

Les républiques commerciales et industrielles sont encore trop clair-semées sur l'immense surface de l'empire pour former une ligue tant soit peu dangereuse contre le trône ou contre la noblesse. Mais si ces démocraties légalement existantes désirent des garanties constitutionnelles, un système fixe de législation, une discussion nationale des tarifs de douane, une responsabilité publique dans les opérations financières, qu'est-ce que la saine politique doit y voir ? Un mouvement d'amélioration dans l'esprit public de la classe commerciale, un désir de consolider les lois, les institutions, d'en assurer l'avenir. Jusqu'ici le commerçant russe le plus actif, le plus rusé, le plus économe de toute l'Europe n'avait pensé qu'à s'enrichir lui-même ; il élève maintenant sa pensée à des vues générales, à des principes d'économie politique ; il conçoit la grande idée de la patrie.

Le clergé russe est un ordre tout-à-fait différent du clergé dans les Etats catholiques ; il est même essentiellement différent du clergé protestant. C'est une position sociale toute particulière et très digne d'attention.

Le mariage est non-seulement permis aux prêtres, mais il leur est ordonné par la discipline de l'Eglise, comme une condition *sine quâ non*. L'Eglise russe prend dans le sens

matériel le fameux passage de saint Paul, que l'Eglise romaine interprète dans un sens spirituel. Aucun prêtre russe ne peut recevoir l'ordination s'il ne vit actuellement en mariage. Il ne peut épouser une veuve ni une personne qui aurait commis quelque faute notoire. Lorsque sa femme meurt, il est obligé d'offrir sa démission; son évêque peut, dans des cas rares, l'autoriser à continuer ses fonctions, mais régulièrement il doit les cesser. Le prêtre séculier, ainsi privé de sa cure, entre ordinairement dans un couvent en qualité de *hiéro monaque*; c'est dans cette classe qu'on choisit les évêques et les archevêques.

Les prêtres, ou *popes*, très respectés, vénérés même du peuple des campagnes, y exercent une influence d'autant plus importante qu'eux seuls lisent quelquefois les journaux littéraires et scientifiques publiés en Russie; et, par conséquent, c'est par eux seuls que des idées nouvelles peuvent pénétrer dans la masse de ce peuple. Comme pères de famille, les *popes* ont des intérêts politiques auxquels le clergé catholique (d'après l'esprit de son institution) doit rester étranger. Le *pope* élève un de ses fils pour les ordres sacrés, un autre pour le militaire ou pour la marine; quelques-uns des meilleurs officiers de marine sont des fils de curés; il y en a aussi qui entrent dans le commerce. Qu'on réfléchisse à toutes les relations d'intérêt où le clergé inférieur de Russie se trouve entraîné! Une classe semblable, placée au milieu du peuple avec des idées supérieures à sa position, à sa fortune, peut sans doute devenir importante dans des mouvemens politiques; mais, jusqu'ici, son ambition s'est bornée à acquérir des talens et des lumières; elle est déja loin du tableau qu'en tracent d'anciens voyageurs, et elle s'améliore de jour en jour.

Voilà les principales positions sociales de la nation russe; elles ne sont pas celles d'un peuple barbare, semi-asiatique; elles ne sont pas celles de notre Europe occidentale; mais surtout elles ne sont pas celles d'un peuple sans vie politique.

Condition des Paysans russes.

Le sort des serfs est plus ou moins malheureux ; il dépend beaucoup du seigneur auquel ils appartiennent.

Un chef de famille reçoit de son maître un terrain de trois ou quatre arpens ; on lui fournit les bois nécessaires pour la construction de sa maison, ou plutôt de sa cabane. Chaque paysan, chef de famille, doit par semaine à son maître trois, quatre ou cinq jours de son travail, un nombre déterminé de journées de femmes et de journées de voiture ou de charrue avec un cheval. Il ne paie aucune redevance en argent. Il lui reste ordinairement pour lui un ou deux jours de libres et le dimanche. Quelques seigneurs laissent assez de terres à leurs serfs pour le produit de grain nécessaire à leur nourriture ; d'autres prennent toutes les récoltes et fournissent le strict nécessaire aux familles de leurs paysans : ceux d'entre eux qui sont industrieux trouvent moyen d'être vêtus ou nourris mieux que les autres. Leur basse-cour, leurs bestiaux, leur jardin, quelques ouvrages de main leur procurent des ressources, surtout s'ils sont à portée de quelque ville. Comme il importe aux seigneurs de chercher à accroître la population, ils favorisent les mariages qui se font d'autant plus facilement qu'ils ne sont précédés d'aucune discussion d'intérêt. Il n'y a jamais de difficulté pour la dot : les parens, s'ils le peuvent, avancent un petit cheval et quelques instrumens aratoires, souvent c'est le seigneur qui fait ces avances ; mais alors les nouveaux mariés les remboursent en corvées ou en produits de leur industrie. Les apprêts de la noce ne sont pas dispendieux : un seau d'eau-de-vie, et quelques oies en font tous les frais. Il n'y a d'autre cérémo-

nie que la bénédiction nuptiale; je n'ai vu ni danses ni réjouissances à cette occasion.

Les Juifs, qu'on tolère dans ces provinces, contribuent à rendre la condition des paysans plus malheureuse. Les seigneurs font bâtir assez généralement des auberges de distance en distance sur les routes qui traversent leurs terres et de préférence aux extrémités de leurs villages; ils les louent à des Juifs moyennant une rétribution proportionnée à la population, ou à la fréquentation de la route. Il n'est pas permis au Juif de débiter d'autre eau-de-vie que celle qui se fait chez le seigneur; mais il jouit à son tour de priviléges qu'il ne fait que trop bien valoir : par exemple, à la naissance d'un enfant, le paysan doit prendre un seau d'eau-de-vie chez le Juif; à l'occasion d'un mariage ou d'un décès, il doit faire la même chose. Toutes ces acquisitions doivent être payées comptant : si le malheureux paysan n'a pas d'argent, le Juif prend en paiement et à vil prix toutes les denrées qui sont destinées, pendant quelques semaines, à être vendues au marché. Le paysan polonais est enclin à l'ivrognerie, le Juif favorise ce goût pour des boissons fermentées, et ensuite il profite de l'abrutissement des serfs pour leur faire payer beaucoup plus qu'ils ne doivent. On abuse de toutes manières de leur bonne foi et de leur simplicité qui n'ont rien d'égal que leur ignorance.

La manière dont ils sont souvent traités par leurs maîtres doit nécessairement contribuer à leur abrutissement. Lorsqu'ils manquent à leurs corvées, vingt-cinq coups de bâton leur sont appliqués sur les reins par ordre de l'intendant ou du seigneur (1); les femmes et les enfans, pour la moindre

(1) Ainsi, comme dans les habitations des Colonies, c'est pres-

faute, éprouvent le même traitement. Ces châtimens sont sans appel; personne n'a le droit d'intervenir en faveur de ceux auxquels ils sont infligés.

Le logement d'une famille de sept ou huit personnes des deux sexes se réduit à une seule pièce, dans laquelle il y a un four qui sert à faire le pain, à faire cuire les alimens et à échauffer ce triste réduit. Il n'y a pas de cheminée, et la fumée s'échappe par la porte qui n'a jamais plus de quatre pieds de hauteur. Ils n'ont pas de lit; ces malheureux couchent sur le four ou sur les bancs de bois qui règnent autour de la chambre. Pendant les longues nuits, ils s'éclairent avec des branches légères de pin. Un peu de mauvais gruau ou de choux aigris, du pain noir comme de la suie, voilà leur nourriture ordinaire, encore n'est-elle pas abondante. Toute leur fortune est dans la première pièce, c'est un petit cheval, une ou deux vaches, quelquefois un porc et de la volaille; mais les loups et les renards qui sont très communs dans ce pays n'ajoutent pas moins que les Juifs au malheur du paysan polonais, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Ils sont, en général, d'un caractère doux, patient et religieux. Ceux qui sont appelés à l'état militaire, deviennent de bons et braves soldats. Si l'on voulait un jour leur donner la liberté, il faudrait les y préparer pendant long-temps. Dans l'état d'ignorance et de stupidité où ils sont plongés, ils ne pourraient en faire qu'un mauvais usage. Ils assassi-

---

que toujours le caractère plus ou moins dur des subalternes qui rend la condition des esclaves plus ou moins supportable. Mais les seigneurs et les planteurs devraient apporter au choix de ces intendans une attention scrupuleuse, et leur recommander toute l'humanité compatible avec la sévérité de leur emploi.

neraient leurs maîtres, ou s'égorgeraient entre eux (1); je croyais aussi, sur la foi de nos philosophes du jour, qu'il serait beau et facile de leur faire ce présent; je trouve aujourd'hui que ce n'est qu'un projet ridicule et impraticable.

Les serfs de quelques grands seigneurs sont beaucoup plus heureux que nos paysans. Plusieurs familles très opulentes ont singulièrement adouci la condition de leurs esclaves, en diminuant leurs corvées, en leur laissant une quantité suffisante de terres, en leur fournissant des vêtemens, en les secourant dans leurs maladies, et en supprimant les mauvais traitemens. Je connais un seigneur qui a établi un hôpital pour ses paysans; il y entretient un médecin, un pharmacien et des infirmiers. La vieillesse y trouve un asile assuré (2). En général, les petits propriétaires rendent leurs paysans plus malheureux, leur avarice et leur avidité retombent de tout leur poids sur le pauvre serf.

---

(1) La liberté, rendue imprudemment aux nègres, a produit ces horribles catastrophes; et, dans cette révolution subite, les meilleurs maîtres ont été massacrés comme ceux qui, par des traitemens barbares, avaient porté au plus haut point l'exaspération des gens de couleur.

(2) A mesure que la civilisation adoucira les mœurs des seigneurs russes, le sort de leurs paysans s'améliorera dans la même proportion; peu à peu ils émanciperont quelques familles; de proche en proche, et sans secousse pour l'Etat et les particuliers, la liberté s'insinuera dans des contrées où son nom n'est pas encore connu.

Kalmouks (1).

Description de leur pays. On peut très bien comparer le pays des Kalmouks à une vaste mer, où l'œil pénétrant

---

(1) Parmi les peuplades presque sauvages, sujettes ou tributaires de la Russie, les plus considérables sont les Bouriales, les Tatars, les Boulkares, les Turkomans, les Aralines, les Karakespas, les Kirghises, les Bachkirs, les Nogais, les habitans du Caucase, les Circassiens, etc., etc. Comme leur nombre est aussi étendu que leur religion, leurs mœurs et leurs habitudes sont différentes, il serait trop long d'en faire l'histoire, même en abrégé. Nous nous contenterons de donner quelques détails sur les Kalmouks qui habitent sur les bords du Volga et du Mongul : nous les devons à un auteur allemand, M. Bergmann, dont l'ouvrage a été imprimé à Riga, en 1804, et a joui d'une grande réputation dans toute l'Europe. L'auteur a visité ces peuples en 1803, et le laps de temps écoulé depuis cette époque, n'a point apporté de changemens notables à l'existence de ces nomades.

Si l'on réfléchit attentivement à l'immense population de la Russie, répandue sur une surface de mille lieues; si l'on considère la variété de caractères, d'usages, de commerce, qui règne dans ces vastes contrées; si l'on songe combien il a été difficile de tirer des soldats de ces pays lointains, de les former, de les incorporer dans l'armée, et de leur donner un même esprit, on devra naturellement en tirer la conséquence que le chef d'un si grand empire ne peut en connaître la situation, y maintenir l'ordre et l'union; les attacher à son gouvernement, sans des soins de tous les instans, sans le discernement et l'emploi des moyens propres à chaque pays et au caractère de chaque peuple. En reconnaissant cette vérité, on fera naturellement l'éloge de l'activité infatigable d'Alexandre, qui s'étendait à tout. Voilà ce que nous expliquent les longs et pénibles voyages qu'il entreprenait, avec la simplicité d'un particulier, pour

de ces Tartares sert de boussole; imaginez-vous une étendue de pays de quatre cents verstes, où l'on découvre à peine un petit nombre d'habitations sur les bords de quelques rivières. Cette immense contrée est entièrement privée d'arbres; on n'y voit que quelques ruisseaux, des collines et des marais. Il n'y a guère que le Kalmouk auquel ces objets puissent servir de guide; et en effet sans apercevoir la moindre trace de chemin, et même sans employer une grande attention, il conduit ses chevaux ou ses chameaux, pendant plusieurs centaines de verstes comme un pilote dirigerait son navire.....

Hutte d'un Kalmouk. Elle ressemble à une grande quille arrondie qui paraît appuyée sur des cylindres en bois de trois à quatre pieds de hauteur; la circonférence est de six à huit toises. La charpente consiste vers le bas, en une espèce de treillage en bois; vers le haut c'est un assemblage de plusieurs perches placées obliquement et réunies au sommet par une espèce de couronne à laquelle elles sont attachées. En dehors, ces huttes sont recouvertes d'une sorte de feutre qui est fixé avec de forts liens fabriqués avec du poil de chameau. Lorsqu'on fait du feu, on se contente de lever la couverture de feutre qui est sur la couronne supérieure, afin de laisser un libre passage à la fumée.

Cette hutte résiste à la pluie et aux orages les plus violens; en hiver, elle tient plus chaud le Kalmouk, et en été elle

---

visiter les diverses provinces soumises à son sceptre; et c'est peut-être à une excursion de cinq cents lieues et à un séjour dans un climat malsain, que cet infatigable souverain a dû la mort qui prive aujourd'hui cinquante millions de sujets de leur appui, et les livre peut-être à l'anarchie et à la guerre civile.

le met mieux à l'abri des rayons du soleil que les tentes de toile à voile de nos soldats. On ne pouvait rien inventer de plus commode que ces huttes, qui peuvent facilement se démonter et se transporter sur des chameaux. Celle des prêtres ne se distingue que par une meilleure couverture de feutre.

Lutteurs kalmouks. Quatre juges du combat s'asseoient au milieu du champ de bataille, revêtus d'habits galonnés couleur pourpre. Quelques cavaliers sont placés sur différens points, hors de l'espace indiqué pour la lutte, afin de séparer les combattans si cela devient nécessaire. Les lutteurs s'avancent des deux côtés opposés, derrière de grands rideaux blancs portés par d'autres Kalmouks; ils viennent jusqu'à deux pas du pavillon, se mettent à genoux, s'approchent encore et s'agenouillent de nouveau. Enfin on tire le rideau, et les deux adversaires commencent. Les lutteurs n'ayant d'autres vêtemens que leurs hauts-de-chausses, on peut se faire une idée du combat par la seule inspection de leurs muscles. Dans les grands jeux de lutte, les plus forts combattans doivent toujours paraître les premiers.

Les adversaires qui ne se sont pas vus et qui, même après le rideau tiré, ne se regardent point, se mettent à courir l'un autour de l'autre, à la distance de vingt à trentre pas avec une fureur sauvage; ils s'approchent ensuite; leur premier mouvement est d'incliner l'avant-corps et de chercher mutuellement à se prendre. Dès qu'ils se sont saisis, on ne peut s'empêcher d'être étonné de l'adresse et de la vigueur avec laquelle ils déjouent réciproquement leurs efforts. Leurs mains sont comme enfoncées dans les bras l'un de l'autre, leurs pieds paraissent comme enracinés. Ils demeurent plusieurs minutes dans cette position, mais ils se séparent tout-

à-coup et cherchent à se prendre tantôt par la tête, tantôt par les jambes et principalement par la ceinture. Il arrive quelquefois à l'un ou à l'autre d'être jeté par terre ; mais celui qui est renversé se relève avec une vitesse extraordinaire, et sait profiter du moment pour mettre son adversaire à la même place. Le combat dure ainsi plus d'un quart-d'heure sans interruption, et avant que les lutteurs ne perdent tout-à-fait leurs forces, les juges du combat les rafraîchissent en leur jetant de l'eau sur le corps. Un instant après, le combat paraît suspendu comme par convention et pour se reposer. Les adversaires se séparent, tournent deux ou trois fois l'un autour de l'autre, et s'attaquent de nouveau. D'après la loi des combats chez les Kalmouks, l'un d'eux peut être jeté à terre sur le ventre ou sur le côté sans pour cela être vaincu; ce n'est que lorsqu'il se trouve entièrement sur le dos que l'autre est proclamé vainqueur; le vainqueur s'approche de la hutte du prince, touche la terre de son front, et est introduit dans cette hutte. On lui apporte une coupe de lait caillé, et on lui fait présent d'un manteau : on le conduit ensuite aux partisans de son côté, et ses amis lui font divers présens.

Courses de chevaux. Cinquante cavaliers, montés sur les chevaux les plus rapides qu'on peut trouver dans la horde, se rassemblèrent pour la course ; et afin que les chevaux fussent encore plus légers, on ne leur avait rien donné à manger de toute la nuit. La distance à parcourir était de trente à quarante verstes. Le premier rayon du soleil fut le signal de la course. On commença par aller au pas, ensuite on fit quelques verstes au trot, et l'on finit par pousser les chevaux au grand galop vers le but. La distance était d'autant plus grande, que les chevaux étaient conduits à travers

une immense campagne, par des cavaliers qui n'avaient que le ciel pour guide. Nous étions assis depuis quelques minutes, lorsque les yeux perçans des Tartares distinguèrent deux ou trois des chevaux les plus rapides; je fus obligé d'attendre encore quelques instans avant de découvrir un nuage épais de poussière qui m'indiqua l'arrivée des coursiers.

Le vainqueur était âgé d'environ dix ans. Les deux fils aînés du vice-khan le reçurent à peu de distance et le conduisirent au but, en tenant les rênes de son cheval. Le jeune vainqueur laissait voir sur sa figure une certaine expression de joie : il était tout simple en effet que la victoire lui fût agréable : cependant on ne remarquait point en lui cette vive satisfaction naturelle à son âge. Les autres cavaliers, au nombre de quarante-cinq environ, n'atteignirent le but que dans l'espace d'un quart-d'heure, quatre d'entre eux étaient tombés. Le cheval vainqueur paraissait si peu fatigué de la course, qu'on ne remarquait sur son corps ni écume ni sueur. Il souffla seulement à plusieurs reprises; après quoi on aurait dit qu'il n'avait pas couru.

Les cavaliers avaient couru la tête découverte, et vêtus d'un seul haut-de-chausses. L'aspect de ces coureurs à demi-nus indique combien diffèrent parmi les peuples les idées de convenance. Des cavaliers et des lutteurs aussi peu vêtus auraient paru à Paris une chose contraire à la décence; mais aussi le costume diaphane de plusieurs beautés parisiennes pourrait produire un grand scandale chez les Tartares.

Mort et sépulture d'un chef de Kalmouks. Le vice-khan Tchoutchei, quinze jours avant sa mort, avait écrit à un de ses amis de Sarepta qu'il remerciait les dieux de sa guérison : aussi personne ne croyait qu'il fût en danger. Sa maladie

était une fièvre chaude : lorsqu'il écrivit, il était en effet hors de danger; il mangeait avec appétit, dormait bien, montait à cheval, siégeait au tribunal. Malheureusement les médecins crurent devoir lui conseiller de remplir son estomac (1), épuisé par la diète, d'alimens auxquels il n'était pas habitué. Tchoutchei ayant suivi ce conseil, il s'ensuivit un accès de fièvre, accompagné d'une espèce de délire qui dura six jours; mais quelques heures avant de mourir, le malade reprit connaissance, et demanda s'il n'y avait rien de nouveau. On lui dit que l'agent russe était arrivé, et il le fit inviter à passer tout de suite chez lui. Après qu'on se fut assis avec beaucoup de peine, il dit à Strascow : voici mon testament; n'oubliez pas et n'abandonnez pas mes enfans. Il expira vers minuit, pendant que le lama et quelques-uns des principaux prêtres répétaient des prières, assis autour du lit du malade. D'après la croyance lamite, il est très essentiel de connaître l'heure précise de la mort; car les cérémonies funèbres sont réglées en conséquence. On avait donc envoyé chez un des amis du prince Ambrousson, Arménien, pour chercher sa montre; mais quelques instans après on la lui reporta, en annonçant qu'elle n'était plus nécessaire.

---

(1) Ce fait nous explique comment, pendant le séjour des Russes à Paris, les soldats soignés dans nos hôpitaux ont souvent dû la mort à leurs camarades qui, malgré la défense réitérée des médecins, s'obstinaient à leur donner une nourriture forte et abondante. Ils craignaient de voir ces malades mourir de faim. M. le chevalier P......., médecin de S. M. et de l'Hôtel-Dieu, m'a affirmé que des Russes avaient poussé la barbarie, ou plutôt la folie, jusqu'à entasser des alimens dans la bouche d'un soldat mort pendant la nuit.

On conserva le cadavre pendant trois jours, et le quatrième il fut livré aux flammes. Pour cette cérémonie le lama se rendit dans la hutte du défunt, avec le grand pristaw, son épouse et les principaux prêtres; là, il prononça un discours, après lequel Straskow fit aussi lire le sien en langue kalmouke. Une foule de prêtres étaient autour de la hutte du mort, plus loin le peuple était assemblé: le corps de Tchoutchei porté assis sur une machine de bois, était enveloppé d'une toile imbibée de poix, et il avait sur la tête une couronne, derrière laquelle pendait un voile noir. Le lama, assis sur une espèce de palanquin, précédait le corps; tous les prêtres suivaient nu-tête, et devant le lama se faisaient entendre les instrumens de musique. Une foule de peuple fermait la marche. Le bûcher était dressé à quelques centaines de pas de la hutte; et à la place du fourneau ordinaire, on avait seulement creusé la terre de manière à ce que tout le corps pût entrer dans cette fosse, à chaque angle de laquelle on avait ménagé, pour le courant d'air, des trous dans lesquels on avait mis des matières combustibles. Au bas, sur un trépied, était une grande marmite qui soutenait quelques morceaux de bois, sur lesquels le cadavre, supporté par le cou, au moyen d'une pièce de bois, fut placé assis. Le lama lui-même mit le feu au bûcher et s'éloigna bientôt avec la musique; mais des personnes préposées pour soigner le bûcher, restèrent auprès pour verser continuellement de la poix sur le cadavre. Le feu brûla pendant plusieurs heures: lorsqu'il fut éteint, la cendre fut recueillie et conservée comme relique. On éleva, à la mémoire du défunt, un monument construit en terre-glaise et en joncs (1).

---

(1) On peut juger de l'importance d'une guerre aussi colossale

que celle de 1812 à 1814, quand on songe que ces malheureux Kalmouks sont venus de leurs steppes incultes et des bords des grands fleuves qu'ils parcourent, camper dans les plaines fertiles de la France; et, comme l'a dit le plus éloquent de nos écrivains modernes, attacher leurs chevaux aux poteaux du vieux Louvre.

De la Nouvelle-Russie.

[illegible]

Le récit détaillé [illegible] pouvant entrer [illegible] nous nous contenterons de retracer à nos lecteurs l'accroissement prodigieux qu'ont reçu les villes d'Odessa et de Taganrog. Ils verront aisément d'après cette esquisse à quelles brillantes destinées ces beaux pays, si long-temps abandonnés à l'ignorance et à la paresse des Turcs, ont été appelés par le génie bienfaisant d'un seul homme.

Odessa jusqu'en 1803.

En 1794, Catherine II résolut d'établir à Hadgy-Bey une colonie de Grecs de l'Archipel; on leur donna un maire, et on commença quelques constructions mesquines qui prouvaient le peu d'intérêt qu'on mettait à cet établissement : il fut nommé *Odessa*.

L'amiral de Ribas, qui avait conquis Hadgy-Bey, proposa d'en faire un port marchand qui pût abriter aussi des vaisseaux de guerre. Ce projet, appuyé d'observations [illegible]es, fut goûté de la souveraine de toutes les Russies, et

des travaux furent ordonnés. Mais ceux qui furent entrepris pour une forteresse, pour des établissemens publics, surtout pour des casernes, consommèrent inutilement plusieurs millions; la ville fut tracée sur un plan trop vaste, les casernes placées au lieu où le port devait être construit. Ces fausses mesures ont occasioné une grande perte, et forcé plus tard le gouvernement à loger les troupes dans la ligne de circonvallation. Les travaux du port restèrent imparfaits, les étrangers et les Russes découragés, craignirent que la ville ne fût abandonnée avant que d'être achevée, et ne bâtirent que des baraques dans la crainte de hasarder leurs capitaux. M. de Ribas seul fit construire une maison vaste et commode.

Odessa se releva un peu en 1801. Deux cent quatre-vingts bâtimens de Constantinople et de la Méditerranée arrivèrent dès l'année suivante; quelques maisons de commerce s'y établirent; la population, logée partie dans la ville, partie dans un territoire de 40,000 arpens qui lui appartenait, s'éleva jusqu'à sept à huit mille ames, dont à peine un tiers de femmes. Cette population, presque toute agricole, était composée d'hommes difficiles à gouverner. Odessa, comme les nouveaux établissemens, était l'asile de tout ce que les pays voisins avaient de plus mauvais; les Russes et les Polonais, pour la plupart, étaient des hommes échappés de chez leurs maîtres ou des terres de la couronne; les Grecs, d'anciens soldats réformés. Trois cents familles juives venues de la Gallicie et des ouvriers de toute espèce faisaient partie de cette population composée d'élémens si opposés.

Paul Ier, à la fin de son règne, versa ses plus éclatantes faveurs sur Odessa; il lui prêta sans intérêt des sommes

considérables, et lui fit présent des matériaux rassemblés pour le port de guerre qui depuis avait été abandonné. Les divers revenus de la ville devaient servir à construire une jetée pour mettre les bâtimens à l'abri des vents d'est et de sud-est, et à d'autres objets d'utilité publique; mais ce but ne fut pas rempli, aucune somme même ne fut appliquée aux travaux du port; des droits vexatoires furent, au contraire, établis sur les grains exportés et sur les bâtimens qui arrivaient.

Cependant il faut rendre justice à MM. Kiriakoff, membres du comité des travaux publics: c'est à eux qu'est due l'existence actuelle d'Odessa et de la jetée qui fut construite avec une solidité qu'on eût cherchée inutilement dans les autres ouvrages élevés depuis la naissance de cette ville nouvelle.

Tel était Odessa au mois de mars 1803, lorsque M. le duc de Richelieu, nommé gouverneur, fit changer la face des choses, fixa la confiance publique et prépara des plans dont l'exécution si rapide tient du phénomène dans un pays où les bras étaient si rares.

Le pillage organisé des revenus de la ville effraya cet homme zélé et probe, mais ne le découragea pas; il résolut de vaincre tous les obstacles pour ouvrir aux provinces méridionales des débouchés, débarrasser le commerce de toutes ses entraves, et pour diriger l'administration sur des principes différens.

Le gouverneur annule les droits arbitraires imposés sur le commerce, et obtient dans une première assemblée des négocians deux kopeks et demi par mesure de blé exportée, pour être employés à la construction des églises catholiques et grecques, des puits et des chemins. Ce revenu fut aug-

menté par la concession de la ferme de l'eau-de-vie, qui fut due à la bienfaisance éclairée de l'empereur; le port de guerre destiné aux vaisseaux en pratique, un quai fort étendu, et tous les bâtimens nécessaires pour transformer la citadelle en quarantaine ou lazareth furent achevés. Plus tard un vaste hôpital fut élevé sur un plan noble et régulier; on jeta les fondemens d'un collége et d'une salle de spectacle; un beau jardin public embellit la ville, et des allées d'arbres furent plantées devant plusieurs édifices publics et de chaque côté des rues. Heureux si l'insouciance des habitans ne rendait pas aussi difficile l'entretien de ces plantations si salutaires!

Tant d'encouragemens, tant de vues bienfaisantes, tant d'objets d'utilité publique, déterminèrent plusieurs négocians à venir habiter Odessa. La beauté du climat, la salubrité de l'air se joignaient encore aux avantages précédens; le goût pour les immeubles se communiqua de proche en proche, la ville prit une consistance nouvelle. Ce fut alors que le capitaliste osa distraire une petite portion de ses profits pour se procurer un logement commode; ce fut alors que l'ouvrier, chèrement payé, quitta sa baraque souterraine, bâtit une petite maison de pierre, et que l'habitant de la campagne eut son pied-à-terre en ville. Les maisons suffirent à peine pour recevoir les étrangers, les Polonais et les Russes de l'intérieur qui voulurent connaître Odessa.

Le bien même trouve des antagonistes, et les faiseurs de projets ne manquent jamais. Jaloux de la gloire de la nouvelle cité, ou jugeant mal sa situation et ses moyens, des conseillers plus ou moins perfides, proposaient des plans inexécutables, conseillaient des changemens ruineux, et voulaient arrêter la marche heureuse adoptée par le gou-

vernement..... On allait jusqu'à imprimer que le choix d'Odessa pour un port devait être regardé comme un malheur public. L'Europe a répondu à cette fausse allégation en envoyant ses vaisseaux dans les ports d'Odessa, dont la rade, toujours ouverte, est aussi sûre que celle d'Otschakoff; c'était également à tort qu'on alléguait le dommage que pouvait en ressentir la ville de Cherson. Le gouvernement a désiré atteindre les plus grands avantages possibles en indiquant au commerce la localité qui convenait au pays pour y bâtir une ville, et Odessa a rempli ce but.

Population. En 1803, elle était de 8,000; en 1814, de 30,000; aujourd'hui, elle s'élève à plus de 40,000. Les Grecs et ensuite les Russes en forment la plus grande partie; on y voit quelques Italiens : les Français, Allemands, Espagnols et Anglais y sont en petit nombre. Les aventuriers et chevaliers d'industrie y pleuvent comme dans toutes les villes nouvelles.

Garnison. Elle consiste ordinairement en deux régimens d'infanterie, un régiment de chasseurs, une compagnie d'artillerie à cheval et d'artillerie de garnison, et un bataillon de vétérans.

Cette garnison est utile au commerce; quelques soldats, les vétérans surtout, se louent comme journaliers; mais le gouvernement ne les emploie jamais sans les payer.

Temples. La principale église, consacrée au culte dominant, est l'ornement de la grande place; son style est noble et majestueux. L'église catholique, desservie par les RR. PP. jésuites, est d'un genre plus élégant. L'église grecque est surmontée d'un clocher très élevé qui sert souvent de guide aux navigateurs. Une seconde église plus considérable a été construite pour le même culte. Enfin, les juifs ont

une synagogue mal bâtie et qu'il faut réparer sans cesse.

Hôpitaux. L'hôpital civil honorerait toutes les capitales; son architecture est noble; ses appartemens sont vastes et bien aérés; la propreté la plus exacte y approche de la recherche, et il y règne une surveillance active. Chaque malade a son lit, l'hôpital peut en contenir deux cent quarante. L'hôpital militaire en est séparé. Une église a été construite pour son service et pour celui de son quartier.

Casernes. Des casernes défensives formant une ligne de circonvallation autour de la ville ont été construites en assez grand nombre, mais on peut espérer qu'Odessa n'aura de long-temps rien à craindre de l'ennemi. On pourrait les rendre plus utiles et plus économiques en les élevant d'un étage propre au logement des ouvriers : elles seraient d'un aspect plus agréable.

Gymnase et Institut. Il était réservé à l'arrière-neveu du grand ministre qui releva si magnifiquement la Sorbonne, qui fonda l'Académie française et le collége du Plessis, qui encouragea de tout son pouvoir les sciences et les arts, et prépara ainsi les génies immortels du siècle suivant; il était, dis-je, réservé à son arrière-neveu de fonder à mille lieues de sa patrie un établissement vraiment royal, dans lequel la religion, les langues, les belles-lettres, la rhétorique, la philosophie, toutes les sciences et les arts d'agrément seraient enseignés par des professeurs habiles (1).

(1) Comme la gloire du lycée Richelieu appartient presque toute entière à des Français, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant les rapports présentés, à ce sujet, à S. M. l'empereur de toutes les Russies, par son ministre de l'instruction publique. Ils précèdent un travail très curieux et très complet sur toutes les

Théâtre. La salle de spectacle convient parfaitement à une ville du second ordre. La façade qui regarde l'est est

---

parties de l'éducation, que nous devons à un ecclésiastique d'un mérite très distingué, dont le zèle et l'expérience n'ont pu achever, pour l'Université de France, tout ce que le désir de faire le bien lui suggérait.

Rapports relatifs à l'établissement du Lycée Richelieu, présentés à Sa Majesté Impériale l'Empereur de toutes les Russies par le ministre des cultes étrangers, remplissant les fonctions de ministre de l'instruction publique.

PREMIER RAPPORT.

L'éducation et l'instruction de la jeunesse tiennent un rang distingué parmi les objets qui fixent particulièrement l'attention de votre Majesté Impériale. Déja, dans les différentes parties de votre immense empire, à l'ombre de votre puissante protection, se sont élevés et s'élèvent encore plusieurs établissemens d'instruction publique; et les semences fécondes des sciences, abondamment répandues par votre auguste main, vivifiées par l'influence d'une instruction chrétienne, promettent pour l'avenir à votre patrie les destinées les plus heureuses.

La ville d'Odessa est au nombre de celles que votre Majesté Impériale a daigné honorer de ses regards bienfaisans. L'importance de cette ville sous le rapport du commerce, sa nombreuse population, son éloignement de l'université de Charchof et des autres écoles supérieures, ont fait prendre la résolution d'y former un institut particulier ou Lycée, qui, en offrant l'ensemble des divers degrés d'instruction publique, remplacera le Gymnase de commerce, les écoles de district et de paroisse, et la maison d'éducation, actuellement établis à Odessa.

Ce Lycée sera appelé *Lycée Richelieu*, du nom du duc de Richelieu, qui, après avoir long-temps administré ces contrées avec un zèle infatigable, ne cesse pas encore aujourd'hui de s'intéresser à leur prospérité. Rappelé par sa patrie, qui a voulu mettre à profit ses talens distingués et son amour pour le bien public, il a désiré donner à la Russie une preuve de son attachement, en contribuant de son côté à multiplier les bienfaits de l'instruction dans cette même

ornée d'un péristyle avec des colonnes. On joue sur ce théâtre des pièces russes, polonaises, allemandes, et une fois

---

partie de l'empire à laquelle il a donné, pendant son administration, des soins si paternels. En conséquence, il a consacré à l'entretien du Lycée une somme considérable, provenant du revenu annuel qui lui avait été accordé comme récompense de ses longs services.

Les moyens adoptés pour assurer l'établissement du Lycée et des autres institutions qui lui seront adjointes, sont les suivans:

1º. Le privilége gracieusement accordé par ukase du 15 mars 1817, de prélever au profit du Lycée, pendant l'espace de dix ans, deux kopeks en argent blanc sur chaque tchelvert de toute espèce de grains exportés d'Odessa. Les sommes levées en vertu de ce privilége seront employées, en partie pour la construction d'une maison, qui sera bâtie exprès pour le Lycée, en partie pour la construction de magasins et boutiques dont la location fournira les fonds destinés au traitement des principaux fonctionnaires du Lycée.

2º. Le revenu de *l'Arrenda*, accordée au duc de Richelieu, et dont il a fait la cession au Lycée. Cette Arrenda, dont le revenu annuel forme la somme de trois mille deux cent soixante thalers, avait été assignée au duc de Richelieu, jusqu'à l'année 1819; et par ukase du 7 janvier de la présente année 1817, sa durée a été prolongée de douze ans. Pour prévenir l'embarras que le Lycée pourrait éprouver à l'expiration du temps fixé pour la jouissance de cette Arrenda, j'ose proposer à votre Majesté Impériale, de la convertir à cette époque en un revenu annuel et perpétuel de trois mille deux cent soixante thalers, qui sera fourni par la trésorerie de l'empire.

3º. La somme de six mille cinq cents roubles, payée annuellement par le gouvernement pour l'entretien du Gymnase de commerce d'Odessa, qui de ce moment est supprimé.

4º. La somme de six mille cinq cents roubles, ajoutée à la précédente, et que le corps des marchands d'Odessa s'est engagé à payer annuellement pour l'amélioration du Gymnase de commerce, auquel sera substitué une école de commerce, adjointe au Lycée.

5º. Les sommes payées par les pensionnaires qui recevront leur éducation dans le Lycée.

On a pourvu par les moyens suivans à l'établissement actuel du Lycée, et à la construction d'un nouveau bâtiment qui puisse répondre à ses besoins.

La maison qui est occupée actuellement par le Gymnase et l'In-

la semaine. des opéras italiens. La fureur du spectacle fait supporter le talent médiocre des acteurs.

---

titut d'Odessa deviendra la propriété du Lycée: c'est dans ce local qu'il sera provisoirement établi. Les fonds nécessaires pour la construction d'un nouveau bâtiment, se composeront, en premier lieu, du produit du privilége de deux kopeks et demi en argent blanc ci-dessus mentionné; en second lieu, du reste de la somme de cent mille roubles, donnée par l'assesseur de collége Stieglitz, pour la prospérité de l'instruction publique à Odessa; et en troisième lieu, de la somme qu'on retirera de la vente des bâtimens dans lesquels le Lycée sera provisoirement établi.

La loi divine et la connaissance des vérités du christianisme seront dans le Lycée Richelieu, les bases fondamentales de l'éducation et de l'instruction.

Des prières à des heures fixes, des lectures de l'écriture sainte, des instructions et des exhortations faites par le prêtre, qui sera en même temps chargé de l'enseignement religieux, sont invariablement prescrites pour toute la durée de l'éducation. L'étude de la langue nationale sera poussée aussi loin qu'elle peut l'être.

La géographie et l'histoire de Russie sont les premiers objets qu'on enseignera aux élèves, et tiendront ensuite le premier rang dans l'instruction.

Les langues anciennes dont on s'occupera dans le Lycée, sont le grec et le latin; parmi les langues modernes, on enseignera le français, l'allemand et l'italien. On formera le goût des élèves par la lecture et l'analyse des auteurs classiques dans ces différentes langues.

Les connaissances indispensables pour chaque état enrichiront l'esprit des jeunes gens, et développeront leurs facultés. Dans l'enseignement des hautes sciences on fera entrer aussi l'étude du droit, considéré sous ses différens rapports. Enfin, on fournira à ceux qui voudront suivre la carrière du commerce, les moyens d'acquérir une suffisante connaissance du droit maritime, du droit commercial et en général de tout ce qui peut contribuer à former un négociant distingué.

Pour l'enseignement de la science du commerce, ainsi que pour celui de la jurisprudence et de l'économie politique, on adjoindra au Lycée deux écoles séparées, sous le nom d'*écoles complémentaires*, où ceux des élèves qui auront terminé leur cours d'études général dans le Lycée, pourront, par des études spéciales, perfectionner l'instruction qu'ils auront acquise.

Salle de bal. Le gouvernement n'ayant pu s'occuper d'un bâtiment propre aux réunions et aux fêtes tant qu'il

---

Le Lycée offrira aussi une école *primaire*, dans laquelle les enfans recevront pendant quatre ans une instruction élémentaire. Cette éducation suffira pour ceux qui n'ont pas besoin de l'instruction classique, et ceux qui désireraient l'acquérir pourront continuer leurs études dans les classes extérieures du Lycée, ou dans *l'institut pédagogique* qui lui sera adjoint.

L'objet de l'institut pédagogique est de former des maîtres instruits et habiles, qui pourront contribuer à la prospérité du Lycée, en communiquant aux autres l'instruction qu'ils y auront eux-mêmes reçue.

Le nombre des pensionnaires du Lycée est fixé à cent vingt; celui de l'institut pédagogique à vingt-quatre; et de plus, dans les classes extérieures faisant partie du Lycée, mais séparées du pensionnat, environ deux cent cinquante jeunes gens, nés de parens peu fortunés, recevront gratuitement la même instruction que les pensionnaires, et auront tous les mêmes professeurs.

Pour assurer à cet établissement tous les soins de la surveillance paternelle, on en confiera la haute administration à un conseil présidé par le gouverneur d'Odessa, et composé de quatre membres choisis parmi les pères de famille ou parmi les tuteurs dont les enfans ou les pupilles seront au nombre des pensionnaires du Lycée.

C'est ainsi que près de quatre cents jeunes gens recevront dans le *Lycée Richelieu* une instruction qui les mettra à même de devenir dans tous les états de la vie, des membres utiles de la société.

L'éducation dans le Lycée durera dix années, et dans les écoles complémentaires le cours d'instruction durera deux ans.

Qu'il me soit permis d'exprimer ici l'espoir que j'ai conçu : j'ose croire que cet établissement, avec l'aide du Tout-Puissant, qui protége et qui bénit toutes les bonnes intentions, deviendra un des monumens les plus utiles de l'heureux règne de votre Majesté Impériale, et qu'il ajoutera un nouveau lustre à la prospérité de la ville d'Odessa.

Les bases du réglement du Lycée, aussi bien que les moyens d'exécution, ont déja été soumis à l'examen du comité du ministre, qui après les avoir approuvés, en a fait rapport à votre Majesté Impériale; je joins ici les détails du projet de réglement du *Lycée Richelieu* et des établissemens qui lui sont adjoints, et je prends la li-

restait quelque chose d'utile à faire, M. le chevalier de Raynaud, conseiller de commerce, a fait les frais d'une

---

berté de demander les ordres suprêmes de votre Majesté Impériale pour l'exécution du plan projeté.

Sur l'original se lit de la propre main de sa Majesté Impériale :

approuvé :

ALEXANDRE.

St.-Pétersbourg, 2 mai 1817.

SECOND RAPPORT.

Après avoir préparé pour être mis sous les yeux de votre Majesté Impériale, le projet des réglemens du *Lycée Richelieu* et des établissemens qui lui seront adjoints, je crois devoir désigner à votre Majesté Impériale ceux qui seront chargés d'en diriger la première organisation.

L'abbé *Nicolle*, qui s'est acquis un nom par son expérience dans l'éducation publique, et qui est suffisamment connu de votre Majesté Impériale elle-même, a pris depuis long-temps une part très active à l'établissement du Lycée Richelieu : c'est lui qui a conçu la première idée de cette institution ; c'est lui qui le premier a rédigé le projet, qu'après un mûr examen et des modifications convenables, j'ai l'honneur de présenter ici à votre Majesté Impériale. En conséquence, je ne vois personne qui soit plus digne que l'abbé Nicolle lui-même de présider à la formation de cet établissement et plus capable de le diriger. Son expérience, ses talens et ses qualités morales, sont de sûrs garans qu'il justifiera cette preuve de confiance.

Tels sont les motifs qui me déterminent à prendre la liberté de désigner à votre Majesté Impériale l'abbé Nicolle pour remplir la place de directeur du Lycée Richelieu. Il est vrai qu'en vertu des réglemens, le choix du directeur et sa présentation sont une des attributions du conseil administratif du Lycée : mais ce conseil n'existant point encore et l'exécution des réglemens ne pouvant qu'embarrasser un homme qui serait étranger à ce genre de fonctions, et dont l'inexpérience nuirait infailliblement au succès, la nécessité et l'intérêt du Lycée exigent que, pour le moment actuel, on s'écarte de la règle.

Il est également nécessaire, mais pour cette fois seulement, d'adjoindre au directeur un homme qui puisse le secourir dans ses fonc-

salle de bal capable de contenir 1,000 personnes : après Saint-Pétersbourg et Moscou, aucune ville de la Russie

---

tions, et l'abbé Nicolle a spécialement recommandé, pour lui être adjoint l'assesseur du collége, Remi Gillet. D'après les réglemens du Lycée, ce dernier peut occuper la place de premier inspecteur. Dans les embarras inséparables d'une première organisation ; dans un moment où le nombre des fonctionnaires n'est pas encore complet ; lorsqu'il faut s'occuper de constructions et d'une foule d'autres objets, l'abbé Nicolle pourrait difficilement se passer d'un pareil secours. Mais comme par cela même ledit Gillet occupera la première place après le directeur, et participera à l'organisation du Lycée, en considération de ce double motif, il paraît juste de lui accorder le droit de succéder à l'abbé Nicolle dans la place de directeur, sans avoir besoin d'aucune nomination ni confirmation ; après lui le choix du directeur se fera suivant les formes prescrites par le réglement.

De plus, je prends la liberté de proposer à votre Majesté Impériale de conférer à l'assesseur de collége, Gillet, le grade de conseiller de commerce. Ce grade lui appartient par la place à laquelle il est nommé, et il l'a mérité par ses services dans la carrière militaire.

Sur l'original, se lit de la propre main de Sa Majesté Impériale.

approuvé :
ALEXANDRE.

St.-Pétersbourg, 2 mai 1817.

Art. VI des réglemens du Lycée Richelieu.

RELIGION *

Cette partie de l'éducation du Lycée est la plus importante de

* Il est touchant de voir le chef d'un si vaste empire abandonner un instant les diverses branches de l'administration, pour s'occuper des moyens de faire germer dans le cœur de ses jeunes sujets l'amour de la religion. Ce n'était point dans Alexandre le calcul d'une politique purement humaine ; il était profondément religieux ; toute sa vie et sa mort ont prouvé à l'Europe quelle place tenaient dans son cœur le respect et l'amour pour celui qui commande aux souverains, et qui brise à son gré les sceptres des rois : c'est dans la religion et non dans la philosophie dominante du siècle moderne, que l'empereur de Russie a puisé cette modération, qui était le trait le plus marqué comme le plus honorable de son caractère.

Quelques personnes dignes de foi assurent même qu'il n'était pas fort éloigné d'embrasser la religion catholique, et d'éteindre le schisme dans ses vastes Etats, mais qu'il craignait d'y exciter des troubles et des guerres interminables.

ne possède un aussi bel établissement en ce genre.

Jardin public. Ce jardin fermé par une grille, est assez

---

toutes. Instruire solidement les élèves dans la religion et surtout leur faire contracter les habitudes religieuses, tel est le double but qu'on doit se proposer : les moyens suivans ont paru les plus propres à le faire atteindre.

1°. Il y aura dans l'intérieur du Lycée, une chapelle placée au centre même de la maison, et près de cette chapelle habitera le prêtre dont la présence continuelle au milieu des élèves leur offrira, pour ainsi dire, une leçon vivante de religion.

2°. Comme les impressions des premières années sont les plus profondes, l'étude de la religion sera une des principales occupations des élèves dans la première période de leur éducation. Ils en recevront des leçons chaque jour pendant deux années consécutives.

3°. Lorsque les élèves auront reçu cette première instruction religieuse, ils seront obligés, pendant tout le reste de leur éducation, d'apprendre tous les jours par cœur deux ou trois versets de l'Ecriture sainte dans un abrégé de l'ancien et du nouveau Testament qui sera rédigé à cet effet, et où le texte de la Bible sera fidèlement conservé. Il les réciteront chaque matin à leur gouverneur.

4°. Le prêtre ira une fois chaque semaine dans chacune des classes du Lycée, pour faire répéter aux élèves les versets de l'écriture sainte, qu'ils auront appris dans les sept jours précédens et pour leur expliquer ce qu'ils doivent apprendre pendant les sept jours suivans.

5°. Tous les élèves se réuniront le matin et le soir dans la salle commune, et là, en présence du directeur, des inspecteurs et des gouverneurs, le prêtre leur fera la prière, à laquelle on aura soin qu'ils assitent avec tout le recueillement qui doit accompagner cet acte religieux. Avant la prière du soir, le prêtre fera une lecture de piété qui durera un quart-d'heure. On sent assez quelle sera l'influence d'une pareille lecture faite avec une semblable solennité, à l'heure où l'ame des jeunes gens est particulièrement susceptible des impressions religieuses.

6°. Les jours de dimanche et de très grandes fêtes, le prêtre avant de célébrer l'office divin, fera une exhortation religieuse relative au dimanche ou à la fête.

7°. Toutes les leçons des professeurs commenceront et finiront par une courte prière qui sera rédigée à cet effet.

C'est par ces diverses institutions que la religion sera dans le Lycée

vaste pour une ville où les gens aisés ont une campagne. Indépendamment des arbres d'agrément, il renferme une collection d'arbres fruitiers (1).

Abreuvoirs. On a construit, au moyen de digues, deux étangs immenses qui sont destinés à l'abreuvement, pendant les grandes chaleurs, de plusieurs milliers de bestiaux que nécessite le transport continuel des blés, principal commerce de la ville.

Revenus. Ils consistent en un léger impôt personnel et foncier, dans le produit de la ferme de l'eau-de-vie, du dixième des droits de douane, et enfin dans les deux kopeks et demi perçus sur chaque mesure de blé. La totalité de ces revenus peut s'élever à 323,000 roubles, variables selon l'activité du commerce.

Comité de santé. Son principal but est de constater l'état de la santé publique. Il est défendu d'ensevelir qui que ce puisse être sans que le corps n'ait été visité par un médecin et sans que le genre de mort n'ait été constaté. Les prêtres de toutes les religions sont tenus d'avertir un des membres du comité, lorsqu'ils sont requis pour une sépul-

---

ce qu'elle doit être, c'est-à-dire la base de l'éducation. C'est aussi de cette manière que le danger de la science sera prévenu ; car selon l'expression d'un des plus grands hommes de l'Angleterre, *la religion* est un aromate qui empêche les sciences de se corrompre.

N. B. Les élèves de la communion catholique romaine auront une chapelle séparée, ainsi qu'un prêtre de leur communion qui sera un des professeurs du Lycée.

(1) C'est une heureuse imitation du *Luxembourg*, à Paris, où l'on cultive, dans l'ancienne pépinière des Chartreux, les plus belles espèces d'arbres à fruit, et notamment tous les plants de vignes de la France et de l'étranger.

ture, et celle-ci ne peut avoir lieu sans une autorisation préalable (1).

Banque de secours. Elle escompte les lettres de change de l'échéance de neuf mois; elle prête de l'argent sur les marchandises et productions de l'empire, à semblable terme, avec des diminutions, selon les marchandises; l'escompte est de 6 pour 100.

Pays qui commercent avec Odessa. Non-seulement toute la Russie méridionale est en rapport de commerce avec Odessa, mais la plupart des capitales de l'intérieur de l'empire ont encore avec cette place des relations intimes: telles sont Moscou, Tula, Twer, Karkoff, Krow (2).

La Pologne est puissamment liée d'intérêts avec elle, le cours du Dnieper et du Dniester étend ses relations à de grandes distances.

Chez l'étranger, la Moldavie, la Valachie, la Hongrie, l'Allemagne, ajoutent encore à ce commerce, tandis que la Natolie, Constantinople, la côte européenne de Turquie, l'Archipel, Trieste, Venise, tout le golfe Adriatique, la côte d'Asie, Smyrne, Malte, une grande partie de l'Italie, la France méridionale, toute la côte d'Espagne jusqu'à Cadix forment une chaîne immense dont Odessa est le point essentiel. Un meilleur ordre de choses établi à Cons-

---

(1) On verra aisément que ces sages mesures ont été prises d'après les lois introduites en France depuis la révolution.

(2) Il ne faut pas comprendre, dans ces relations, les villes maritimes qui avoisinent Odessa, telles que Kerson, Koslow, Sevastopole, Bellaclava, Caffa, et plus loin Taganrog, parceque la première et la dernière de ces villes exceptées, les relations commerciales d'Odessa sont peu considérables avec les autres.

tantiuople sur la franchise et la surveillance de toutes les parties essentielles du commerce maritime, favoriserait et accroîtrait dans des proportions incalculables, les relations entre la capitale de la Turquie et la ville d'Odessa.

Importations. Elle fournit tous les vins de l'Archipel, les muscats de Smyrne, les vins de Chypre, les cotons et les étoffes du Levant, les parfums, les schalls, l'huile, les épiceries, les savons, les tabacs à fumer et tous les fruits secs.

La France fournit les vins rouges et blancs de ses meilleurs vignobles, en barriques et en bouteilles, de l'huile de Provence, des salaisons, des porcelaines, des estampes et des draps. On reçoit d'Italie des vins de Messine, des liqueurs, de l'huile de Lucques, de Gênes, des pâtes, du fromage de Parmesan et des marbres.

L'Espagne envoie diverses espèces de vins, des plombs, de la cochenille, de l'indigo, des substances médicinales, de gros draps, des tapis et des nattes. Le Portugal fournit du Madère et du Porto.

Les importations se sont accrues sensiblement depuis que la paix a permis à l'Angleterre et à l'Amérique d'entrer en concurrence avec les autres nations.

Exportations. Le blé et les autres céréales sont le premier et le plus important article d'exportation. Ils sont expédiés pour plusieurs îles de l'Archipel et pour les îles Ioniennes, pour Trieste, et pour Venise, mais dans des circonstances extraordinaires; Livourne et Gênes ne donnent pas à leurs relations avec Odessa autant d'importance que les deux villes que je viens de citer; Barcelone a fait plusieurs opérations directes; Lisbonne a reçu quelquefois des blés de la mer Noire. Enfin les Idriotes exercent une action

très importante sur le prix de cet article dans les lieux de consommation; Marseille, pour le midi de la France (1); l'Angleterre et l'Amérique ont déja fait des essais qui ne peuvent que prendre un rapide accroissement.

Les laines, les pelleteries, la potasse, les cires et les cuirs; le beurre, le suif, l'huile, le chanvre, le lin, le tabac, le thé, la rhubarbe, la colle de poisson, le crin de cheval, la soie de porc; le chanvre, les cordages et les bois de construction sont les autres articles les plus ordinaires.

Navigation sur la mer Noire. Dans toutes les saisons, même au cœur de l'hiver, la marine russe croise sur cette mer. Cependant, je le répète, il ne faut pas trop compter sur la navigation des mois de décembre et de janvier. Pendant l'été, elle est difficile de Constantinople à Odessa. Il se trouve quelques bancs de sable à l'embouchure des grands fleuves; mais il n'y a dans l'intérieur aucunes îles ni aucuns rochers.

La navigation de long cours amène dans le port, année commune, six à sept cents bâtimens de forte dimension. Taganrog et Odessa sont les deux villes les mieux placées pour entretenir le cabotage; il en est de même de toute la Crimée. Cherson présente des avantages plus certains dans ce genre de commerce avec Odessa. Si la civilisation de l'Asie Mineure rendait à ce magnifique pays son ancien lustre, que de branches nouvelles le commerce acquerrait!

---

(1) On n'oubliera pas que, pendant la disette de 1816, M. le duc de Richelieu tira de la mer Noire une grande quantité de grains, qui revinrent à un prix assez élevé : ils arrivèrent un peu tard et nuisirent aux propriétaires de France. On cria beaucoup contre cet achat : cependant nous lui dûmes la paix.

Change. Long-temps le change fut extrêmement défavorable à Odessa comme dans toutes les villes nouvelles. Les sommes dues à cette place lui étaient envoyées à grands frais en ducats. Plus tard, il s'établit un *menu change* pour la vente des pièces turques, piastres fortes et autres monnaies, et des relations de banque s'établirent entre Constantinople et Odessa ; enfin elles multiplièrent avec Vienne, Ausbourg, Amsterdam, Londres et Paris.

Roulage. Nulle autre part le roulage ne peut être à meilleur marché que dans la nouvelle Russie. Les animaux qui servent aux transports trouvent sans frais de l'herbe pour leur nourriture. D'Odessa à Moscou, le trajet, terme moyen, est de trente à trente-cinq jours. Le prix des ports de lettres dans l'intérieur et les frais de poste pour les voyageurs, sont à meilleur marché dans la Russie que dans tout autre état de l'Europe.

Deux chambres d'assurance, un tribunal de commerce, une banque d'échange, des courtiers choisis par les négocians; les exemptions d'impôt et de logement de gens de guerre, en tout temps accordés aux négocians, une bourse, et surtout la franchise du port, contribuent encore à l'accroissement progressif du commerce.

(Extrait de l'*Histoire de la Nouvelle-Russie*; par M. le marquis de Castelnau.)

Cette prospérité, qui tient du prodige, est due à l'impulsion de probité donnée aux commerçans par M. le duc de Richelieu. Elle a formé des réputations solides, fait naître le crédit, et forcé les spéculateurs à redoubler de

confiance pour leurs correspondans; il a su contenir, par une sage police, des hommes de mœurs, de religions, de langages différens; un gouvernement paternel, une justice exacte, des encouragemens continuels, une administration sage, ont amené ces heureux résultats.

Lorsque M. le duc de Richelieu, rentrant au sein de sa patrie, remise sous le sceptre légitime de ses rois, confia les destinées de cette ville à M. le comte de Langeron, son ami, si digne de lui succéder, Odessa put à peine s'apercevoir qu'elle avait perdu son fondateur. La Nouvelle-Russie continue à fleurir sous ses ordres, et la ville augmente chaque jour en étendue, en populatation et en richesses.

Si la révolution française inspira plus d'une fois aux étrangers des sentimens de haine pour un peuple modèle de douceur, de politesse, et d'amour pour ses rois, notre nom fut chéri dans des contrées presque barbares où nous avons contribué à faire fleurir le commerce, les arts, les sciences et la civilisation. Dans les siècles suivans le nom de Richelieu, de Langeron, et de tant d'autres Français s'associera à l'histoire de Russie, et nos voyageurs ou nos négocians qui parcourront ces villes, recueilleront les bénédictions des citoyens qui avaient donné une généreuse hospitalité à ces nobles proscrits.

De là à cheval à Baidari, dont la vallée, semée de nombreux villages, a été tant célébrée.

De Baidari, on peut prendre le passage des montagnes vers Foros ou Pchatka, qui est moins dangereux, ou de Skelac à Mouhalatka par la mauvaise descente de Merdorcen.

Etant descendu sur la côte, la suite des villages et des vallées continue ainsi :

Koutchouk-Koy, une partie de la pente de la montagne a glissé dans la mer, en 1784, avec une partie du village et des jardins; on voit encore des traces de semblables catastrophes en plusieurs autres endroits de la côte méridionale.

Kikeneis.

Limana, où il y a des traces d'un ancien fort grec. Les Tartares de ces deux villages ont une forme de tête et une physionomie toute particulière.

Fiocéus, où il y a beaucoup d'oliviers.

Aloupka, vallée remarquable par ses ruines de roche, ses oliviers, ses lauriers, et un fort grec : il y a aussi quelques cyprès transplantés, qui supportent bien le climat.

Mouskos,
Gaspra, } dans la même vallée.
Choris.

Aoûtka, petit village habité par des Grecs, qui s'occupent principalement de la pêche des huîtres. De là on voit les cascades de la petite rivière Akarfou qui descend des précipices de la montagne voisine.

Yalta, avec une ancienne église grecque, où un bataillon de chasseurs fut jadis taillé en pièces par les Turcs qui y firent une descente.

Derekoï, où il y a les seuls châtaigniers qui existent en Crimée.

Markanda, *Margaratch*, *Niskita*,	Trois villages jadis habités par des Grecs émigrés de Marsoupoul.

Yoursouf, avec un petit port et un ancien fortin grec et génois au-dessus du port.

Parthénit. On trouve avant d'y arriver quelques colonnes et les restes d'un temple.

La montagne de l'Ours ou Ctyoudagh, fort avancée dans la mer, sur laquelle on voit les restes d'un monastère grec fortifié, et sur les précipices du rivage beaucoup de fraisiers-arbousiers.

Kout-Chouk-Sambat, avec un joli port entouré par des roches.

Alouchta, au pied du Tchatyr-Dagh, avec les ruines d'une forteresse grecque.

D'ici on peut, par Schouma, monter la haute montagne de Tchatyr-Dagh, de laquelle, par un temps clair, on voit toute la Crimée à vue d'oiseau.

Chemin faisant, on peut se détourner à Temirdehi, village remarquable par des ruines de roche, qui fut jadis miné par les sources, et écrasa une partie du village d'Aloutcha : on peut revenir à Ak-Metchet par un chemin praticable aux chariots.

Veut-on plutôt continuer de côtoyer, on poursuit par Kourou-Ozen, Koutchouk-Ozen, Oulou-Ozen et Touyak, puis à Ouskout, où l'on peut aller aussi en voiture de Karasoubazar.

Entre ce village et le suivant, nommé *Kapsokhor*, il se trouve, sur un promontoire fort avancé, une ancienne

tour grecque bien conservée qu'on nomme la Tour des Bergers; de là par Koutlak à Soudagh.

Soudagh, (où je prie M. de R. de demeurer dans ma maisonnette) (1); voir l'ancienne ville génoise sur la montagne, près de la mer : elle mérite d'être visitée.

De Soudagh, on peut poursuivre la côte par Koos-Otous et Karadagh à Caffa, ou bien y faire arriver sa voiture et passer par la Vieille-Crimée (Staroï-Crim) à Caffa. La route de poste de Caffa à Kerteh n'a de remarquable que la ligne ancienne d'Akos, qui fut probablement la dernière limite du royaume bosphorien.

Kerteh, visiter la très ancienne église grecque, plusieurs inscriptions et la forteresse turque.

Jénikalé, remarquable par un sarcophage sous la fontaine, plusieurs inscriptions dans la maison du commandant, un aqueduc hors de la ville, et quelques sources d'asphalte, ainsi que des gouffres qui rejettent de la vase fluide.

A *Taman*, antiquités, inscriptions, et surtout gouffre vaseux au-dessus de la colline, près de la nouvelle forteresse.

---

(1) C'était dans ce village que le savant Pallas avait fixé sa résidence.

Description des villages de Céméus et d'Aloupka (1).

Céméus est à dix verstes de Kékémis. C'est ici qu'on jouit d'un charme nouveau : la position de Céméus tient de la féerie, de l'enchantement; on ne peut visiter ce village sans plaisir, ni le quitter sans regrets. Vainement essaierai-je de le décrire, le plus beau site de la nature perdrait de son éclat dans une description. Vallées de Warnoutka et de Baïdar que vous êtes loin de se séjour privilégié! Suisse, si fertile en charmans paysages, on vous oublie presque en voyant le vallon de Céméus!

A gauche, des rochers entassés s'élèvent à une hauteur prodigieuse; à droite, la mer se présente avec une majesté d'autant plus imposante qu'elle forme un plus grand contraste avec ces rocs antiques. Le vallon n'est qu'un jardin divisé en autant de portions qu'il y a de cabanes; la végétation est ici dans sa plus grande vigueur; la vigne y est plus forte, plus fournie de fruits; les oliviers suivent quelquefois un alignement : ailleurs ils se confondent avec des grenadiers de la plus grande beauté; de petits sentiers couverts de berceaux naturels ont, suivant les saisons, toutes les espèces des meilleurs fruits suspendus sous leurs voûtes. L'art n'a rien fait, partout on n'aperçoit que la nature, mais belle,

---

(1) Nous n'avons pu résister au plaisir de copier dans l'ouvrage de M. de Castelnau la description de ces jolis villages. Nous ne croyons pas qu'on puisse trouver un plus délicieux paysage dans l'Italie ou dans la Suisse ; mais la fraîcheur de ce tableau contraste un peu avec la figure disgraciée et la taille grêle de ses habitans.

riche, et comblant de ses bienfaits des hommes oisifs qui jouissent de tous ces avantages sans les apprécier.

. . . .

Aloupka est à huit verstes de Céméus. Ce village est situé dans le vallon le plus chaud de la Crimée. Il est environné des débris qu'une révolution souterraine a occasionés dans les montagnes.

L'abondance des ruisseaux, quelques cascades donneraient à Aloupka des rapports avec la Suisse; mais la température, le voisinage de la mer, ses productions, sa fertilité, lui assignent la première place entre tous les sites de Crimée.

Le laurier croît entre les fentes des rochers; tous les arbres transplantés des climats chauds y réussissent au mieux. Le buis, l'olivier, le grenadier et surtout le figuier y viennent sans culture. Peu de rivages sont aussi riches en poissons; la petite sardine s'y trouve par bancs.

Frappé de la monstrueuse croissance de certains arbres et de quelques plantes, je m'amusai à prendre des mesures. Le premier noyer que j'ai mesuré a, dans le tronc, 21 pieds de circonférence, le second 18, le troisième 16.

Un olivier avait près de 11 pieds de tour, à 4 pieds en terre.

Plusieurs ceps de vigne m'ont présenté une circonférence qui a varié depuis 2 pieds $1/2$ jusqu'à 3 : ces vignes sont sauvages.

Taganrog.

Taganrog est sur la mer d'Azow; c'est le débouché naturel et commode des provinces russes qui l'avoisinent.

Après Odessa, Taganrog est, de toutes les villes de la Nouvelle-Russie, celle qui mérite le plus d'attention. Les mines de Sibérie et la culture des grains lui fournissent une source inépuisable de richesses.

Pierre-le-Grand, résolu de donner, par la mer d'Azow, un débouché naturel aux provinces méridionales de son Etat, fit construire à Taganrog un port capable de contenir deux cents petits navires. Il le protégea d'un fortin et couvrit l'un et l'autre par une forteresse régulière. De plus, il établit une ligne de défense appuyée de deux redoutes. Les soins empressés de ce souverain le déterminèrent à peupler Azow et Taganrog de colons pris dans les provinces de l'intérieur. Il donna un gouvernement à ce nouvel établissement, et porta son attention sur les moyens de rendre le commerce facile à ses sujets, et sur les agrémens à procurer aux marchands qui viendraient s'y établir. Dans cette dernière vue, il fit tracer des jardins et planter des vignes. Des canaux, pour joindre le Don à l'Oka et le Volga au Don, furent creusés.

La malheureuse campagne du Pruth, en 1711, anéantit tous les projets de Pierre-le-Grand sur la mer d'Azow. La forteresse de ce nom, son territoire et toutes les redoutes élevées sur la rive gauche, furent rendues aux Turcs : on convint de démolir Taganrog. Pierre-le-Grand écrivit à l'amiral Apraxin : « Ne perdez pas de vue, en démolissant, « que cet établissement peut nous être encore un jour bon

« à quelque chose. » Effectivement la plus grande partie des fortifications, ainsi que la ligne de défense des mines à la mer, restèrent dans le même état où on les voit encore de nos jours.

Plusieurs guerres se sont succédées entre les Russes et les Turcs. Bien des fois Azow a changé de maîtres : mais en 1774, le traité de Kaïnardgi assura à la Russie la possession d'Azow, de Taganrog et de leur territoire.

Alexandre, en 1802, éleva Taganrog au rang des premiers ports commerçans de la côte méridionale, en lui donnant un gouvernement particulier, à l'administration duquel ont été réunies, en 1807, les villes commerçantes de Nachitchevan, Rostow et Mariopol, avec leurs banlieues et les cordons de la douane, le long des côtes de la mer. C'est depuis cette époque qu'il a été formé un comité des édifices publics, que l'état de la douane, du bureau de santé et de la police a été agrandi; qu'on a établi une chambre d'escompte et que tous les moyens, propres à favoriser le commerce, ont été pris.

De la ville. Taganrog est situé sur la partie la plus élevée d'une pointe de la côte septentrionale de la mer d'Azow. Le climat est sain, l'air pur et rafraîchi par les vents de la mer; il n'offre d'exception avec le reste de la Nouvelle-Russie que parceque les pluies y sont plus abondantes en automne et les brouillards plus habituels. Les rues sont proprement tenues, des puits ont été creusés dans toutes les parties de la ville; un jardin public, planté de diverses espèces d'arbres, sert de rendez-vous pendant la belle saison.

Des habitans. On compte parmi les habitans de Taganrog, des Russes, des Tartares, des Grecs et quelques étrangers Allemands ou Français : leur nombre s'élève à

8,000 environ. La population est doublée pendant la saison des arrivages ; les spéculateurs s'y rendent de toutes parts, avec les ouvriers nécessaires : on y voit alors des Italiens, des Ragusois, des Idriotes ; les marchands de l'intérieur de la Russie s'y rendent aussi. Indépendamment des secours que le commerce fournit à Taganrog, cette ville a des ressources particulières : telles sont la culture des jardins, les fournitures de chariots pour le déchargement des navires, des alléges (ou bateaux plats), pour prendre les marchandises à bord et en transporter d'autres quand on charge les bâtimens.

Commerce. La position de Taganrog est très favorable au commerce, parcequ'elle est le débouché de plusieurs provinces russes ; les blés et les fers composent les principaux articles de ce commerce. La destination des blés est pour les mêmes Echelles que ceux d'Odessa.

Parmi les fers, celui qui est en barres de un à deux ponds la pièce, fait l'objet principal du commerce ; il passe en Natolie, à Constantinople, dans l'Archipel, à Smyrne, et de cette dernière Echelle dans tout le Levant.

Le caviar (1), le beurre fondu, les cuirs de Russie, les suifs, les chandelles, les fourrures, les toiles, les cuirs crus, la laine noire, ajoutent au commerce d'exportation ; les pêcheries des embouchures du Don, celles sur la mer augmentent beaucoup les spéculations des marchands de Taganrog. Les marchandises qu'on y importe sont les vins, les huiles, les fruits secs, les sirops, l'encens, etc., etc.

On voit par ce qui précède, que cette ville est suscep-

---

(1) Sorte de boisson composée avec des œufs d'esturgeon, qui plaît beaucoup aux Russes.

tible d'augmenter son commerce. On a très mal vu quand on a dit qu'Odessa faisait tort au commerce de Taganrog et réciproquement ; leur situation donne à chacune de ces villes des avantages très distincts ; elles sont à des distances (60 à 65 lieues) assez considérables l'une de l'autre pour ne pas craindre la rivalité : si jamais elle existait, elle contribuerait à l'avantage de la Nouvelle-Russie, car plus il y a d'émulation dans le commerce, plus on acquiert d'expérience pour faire fleurir le pays qui l'alimente.

Mais, loin de redouter cette rivalité pour Odessa, tout porte à faire croire que Taganrog doit décliner (1) par les dangers de la mer d'Azow, par les difficultés de faire quarantaine en cette ville, par les frais énormes pour l'embarquement et le débarquement des marchandises, puisque les vaisseaux ne peuvent approcher du port de plusieurs verstes. Si le commerce de Taganrog peut augmenter, ce sera par le cabotage qui convient parfaitement à sa position ; mais elle déclinera nécessairement à mesure qu'Odessa prendra plus de consistance, c'est-à-dire qu'avec le temps la proportion qui existe aujourd'hui entre Odessa et Taganrog deviendra toute autre : Odessa sera au premier rang des villes de commerce, et il est à craindre que Taganrog ne reste en seconde ligne. (Extrait de l'*Histoire de la Nouvelle-Russie*, par M. le marquis de Castelnau.)

L'empereur Alexandre venait d'acheter auprès de Taganrog des terres, et entr'autres domaines celui du comte

---

(1) Ceci est écrit en 1820.

Kouchelew-Besborodko à Arianda. L'impératrice aimait beaucoup le séjour de la Crimée; le climat convenait à son tempérament; déja elle ressentait les heureux effets de ce pays, qu'elle avait l'intention de visiter chaque année, lorsqu'une mort cruelle, imprévue, a frappé dans ses bras son auguste époux. Il était permis aux habitans de Taganrog d'espérer l'agrandissement de leur ville et l'accroissement successif de son commerce, mais leurs espérances sont peut-être évanouies pour long-temps.

Translation du corps d'Alexandre au monastère grec de Saint-Alexandre.

Taganrog, 11/23 décembre 1825.

A neuf heures du matin a eu lieu la cérémonie funèbre de la translation du corps de S. M. l'empereur Alexandre Ier, de glorieuse mémoire, du palais au monastère grec de Saint-Alexandre, cérémonie à laquelle assistait une foule immense de peuple qui accompagnait de ses sanglots le corps de son auguste bienfaiteur.

A huit heures et demie, S. Em. M. Théophile, évêque d'Ekatérinoslaff, de Kherson et de Tauride, accompagné du haut clergé; les officiers désignés par le cérémonial pour porter les Ordres et soutenir le dais, ainsi que les personnes de la suite du défunt empereur et de S. M. l'impératrice, s'étaient réunis au palais. Lorsque S. M. l'impératrice Elisabeth, après avoir rendu le dernier devoir aux restes mortels du monarque, objet des pleurs et des regrets universels, se fût retirée dans la chapelle du palais, S. Em. récita les prières d'usage, après lesquelles le cortége funèbre se mit en marche dans l'ordre qui avait été réglé par le cérémonial.

Les membres du clergé qui n'avaient point accompagné S. Em., ainsi que les employés du gouvernement de cette ville, et le corps des marchands, accompagné de son magistrat, s'étaient rassemblés dans deux maisons voisines du palais.

Le cortége, à la tête duquel marchaient le maître de police et le commandant avec un détachement de gendarmes, était ouvert par un escadron de Cosaques de la garde.

Venaient ensuite les serviteurs de la cour impériale, les marchands, les magistrats grecs et russes, avec leur maire, le directeur et les employés du gymnase, les employés civils, la noblesse et le gouverneur de la ville, précédés de l'employé qui avait été désigné pour remplir les fonctions de maître des cérémonies.

Le clergé nombreux de cette ville et des environs précédait M. l'évêque en habits pontificaux et avec toute la pompe religieuse.

Un lieutenant de la flotte, portant le drapeau impérial, noué d'un crêpe noir; les généraux-majors Ylovaïsky 5, portant l'Ordre de Sainte-Anne et la médaille de la campagne de 1812, et Syssoieff, portant l'Ordre de Saint-Vladimir; les lieutenans-généraux Moussine-Pouchkine, portant l'Ordre de Saint-Georges, Denisoff, portant l'Ordre de l'Aigle-Blanc, Ylovaïsky, ataman des Cosaques du Don, portant l'Ordre de Saint-Alexandre-Newsky, et Yusoff, portant l'Ordre de Saint-André, marchaient en avant du char funèbre, précédés d'un employé faisant les fonctions de maître des cérémonies. Chacun de ces officiers généraux était accompagné de deux assistans, officiers subalternes de la garde, ou officiers-majors de l'armée et de la flotte. Le confesseur de feu l'empereur, accompagné de deux diacres, portait l'image après eux et en avant du char.

Le vaguemestre en chef, à cheval, précédait immédiatement le char funèbre, qui était attelé de huit chevaux couverts, jusqu'à terre, de housses de drap noir. Les restes mortels du grand monarque étaient déposés sous un dais de drap d'or, rehaussé de riches galons et de glands, dans un cercueil recouvert en drap d'argent, et orné d'écussons aux armes de l'empire; la couronne impériale, placée sur le

dais, indiquait le rang élevé du défunt, dont la mémoire est à jamais gravée dans le cœur de tous les Russes, et dans les annales du monde. Les généraux-majors Pauloff, Bogdanovitch, Jagodine, et M. Vatzenko, de la quatrième classe, accompagnés de huit assistans, officiers-majors, portaient les cordons du dais. Les personnes de la suite de S. M. l'empereur, de glorieuse mémoire, et de S. M. l'impératrice Elisabeth, suivaient immédiatement le char funèbre, en longs manteaux de deuil et portant des flambeaux. Deux voitures de S. M. l'impératrice, accompagnées d'un écuyer de la cour, et une division du régiment des Cosaques de la garde, dont la musique faisait entendre de lugubres accens, fermaient cette marche douloureuse.

Le bataillon de garnison stationné dans cette ville, et le régiment des Cosaques de l'ataman du Don, que l'on avait fait venir pour cette triste cérémonie, bordaient la haie depuis le palais jusqu'à l'église du monastère grec, à la porte de laquelle une compagnie de ce même régiment montait la garde avec l'étendard. Le général-major d'artillerie, Arnoldi, commandait toutes les troupes présentes à cette occasion; pendant la marche du cortége, l'artillerie légère des Cosaques du Don, qui avait été mise en bataille sur l'esplanade devant la forteresse, tirait un coup de canon par minute.

Au centre de l'église, sur une estrade de douze marches, couvertes de drap noir, on avait élevé un catafalque de trois marches en drap rouge, supportant un poële couvert de velours ponceau avec des armoiries en or, sur lequel devait être déposé le cercueil. Quatre colonnes soutenaient le dais, surmonté de la couronne impériale, du sceptre et du globe. Le catafalque était entouré de rideaux de velours ponceau

et de drap d'or, rehaussés de riches glands et de gazes d'or; quatre grands candélabres, aux quatre coins de l'estrade, supportaient un nombre considérable de luminaires.

Lorsque le corps de feu l'empereur eut été placé sous ce catafalque, érigé avec toute la magnificence possible, S. Em. M. Théophile célébra pontificalement l'office divin, et ensuite le service. Ces cérémonies eurent lieu chaque jour, jusqu'au moment fixé, par un ordre suprême, pour le départ des restes mortels de l'empereur pour la capitale.

L'affluence des habitans, tant de cette ville que des environs, et même des personnes venues de fort loin, était très considérable. Il est inutile de décrire la douleur générale; chacun peut s'en faire une idée d'après les sentimens dont son ame est oppressée.

La lecture non interrompue jour et nuit des évangiles, et la célébration des offices divins et des services, furent continuées régulièrement, comme elles avaient eu lieu dans la chapelle du palais, aussi bien que la garde militaire et le service du corps.

Les croisées inférieures de l'église étaient couvertes de drap noir, avec des croix blanches, et les armes de l'empire sont placées sur les trois portes.

---

*Eloge funèbre d'*ALEXANDRE, *par un Français* (1) *réfugié à Taganrog.*

(ÉPISODE.)

Accompagné de toute la population d'une cité florissante, embellie par les bienfaits de son souverain, le cortége funèbre de l'empereur allait quitter la ville de Taganrog, lorsqu'un homme vêtu comme les Russes, mais qui conservait encore quelques traces d'un costume étranger, perce la foule, et s'écrie :

« Mes amis, mes concitoyens, qu'il me soit permis de joindre une larme aux vôtres, et de célébrer dans toute l'effusion de mon ame, et avec la franchise d'un soldat, les vertus de celui que nous pleurons et que nous allons perdre pour toujours.

Je ne suis point né sur les rives du Borysthène, ni dans les vastes plaines qui environnent Moscou; je n'ai point vu le jour dans cette Crimée régénérée par Alexandre; j'ai pris naissance dans la France, le modèle et la gloire des autres nations. Mais il m'appartient comme à vous de louer votre empereur. Les historiens diront tout ce

(1) On vient de publier une liste de dix mille Français morts, prisonniers, en Russie, de 1810 à 1814 : le même ouvrage renferme l'état nominatif des soldats ou officiers qui sont demeurés dans les Etats d'Alexandre. Nous sommes donc autorisés à penser que les étrangers y trouvent protection... que le gouvernement n'y est pas si loin de nos mœurs; et que, malgré les assertions de quelques écrivains passionnés, on peut *vivre* sur les bords de la Néva, et même sur ceux de la mer d'Asow.

qu'il a fait par ses lois pendant vingt-cinq ans pour le bonheur de ses peuples; ils raconteront ces batailles de géans dans lesquelles le Nord s'est précipté tout entier sur ma patrie et comment l'hydre toujours renaissante de la révolution fut terrassée à Paris, l'usurpateur renversé, et le sceptre rendu à nos Bourbons; ils diront comment depuis la guerre il mit tous ses soins à conserver la paix et l'ordre entre les différentes puissances, plaçant le poids de son autorité dans les graves et importans débats qui partageaient les nations irritées; l'équitable postérité publiera sa modération, sa justice et sa générosité envers une grande ville, envers un peuple souvent trop enorgueilli de ses succès, qui avait vaincu tant de fois ses légions..... Qu'il me soit permis seulement de vous raconter, dans un style sans art, comment j'ai dû la vie et le bonheur à votre empereur, à votre père.

« Après des souffrances inouïes depuis la retraite de Moscou, j'avais atteint Vilna; échappé comme par miracle aux désastres du 10 décembre, et couvert de blessures, je fus envoyé par les soins généreux de Constantin, dans son palais de Strelna, près de Pétersbourg. Vêtu, nourri, entretenu à ses frais, conservant toutes les habitudes de la vie militaire, j'y recouvrai bientôt mes forces et la santé. Mes compagnons de malheur avaient vu tomber leurs chaînes et ils se préparaient à retourner dans leurs foyers. Pour moi, cinq de mes frères (1) avaient péri sur les champs

---

(1) Dans la petite église de Nantouillet, près Paris, un père et une mère poussèrent d'affreux sanglots en entendant recommander aux prières des assistans leur sixième enfant, mort dans la cam-

de bataille. J'étais dégoûté de la vie et je ne pouvais me résoudre à revoir cette malheureuse France que j'avais servie depuis si long-temps, et dans laquelle je croyais que le bonheur ne devait jamais rentrer. Privé de toute relation avec mon pays, je croyais que ma mère, accablée d'années et de chagrins, avait aussi succombé. J'eus occasion d'être présenté à l'empereur, je lui demandai d'être envoyé avec quelques Français dans la Nouvelle-Russie, je lui dis que j'étais laboureur et que je voulais lui prouver ma reconnaissance pour ses bienfaits, en introduisant sur les bords de la mer Noire les découvertes nouvelles si favorables à l'agriculture. Ma demande naïve plut à Alexandre, il eut la bonté de me faire conduire dans cette colonie. Par ses ordres, le gouverneur me procura des terres, un jardin, une cabane, des animaux et des outils aratoires. Depuis ce temps, oubliant presque mon pays, je consacrai mes jours et mon bras à ma nouvelle patrie. J'enseignai à mes voisins les procédés nouveaux qui forcent la terre à donner chaque année de nombreux produits, je fis construire des charrues plus légères; je triomphai de la routine et des préjugés agricoles. Des fruits, des fleurs, des moissons abondantes furent le résultat de mes secours et de mes travaux. La petite colonie française, à la tête de laquelle j'étais placé, rivalisant avec les nationaux, bénissait chaque jour son bienfaiteur. J'acquittais peu à peu la dette de la reconnaissance, et je voyais s'écouler tranquillement le reste de ma vie, entre des travaux utiles, le souvenir de mes premières années, le récit de nos batailles et quelques lectures, quand

---

pagne de Russie : l'auteur fait allusion à ce fait historique. (*Note de l'éditeur.*)

je reçus une lettre de France : elle était de ma pauvre mère que je pensais avoir perdue depuis bien des années. Les malheurs de la guerre avaient long-temps rompu les communications, la date était fort ancienne. Mais quel baume elle fit couler sur mes blessures! comme elle réveilla puissamment dans mon cœur le désir de revoir les champs paternels! Elle me mandait dans son langage naïf tous les détails de l'entrée de l'armée des alliés à Paris, l'accueil fait à l'empereur Alexandre, et par quel miracle la capitale de la France avait été sauvée de l'incendie et du pillage. « Nous devons, disait-elle, cet inconcevable bonheur à la « magnanimité d'Alexandre qui, oubliant la destruction de « Moscou, le ravage de ses provinces et la perte de tant de « milliers de ses sujets, a pardonné généreusement aux « Français les flots de sang versés par leur chef. J'ai logé « pendant quelques semaines dans mon humble demeure, « un jeune officier russe, je craignais de voir mon repos « troublé, je craignais de justes représailles, lorsqu'au con- « traire je trouvai dans mon hôte un jeune homme rempli « de bienveillance. Un jour je me hasardai à lui ouvrir mon « cœur, je lui déclarai que mon dernier enfant était prison- « nier en Russie et que j'ignorais s'il vivait encore, et dans « quelle partie de ce vaste empire il achevait sa triste car- « rière. C'est à lui que je dois le bonheur, mon cher fils, « de t'écrire et de t'assurer que malgré les chagrins qui m'ac- « cablent depuis dix ans, Dieu me conserve encore la vie, « heureuse si je puis embrasser mon bon Frédéric. Hâte-toi « de traverser les pays immenses qui nous séparent et de te « rejoindre à ta pauvre mère.... qu'elle t'embrasse encore « avant de mourir, et de se réunir à ton père et à ses six « enfans.... » Par les soins de l'officier russe cette lettre

m'est enfin parvenue : mais peu de temps après j'ai reçu une nouvelle lettre qui m'annonçait que j'étais seul sur la terre.

« Dès lors j'ai résolu de rester ici et de mourir dans cette ville où les bienfaits d'Alexandre m'ont rendu une nouvelle patrie. Chaque jour je redirai à mes concitoyens ce que fit pour un soldat français, pour un prisonnier, le souverain de toutes les Russies. J'apprendrai aux enfans du voisinage à bénir son nom, dans ma langue devenue européenne. Je bâtirai une maison semblable à celle de mon père et j'inscrirai sur la façade quelques mots qui attesteront à jamais mon amour et ma reconnaissance pour un peuple hospitalier (1) »

---

(1) Cette oraison funèbre, improvisée par un étranger, vient se joindre naturellement au concert unanime de louanges qui s'est élevé d'un bout à l'autre des vastes royaumes soumis à la domination d'Alexandre. Un Français chantant les louanges d'un empereur russe, sur les bords de la mer d'Asow, est un fait destiné à retracer aux générations les plus éloignées les étranges vicissitudes de l'homme voyageur.

Addition à la note de la page 184.

N. B. On pourra juger du style et du talent d'observation de cet écrivain, par le morceau que nous offrons aux lecteurs. Nous ne devancerons point leur jugement.

PORTRAIT DE BUONAPARTE.

Extrait d'une correspondance inédite avec Sa Majesté Alexandre, empereur de Russie.

L'HISTOIRE ne mettra certainement pas ce personnage au nombre des hommes ordinaires, et on se ferait une bien fausse idée de lui, si l'on pensait que ce n'est qu'à la hardiesse de sa volonté qu'il a dû ce qu'il y a eu de prodigieux dans ses succès, et à l'impatience de ses résolutions ce qu'il y a eu d'étonnant dans ses revers. Doué d'une grande force de tête, plus que d'une grande sagesse d'esprit; secret dans ses desseins, et n'en imaginant que de vastes, et, pour ainsi dire, hors de toutes les proportions connues; laissant à ses ennemis la circonspection dans l'emploi des moyens, afin que l'opposition fût plus incertaine, et qu'en lui résistant on hésitât davantage; méditant sans cesse, pour l'Europe effrayée, des destinées nouvelles, et se flattant de trouver toujours en lui des ressources égales à ce que ses projets, calculés d'après ses espérances encore plus que d'après les occasions offertes, pouvaient lui présenter de circonstances inattendues; actif, infatigable, croyant à sa fortune, comme César, comme Sylla; mais comme eux aussi, par la rapidité avec laquelle il exécutait ce qu'il avait conçu, ne lui laissant pas le temps de le trahir; se refusant à l'amitié, parcequ'en y répondant, il eût pu se laisser voir de trop près, et qu'il ne voulait rien perdre de l'illusion qu'il cherchait à produire; mais récompensant les agens de sa puissance, ou

de ses perfidies, avec cette profusion dont use, au besoin, un chef de conjurés qui veut s'assurer de la fidélité de ses complices; confondant l'autorité avec la domination, pour que le commandement fût plus sévère, et qu'il y eût moins de lenteur dans l'obéissance; mais juste, néanmoins, de cette justice de détail avec laquelle on console un peuple de sa servitude, toutes les fois, cependant, qu'un intérêt particulier de vengeance ne le déterminait pas; ne connaissant, d'ailleurs, dans ses rapports avec les nations étrangères, d'autre droit que la force, d'autre arbitre que les événemens de la guerre; estimant la probité dans les grandes affaires, un obstacle; la franchise, une imprudence; la générosité, une duperie; trompant par ses promesses, trahissant par ses traités, enchaînant par ses alliances; d'une ambition inexorable comme le destin, insatiable comme l'avarice; haïssant le malheur, parcequ'il sollicite la pitié, et qu'il était sans pitié; pardonnant rarement, toujours par orgueil, jamais par humanité; n'ayant, en un mot, aucune de ces qualités morales qui font que ce qui étonne devient aussi ce qu'on admire; mais se croyant le maître de l'opinion jusque par delà son siècle; mais confiant à sa gloire le soin de faire oublier ses crimes, et faussement persuadé que l'éclat extraordinaire qu'il répandait sur sa vie en effacerait la mémoire : tel fut celui auquel une Providence irritée, et non pas les hommes, abandonna, pour un peu de temps, les destinées à-la-fois de la France et du monde (1).

---

(1) La lettre d'où ce portrait est tiré, et qui serait de cent pages d'impression, est aussi remarquable par la dignité du style que par les pensées profondes qu'elle contient. Les autres lettres de la correspondance, qui ne sont point inférieures à celle-ci, forment un document diplomatique très précieux, et qu'il serait bien à souhaiter que l'auteur consentît à livrer à l'impression.

FIN.

TABLE.

Fragmens historiques, politiques, littéraires et géographiques sur la Russie.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE MONSIEUR LE DAUPHIN, DE LA COUR DE CASSATION, ET DE L'ASSOCIATION PATERNELLE DES CHEVALIERS DE SAINT-LOUIS,
RUE DES NOYERS, Nº 37.


3 6105 016 219 474

